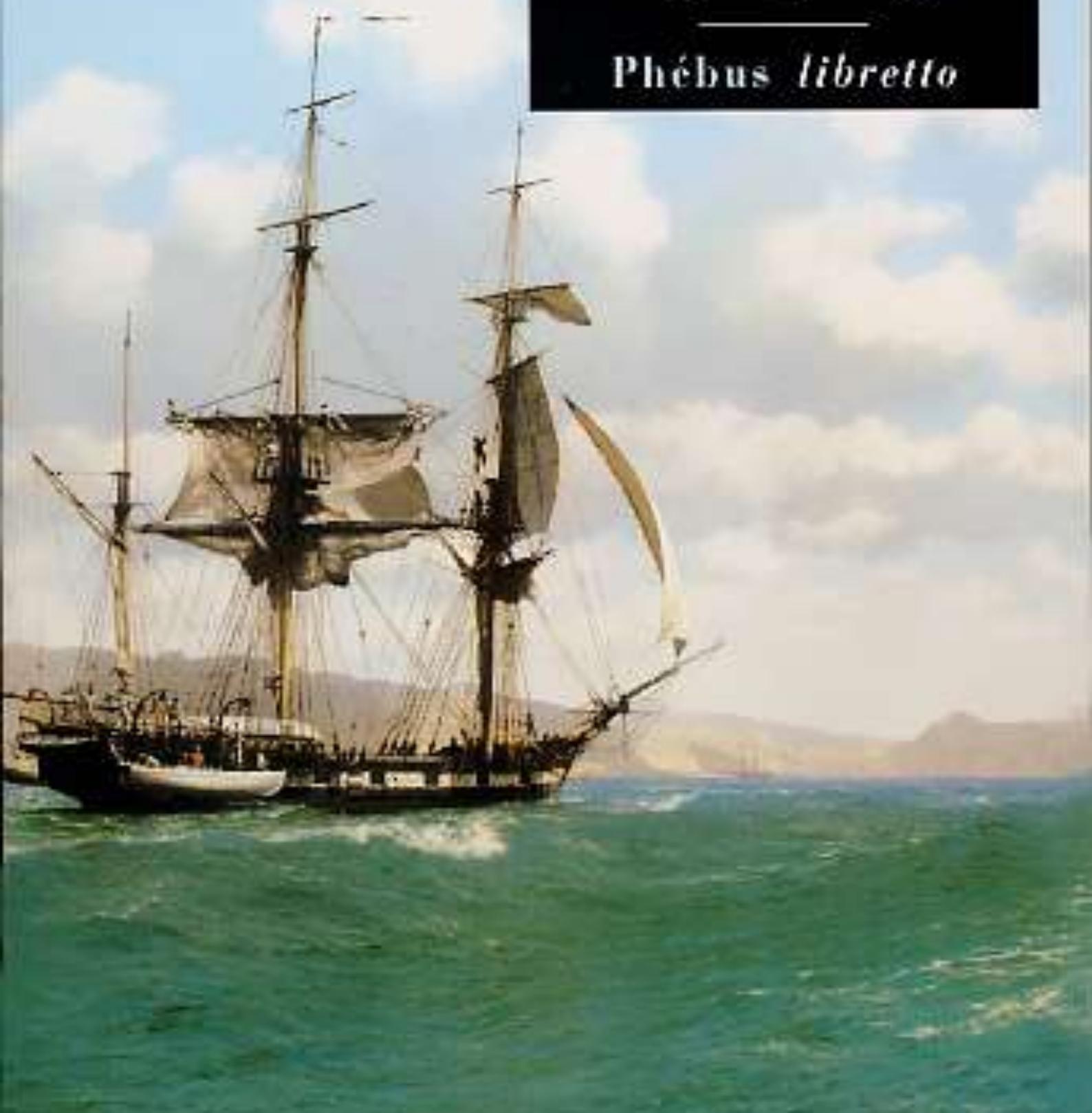




Alexander
Kent

En vaillant
équipage

Phébus *libretto*



ALEXANDER KENT

EN VAILLANT
ÉQUIPAGE

BOLITHO-3

Traduit de l'anglais par
LUC DE RANCOURT



PHEBUS

*Illustration de couverture : John Chancellor,
Mouillage aux Galapagos (détail)*

Titre original de l'ouvrage en anglais :
In Gallant Company 1977

À Winifred, avec toute mon affection

*Quant à notre ennemi, laisse-moi te dire,
Qu'il n'y en avait pas de plus brave...
C'était l'Anglais,
Il n'en est de meilleur ni de, plus rude,
Il n'y en a jamais eu
Et il n'y en aura jamais, au grand jamais.*

WALT WHITMAN

I

DÉMONSTRATION DE FORCE

La brise de terre soufflait sur le mouillage de New York. Le vent avait doucement tourné au noroît pendant la journée, mais il était toujours aussi glacé et la neige menaçait plus que jamais.

Le *Trojan*, vaisseau de Sa Majesté britannique, se balançait lourdement sur ses câbles. Et pourtant, un terrien peu averti des choses de la mer aurait pu croire qu'il était insensible aux effets du vent et du clapot. Les marins qui s'activaient sur le pont ou glissaient dans les agrès humides étaient cependant d'un avis tout différent.

On était en mars 1777. Le lieutenant Richard Bolitho, officier de quart, avait l'impression d'endurer toutes les rigueurs de l'hiver. La nuit n'allait plus tarder à tomber, il fallait vérifier l'amarrage des embarcations, le mouillage, avant que l'obscurité les engloutît définitivement.

Un grand frisson le parcourut soudain. Ce n'était pas tant le froid que cette lassitude à l'idée de tout ce temps qu'il avait encore à passer là-haut avant de retrouver le confort du carré. Le *Trojan*, un gros deux-ponts, avec son équipage de six cents hommes et cinquante officiers, ne disposait guère que des feux de la cuisine et des vertus de la chaleur animale pour réchauffer ses hommes, par n'importe quel temps.

Bolitho leva sa lunette et se mit en devoir d'inspecter le front de mer : les gros bâtiments au mouillage, puis la flottille des bâtiments de soutien. Que de changements depuis l'été !... Le *Trojan* était arrivé avec une escadre de cent trente et un bâtiments et avait mouillé devant Staten Island. Après le traumatisme qu'avait été l'annonce de la révolution dans leurs colonies d'Amérique, les Anglais avaient cru un moment que cette démonstration de force, l'occupation de New York et de

Philadelphie, allait rapidement ramener l'ordre, ou du moins stabiliser les choses.

Jusqu'ici, tout s'était déroulé comme à la manœuvre. Le général Howe avait fait débarquer son infanterie sans difficultés et les efforts des insurgents avaient rapidement tourné court. Les quatre cents hommes de Staten Island, commandés par le général Washington, avaient été rapidement ramenés à la raison et avaient rendu les armes, acceptant même de faire allégeance à la Couronne.

Bolitho reposa sa lunette devenue inutile, tant elle était embuée par les flocons de neige. Comme ces jours lui paraissaient lointains !... L'île alors était verte, les curieux se pressaient, les loyalistes poussant des clamours de joie, les autres confinés dans un silence sinistre. Toutes ces couleurs vives s'étaient transmuées en une sinistre grisaille uniforme. Rivage, mer, navires, tout avait perdu ses teintes dans cet hiver qui n'en finissait pas.

Il se remit à arpenter la dunette du *Trojan*. Les semelles glissaient sur le pont mouillé, ses vêtements trempés lui collaient à la peau sous les rafales. Voilà bientôt deux ans qu'il était à bord, autant dire une éternité. Comme bien des membres de l'expédition, il ressentait des sentiments mélangés à l'égard de la révolution : la surprise et l'horreur tout d'abord, puis une certaine sympathie bizarrement teintée de colère. Mais pardessus tout, ce sentiment qu'ils n'y pouvaient rien.

Cette révolution était née des idéaux les plus purs, avant de prendre un tour beaucoup plus désagréable. Ils n'avaient jamais connu de guerre semblable. Les vaisseaux de ligne, le *Trojan* par exemple, paraient au plus pressé d'un incident à l'autre. Malheur à qui se risquait à portée de leur impressionnante bordée ! Mais la véritable guerre se déroulait ailleurs, sur le terrain des lignes de communication et du ravitaillement. Cela, c'était une guerre faite pour les bricks, cotres et autres goélettes. Pendant tous les longs mois de cet hiver qui n'en finissait pas, tandis que les unités de ligne s'épuisaient à patrouiller le long de ces quinze cents milles de côtes, les continentaux s'étaient peu à peu renforcés, grâce au plus vieil ennemi des Anglais, la France. Certes, cette aide ne se montrait pas à visage découvert, mais les

corsaires français qui sévissaient de la frontière canadienne aux Antilles n'allaient pas tarder à se démasquer. Il est vrai que l'Espagne était leur alliée, mais elle ne témoignait guère d'empreusement. Ses routes commerciales étaient déjà les plus longues qui existent : son peu d'amour pour l'Angleterre la pousserait seulement à les rallonger un peu.

Tout ceci faisait l'objet de discussions sans fin, et Bolitho en avait assez. Que les nouvelles fussent bonnes ou pas, peu importait. Le rôle du *Trojan* était appelé à diminuer, quoi qu'il advînt. Cela faisait des semaines qu'il était au mouillage, planté là comme un caillou, et l'équipage commençait à manifester sa mauvaise humeur. Les officiers se mettaient en quête d'un embarquement plus prometteur, par exemple à bord de bâtiments plus légers où ils augmenteraient leurs chances de trouver fortune.

Bolitho se remémorait son dernier embarquement, la *Destinée*, frégate de vingt-huit. Il avait beau être le plus jeune lieutenant, tout juste monté du poste des aspirants, cet embarquement lui avait apporté toutes les satisfactions possibles.

Il fit claquer ses semelles sur le pont, et aussitôt les hommes de quart s'immobilisèrent en se demandant ce qui se passait. À présent, il était quatrième lieutenant à bord de ce mastodonte et, selon toute vraisemblance, cet état allait durer un certain temps.

Il se disait que le *Trojan* aurait davantage sa place dans l'escadre de la Manche, pour montrer le pavillon aux Français. Cela leur aurait en outre permis de relâcher de temps à autre à Plymouth ou à Portsmouth et de revoir les vieux amis.

Bolitho se retourna en entendant un pas qui lui était familier. C'était Cairns, le second. Comme la majeure partie de l'équipage, il était à bord depuis que le bâtiment avait réarmé en 1775 à Bristol, là même où il avait été construit.

Cairns était un homme grand et mince, assez réservé. S'il ambitionnait lui aussi de faire carrière et d'obtenir un commandement, il n'en laissait jamais rien paraître. Le sourire rare, il n'en avait pas moins un certain charme. Bolitho, qui

l'aimait bien et lui portait le plus grand respect, se demandait souvent ce qu'il pouvait bien penser de leur capitaine.

Cairns s'approcha de lui, pinçant sa lèvre inférieure, et contempla sans mot dire les haubans et le gréement courant. Recouvertes d'une mince pellicule de neige, les vergues ressemblaient à des branches de sapin.

— Le capitaine ne va pas tarder à rentrer, déclara-t-il enfin. Je suis appelé ailleurs, gardez l'œil.

Bolitho lui fit signe qu'il avait bien compris. Cairns avait vingt-huit ans, mais on ne lui en aurait guère donné plus de vingt et un. Cela dit, ce qui séparait le second du quatrième lieutenant était plus profond qu'un gouffre.

— Des nouvelles de la mission du capitaine à terre, monsieur ? demanda-t-il sans avoir l'air d'y toucher.

Cairns semblait perdu dans ses pensées.

— Faites redescendre ces gabiers, Dick, ils vont geler là-haut si le temps se gâte. Et faites dire au coq de faire chauffer de la soupe — il eut une grimace : Je suis sûr que cela fera plaisir à ces malheureux — et, tournant les yeux vers Bolitho : Oui, la mission ?

— Oui, je pensais que nous allions recevoir nos ordres, ou quelque chose de ce genre.

L'autre haussa les épaules.

— Il est certainement allé voir le commandant en chef. Mais je doute fort qu'on nous ordonne autre chose que de faire bonne garde !

— Oui, je vois.

Bolitho détourna les yeux. Avec Cairns, impossible de savoir s'il était sérieux ou pas.

Cairns serra le col de son manteau autour de son cou.

— Bonne continuation, monsieur Bolitho.

Ils se saluèrent réglementairement, toute familiarité oubliée.

— Aspirant de quart ! cria Bolitho.

L'une des silhouettes qui s'étaient réfugiées dans l'abri de navigation se précipita vers lui.

— Oui, monsieur !

C'était Couzens, un aspirant âgé de treize ans avec une bonne bouille toute ronde, qui venait d'arriver d'Angleterre à bord d'un transport. Il tremblait sans arrêt, mais avait une telle volonté de bien faire que rien ne pouvait l'atteindre, ni êtres ni choses.

Bolitho lui donna ses ordres pour le coq et lui annonça le prochain retour à bord du capitaine. Il lui fit ensuite connaître ses consignes pour la relève de quart. Il parlait machinalement, sans penser à ce qu'il disait, tout occupé qu'il était à observer le visage de Couzens. Il se revoyait tel qu'il était au même âge : lui aussi, son premier embarquement avait été un gros vaisseau de ligne. Houspillé, charrié, bousculé par tout le monde et par n'importe qui, c'est du moins le souvenir qu'il en avait. Il avait jeté son dévolu sur un officier qui était devenu son idole, un lieutenant qui ne s'était sans doute jamais rendu compte de rien et pour qui il n'était même pas un être humain. Mais Bolitho se souvenait encore de lui comme au premier jour. C'était un officier qui ne perdait jamais son calme sans raison, qui ne cherchait jamais à se décharger sur autrui quand il venait de se faire sermonner par le capitaine. En ce temps-là, Bolitho espérait passionnément devenir un jour comme lui. Et il le souhaitait toujours.

— Bien, monsieur, répondit Couzens d'une voix assurée.

Le *Trojan* embarquait neuf aspirants, et Bolitho se demandait parfois ce qu'ils deviendraient. Il y en aurait qui accéderaient aux plus hauts grades, d'autres végéteraient éternellement. Certains deviendraient des tyrans, d'autres de vrais chefs, des héros ou des pleutres.

La relève de quart arrivait sur le pont lorsqu'une vigie cria :

— Une embarcation vers le bord ! — un bref silence, puis : C'est le capitaine !

Bolitho jeta un rapide coup d'œil au désordre qui régnait sous la dunette : le capitaine n'aurait pu mieux choisir son moment, ils allaient se faire prendre la main dans le sac.

— Prévenez le premier lieutenant ! ordonna-t-il. La garde à la coupée, faites appeler le bosco !

Des hommes jaillirent de l'obscurité, les fusiliers ajustaient rapidement leur harnachement en se rangeant à la coupée, des

officiers mariniers tentaient vaille que vaille de faire régner un semblant d'ordre dans l'équipe de relève.

Une embarcation sortit de la brume et se dirigea vers les bossoirs. Le brigadier tenait sa gaffe haute, paré à crocher.

— Ohé, du canot !

— *Trojan !*

Leur seigneur et maître était de retour, celui qui, seul après Dieu, dominait leurs vies, qui pouvait les récompenser ou les punir, les faire fouetter, les promouvoir ou les faire pendre selon ce qu'exigeait la situation. Il était de retour parmi eux.

Lorsque Bolitho se retourna, l'ordre avait succédé au chaos. Les fusiliers étaient impeccables alignés, leur mousquet sur l'épaule. Leur chef était là, le débonnaire capitaine D'Esterre, ainsi que son lieutenant, apparemment insensible au froid comme au vent.

Les aides du bosco étaient arrivés à leur tour et humectaient soigneusement leurs sifflets d'argent. Cairns, à qui rien n'échappait, attendait également le capitaine.

La chaloupe accosta, les mousquets claquèrent sur le pont, puis les fusiliers présentèrent les armes, les sifflets firent résonner leurs trilles stridents. On aperçut enfin la tête puis les épaules du capitaine qui montait lentement l'échelle de coupée. Il salua la dunette d'un large geste du chapeau, l'œil déjà aux aguets, attentif à tout ce qui se passait à son bord.

— Monsieur Cairns, venez avec moi à l'arrière, fit-il sans plus de façons — un signe de tête aux deux officiers de fusiliers, après quoi : Votre garde est impeccable, monsieur D'Esterre — puis, se retournant brusquement : Mais pourquoi donc êtes-vous encore ici, monsieur Bolitho ? Vous devriez déjà être relevé.

Bolitho le regarda dans les yeux.

— Je pense que Mr. Probyn a eu un léger contretemps, monsieur.

— Vraiment ?

Le capitaine parlait d'une voix coupante qui dominait sans peine les cris du vent et le grincement des agrès.

— Prendre son quart est certes important, mais ne pas faire attendre celui qui attend la relève l'est tout autant — il se tourna

vers Cairns qui était resté impassible : Par mon âme, monsieur Cairns, ce n'est pourtant pas difficile à comprendre, je me trompe ?

Bolitho poussa un grand soupir de soulagement lorsque les deux officiers prirent le chemin de l'arrière.

Le lieutenant George Probyn, son supérieur immédiat, avait souvent du retard à prendre son tour de quart ou même en bien d'autres circonstances. Il était le plus âgé du carré. De caractère sombre, souvent morose pour ne pas dire amer, discutailant sans cesse et pour des broutilles que Bolitho n'avait jamais percées. Probyn émergea enfin pesamment de la descente tribord en jetant des regards suspicieux sur ce qui l'entourait.

— La relève est effectuée, monsieur Probyn, fit seulement Bolitho.

Probyn sortit un vaste mouchoir rouge et s'essuya soigneusement le visage puis le nez.

— Le capitaine s'est enquis de moi, j'imagine ?

Le simple ton de sa voix était déjà agressif.

— Il a remarqué que vous n'étiez pas là — le lieutenant exhalait des relents de brandy... Mais il n'a rien ajouté de particulier.

Probyn fit venir un bosco et consulta rapidement le journal de bord à la lueur de la lanterne que lui tenait l'homme.

— Rien de particulier à signaler, fit Bolitho d'une voix lasse. Un homme s'est blessé en tombant d'un bossoir, on l'a conduit à l'infirmerie.

Probyn renifla un grand coup.

— Sale coup ! — il referma le journal : Je prends le quart — et, le regardant par en dessous : Si j'apprenais que quelqu'un dit du mal de moi derrière mon dos...

Bolitho tourna les talons, contenant mal sa colère. « T'inquiète pas, poivrot de mes fesses, songeait-il, tu fais ta réputation tout seul. » Et il se dirigea vers la descente, poursuivi par les grommellements de Probyn qui mettait ses hommes au travail.

Bolitho descendit l'échelle et gagna le carré, tout en se demandant de quoi le capitaine pouvait bien s'entretenir avec Cairns.

Il était mieux en bas, dans la chaleur hospitalière dont le bâtiment l'enveloppait tout à coup. Cela sentait le goudron et le chanvre, l'eau croupie de fond de cale, des remugles d'humanité entassée qui vous collaient à la peau comme votre propre odeur.

Mackenzie, le maître d'hôtel, l'accueillit avec un grand sourire. Il avait été gabier autrefois, mais une chute l'avait laissé avec une jambe brisée en quatre morceaux et il en était resté estropié. Tout le monde le plaignait, mais Mackenzie était on ne peut plus heureux de son sort. Grâce à cette blessure, il avait enfin un poste calme et reposant, comme il s'en trouve assez peu à bord d'un vaisseau du roi.

— Je peux vous proposer du café, monsieur, il est encore brûlant.

Il parlait avec un fort accent écossais, tout comme Cairns.

Bolitho se débarrassa péniblement de son manteau et le tendit à Logan, ainsi que son chapeau. Logan était un mousse qui donnait la main au carré.

— Ça me ferait le plus grand plaisir, merci bien.

Le carré faisait toute la largeur du bâtiment. Noirci par la fumée du tabac, il possédait ses propres odeurs, à base de vin et de fromage. Tout à fait à l'arrière, la grande fenêtre de poupe était noyée dans la pénombre. Le tableau se balançait doucement dans la houle, on apercevait vaguement sur le rivage une lueur qui scintillait comme une étoile.

Les chambres étaient alignées de chaque bord, isolées par des rideaux que l'on retirait au combat. Ces espaces exigus contenaient tout juste la couchette de leur propriétaire, un coffre et une petite penderie. Mais au moins on vous y fichait la paix. Avec les bouteilles pour toute compagnie, aucun autre endroit du bord, pratiquement, n'était aussi tranquille.

Droit au-dessus, avec autant de place que ce qui suffisait à tous ses officiers, s'étendait le domaine du capitaine. Les chambres du second et du maître d'équipage se trouvaient également à ce niveau, pour leur permettre d'accéder plus rapidement à la dunette et à la barre en cas de nécessité.

Le carré était le lieu où ils pouvaient profiter de tous leurs moments libres. C'est là qu'ils évoquaient leurs craintes et leurs espoirs, qu'ils prenaient leurs repas, qu'ils buvaient un coup.

L'état-major consistait en six lieutenants, deux officiers de fusiliers, le maître d'équipage, le chirurgien et le commis. Cela en faisait un lieu assez étroit, mais beaucoup plus spacieux que les postes des aspirants ou des officiers mariniers, sans parler de l'équipage et des fusiliers.

Le cinquième lieutenant, Dalyell, s'était installé près de la grande fenêtre, la jambe négligemment passée sur un accoudoir. Il tenait une longue pipe de terre.

— Alors, Dick, Probyn est encore soûl ?

— Oui, répondit Bolitho en souriant, ça devient une habitude.

— Si j'étais le plus ancien ici, intervint Sparke, second lieutenant, je le traînerais chez le capitaine.

C'était un homme au visage sévère ; une cicatrice en forme de coin lui barrait la joue.

Il se replongea dans une feuille de chou et ajouta impatiemment :

— Et ces foutus rebelles qui n'en font qu'à leur fantaisie ! Ils se sont encore emparés de deux transports à la barbe de nos frégates, et un brick a été pris à la sortie du port par l'un de leurs satanés corsaires ! Nous sommes vraiment trop bons avec eux !

Bolitho s'installa dans un fauteuil et s'étira avec béatitude. Enfin libéré de la morsure du vent, même lorsque l'on savait que cette impression de douce chaleur ne durerait pas. Il commença à dodeliner de la tête et Mackenzie dut lui administrer une petite tape sur l'épaule pour lui donner son café.

Tout était enfin redevenu calme. Les officiers s'occupaient chacun à sa guise : certains lisraient, d'autres écrivaient des lettres qui n'arriveraient peut-être jamais à leurs destinataires.

Bolitho savourait son café en essayant d'oublier cette douleur lancinante au front. Sans même y penser, il passa machinalement la main là où il n'avait plus de cheveux, au-dessus de l'œil droit. Ses doigts effleurèrent la longue balafre livide qui le faisait tant souffrir. Il avait reçu cette blessure à bord de la *Destinée*, les souvenirs lui revenaient souvent en des moments comme celui-ci. Il revivait soudain cette brusque

impression de sécurité, puis le fracas des armes qui s'entrechoquaient, la douleur violente, le sang. Horrible.

Quelqu'un fit bouger le rideau et Mackenzie annonça à l'officier le plus ancien :

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, c'est l'aspirant de quart.

Le jeune homme s'avança timidement, comme s'il marchait sur des œufs.

— Eh bien, monsieur Forbes, fit Sparke, que se passe-t-il ?

— Le premier lieutenant vous présente ses compliments, monsieur. Les officiers sont priés de se rendre chez le capitaine au deuxième quart.

— Très bien.

Sparke attendit que la porte fût refermée avant de poursuivre.

— Eh bien, messieurs, nous allons enfin savoir ce qui nous attend. Nous avons peut-être du pain sur la planche.

Le second lieutenant, contrairement à Cairns, ne savait pas dissimuler son excitation : espoirs de prises, de promotion peut-être, voire simplement d'un peu d'activité pour succéder à cet ennui dans lequel ils se morfondaient.

— Je vous suggère d'enfiler une chemise propre, ajouta-t-il à l'intention de Bolitho. On dirait que le capitaine vous a à l'œil.

Bolitho se leva et sa tête cogna contre les barrots. Cela faisait bientôt deux ans qu'il était à bord et, à la seule exception d'un dîner à Bristol, il n'avait jamais été convié chez le capitaine. C'était un homme distant, lointain, qui semblait pourtant averti de tout ce qui se passait à son bord.

Dayell vida soigneusement le fourneau de sa pipe et lâcha :

— En fait, Dick, il n'est pas impossible qu'il ait une certaine affection pour toi.

— M'étonnerait, je ne suis même pas sûr que ce soit un être humain, grommela Rayes, le lieutenant des fusiliers.

Sparke gagna précipitamment sa chambre : il ne supportait rien qui pût ressembler de près ou de loin à une mise en cause de l'autorité supérieure.

— C'est notre capitaine, personne ne lui demande en plus de se montrer humain.

Le capitaine Gilbert Brice Pears acheva de lire le journal de bord avant d'apposer sa griffe au bas de la page. Teakle, son secrétaire, s'empressa de sécher l'encre de la plume.

Brillamment éclairée, la grand-chambre contrastait violemment par son confort avec le port et la ville dont on apercevait les lueurs dans le lointain. Le mobilier était d'excellente qualité, la table était mise pour le souper. Foley, maître d'hôtel du capitaine, impeccable dans sa veste bleue et son pantalon immaculé, s'affairait, prêt à répondre au moindre désir de son maître.

Le capitaine se laissa aller dans son fauteuil et parcourut la chambre du regard sans rien voir : en deux ans de bord, il avait eu le temps de la connaître par cœur.

C'était un homme de quarante-deux ans qui faisait plus que son âge. Fort, carré même, Pears était aussi impressionnant que son bâtiment.

Il avait surpris des bavardages chez les officiers, et cela ajoutait encore à sa mauvaise humeur. La guerre, puisque désormais il fallait l'appeler ainsi, semblait se dérouler sans eux. Mais Pears était un homme réaliste, et il savait bien qu'un jour ou l'autre son bâtiment devrait faire ce pour quoi il était conçu depuis neuf ans que sa quille avait touché l'eau salée pour la première fois. Les corsaires étaient une chose mais, lorsque les Français se dévoileraient au grand jour avec leurs vaisseaux de ligne, le *Trojan* et ses conserves sauraient se montrer indispensables.

Le factionnaire fit claquer ses talons et le capitaine leva lentement les yeux. C'était le second.

— J'ai transmis vos ordres au carré, monsieur. Tous les officiers seront ici au second coup de cloche.

— Parfait.

Sans qu'on eût eu à lui dire quoi que ce fût, Foley arrivait avec deux grands verres de bordeaux.

Pears mira soigneusement son verre contre la lampe.

— En fait, monsieur Cairns, il est pratiquement impossible de mener indéfiniment une guerre défensive. Nous sommes à New York, mais la ville n'est plus qu'une enclave au milieu d'un

pays où la rébellion gagne de jour en jour. Les choses vont un peu mieux à Philadelphie : quelques raids d'escarmouches, nous brûlons un fort ou un avant-poste, ils s'emparent de l'un de nos transports, une patrouille tombe dans une embuscade. Et New York dans tout cela ? Une ville assiégée, qui bénéficie d'un peu de répit, mais pour combien de temps ?

Cairns savourait son vin en silence, l'esprit ailleurs : il écoutait vaguement les bruits du dehors, le siffllement du vent, les grincements des membrures.

Pears s'en aperçut et sourit intérieurement. Cairns était un excellent second, probablement le meilleur qu'il eût jamais rencontré. Il méritait bien d'avoir un commandement à son tour, mais sans guerre, pas de commandement.

Pears mettait pourtant son bâtiment bien au-dessus de ses désirs ou de ses rêves. Si Sparke devait prendre la place du second ? Mieux valait n'y pas penser. C'était sans doute un officier compétent, il s'occupait de ses pièces à la perfection, mais manquait singulièrement d'imagination. Probyn ? autant chasser cette idée. Puis venait Bolitho, son quatrième lieutenant. Celui-là ressemblait étonnamment à son père, encore qu'il lui arrivât de prendre ses fonctions un peu trop à la légère. Pourtant, ses hommes semblaient l'apprécier, et ce n'était pas là chose à négliger lorsque les temps devenaient durs.

Pears poussa un grand soupir. Dans peu de mois, Bolitho aurait vingt et un ans, mais on avait également besoin d'officiers expérimentés pour faire marcher les vaisseaux de ligne. Et puis, après tout, songea-t-il en se frottant le menton, c'était peut-être son âge à lui qui le faisait raisonner ainsi.

— Sommes-nous parés à prendre la mer ? demanda-t-il brusquement.

— Oui, monsieur, répondit Cairns. J'embarquerais bien une douzaine d'hommes supplémentaires pour remplacer les malades et les blessés, mais ce n'est pas chose facile par les temps qui courrent.

— Vous avez raison, j'ai connu des seconds qui se faisaient des cheveux blancs en voyant que, malgré presse, menace et le

reste, ils avaient à peine assez de monde pour seulement quitter le mouillage.

À l'heure dite, les portes s'ouvrirent et les officiers du *Trojan*, à l'exception des aspirants et des officiers mariniers les plus jeunes, pénétrèrent dans la grand-chambre.

L'événement étant plutôt rare, il leur fallut un bon bout de temps avant de se ranger de façon convenable. Foley et Hogg, cuisinier du capitaine, s'affairaient à trouver des sièges en nombre suffisant.

Ces préparatifs donnaient à Pears le loisir d'observer leurs réactions, et d'éventuels phénomènes de groupe en particulier.

Probyn, relevé de son quart par un aide du patron, les yeux brillants, était rouge comme une pivoine. Cela faisait un peu trop beau pour être vrai.

Sparke, l'air sévère à son habitude, était assis près du sixième lieutenant, Quinn, ainsi que le jeune Dalyell. Quinn n'était officier que depuis cinq mois à peine.

Erasmus Bunce, le maître pilote. On l'appelait le Sage sans qu'il le sût, et l'homme inspirait le respect. Dans sa spécialité, qui produit sans aucun doute les plus compétents et les plus impressionnantes des marins, Bunce était un personnage qui forçait la considération. L'homme toisait six pieds, il avait un large poitrail et de longs cheveux gris clairsemés. Mais ses yeux profondément enfouis dans les orbites étaient presque aussi noirs que ses épais sourcils. Oui, il méritait bien son surnom, songea Pears en le regardant courber avec peine sa grande carcasse sous les barrots.

Bunce appréciait un verre de rhum, mais il mettait avant toute chose son bâtiment, qu'il aimait comme on aime une femme. Et, avec lui, le vaisseau n'avait rien à craindre.

Ah ! Molesworth, le commis. Avec son teint trop pâle et le tic nerveux qui le faisait sans cesse cligner des yeux, Pears le soupçonnait de ne pas avoir la conscience très nette. Et Thorndike, le chirurgien, qui souriait perpétuellement, ce qui le faisait ressembler plutôt à un acteur qu'à un homme qui tripote le sang et les os. Et les deux officiers fusiliers avec leurs parements écarlates à bâbord de la vareuse, D'Esterre et le lieutenant Raye. Cairns, bien sûr, complétait le tableau.

Il y avait enfin tous les officiers mariniers, bosco, maître canonnier, maîtres de manœuvre et charpentiers, que Pears connaissait en tout cas de vue et par le son de leur voix, qui lui était familier, autant que de réputation.

— Il semblerait que Mr. Bolitho ne soit pas parmi nous ? murmura Probyn, assez fort toutefois pour être entendu.

Pears fronça le sourcil, ulcéré de cette hypocrisie éhontée. Ce Probyn était décidément d'une finesse...

— Je vais envoyer quelqu'un le chercher, suggéra Cairns.

Mais la porte s'ouvrit et se referma doucement. Bolitho se glissa subrepticement dans un siège près des deux fusiliers.

— Levez-vous je vous prie, ordonna Pears d'une voix presque caressante. Ah ! je vois, c'est vous, ce n'est pas trop tôt.

Bolitho se leva, raide comme un piquet. Seules ses épaules oscillaient lentement au rythme du roulis.

— Je... je suis vraiment désolé, monsieur.

Et ce Dayell qui souriait bêtement ! Des gouttes d'eau dégoulinaienent de la veste de Bolitho et humectaient la toile en damier qui recouvrait le pont.

— Il me semble, reprit mielleusement Pears, que votre chemise est passablement trempée, monsieur — et, se tournant vers Foley : Veuillez apporter un morceau de toile et le poser sur cette chaise, ce sont des choses difficiles à remplacer dans les circonstances que nous vivons.

Bolitho se rassit bruyamment, partagé entre colère et humiliation.

Il essaya d'oublier le ton acerbe de Pears et la chemise humide qu'il avait arrachée à la volée à la corde du carré. Redevenu plus calme, Pears reprit le fil de son discours.

— Messieurs, nous appareillerons à l'aube. Le gouverneur de New York a des renseignements qui lui font penser que le convoi de Halifax va être attaqué. Ce convoi, escorté par deux frégates et un cotre, comporte de nombreux bâtiments. Mais, avec ce temps, les navires peuvent se retrouver dispersés, certains seront tentés de se rapprocher de la côte pour prendre un relèvement.

Il serra violemment le poing.

— Et c'est précisément là que nos ennemis vont frapper.

Bolitho se pencha un peu en avant, sans plus se rendre compte de la gêne que lui causait sa chemise mouillée à la taille.

— C'est donc ce que je disais à Mr. Cairns, continua Pears. Il est impossible de remporter une guerre purement défensive. Nous avons certes des bâtiments, mais l'adversaire connaît à fond les parages, ce qui lui permet d'utiliser des unités plus petites et plus rapides. Si nous voulons l'emporter, il nous faut maintenir ouverte la route des convois, trouver et écarter tout navire suspect, manifester fortement notre présence. Les guerres ne se gagnent pas à coups de grandes idées, mais avec de la poudre et des boulets. Et cela, ce sont des choses dont l'ennemi manque dramatiquement – pour l'instant.

Il fit lentement le tour de l'assistance, le regard vide.

— Le convoi de Halifax transporte de la poudre et des munitions, ainsi que des canons, le tout destiné aux garnisons de Philadelphie et de New York. Si par malheur une seule de ces précieuses cargaisons tombait dans des mains ennemis, nous en subirions les tristes conséquences pendant des mois. Questions ?

Sparke se leva.

— Mais pourquoi nous envoyer nous, monsieur ? Naturellement, je suis fier de combattre pour mon pays, pour essayer de corriger certaines...

— Oui, oui, le coupa sèchement Pears, venez-en au vif du sujet.

Sparke rougit violemment, ce qui faisait ressortir une large balafre qu'il portait à la joue.

— Pourquoi ne pas envoyer de frégates, monsieur ?

— Parce qu'il n'y en pas suffisamment, il n'y en a d'ailleurs jamais assez. En outre, l'amiral juge qu'une démonstration de force est assez opportune.

Bolitho se raidit soudain, quelque chose lui échappait. C'était le ton du capitaine, comme un léger doute. Il observa rapidement ses camarades, mais personne ne manifestait rien. Il avait peut-être rêvé, ou la rancœur lui faisait chercher la petite bête.

— Quoi qu'il arrive cette fois, poursuivit Pears, notre vigilance doit être sans défaut. Ce bâtiment est la première

chose dont nous soyons responsables, il doit être notre souci permanent. Le cours de la guerre évolue de jour en jour, le traître d'aujourd'hui peut très bien devenir le patriote de demain. Prenez par exemple un homme qui a répondu à l'appel de sa patrie – il jeta un regard sarcastique à Sparke : On l'appelle loyaliste à présent, comme si lui et ses semblables étaient des monstres.

Erasmus Bunce, le pilote, se leva lentement, le regard charbonneux.

— Un homme doit agir selon sa conscience, monsieur. C'est Dieu qui décidera qui a raison.

Pears sourit gravement. La foi solide du vieux Bunce était célèbre et un jour, à Portsmouth, il avait sévèrement réprimandé un marin qui blasphémait en chantant une chanson à boire.

Bunce, originaire du Devon, avait pris la mer dès l'âge de neuf ou dix ans. À présent, il avait la soixantaine passée, mais Pears n'arrivait pas à se l'imaginer jeune.

— C'est vrai, répondit-il, vous avez parfaitement raison.

Cairns s'éclaircît la gorge.

— Vous n'avez plus rien à ajouter, monsieur Bunce ?

Le pilote se rassit en croisant les bras.

— Non, monsieur, c'est tout ce que j'avais à dire.

Il n'y avait plus grand-chose à discuter, Pears fit signe à Foley qui apporta verres et pichets.

— Messieurs, je vous invite à porter un toast à notre bâtiment, et que les ennemis du roi aillent au diable !

Bolitho vit Probyn qui cherchait du regard quelque pichet : son verre était déjà vide. Il se remémora ce que venait de dire leur capitaine à propos de leur bâtiment : si Probyn avait le malheur de les mettre au plein après un verre de trop, que Dieu ait pitié de son âme !

On leva la séance. Bolitho songeait qu'il n'avait rien gagné à approcher un peu le capitaine, si ce n'est une bonne réprimande.

Il poussa un profond soupir. Les aspirants s'imaginent que la vie de lieutenant est un paradis. Peut-être le capitaine avait-il

lui aussi peur de quelqu'un, mais, pour l'instant, c'était chose difficile à croire.

Le temps s'était un peu éclairci à l'aube, mais sans plus. Le vent bien établi soufflait du noroît, la neige était devenue crachin. Ajoutez à cela des embruns et cela vous faisait des ponts brillants comme du verre.

Bolitho avait assisté à tant d'appareillages qu'il aurait été bien incapable de les compter. Et pourtant, il ressentait à chaque fois la même émotion, la même excitation. Chaque homme rejoignait son poste pour faire du navire un être vivant, une machine rodée à la perfection.

Une division était affectée à la manœuvre de chacun des mâts. En haut, les gabiers volants, les plus habiles, tandis que les plus âgés restaient sur le pont pour manier drisses et bras. Dans les trilles des sifflets, des hommes surgissaient de partout, de chaque écouteille, de chaque claire-voie. Lorsque l'on pensait que le *Trojan* faisait péniblement deux cent cinquante pieds de long, on avait peine à croire qu'il pût embarquer tant et tant de monde. Et pourtant, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, des groupes compacts de marins et de fusiliers se pressaient au pied des mâts, tandis que les officiers mariniers, leur feuille de rôle à la main, se livraient à l'appel.

Le grand cabestan tournait déjà, de même que son jumeau du pont inférieur. Le bâtiment frémisait déjà, impatient de pointer son étrave vers le grand large.

Les officiers étaient également à leur poste. Assisté de Dalyell, Probyn était chargé du mât de misaine. Sparke avait la responsabilité du grand mât ainsi que de tout le pont supérieur. C'est là que résidait leur principale force, avec tous ces espars, cordages, surfaces de toile, des longueurs de manœuvres courantes, tout ce qui allait donner vie à cette énorme coque. À l'arrière, Quinn s'occupait enfin de l'artimon avec le lieutenant de fusiliers et ses hommes, prêt à obéir aux premiers ordres de Cairns.

Bolitho jeta un regard de biais à Sparke. L'homme n'était pas facile à déchiffrer, mais c'était un vrai plaisir de le voir à l'œuvre. Il maniait son équipe, les drisses et les écoutes avec l'aisance d'un chef d'orchestre.

Soudain, tout se tut, et Bolitho se retourna vers l'arrière. Le capitaine s'avançait vers la lisse de dunette. Il salua le vieux Bunce, puis vint s'entretenir avec son second.

Très haut au-dessus du pont, à la pointe du grand mât, la longue flamme rouge pointait comme une lame de métal sous la pression du vent. Le vent était favorable, mais Bolitho était néanmoins réconforté à l'idée que ce n'était pas lui le responsable de la manœuvre, mais bien le capitaine et le vieux Bunce.

Il examina ensuite ce qui se passait en abord, essayant d'imaginer ceux qui les observaient : amis ? Espions qui transmettaient déjà la nouvelle aux agents de Washington ? Un bâtiment de guerre appareillait, mais où allait-il, pour quoi faire ?

Il détourna le regard et revint à des soucis plus immédiats. Si la moitié seulement de ce qu'il avait entendu dire était vrai, leurs ennemis en savaient probablement plus qu'eux-mêmes. On leur avait laissé entendre qu'à New York, chez les civils comme dans l'armée, beaucoup trop de gens avaient du mal à tenir leur langue.

Cairns leva son porte-voix :

— Activez-vous donc un peu, monsieur Tolcher !

Tolcher, le bosco, leva sa canne et cria :

— Allez, au cabestan, on rêve ! Du nerf, les gars !

Il se tourna vers le chantre :

— Joue-nous donc un air, vieux fainéant, ou tu vas tâter de mes bottes !

Un cri à l'avant :

— L'ancre est à pic, monsieur !

— Du monde en haut ! À déferler les huniers !

La voix de Cairns, déjà sonnante à souhait, était encore amplifiée par le porte-voix et sonnait comme un clairon.

— A envoyer la misaine !

La toile volait de toute part, claquait avec fracas sous la prise du vent. Alignés sur les vergues, les gabiers se démenaient pour tenter de maîtriser ce torrent sauvage jusqu'au moment où l'on donnerait l'ordre de laisser le vent gonfler les voiles.

— Aux écoutes ! ordonna Sparke. Monsieur Bolitho, prenez le nom de cet homme !

— Bien, monsieur !

Bolitho se laissa aller à sourire. Avec Sparke, c'était toujours le même refrain : « Prenez le nom de cet homme ! » Il ne s'agissait de personne en particulier, mais cela donnait aux matelots le sentiment que Sparke avait toujours l'œil sur eux.

Un cri des bossoirs :

— Dérapé, monsieur !

Libre de ses attaches, la première ancre déjà presque claire et saisie, le *Trojan* abattit lourdement pour se placer travers au vent. La toile jaillissait de partout, claquait dans un bruit assourdisant, les hommes raidissaient les écoutes, le dos courbé sous l'effort.

L'une après l'autre, les voiles se bandaient sous la tension des bras, pareilles à des plaques de cuirasse, les vergues s'orientaient lentement dans le vent. Le bâtiment prit lentement son erre, le bordé s'ourlait d'écume, les sabords inférieurs sous le vent étaient déjà dans l'eau.

Bolitho courait d'une section à l'autre, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, les tympans assourdis par le fracas des poulies qui s'entrechoquaient, le claquement de la toile, le grondement des haubans et des étais.

Il s'arrêta une seconde pour reprendre son souffle. Sandy Hook défilait rapidement, des gens dans une yole leur firent de grands signes lorsque le bâtiment passa par leur travers.

— A envoyer les perroquets ! ordonna Cairns.

Bolitho leva les yeux pour observer les vergues supérieures du grand mât. Il aperçut quelques aspirants expédiés en haut, des marins qui se hâtaient d'envoyer encore et encore de la toile. Tournant son regard à l'arrière, il vit Bunce, les mains dans le dos, le visage sculptural, qui détaillait tout ce qui se passait sur le pont, campé comme un roc. Le pilote hochait lentement la tête pour manifester sa satisfaction, ce qui était encore le plus grand signe d'enthousiasme que Bolitho lui eût jamais vu.

Il essayait d'imaginer à quoi pouvait bien ressembler le vaisseau, vu de terre : la féroce figure de proue éblouissante, ce

guerrier troyen avec son casque à plumet rouge, les embruns qui jaillissaient de partout par-dessus la guibre et le boute-hors, l'énorme coque noire luisante qui réfléchissait la crête des vagues, comme pour se débarrasser des impuretés du rivage.

Probyn hurlait des ordres pour faire saisir la seconde ancre. Il va lui falloir une bonne rasade pour se remettre de tout ça, songea Bolitho.

Ses hommes redescendaient dans les enfléchures, d'autres se précipitaient dans les passavants pour se rassembler au pied du mât. Bolitho se rendit soudain compte que le capitaine l'observait et leurs regards se croisèrent le temps d'un éclair.

Instinctivement, Bolitho se redressa et rectifia sa coiffure. Vrai ou faux, il eut le sentiment que le capitaine lui avait adressé un petit signe de reconnaissance.

Mais le rêve s'évanouit immédiatement, le *Trojan* ne laissait guère le loisir de s'abandonner aux épanchements ou aux rêveries.

— Du monde aux écoutes, paré à virer !

— Monsieur Bolitho ! hurla Sparke.

Bolitho toucha le bord de son chapeau.

— Oui, monsieur, je sais : Prenez le nom de cet homme !

Le temps de virer de bord, manœuvre qui se déroula à la satisfaction tant du capitaine que de Bunce, la terre s'était évanouie dans la brume.

II

UN PLAN DÉMENT

Le lieutenant Richard Bolitho traversa lentement la dunette pour passer au vent et dut s'accrocher au filet de branles pour garder l'équilibre. Le *Trojan* le dominait de toute sa pyramide de toile et, même pour un marin accoutumé à ce genre de spectacle, la perspective était plutôt saisissante. D'autant plus saisissante qu'ils venaient d'endurer quatre jours et demi particulièrement éprouvants.

Le vent les avait accompagnés gentiment jusqu'à Sandy Hook avant de tourner en l'espace de deux ou trois heures, comme sous l'impulsion du diable en personne. Il sautait, faisait demi-tour sans prévenir et l'on devait à chaque quart appeler tout le monde sur le pont pour régler les voiles ou prendre un ris. Il ne leur avait pas fallu moins d'une harassante journée pour parer les récifs de Nantucket, dans une mer qui bouillonnait comme chauffée par quelque mystérieuse force venue droit de l'enfer.

Ils avaient tant bien que mal fini par faire route à quatre ou cinq noeuds, puis le vent avait repris ses facéties : les hommes épuisés se battaient contre la toile rebelle, tentaient de s'agripper vaille que vaille, luttaient bec et ongles très loin au-dessus du pont dans un combat qui les rendait littéralement fous.

Les choses étaient différentes à présent. Le *Trojan* faisait cap pratiquement plein nord, huniers brassés aussi serrés que possible. L'eau qui bouillonnait le long de la coque témoignait suffisamment qu'ils taillaient convenablement la route.

Bolitho laissa son regard errer sur le pont principal : des hommes se reposaient, bavardaient, attendant selon la coutume de voir ce que le coq avait bien pu mitonner pour le dîner. À en

juger d'après le panache graisseux qui s'échappait de la cambuse, Bolitho pariait pour du bœuf salé bouilli, assorti de biscuit de mer spongieux, avec une poignée de flocons d'avoine plus des restes datant de la veille. George Triphook, cuistot en chef, était unanimement détesté à bord, excepté de ses marmitons. Cependant, et contrairement à la plupart des gens, il adorait être haï et savourait pleinement les torrents d'injures qui saluaient régulièrement ses triomphes culinaires.

Du coup, Bolitho se sentit soudain un solide appétit. Malheureusement, le menu du carré ne serait probablement pas bien meilleur que ce qui lui flattait les narines.

Il songea soudain à la grande vieille demeure grisâtre de Falmouth, à sa mère, et s'éloigna un peu de son adjoint de quart, l'aspirant Couzens, qui gardait en permanence les yeux rivés sur lui. Le choc avait été terrible. Dans la marine, on risquait la mort de toutes les façons possibles : maladie, naufrage, boulet, et les murs de l'église de Falmouth étaient recouverts de plaques commémoratives de ce genre, où s'inscrivaient les noms et les hauts faits de tous les enfants de la paroisse qui étaient partis pour ne jamais revenir.

Mais sa mère, sa mère ! Pas elle, jeune et vivante comme elle était, toujours prête à prendre sur ses épaules le fardeau de la maison lorsque son mari, le capitaine James Bolitho, était au loin, ce qui était souvent le cas !

Bolitho et son frère Hugh, ses deux sœurs Felicity et Nancy, chacun d'entre eux avait aimé leur mère à sa manière. Quand il était rentré chez lui, à son débarquement de la *Destinée*, encore mal remis de sa blessure, il avait eu désespérément besoin d'elle. Et la maison ressemblait à un tombeau. Elle était morte. Même à présent, il ne parvenait toujours pas à accepter qu'elle ne fût plus à Falmouth, à observer la mer au-delà de Pendennis Castle, à rire de ce rire si communicatif qui savait chasser au loin toute tristesse.

Elle avait pris froid, à ce que l'on racontait, puis une fièvre subite, et la fin en quelques semaines.

Il se figurait clairement la réaction de son père à ce moment-là. Le capitaine James, comme on l'appelait dans le pays, était devenu un magistrat respecté après avoir perdu un

bras au combat, ce qui l'avait constraint à quitter le service. Bolitho voyait la maison en hiver, les chemins emplis de boue, les nouvelles qui tardent, la campagne recroquevillée pour lutter contre le froid et l'humidité, trop préoccupée d'elle-même pour se soucier de renards en maraude, d'animaux perdus ou même de cette guerre qui faisait rage au loin. Mais son père avait certainement l'œil à tout : couvant comme une poule ses poussins un navire de guerre à l'ancre dans Carrick Roads, désespérément à la recherche de cette vie qui l'avait quitté, à jamais seul.

Oui, se dit tristement Bolitho, les choses devaient être mille fois pires pour lui.

Cairns fit son apparition sur le pont et, après avoir jeté un coup d'œil au compas puis à l'ardoise sur laquelle le maître de quart portait les calculs d'estime, s'en fut rejoindre Bolitho.

Bolitho le salua.

— En route au nordet, monsieur.

Cairns approuva d'un hochement de tête. Il avait les yeux clairs, et l'on avait toujours l'impression qu'il vous transperçait du regard.

— Il va peut-être falloir prendre un ris de mieux si le vent continue de forcir, j'imagine. Nous serrons au maximum ?

Il s'abrita les yeux de la main pour observer ce qui se passait sous le vent, mais le soleil ne risquait pas de l'éblouir. Il était même difficile de distinguer la limite entre mer et ciel, la mer était comme un désert d'acier. Les déferlantes, plus espacées à présent, explosaient régulièrement contre la coupée au vent avant de poursuivre leur chemin de l'autre bord.

La mer était à eux. Après avoir donné du tour à Nantucket et être entrés dans la baie du Massachusetts, ils étaient à l'écart de tout trafic local comme de la terre. Boston était à soixante milles au vent. À bord du *Trojan*, bien peu de gens se souvenaient encore de la Boston du temps passé, avant que les rancœurs accumulées finissent par tourner à l'effusion de sang.

À l'exception de rares têtes brûlées, plus personne ne se risquait dans la baie. Elle servait de repaire à des corsaires parmi les plus hardis, et Bolitho se demandait – ce n'était pas la

première fois – s'il n'y en avait pas un à l'affût en ce moment même.

Cairns portait une grosse écharpe autour du cou. Il demanda :

— Que pensez-vous de ce temps, Dick ?

Bolitho était occupé à observer les hommes qui sortaient par les panneaux pour se rendre à la cuisine avant de retourner dans leurs postes surpeuplés.

Il avait pris le quart alors que Bunce restait sur le pont pour surveiller le rituel du point de midi. Encore que, avec cette mauvaise visibilité, il n'y eût rien à en attendre. Les aspirants étaient alignés, le sextant à la main, et les maîtres d'équipage évaluaient leurs progrès, ou leur absence de progrès.

— Brume, répondit doucement Bolitho.

— Encore une de vos fantasmagories celtes ? répondit Cairns en le fixant.

— Non, fit Bolitho avec un sourire, c'est le pilote qui le dit.

Le second soupira.

— Alors, va pour la brume. Mais, avec ce début de tempête, ça m'étonnerait bien !

— Ohé, du pont !

Ils levèrent les yeux d'un seul mouvement, soudain aux aguets après tant d'isolement.

Bolitho apercevait à peine la silhouette de la vigie qui se détachait contre les nuages bas. Le seul fait de la regarder le rendait malade.

— Une voile au vent, monsieur !

Les deux officiers attrapèrent leurs lunettes et grimpèrent dans les enflétrures. Mais ils ne voyaient rien, juste la crête des lames, encore plus agressives à travers la lentille grossissante, et une vague lueur en halo.

— Dois-je prévenir le capitaine, monsieur ?

Bolitho avait les yeux fixés sur Cairns, devinant ce qui se passait dans sa tête. Une voile. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Un navire ami paraissait peu probable, même un navire perdu ou un capitaine fou ne se seraient pas risqués au milieu de ces dangers.

— Non, attendez.

Cairns se tourna vers l'arrière.

— De toute façon, il a sûrement entendu la vigie, il ne viendra pas nous ennuyer avant que nous soyons prêts.

Bolitho réfléchit un instant à ce que venait de dire le second : voilà un aspect du capitaine Pears qui lui avait échappé. Mais c'était vrai. Le capitaine ne montait jamais en catastrophe sur le pont, comme faisaient certains de ses congénères, qui s'inquiétaient pour leur bateau ou essayaient d'obtenir une réponse alors que la question était insoluble.

Il regarda Cairns : lui aussi inspirait confiance.

— Voulez-vous que je monte pour aller voir par moi-même ? demanda-t-il.

— Non, répondit le second, je pense que le capitaine n'a pas encore besoin d'un rapport complet.

Bolitho regarda Cairns qui escaladait les enfléchures, la lunette en bandoulière comme un mousquet. Il grimpait toujours, passa la hune et ses élongis, continua dans le mât de hune jusqu'à atteindre la vigie installée à califourchon sur les barres, apparemment aussi à l'aise que s'il avait été assis sur un banc.

Il finit par détourner les yeux : voilà le genre de spectacle qu'il ne pourrait jamais supporter. Il détestait grimper dans les hauts. Chaque fois qu'il devait le faire, ce qui, Dieu soit loué, ne lui arrivait plus guère, il ressentait cette même nausée, cette terreur de tomber.

Il aperçut à l'avant une silhouette qu'il connaissait bien et se sentit rempli d'une bouffée d'affection pour l'homme impressionnant en chemise à carreaux et pantalon blanc. Encore quelqu'un qui lui rappelait la *Destinée*. Il s'agissait de Stockdale, le lutteur de foire qu'il avait secouru près d'une auberge alors qu'il était à la tête d'un détachement de presse.

Stockdale s'était adapté à la mer comme s'il était né pour cela. Il avait beau être fort comme cinq, il n'abusait jamais de sa puissance et se montrait en fait plus doux que beaucoup d'autres. Son maître de l'époque l'avait fouetté à coups de chaîne pour le punir d'avoir perdu un combat contre un homme de Bolitho. En fait, Stockdale avait dû faire exprès de perdre, car la chose ne s'était jamais plus produite depuis lors.

Il ne parlait guère et, quand il prononçait trois mots, cela lui demandait un gros effort. Ses cordes vocales avaient beaucoup souffert des innombrables combats qu'il avait dû soutenir sur les champs de foire.

Le voir ainsi, nu jusqu'à la taille, cinglé par les coups de chaîne de son maître, Bolitho n'avait pu le supporter. Quand il avait proposé à Stockdale de s'engager, il l'avait fait sans penser aux conséquences. Stockdale avait acquiescé d'un signe, avait ramassé ses affaires et l'avait suivi à bord.

Depuis lors, chaque fois que Bolitho avait besoin d'aide ou connaissait un ennui quelconque, Stockdale était là. Par exemple, lorsque ce sauvage s'était précipité sur lui avec un coutelas arraché à un matelot tué. Il n'avait appris le détail de l'affaire que plus tard : comment Stockdale avait rassemblé les survivants, l'avait emporté comme un enfant et l'avait sauvé.

Lorsque Bolitho avait été désigné pour le *Trojan*, il avait pensé que cela mettrait fin à leur étrange relation. Mais Dieu sait comment, Stockdale avait trouvé la solution.

— Un jour, monsieur, lui avait-il glissé, vous serez capitaine. Et, ce jour-là, vous aurez besoin d'un cuisinier.

Bolitho lui fit un sourire. Stockdale savait pratiquement tout faire : nouer une épissure, prendre un ris, gouverner. Mais il était désormais chef d'une des trente-huit pièces de la batterie haute du *Trojan*. Et, comme par hasard, cette pièce était dans la division de Bolitho.

— Alors, Stockdale, qu'en pensez-vous ?

Le visage torturé du marin se fendit en un large sourire.

— Ils sont en train de nous observer, monsieur Bolitho.

Bolitho voyait bien qu'il avait peine à parler, et l'air salé n'arrangeait pas les choses.

— Vous croyez ça ?

— Oui, il semblait plein d'assurance : Ils savent que nous sommes dans le coin et où nous allons. Je parierais bien qu'il y en a un autre hors de vue.

Cairns se laissait glisser sur un hauban avec la souplesse d'un aspirant et atterrit sur le pont.

— Une goélette par le travers, mais on n'y voit goutte avec cette brume — il fut pris d'un grand frisson : Même route que nous.

Et, voyant que Bolitho faisait un sourire à Stockdale :

— Puis-je partager vos fines plaisanteries ? ajouta-t-il.

— Stockdale me disait qu'il y en avait un autre à nous observer en restant bien au vent, monsieur.

Cairns allait ouvrir la bouche pour les contredire, mais il se reprit.

— Je crains qu'il n'ait raison. Au lieu de faire une démonstration de force, le *Trojan* risque fort de conduire la meute au convoi que nous essayons de protéger — il se frotta le menton : Mais, par Dieu, ce n'est pas une pensée très réjouissante. J'aurais imaginé une attaque sur l'arrière du convoi, la tactique habituelle qui ne laisse pas à l'escorte le temps d'intervenir. Mais cela revient au même — il se frottait de plus en plus vigoureusement le menton : Ils ne se risqueront pas à attaquer avec les bordées du *Trojan* dans les parages.

Bolitho entendait encore la voix de Pears, pendant la conférence, ce ton de doute. Voilà que ses soupçons prenaient de la consistance.

Cairns se retourna. Les deux timoniers étaient campés près de la roue, jetant alternativement un œil aux voiles et au compas.

— Pas la peine de déranger le capitaine pour ça, Dick. Il a reçu ses instructions, et le *Trojan* n'est pas une frégate. Si nous perdons notre temps pour des prunes, nous ne rejoindrons pas le convoi à temps. Vous avez pu constater les sautes d'humeur du vent, cela peut recommencer demain ou même tout de suite.

— Souvenez-vous, répondit tranquillement Bolitho, de ce que le Sage a dit : le brouillard.

Cairns parut frappé par la remarque.

— Si nous sommes contraints de mettre en panne, nous ne servirons à rien ni à personne, insista Bolitho.

Cairns le fixait attentivement.

— J'aurais dû y penser tout seul. Ces corsaires connaissent les parages mieux que nous tous — il sourit : Nous tous, sauf le Sage.

Le lieutenant Quinn montait sur le pont et vint les saluer.

— Je viens vous relever, monsieur.

Il observa longuement les voiles. Bolitho s'apprêta à prendre un rapide repas au carré, il avait hâte de connaître la réaction de Pears. Quant au sixième lieutenant, écrasé sous la responsabilité du *Trojan* et qui n'avait que dix-huit ans, le quart allait lui paraître bien long.

Bolitho s'apprêtait à la réconforter mais se retint : Quinn devait apprendre à se débrouiller tout seul. Un officier qui a besoin d'aide lorsque les choses sont un peu difficiles devient totalement inutile lorsqu'elles deviennent vraiment graves.

Il suivit Cairns dans la descente, tandis que Quinn consultait ostensiblement le compas et le journal.

— Il a l'étoffe d'un bon officier, fit Cairns ; il faut simplement lui laisser le temps.

Bolitho alla s'installer à la table du carré. Mackenzie et Logan avaient fait de leur mieux pour améliorer la présentation des plats : bœuf bouilli et gruau, biscuit de mer agrémenté de mélasse, fromage à profusion. Heureusement, une cargaison d'excellent vin rouge avait été livrée par le dernier convoi arrivé à New York. Et, à voir sa tête. Probyn en avait fait bon usage.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de voile ? demanda Probyn à Bolitho en lui jetant un œil soupçonneux. Les gens deviennent un peu trop nerveux, hein ? Dieu du ciel, la marine n'est plus comme dans le temps, conclut-il en se tournant vers les autres.

Bunce était installé au bout de la table et ingurgitait sa nourriture à grosses bouchées, sans lever la tête.

— Dieu n'est pour rien là-dedans, monsieur Probyn, il n'a rien à faire des athées.

— Cette nourriture est vraiment infecte, fit négligemment Sparke, il faut absolument que je déniche un autre cuisinier. Ce misérable devrait danser au bout d'une vergue au lieu de nous empoisonner.

La coque partit au roulis et des mains s'emparèrent instinctivement des assiettes et des verres qui entamaient une glissade.

Bunce sortit sa montre et la consulta attentivement.

— Et ce brouillard, monsieur Bunce, lui demanda Bolitho, vous croyez vraiment qu'il va tomber ?

Thorndike, le chirurgien, partit d'un rire bizarre.

— Vous plaisantez, Erasmus, du brouillard alors qu'on tangue comme des fous !

Bunce fit comme s'il n'avait rien entendu.

— Demain. Il faudra mettre en panne, il y a trop d'eau pour mouiller – il hocha la tête : Ce qui signifie perte de temps, et des milles qu'il faudra rattraper plus tard.

Estimant qu'il en avait assez dit, il se leva de table. Lorsqu'il passa près de lui, Probyn déclara :

— Nous aurons bien le temps de voir alors qui est le plus nerveux des deux, j'imagine.

Il claqua des doigts pour réclamer du vin et finit par exploser :

— Vraiment, il devient complètement fou en vieillissant, celui-là.

Il essaya de rire, mais rien ne sortit.

Le capitaine D'Esterre l'observait tranquillement.

— Lui au moins, on dirait que le Seigneur est avec lui. Et vous, qui vous assiste ?

Dans la chambre du capitaine, au-dessus d'eux, Pears était assis à sa grande table, la serviette passée dans sa cravate. Il avait entendu les officiers rire au carré et dit à Cairns :

— Il semblerait qu'ils soient plus heureux à la mer, non ?

— Il semblerait, approuva Cairns.

Pears réfléchissait, le second attendit le résultat.

— Qu'elle soit seule ou non, cette goélette représente une menace. Si seulement on nous avait donné un cotre ou un brick pour chasser ces loups. Mais...

Il se contenta de hausser les épaules.

— Puis-je faire une suggestion, monsieur ?

Pears découpa un petit morceau de fromage et le regarda d'un air songeur.

— C'est pour cela que vous êtes venu me voir, sans aucun doute – il sourit : Parlez.

Cairns croisa les bras dans le dos, les yeux brillants d'excitation.

— Vous avez entendu ce que dit notre pilote, monsieur ? Il prévoit du brouillard.

Pears acquiesça.

— Je connais bien ces eaux, le brouillard y est fréquent, encore que je ne me risquerai pas à faire une prévision aujourd’hui – il repoussa le fromage : Mais en général le pilote a raison.

— Dans ce cas, monsieur, nous devrons mettre en panne pour attendre qu'il se lève.

— Je sais : malheureusement, j'ai déjà pris cela en compte.

— Mais notre chien de garde devra en faire autant : il y va de sa sécurité et il aura peur de nous perdre. Le brouillard pourrait bien être notre allié.

Il fit une pause, le temps de voir la réaction du capitaine.

— Si nous pouvions le repérer et le prendre à l'abordage...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus.

— Dieu tout-puissant, monsieur Cairns, mais qu'allez-vous chercher ? Cela veut dire mettre les embarcations à l'eau, leur trouver un armement de qualité et envoyer tout ce beau monde dans ce fichu brouillard ! Mais, par l'enfer, monsieur, ce serait les expédier à une mort certaine !

— Il se pourrait bien qu'il y ait un autre bâtiment avec lui – Cairns avait pris son air le plus bête : Ils vont montrer des feux. Avec un peu d'adresse et un bon compas d'embarcation, je crois qu'une attaque a de bonnes chances de réussir.

Pears restait visiblement dubitatif.

— Cela nous fournirait un bâtiment supplémentaire, peut-être deux, des renseignements, des informations sur ce que trament les corsaires.

Pears s'enfonça dans son fauteuil et le regarda avec un petit sourire.

— On ne peut pas dire, vous avez des idées.

— Non, c'est le quatrième lieutenant qui a imaginé cela, monsieur.

— J'aurais dû m'en douter.

Pears se leva et s'approcha d'une fenêtre.

— Foutus Cornouaillais, de la graine de pirates et de naufragés. Je suppose que vous êtes au courant...

Cairns restait impassible.

— A ma connaissance, Falmouth, là où habite Mr. Bolitho, est la dernière ville qui ait soutenu le roi Charles contre Cromwell et le Parlement, n'est-ce pas, monsieur ?

Pears eut un pâle sourire.

— Bien répondu. Mais l'idée n'en reste pas moins dangereuse. Nous risquons de ne jamais récupérer nos embarcations, elles peuvent très bien ne pas trouver l'ennemi et ont encore moins de chances de s'en emparer.

Mais Cairns insistait.

— L'autre bâtiment sera pris dans le brouillard bien avant nous, monsieur. Je suggère que, dès que ce sera le cas, nous virions de bord pour nous rapprocher.

— Et si le vent nous est défavorable ? Du calme, du calme, monsieur Cairns. Je comprends votre dépit, mais je suis responsable de tout, et je dois penser à tout.

Au-dessus d'eux, la vie suivait son cours : le cliquetis d'une pompe, les bruits de pas à l'arrière, les hommes de quart qui s'activaient pour brasser une vergue ou refaire une épissure.

— Du moins, cela aurait l'avantage de la surprise, reprit Pears, pensif.

Il se décida.

— Faites présenter mes compliments au pilote et demandez-lui de nous rejoindre dans la chambre des cartes — petit ricanement : Encore que, le connaissant, je pense qu'il y est déjà.

Sur la dunette balayée par le vent, Bolitho observait les hommes au-dessus de sa tête, le frisson des grandes voiles. Il allait falloir prendre un ris, donc prévenir le capitaine. Il avait bien subodoré qu'il se passait quelque chose dessous, le capitaine s'était rendu avec Cairns à la chambre des cartes, qui jouxtait la chambre de Bunce.

Un peu plus tard, Cairns était sorti sous le crachin, et Bolitho remarqua qu'il ne portait pas de coiffure, ce qui était plutôt inhabituel chez un homme toujours bien mis, quelles que fussent les circonstances.

— Des nouvelles de la vigie ?

— Oui, monsieur.

Bolitho se courba soudain à l'arrivée d'une douche d'embruns qui explosa par-dessus les filets de branles et les arrosa copieusement. Cairns, lui, avait à peine bougé.

— L'inconnu est toujours au vent à nous, même relèvement. Je vais prévenir le capitaine, ajouta Cairns, qui rectifia sur-le-champ : Du reste, le voici.

Bolitho s'empressa de regagner le bord sous le vent, comme il est de coutume lorsque le capitaine monte sur la dunette, mais un ordre bref l'arrêta net.

— Restez avec nous, monsieur Bolitho.

Pears était campé à la lisse de dunette, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles.

— Je crois savoir que vous avez mijoté une petite combine invraisemblable avec le second.

— C'est-à-dire, monsieur, je...

— C'est de la folie furieuse — Pears contemplait la grand-voile, tendue à craquer sur sa vergue : Mais il y a tout de même un petit soupçon, un minuscule soupçon d'idée là-dedans.

Bolitho le fixait, éberlué.

— Je vous remercie, monsieur.

Pears pensait déjà à autre chose et ordonna à Cairns :

— Il faudra se contenter des deux cotres. Je veux que vous choisissiez vous-même les hommes un par un, vous savez comme moi de quoi nous avons besoin pour un sale boulot de ce genre.

Et, se radoucissant soudain en voyant la tête que faisait Cairns :

— Mais vous ne ferez pas partie de l'expédition.

Cairns s'apprêtait à protester, il le coupa :

— Je ne peux pas risquer de vous perdre, je peux très bien disparaître demain matin, et si vous n'êtes pas là, que deviendra le *Trojan*, n'est-ce pas ?

Bolitho les observait tous deux, un peu gêné d'être témoin pour la première fois des sentiments de Cairns.

— Bien, monsieur, répondit le second, je m'occupe de tout ça.

Comme il s'éloignait, Pears ajouta :

— Mais vous pouvez envoyer ce jeune homme, il ne nous manquera pas trop !

Et il alla rejoindre à l'arrière Bunce qui l'attendait, son étrange chevelure flottant au vent comme de la filasse, avant d'ordonner :

— Faites dire au second lieutenant de monter.

Ça y est, se dit Bolitho, je vais y aller, et en compagnie de Sparke. Prenez le nom de cet homme...

Cairns avait dit au capitaine qui avait la paternité de la combine, ce qui donnait aussi une idée de l'homme : de nombreux seconds auraient essayé de la mettre à leur crédit pour en tirer un profit éventuel.

La nuit tombait de plus en plus tôt, les nuages bas et le crachin persistants rendaient l'atmosphère sinistre.

Lorsqu'il quitta son quart, Cairns l'attendait.

— Je vous ai choisi des hommes de premier brin, Dick. Le second lieutenant prendra la tête des opérations et sera assisté par Mr. Frowd, le meilleur pilote que nous ayons, ainsi que par l'aspirant Libby. Quant à vous, je vous donne Mr. Quinn et Mr. Couzens.

Il regardait ailleurs.

Bolitho n'était pas trop heureux de ce choix : à l'exception de Sparke et de Frowd, voire de lui-même dans une moindre mesure, tous les autres étaient des blancs-becs qui n'avaient jamais participé à ce genre d'action. Que ce fût le timide Quinn ou Couzens, malgré sa bonne volonté, aucun n'avait jamais dû entendre un coup de feu de sa vie, si ce n'est peut-être des coups de pétoire à la chasse au gibier d'eau.

Il mit pourtant un mouchoir sur ses regrets et répondit seulement, songeant au comportement de Cairns avec le capitaine :

— Merci, monsieur.

Le second lui posa la main sur le bras.

— Allez donc enfiler des vêtements secs, si vous en avez encore — il s'apprêtait à rejoindre sa chambre, mais ajouta : Vous aurez le redoutable Stockdale avec vous. Moi-même, j'hésiterais à essayer de l'arrêter !

Bolitho traversa le carré et pénétra dans sa chambre minuscule. Il se déshabilla et se frictionna vigoureusement jusqu'à ressentir une certaine chaleur.

Assis sur sa couchette instable, il écoutait les bruits du bord, craquements, tremblements, éclat d'une gerbe d'embruns qui passait par-dessus les sabords.

Demain, il serait peut-être en route pour un véritable désastre, ou peut-être même déjà mort. Un grand frisson l'envahit, il se frotta l'estomac pour essayer de vaincre cet accès d'inquiétude. Mais, au moins, il allait avoir à faire. Il passa une chemise propre et se lança à la recherche d'un pantalon. Il venait de l'enfiler lorsqu'il entendit de grands cris qui se rapprochaient.

— Tout le monde sur le pont ! Tout le monde sur le pont ! Du monde en haut, à prendre un ris dans les huniers !

Il se leva comme un ressort et se cogna violemment la tête contre un anneau.

— Par l'enfer !

Il se précipita sur le pont comme il put. Lorsque le *Trojan* réclamait, plus rien n'avait d'importance.

Il passa à côté d'une silhouette informe – Probyn – qui lui dit en ricanant :

— Le brouillard arrive, c'est ça ?

— Allez au diable, lui répondit Bolitho.

Il leur fallut bien deux heures pour prendre des ris et préparer le bâtiment pour la nuit avant que le capitaine se montrât satisfait de la manœuvre. La rumeur d'une attaque prochaine s'était répandue dans tout le bord comme une traînée de poudre, et Bolitho surprit les commentaires les plus insolites : dans des circonstances de ce genre, la frontière entre la vie et la mort n'est jamais très nette.

Et pourtant, il ne se passerait probablement rien du tout. Depuis qu'il était à bord, le cas s'était présenté mainte et mainte fois : on se prépare, et un incident se présente au dernier moment.

Bolitho savait pertinemment qu'ils avaient très peu de chances de trouver et de prendre ce bâtiment. Il savait aussi qu'il serait profondément déçu si l'opération était annulée.

Il redescendit au carré. La plupart des officiers avaient regagné leur couchette pour se remettre de cette journée harassante.

Il ne restait plus que le capitaine D'Esterre et le chirurgien, qui jouaient aux cartes dans un coin près de la seule lampe encore allumée, du côté de la fenêtre de poupe. Le lieutenant Quinn, l'air pensif, contemplait la mèche du gouvernail. À la pauvre lueur du fanal, il semblait plus jeune que jamais.

Bolitho alla s'asseoir près de lui. Logan, leur garçon, arriva avec un pichet de vin en terre cuite.

— Ça va, James ?

Quinn leva lentement les yeux, un peu étonné de la question.

— Oui, merci, ça va, monsieur.

Bolitho lui fit un grand sourire.

— Appelez-moi Richard, et même Dick si vous préférez.

Quinn avait l'air extrêmement abattu.

— Vous savez, nous ne sommes plus au poste des aspirants, ici.

Quinn détourna les yeux et observa distraitemment les deux joueurs de cartes. Près de la manche aux parements rouges de l'officier fusilier, la pile de pièces grimpait inexorablement, tandis que celle de son partenaire diminuait d'autant.

— Je suppose, reprit-il lentement, que vous avez déjà fait ce genre de chose, monsieur – euh, je veux dire Dick.

— Cela m'est arrivé.

Il fallait absolument profiter de cet élan de confiance et, surtout, ne pas le briser.

— Je... je m'imaginais que je connaîtrai ce moment à bord – il balaya le carré d'un grand geste : Vous voyez ce que je veux dire, avec tous vos amis près de vous, avec vous. Cela, je crois que j'aurais su le faire. Au moins pour une première fois, pour mon premier combat.

— Je comprends, répondit Bolitho. Le bâtiment est notre foyer, cela vous aide.

— Ma famille est dans le commerce du cuir, reprit Quinn en joignant les mains, à la Cité de Londres. Mon père ne voulait pas que j'entre dans la marine – son menton sembla se

redresser un peu –, mais j'étais bien décidé. J'avais vu si souvent des vaisseaux de guerre descendre le fleuve vers la mer, je savais très bien ce que je voulais faire.

Bolitho imaginait trop bien le choc ressenti par Quinn lorsqu'il s'était trouvé à affronter les dures réalités d'un bâtiment du roi : cette discipline de fer, le sentiment qu'éprouve tout jeune aspirant d'être le seul qui ne sache rien faire à bord.

Il était lui-même passé par là. Dans l'escalier et le hall de la vieille maison de Cornouailles, les grands portraits sombres de tous ceux qui s'étaient engagés dans cette voie avant lui étaient un perpétuel rappel. À présent, son frère Hugh et lui avaient repris le flambeau. Hugh servait à bord d'une frégate, sans doute en Méditerranée, tandis qu'il se trouvait lui-même ici, sur le point de se lancer dans une action comme celles qu'ils avaient si souvent entendu raconter dans les tavernes de Falmouth.

— Mais vous verrez, James, tout va bien se passer. Nous sommes sous les ordres de Mr. Sparke.

Quinn se décida enfin à sourire.

— Je dois dire qu'il me fait encore plus peur que l'ennemi !

Bolitho éclata de rire. Etrangement, c'est cette crainte puérile qui avait rendu à Quinn toute son énergie.

— Rejoignez votre couchette tant que vous en avez le loisir, et essayez de dormir. Demandez donc à Mackenzie de vous apporter un petit verre de brandy : c'est la panacée de George Probyn !

Quinn se leva et faillit presque tomber quand le bâtiment fut pris d'une grosse secousse.

— Non, il faut tout d'abord que j'écrive une lettre.

Après qu'il fut sorti du carré, D'Esterre se leva de table, empocha ses gains et s'approcha de Bolitho qui se tenait près de la tête du safran.

Le chirurgien allait se joindre à eux, mais D'Esterre lui dit :

— Non, non, Robert, cela suffit. Vous jouez tellement mal que vous allez finir par gâcher mon talent ! – et dans un grand rire : Allez donc retrouver vos flacons et vos boîtes de pilules !

Le chirurgien resta de marbre, ce qui ne lui ressemblait guère, puis en tanguant il s'éloigna, essayant de se raccrocher aux glissières.

D'Esterre montra à Bolitho le carré désert :

— Alors, il se fait du mouron ?

— Oui, un peu.

Le fusilier desserra un peu son foulard qui le gênait.

— J'aurais bien aimé venir avec vous. Si mes gars ne retournent pas se battre un peu, ils vont rouiller comme de vieilles hallebardes !

— Je vais me coucher, fit Bolitho dans un grand bâillement. Non, ajouta-t-il alors que D'Esterre mettait son jeu de cartes en éventail, je ne jouerai pas contre vous, vous avez la sale habitude de gagner.

Allongé sur sa couchette, les mains croisées derrière la tête, il se contenta d'écouter les bruits du bord, identifiant un par un chaque son, chaque craquement de la coque et du gréement.

Il imaginait la bordée de repos, les hommes lovés au creux de leur hamac qui leur faisait comme un cocon, dans l'air nauséabond et rare, les mantelets étant fermés à cause de la mer et de la pluie. Tout le bâtiment était saturé d'humidité, les ponts glissaient, les pompes faisaient entendre leur claquement lancingant, tandis que le *Trojan* peinait lourdement dans cette mer de l'avant.

Dans son infirmerie fie l'entrepont, sous la flottaison, le chirurgien allait bientôt s'assoupir lui aussi. Il n'avait guère qu'une poignée de pensionnaires, malades ou blessés. Pourvu que cela dure...

Plus loin à l'avant, au poste des aspirants, tout devait être calme. Encore que... Un rai de lumière trahissait sans doute un élève en train de se débattre avec un problème de navigation inextricable qu'il lui faudrait rendre à Bunce le lendemain matin.

Voilà, tel était leur univers à eux tous, fusiliers et marins, peintres, calfats, voiliers, chefs de pièce, tonneliers et gabiers, foule aussi hétéroclite que celle que l'on rencontre dans n'importe quelle grande ville.

Et enfin, tout à l'arrière, sûrement installé à sa grande table, celui qui les commandait tous, leur capitaine.

Bolitho leva les yeux dans l'ombre. Pears était pratiquement au-dessus de lui. Le fidèle Foley rôdait à proximité, tandis que

son maître, un bon verre de vin à portée de la main, réfléchissait aux événements de la journée, aux incertitudes du lendemain.

Et c'est là ce qui faisait une énorme différence : eux se contentaient d'obéir et d'exécuter ses ordres de leur mieux. Mais encore fallait-il qu'il les donnât, et tout pesait sur ses seules épaules, blâme ou récompense.

Bolitho se retourna et enfouit son visage dans l'oreiller qui sentait le mois. Tout bien pesé, rester lieutenant n'était pas exempt d'avantages.

III

LE « FAITHFUL »

Le lendemain ne différa en rien des jours précédents. Au cours de la nuit, le vent avait un peu adonné, mais il avait surtout considérablement faibli. Les grandes voiles pendaient désormais lamentablement et faseyaient dans un grand vacarme qui ajoutait encore au désordre ambiant.

Aux environs de midi, sous un crachin persistant et sur une mer toujours aussi grise, les trilles de sifflets volèrent dans tout le bord : l'équipage à l'arrière pour une punition !

L'événement était tristement banal, et n'aurait suscité aucun commentaire particulier en temps normal. À bord des vaisseaux du roi, la discipline était rigide et les châtiments promptement exécutés. À tout prendre, les marins se comportaient bien plus cruellement entre eux. Malheur par exemple à qui était pris à voler dans le pauvre sac d'un camarade !

Aujourd'hui pourtant, les choses étaient différentes. Après des semaines, des mois d'attente et d'inoccupation passés au mouillage dans une sorte de prison flottante ou à patrouiller le long des côtes sans aucun résultat, on aurait pu croire que les récents événements allaient tout changer.

L'état du temps non plus n'avait aucune espèce d'importance. Bolitho se tenait avec les autres officiers, les fusiliers s'alignaient sur deux rangs à l'arrière, l'équipage se pressait sur le pont. Il fallait lutter pour résister à la pluie et aux embruns, le vent aigre arrachait de longs gémissements à la toile tendue. Les choses s'engageaient, décidément sous de bien tristes augures.

L'homme qui allait subir le châtiment s'approcha de la coupée bâbord, flanqué du sombre Paget, leur capitaine

d'armes, et de Mr. Tolcher, maître bosco. Paget était un homme sinistre, lippu. Coincé entre ces deux personnages, le prisonnier paraissait de loin le plus innocent du lot.

Bolitho l'observait attentivement. C'était un jeune Suédois du nom de Carlsson. Le visage émacié, avec sa longue chevelure d'un blond de lin, il regardait autour de lui comme s'il découvrait le bâtiment pour la première fois. L'homme était assez caractéristique de la diversité que l'on trouvait à bord du *Trojan*. Au cours de ces deux années, le bâtiment était devenu un ramassis de toutes les races ou langues possibles, et pourtant, les hommes se fondaient très vite dans l'équipage.

Bolitho détestait ces séances de fouet, qui faisaient pourtant partie de la routine en mer. Il semblait malheureusement qu'un capitaine n'eût guère d'autre solution pour maintenir la discipline à son bord lorsque son bâtiment était isolé et qu'il était loin de toute autre autorité.

On avait déjà fixé le caillebotis à la coupée. Balleine, l'aide du bosco, un homme fort comme un Turc, attendait calmement, son sac de laine rouge pendu à la ceinture.

Pears apparut à la poupe et Cairns traversa la dunette pour l'accueillir. Ses yeux étaient sans expression aucune.

— L'équipage est rassemblé, monsieur.

— Très bien.

Pears jeta un œil au compas avant de se diriger d'un pas lourd vers la lisse de dunette. On entendit un murmure parmi la foule massée en groupes compacts sur le pont principal, les passavants et jusque dans les enfléchures.

Bolitho jeta un regard aux aspirants réunis avec les officiers mariniers supérieurs. Quand il avait leur âge, ce genre de chose le rendait malade.

Il eut une pensée pour Carlsson : On l'avait pris à dormir pendant son quart, alors qu'il venait de passer toute une journée à se battre avec la toile.

Avec d'autres officiers, il en serait peut-être allé différemment. Mais le lieutenant Sparke n'était pas le genre d'homme à faire du sentiment. Bolitho se demandait s'il ne regrettait pas à présent une décision qui jetait un mauvais présage sur une journée au cours de laquelle il allait prendre la

direction de l'attaque. Il lui jeta un coup d'œil de côté, mais Sparke était apparemment, comme à son habitude, digne et sévère.

— Découvrez-vous, ordonna Pears.

Il ôta sa coiffure qu'il plaça sous son bras gauche, et tout le monde en fit autant.

Bolitho détourna les yeux pour regarder sous le vent, espérant trouver un réconfort dans la contemplation des voiles. Pendant la nuit, la goélette s'était rapprochée et on l'apercevait désormais du haut des premières enfléchures. En revanche, on ne voyait encore rien de la dunette. Tout ceci dépassait l'entendement du marin moyen : un rebelle yankee les narguait, et un des leurs allait subir le fouet.

Pears ouvrit le Code de justice maritime et lut de sa voix habituelle les quelques articles qui s'appliquaient au cas qui lui était soumis. Il conclut enfin par ces mots :

— ... et il sera en conséquence puni conformément au droit et aux coutumes qui s'appliquent en pareille matière à la mer — il remit sa coiffure : Deux douzaines de coups de fouet.

Et la procédure reprit automatiquement son cours. On déshabilla Carlsson jusqu'à la taille et on le lia au caillebotis, les bras étendus. Il ressemblait à un crucifié.

Balleine avait sorti le chat à neuf queues de son sac de laine et passait lentement les doigts entre les lanières. Il avait été désigné pour l'armement du cotre de Bolitho ; que pouvait-il bien penser de tout cela ?

— Faites votre devoir, ordonna Pears d'une voix dure.

Balleine tendit le bras puis le rabattit violemment : les lanières mordirent sur le dos nu dans un sinistre craquement et l'homme dénudé expira violemment l'air ainsi chassé de ses poumons.

— Un, compta le capitaine d'armes.

Tout à côté, le chirurgien et ses aides attendaient, prêts à intervenir si le supplicié s'évanouissait.

Bolitho devait se contraindre pour observer le rituel, le cœur lourd à en mourir. Tout semblait irréel : cette lumière grisâtre, les pièces posées par le voilier à la grand-voile qui faseyait doucement.

Le fouet se levait et retombait, aux premières blessures perlaient des gouttelettes écarlates, la chair se réduisait en bouillie sous les coups qui continuaient de pleuvoir. Du sang avait giclé dans sa chevelure ou ruisselait sur le caillebotis, et de là sur le pont.

— Vingt et un !

Un aspirant éclata en sanglots. Forbes, qui était le benjamin, serrait convulsivement le bras de son voisin.

Carlsson n'avait pas encore poussé un seul cri, mais il craqua sous le dernier coup et se mit à gémir pitoyablement.

— Détachez-le.

Bolitho fixait alternativement le profil du capitaine et les hommes d'équipage. Pour certains capitaines, deux douzaines n'étaient qu'une broutille. Mais dans le cas présent, l'homme risquait d'y laisser la vie. Et Bolitho se demandait si Carlsson avait seulement compris un traître mot de ce qui s'était dit en sa présence.

Les aides du chirurgien s'empressèrent de l'emmener en bas. Deux matelots commencèrent à nettoyer les traces de sang et d'autres s'employèrent sous la direction de Tolcher à remettre le caillebotis à poste. Les fusiliers rompaient, le capitaine D'Esterre replaça son épée dans son fourreau, et le reste de l'équipage retourna à ses occupations.

Sparke s'adressa à Bolitho :

— Il vaudrait mieux que nous parlions un peu de cette expédition, afin d'accorder nos violons.

— Bien, monsieur, répondit Bolitho en haussant les épaules.

Après tout, l'attitude de Sparke était peut-être bien la seule à adopter. Pour ce qu'il en connaissait, Bolitho aimait bien ce Carlsson : un garçon discipliné, chaleureux, dur à la besogne. Mais, à supposer qu'à sa place c'eût été l'une des fortes têtes du bord que l'on eût prise à dormir pendant son quart, lui eût-on infligé le même châtiment ?

Sparke s'appuya sur la lisse de dunette et examina soigneusement les deux cotres qui avaient été extraits de leurs chantiers.

— Je suis un peu sceptique, fit-il en montrant les haubans et les drisses qui vibraient comme devant. Mr. Bunce a souvent raison, mais cette fois-ci...

Un marin appela de la grande hune :

— Ohé, du pont ! Le bâtiment abat, monsieur !

L'officier de quart, Dalyell, attrapa une lunette et escalada les enfléchures au vent.

— Par Dieu, s'exclama-t-il, il a raison ! La goélette est en train de venir, pas trop, mais on la verra du pont avant la prochaine distribution de rhum !

La tête de Bolitho le fit rire aux éclats.

— Tu as vu ça, Dick, ce salopard est un sacré canailou !

Bolitho s'abrita les yeux et finit par distinguer un bref éclair au-dessus de l'eau. Après tout, le patron de la goélette avait peut-être fait la même analyse que Bunce et se rapprochait pour ne pas risquer de perdre de vue son gros compagnon. Ou bien encore, il essayait de provoquer leur capitaine par une manœuvre d'une rare impudence. Mais, en se remémorant la tête du capitaine alors qu'il donnait lecture du Code, Bolitho se dit que cette dernière hypothèse n'avait guère de chance d'être la bonne.

Sparke reprit la conversation là où ils l'avaient laissée :

— Il va falloir agir très vite, ils ont peut-être gréé leurs filets d'abordage, encore que j'en doute. Cela les gênerait plus que nous.

Ça y est, se dit Bolitho en observant ses yeux qui brillaient de fièvre, il rêve tout haut, comme s'il voyait déjà son nom et le récit de ses hauts faits dans la *Gazette*.

— Je descends voir le pilote.

Et Sparke se hâta vers l'arrière, son grand menton en galochette pointé comme l'éperon d'une galère.

Stockdale apparut subitement, sorti de nulle part. Il se grattait lentement la tête.

— J'ai vérifié les armes, monsieur, et j'ai donné un coup de meule à toutes les armes blanches.

L'effort qu'avait nécessité de sa part ce peu de mots le laissait sans voix.

— On y va toujours, monsieur ?

Bolitho alla prendre la lunette de l'aspirant de quart avant de répondre.

— J'espère bien.

Il s'aperçut soudain que ledit aspirant était Forbes, celui qui avait dû s'agripper à son voisin pendant la cérémonie du fouet.

— Ça va, monsieur Forbes ?

Le garçon fit lentement oui de la tête, et répondit en reniflant :

— Oui, monsieur, ça va.

— Alors, c'est parfait.

Bolitho leva sa lunette et la pointa à travers les filets.

— Je sais, c'est dur de voir un homme se faire punir. C'est la raison pour laquelle nous devons sans cesse veiller à éliminer les causes de punition.

Il retint soudain son souffle : les têtes de mât de l'autre bâtiment émergeaient lentement de l'horizon, comme si tout le reste était englouti dans la mer. Il portait sur la grand-voile un carré de toile rouge. Raccommode de fortune, ou signe de reconnaissance ? Il frissonna, la pluie lui ruisselait dans le cou, ses cheveux mouillés lui collaient au front. Il était un peu agaçant de ne rien voir que ces mâts plantés là tout seuls, sans rien savoir ni du bâtiment ni de son équipage.

Lorsqu'il se retourna pour discuter avec Stockdale, l'homme avait disparu aussi silencieusement qu'il était venu.

Dayell s'approcha en chaloupant sur le pont mouvant.

— On dirait bien que tu vas rester avec nous, Dick — il eut un mince sourire : Après tout, je n'en suis pas mécontent, je n'ai pas trop envie de faire le boulot de George Probyn pendant qu'il cuve son vin !

— Si ça ne t'ennuie pas, Simon, je vais recueillir l'avis de quelqu'un d'autre — un coup d'œil à la flamme du grand mât : En tout cas, on dirait que je vais prendre mon quart cet après-midi.

Pourtant, il apparut vite que le capitaine avait d'autres idées en tête et conservait une confiance inébranlable en son pilote. Bolitho se retrouva dispensé de quart et passa le plus clair de son temps libre à écrire à son père. Il compléta sa lettre en profitant d'un autre moment et termina sans phrases pour lui

dire qu'il attendait impatiemment un courrier du pays. Cela resserrerait les liens avec son père, mais l'inverse était également vrai. Bolitho lui décrivait sa vie quotidienne, les vaisseaux rencontrés, les îles, en bref toute une vie morte à jamais pour le capitaine James.

Il alla enfin s'asseoir sur son coffre et se frotta les yeux de fatigue en se demandant ce qu'il pourrait encore bien trouver à ajouter.

Un grand frisson lui parcourut l'épine dorsale, comme si un fantôme venait de pénétrer dans sa chambre. Il leva les yeux, tout surpris, la lampe brillait comme avant. Mais était-ce bien sûr ? Il observa encore, jeta un coup d'œil à la penderie où ses vêtements, maintenant immobiles, se balançait encore une seconde plus tôt.

Bolitho se redressa enfin, sans oublier de se courber pour éviter les barrots, et se précipita au carré. Les fenêtres de poupe étaient gris sombre, couvertes d'embruns et de sel séché.

Il se plaqua contre le vitrage en s'exclamant :

— Seigneur Dieu, le Sage avait raison, voilà le brouillard !

Il grimpa quatre à quatre sur la dunette. Des silhouettes informes se mouvaient autour de lui, les voiles pendaient lamentablement sur leurs vergues.

Cairns, qui était de quart, le contempla d'un air grave.

— C'est le brouillard, Dick — et lui montrant du doigt les filets : Regardez, il arrive.

Bolitho observait la lente progression de la brume, qui semblait effacer devant elle la turbulence des vagues et l'ébullition des crêtes.

— Ohé, du pont ! J'veois pus c'te goélette, m'sieur !

La voix de Pears interrompit brutalement spéculations et bavardages qui allaient bon train.

— Venez au vent, deux quarts, monsieur Cairns !

Tous les bruits cessèrent instantanément, à l'exception des trilles entre les ponts.

— Allez, du monde aux bras !

— On fera encore une ou deux encablures, annonça Cairns à l'intention des hommes sur le pont.

Il observait le comportement de la voilure, les vergues obéissaient lentement à la traction des bras. Le *Trojan* portait encore une imposante surface de toile, et il obéit lentement, pointant progressivement son bâton dans le lit du vent. Toile qui claquait, choc des poulies, cris des officiers mariniers, tout ce tintamarre n'arrivait pas à couvrir la voix du second, qui dit simplement au pilote :

— Bien vu, monsieur Bunce !

Ledit Bunce, qui surveillait les timoniers et la rose du compas, leva lentement les yeux. Ses yeux et ses sourcils noirs se détachaient étrangement dans cette lumière glauque.

— Mais monsieur, c'était Sa volonté, répondit-il modestement.

Pears dut se détourner pour dissimuler un sourire.

— Monsieur Sparke, crie-t-il, venez à l'arrière. Monsieur Bolitho, occuez-vous de mettre les chaloupes à l'eau.

Il y eut des cliquetis de métal, des hommes s'empressaient près des deux embarcations, les bras encombrés de couteaux, de piques, de mousquets.

Bolitho avait gagné le pont principal et surveillait la seconde chaloupe noire, qui se balançait au bout de ses palans. Il se tourna vers l'arrière : la poupe et la lisse étaient déjà noyées dans le brouillard.

— Allez les gars, vivement, sinon on n'arrivera même plus à voir le bastingage !

Quelques hommes s'esclaffèrent bruyamment.

Pears les avait entendus et dit seulement à Sparke :

— Ecoutez bien ce que va vous dire notre pilote pour les courants, cela peut vous épargner des milles et des milles de nage, et vous arriverez peut-être encore à tenir une arme lorsque vous arriverez sur la prise.

Sparke le regardait droit dans les yeux.

— Et faites bien attention. Si vous ne parvenez pas à le prendre à l'abordage, éloignez-vous et attendez que la brume se lève. Nous dériverons à peu près comme vous.

Il plaça ses mains en porte-voix :

— Carguez les voiles, monsieur Cairns ! Mettez en panne !

Des cris, des ordres, les voiles principales puis les huniers furent ferlés l'un après l'autre sur leurs vergues. Les deux chaloupes, hissées par-dessus le pavois, touchèrent enfin l'eau.

Bolitho, qui arrivait sur la dunette, salua :

— Les hommes sont parés, monsieur.

Sparke lui tendit une note manuscrite.

— Voici le cap estimé. Mr. Bunce a tenu compte de la dérive de la goélette et du courant. Nous y allons, monsieur, fit-il en se tournant vers le capitaine.

— Parfait, monsieur Sparke, allez-y.

Il allait poursuivre, mais se tut en voyant la tête de Sparke. Il continua cependant à l'intention de Bolitho :

— Et ne vous perdez pas, je n'ai pas envie de ratisser la baie du Massachusetts pendant un an !

— Je ferai de mon mieux, monsieur, répondit Bolitho dans un grand sourire.

En le voyant courir à la coupée, Pears dit à Cairns :

— Quel chien fou, celui-là !

Mais Cairns regardait les deux embarcations qui se balançaient le long du bord. Les hommes avaient déjà embarqué et attendaient Sparke et Bolitho pour pousser. Il se sentait de tout cœur avec eux. Il savait bien que le capitaine avait pris la seule décision raisonnable, mais cela ne le laissait tout de même pas indifférent de ne pas être avec eux.

Les coques noires s'éloignèrent enfin, les avirons plongeaient dans l'eau en cadence, et elles s'estompèrent dans la brume.

— Faites doubler la veille, monsieur Cairns, charger les pierriers, et prévenez vos gens que nous risquons d'avoir à repousser une tentative d'abordage.

— Et qu'allez-vous faire maintenant, monsieur ?

Pears contempla son bâtiment : les voiles étaient soit carguées soit inertes, le *Trojan* se balançait doucement dans la houle.

— Ce que je vais faire ? Dîner, imaginez-vous.

Bolitho se leva dans la chambre en s'agrippant à l'épaule de Stockdale, le temps de trouver son équilibre. Sous la chemise à

carreaux, il avait l'impression de se tenir à une poutre. Le brouillard se répandait en volutes dans l'embarcation, s'accrochait aux bras, aux visages, leurs cheveux étaient brillants de givre.

Les avirons se levaient régulièrement, lentement. Ne pas se presser, préserver ses forces pour ce qui allait suivre.

— Venez au noroît, Stockdale, je suis sûr que c'est le meilleur cap.

Il imaginait la tête de Bunce : mais enfin, il n'y a même pas d'autre route possible !

Laissant Stockdale à la barre, il rampa par-dessus le compas et s'avança lentement jusqu'à l'étrave. Il était bien obligé d'écraser au passage des hommes recroquevillés qui grognaient un peu, et se cognait aux armes entassées un peu partout.

L'armement réglementaire d'une chaloupe de vingt-huit pieds se compose de huit hommes plus un bosco. Dans le cas présent, ils étaient dix-huit officiers et marins à bord.

Il alla rejoindre Balleine, l'aide du bosco, penché sur l'étrave comme une figure de proue, qui scrutait la mer à travers la brume, une main en pavillon autour de l'oreille pour tenter de discerner le bruit du bâtiment, ou l'autre embarcation.

— Je ne vois pas la chaloupe du second lieutenant, lui glissa Bolitho, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes.

— Oui, monsieur, répondit assez sèchement Balleine.

Le bosco a encore en tête la séance de fouet, se dit Bolitho, ou bien il est vexé qu'on lui ait confié la veille alors que Stockdale est à la barre.

— Vous savez, je compte énormément sur votre expérience, Balleine — l'homme hochâ la tête et Bolitho se dit qu'il avait tapé dans le mille : Et nous manquons d'hommes d'expérience.

Le bosco sourit :

— Mr. Quinn et Mr. Couzens, monsieur, j'veais veiller sur eux.

— Je le sais.

Il lui prit amicalement le bras et retourna à l'arrière. Il reconnaissait ça et là une tête, une silhouette. Dunwoody, le fils d'un meunier du Kent, Koutbi, un Arabe très noir recruté à Bristol et dont, même maintenant, personne ne savait rien.

Rabbett, un petit homme trapu de Liverpool. Varlo, qui avait eu un chagrin d'amour et qu'un détachement de presse avait ramassé dans la taverne où il noyait sa peine. Il avait appris à tous les connaître, certains mieux que les autres, qui respectaient davantage le mur qui sépare l'avant de l'arrière.

Il revint s'asseoir dans la chambre entre Quinn et Couzens. À eux trois, ils n'avaient pas cinquante-deux ans, et cette pensée saugrenue le fit rire. Les deux autres se tournèrent vers lui, interloqués.

Ils doivent se dire que je déraille. Je ne vois plus Sparke, et je suis sans doute dans la mauvaise direction.

— Je suis désolé, leur expliqua-t-il, je me faisais seulement une réflexion — il avala une grande goulée d'air salé : Mais au moins, on est bien mieux ici qu'à bord.

Il s'étira longuement. Stockdale rigolait doucement.

— En tout cas, on peut faire ce qu'on veut, intelligent ou pas.

— Je comprends ce que vous voulez dire, fit Quinn.

— Vous savez, reprit Bolitho, votre père sera fier de vous après ça.

— Si nous vivons assez longtemps pour le revoir.

Cairns avait raconté la vie de Quinn à Bolitho, et en particulier ce que signifiait « commerce du cuir ». Bolitho s'imaginait le père de Quinn comme l'un des tanneurs ou des bourreliers qu'il avait connus à Falmouth : un modeste artisan qui fabrique des harnachements, des longes ou des souliers. Cairns avait manqué pouffer de rire.

— Vous n'y êtes pas, le père de Quinn appartient à l'une des sociétés les plus en vue de la Cité. Il est fournisseur de l'armée et a une influence énorme ! Quand je vois ce jeune Quinn, je suis émerveillé devant le courage dont il a fait montre pour laisser tomber autant d'argent et de pouvoir. Il faut vraiment qu'il soit héroïque ou complètement fou pour avoir choisi ça !

Un gros poisson jaillit à la surface avant de replonger dans une grande gerbe. Couzens et d'autres avec lui sursautèrent.

— Lève-rames ! ordonna Bolitho d'un simple geste du bras.

Les avirons s'immobilisèrent à l'horizontale. Bolitho prit soudain conscience de leur isolement, de cette mer qui les enserrait. L'eau gargouillait encore autour du safran tandis que

la chaloupe mourait sur son erre, un autre poisson jaillit, on entendait la respiration lourde des hommes de nage.

— J'aperçois l'autre chaloupe, murmura soudain Quinn.

Bolitho tourna la tête dans la direction indiquée, à tribord : oui, il entendait le bruit des avirons. Sparke était tout près, il avait pris le même cap que lui.

— Avant partout !

Couzens toussota nerveusement et lui demanda :

— Com... combien croyez-vous qu'ils seront, monsieur ?

— Ça dépend. S'ils ont déjà fait une prise ou deux, ils doivent être à court d'hommes. Sans ça, ils peuvent être deux fois plus nombreux que nous ou même davantage.

— Je vois, monsieur.

Bolitho détourna le regard : non, Couzens ne voyait rien, mais il parlait déjà comme un vieux briscard.

Ce brouillard lui parut soudain glacial, peut-être se déplaçait-il un peu plus vite ? Il imaginait sans peine les conséquences : le vent qui se lève, chassant la brume, les laissant totalement exposés aux pièces de la goélette. Un malheureux pierrier suffirait à les réduire en bouillie avant même qu'ils pussent crocher un seul grappin.

Il observait tous ses hommes un par un, les hommes de nage et les autres. Combien d'entre eux passeraient à l'ennemi si cela arrivait ? On voyait très souvent des marins britanniques pris par des corsaires rallier leurs vainqueurs, et la marine en faisait d'ailleurs autant avec ses prisonniers. À bord du *Trojan*, par exemple, plusieurs matelots avaient été enrôlés ainsi en deux ans, tant à terre qu'à la mer. À tout prendre, les hommes préféraient encore se battre pour le compte d'un ex-ennemi que souffrir la maladie, la mort ou croupir sur un ponton. Quand il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Bolitho passa lentement la main sur sa cicatrice qui le faisait souffrir. Il avait l'impression d'une proéminence sur son crâne.

Stockdale ouvrit imperceptiblement le volet de son fanal pour lire le compas.

— On est toujours au bon cap, monsieur.

Il semblait s'amuser prodigieusement.

Et ils continuèrent d'enchaîner les mêmes actions : relever des hommes de nage, guetter les bruits de Sparke, veiller aux dangers ou au moindre indice suspect.

Bolitho essaya de réfléchir. Le patron de la goélette était un pratique qui connaissait bien les parages, il avait donc peut-être poursuivi sa route un peu plus longtemps, suffisamment pour sortir du brouillard. Il pouvait en conséquence se trouver déjà à des milles devant et bien rire en songeant aux imbéciles qui tiraient péniblement sur le bois mort pour atterrir enfin je ne sais où en Nouvelle-Angleterre.

Il lui fallait approfondir cette idée, qui risquait fort de se concrétiser. Dans ce cas, ils pouvaient espérer arriver au rivage sans avoir été vus. Il leur faudrait essayer de s'emparer d'un petit bâtiment et repartir à la voile. Et après ?

Balleine l'appela :

— J'aperçois une lueur, monsieur.

Bolitho laissa le cours de ses pensées et se précipita à l'avant.

— Ici, monsieur.

Le lieutenant essayait d'accoutumer ses yeux à l'obscurité. Oui, c'était exactement cela, une lueur, comme la fenêtre embuée d'une taverne au bord de l'eau, sans forme précise, diffuse.

Balleine se passait la langue sur les lèvres.

— Un fanal, accroché très haut. Il doit donc y avoir un deuxième salopard dans le coin.

Les calculs de Bunce étaient parfaits. Sans lui, ils auraient très bien pu manquer le bâtiment et son feu. Il estimait la distance à un mille, peut-être moins.

— Lève-rames ! ordonna Bolitho, et il regagna la chambre pour mettre les autres au courant.

— Il est droit devant, les gars. D'après notre dérive, il doit nous montrer soit l'avant soit le cul. Nous verrons bien.

— Monsieur, Mr. Sparke arrive, fit Quinn d'une voix enrouée.

Le second lieutenant les hélait :

— Etes-vous paré, monsieur Bolitho ?

Il semblait nerveux, presque agressif, maintenant que le doute n'était plus permis.

— Oui, monsieur.

On distinguait désormais la silhouette de sa chaloupe et Sparke lui-même, à qui sa chemise et son pantalon blancs donnaient l'air d'un fantôme.

— Nous prendrons chacun par un bout, comme cela ils seront obligés de diviser leurs forces.

Bolitho ne répondit rien, mais sentit son cœur se glacer. Par les deux bouts, ainsi, celle des deux chaloupes qui arriverait la dernière courait un gros risque de se faire repérer avant d'avoir croché dedans.

— Je me charge de l'arrière, conclut Sparke, et sa chaloupe se remit en route.

Bolitho attendit qu'elle fût avalée par le noir avant d'ordonner à ses hommes d'en faire autant.

— Vous savez tous ce que vous avez à faire ?

Couzens fit oui, le visage crispé par la concentration :

— Je reste dans la chaloupe, monsieur.

— Et moi, ajouta précipitamment Quinn, je vous soutiens, monsieur... euh, Dick, et je m'empare du château.

— Et Balleine, ajouta Bolitho, tient ses hommes jusqu'à ce qu'ils soient parés à faire usage des mousquets.

Cairns avait beaucoup insisté sur ce point, et à juste titre. Si un imbécile chargeait son mousquet trop tôt, il risquait de lâcher un coup de feu intempestif.

Bolitho dégaina son sabre courbe, défit son ceinturon et le jeta dans le fond de la chaloupe. Il n'en aurait pas besoin pour l'attaque, et il risquait au contraire de le gêner en se prenant dans un obstacle quelconque.

Tout en continuant d'observer le fanal sur leur avant, il passait machinalement la main sur le dos de la lame. La lueur se faisait de plus en plus nette au fur et mesure qu'ils approchaient de l'objectif. Du coin de l'œil, il aperçut soudain des éclaboussures : Sparke faisait force de rames pour l'effort final.

Et Bolitho découvrit soudain les mâts et les espars qui se découpaient en noir sur le ciel nuageux, le fanal devenu maintenant nettement visible.

Stockdale posa la main sur le bras de Couzens et le jeune homme sursauta comme s'il avait été piqué.

— Ici, monsieur, prenez la barre — il dut le guider comme un aveugle : Relevez-moi pendant que je vais toucher un mot là-bas.

Stockdale sortit son antique coutelas qui pesait au bas mot deux fois plus que les armes modernes.

Bolitho leva le bras, les avirons s'immobilisèrent et restèrent posés en l'air comme des ailes déplumées.

Il attendit, suspendit son souille. On sentait encore la force du courant, l'action du gouvernail. Ils allaient percuter l'avant en surplomb mais, avec un peu de chance, pourraient escalader le boute-hors.

— Rentrez !

Il parlait aussi fort qu'on peut le faire à voix basse, mais on entendait sûrement de Boston son cœur qui battait la chamade. Ses lèvres étaient serrées en une espèce de rictus bizarre qu'il ne parvenait pas à contrôler. Même ses impressions lui échappaient, mélange de folie, de désespoir, de terreur.

— Parés aux grappins !

Le long boute-hors arrivait droit sur eux comme pour les écraser. Balleine se dressa, son grappin à la main, calculant le moment propice. Il dut se plier en deux pour éviter la sous-barbe.

Puis il y eut une détonation, suivie d'un hurlement déchirant. Bolitho comprit tout à la seconde : l'éclair sorti de la mer, la riposte du bâtiment, des cris, des hommes qui se héraient, des mouvements de panique, des coups de feu en direction de la chaloupe d'où était parti le coup.

— Parés les gars ! hurla-t-il en se levant d'un seul bond.

Il essaya de chasser Sparke de ses pensées : cet imbécile avait laissé quelqu'un charger son mousquet, et le coup était parti, blessant l'un de ses hommes. Mais maintenant, le mal était fait, et tant pis pour eux tous.

Bolitho attrapa au vol la ligne du grappin qui avait croché dans le boute-hors et s'entortillait autour de l'espar.

— Sus à eux, les gars !

Jouant des pieds et des mains, le sabre d'abordage pendu à son poignet par la dragonne, il réussit enfin à escalader le bordé et à franchir le dévers.

À l'autre bout, des éclairs de mousquets jaillissaient de toute part. Les hommes de Bolitho se mirent en devoir de s'emparer du château, dans un environnement qui leur était totalement inconnu. On tirait des coups de feu, les balles venaient se ficher dans le pont ou passaient en miaulant au-dessus de la chaloupe.

Il entendait Quinn qui peinait à côté de lui pour se frayer un chemin : Stockdale était juste devant, le coutelas pointé comme pour mieux flairer l'adversaire.

Un objet inconnu jaillit de l'ombre et un homme tomba dans un grand soubresaut, une pique enfoncee dans la poitrine. D'autres cris, deux autres de ses hommes tombèrent.

Ils avaient pourtant progressé. Bolitho assura fermement son sabre et cria d'une voix forte :

— Au nom du roi, rendez-vous !

Comme de bien entendu, la sommation fut accueillie par un concert d'injures et de plaisanteries. Cela lui donna cependant les quelques secondes nécessaires pour repartir à l'assaut. Il réussit à arracher un sabre à la volée. L'homme essayait désespérément de le récupérer, mais Stockdale était là et lui planta son grand couteau dans le crâne.

Ils combattaient désormais au corps à corps, lame contre lame. Derrière lui, Balleine poussait des hurlements et lançait des jurons. Les balles sifflaient çà et là, il réussit à tirer plusieurs coups contre les tireurs d'élite postés dans les enfléchures.

Un barbu émergea de la masse des autres, et Bolitho réussit à parer sa lame dans un grand *clirig*. Bousculés tous les deux, ils réussirent à trouver un coin plus dégagé. Alentour, des silhouettes confuses tournoyaient, titubaient comme des ivrognes. Les couteaux jetaient des étincelles, on entendait des hurlements de terreur ou de haine.

Bolitho se fendit, frappa violemment l'homme dans les côtes et parvint enfin à lui porter au cou une attaque d'une telle violence qu'il se tordit le poignet.

Mais rien n'y faisait, ils étaient inexorablement repoussés vers le gaillard d'avant. Bolitho entendit un coup de canon dans

le lointain : sans doute un autre bâtiment qui rôdait dans les parages et qui essayait de manifester sa présence.

Il dérapa soudain dans la bouillie sanglante et un mourant, piétiné par les combattants, essaya de lui saisir la cheville.

Un homme tomba dans un grand cri, atteint par une balle. Il était mort avant d'avoir touché le pont mais, au milieu des marins qui se battaient avec l'énergie du désespoir, il avait l'air de s'accrocher encore à la vie comme un danseur fou.

Bolitho aperçut deux jambes toutes blanches près du pavois et reconnut Quinn. Il subissait l'assaut de deux adversaires, Bolitho frappa l'un des deux à l'épaule. Quinn poussa un grand cri, tomba à genoux. Il avait perdu son sabre et se tenait la poitrine à deux mains.

Son attaquant était à ce point pris par la lutte qu'il semblait ne même pas voir Bolitho. Il se dressa au-dessus du lieutenant, leva le bras pour le coup final. Bolitho le saisit par la manche, l'envoya valdinguer, réussit à le déséquilibrer et lui donna enfin un grand coup de sa garde au visage. Son poignet blessé le faisait extrêmement souffrir.

L'homme, crachant toutes ses dents, se redressa et se préparait pour une nouvelle attaque, quand il s'arrêta net, les yeux révulsés avant de tournoyer et de s'effondrer. C'était Balleine, qui s'avança pour retirer sa hache d'abordage du dos dans lequel elle était plantée, comme s'il s'agissait d'une vulgaire bûche à fendre.

Les attaquants continuaient de battre en retraite, mais on entendit soudain la grosse voix de Sparke :

— A moi, du *Trojan*, à moi !

Désormais, l'ennemi était attaqué des deux côtés, d'autres embarcations arrivaient peut-être à la rescouasse, et le combat cessa aussi brutalement qu'il avait commencé. Les corsaires n'injuriaient même plus les marins anglais. Les marins du *Trojan*, encore sous le coup de cette lutte sauvage qui avait tué ou blessé tant des leurs, ne l'auraient pas supporté. Les hommes de la goélette se laissèrent donc désarmer sans résistance et furent rassemblés en deux groupes séparés.

Sparke, un pistolet dans chaque main, s'avança au milieu des blessés et des cadavres et cria en voyant Bolitho :

— Cela aurait pu être bien pire !

Il ne pouvait contenir son enthousiasme.

— Joli petit bateau, n'est-ce pas ? — il aperçut soudain Quinn : C'est grave ?

Balleine avait déchiré la chemise du lieutenant et tentait d'arrêter l'hémorragie.

— Il a la poitrine fendue comme une pêche, monsieur. Mais si nous parvenions à l'emmener...

Cependant Sparke était déjà parti à la recherche de Frowd, son pilote, pour remettre le bateau en état de faire route au premier souffle de vent.

Agenouillé près de Quinn, Bolitho lui tenait la main pour l'empêcher de toucher à sa blessure pendant que Balleine confectionnait un pansement de fortune.

— Calmez-vous, James.

La tête du blessé chavira, il luttait désespérément contre la douleur épouvantable. Ses mains étaient glacées, il perdait abondamment son sang.

— Ça va aller, je vous le promets.

Sparke était de retour.

— Allez, allez, monsieur Bolitho, il y a tant de choses à faire. Et je crains que nous n'ayons de la visite d'ici peu.

Et plus bas, d'une voix que Bolitho ne lui avait jamais connue en deux ans de bord :

— Je sais très bien ce que vous éprouvez, au sujet de Quinn. Vous vous sentez responsable de ce qui est arrivé. Mais vous ne devez pas le montrer, pas maintenant, devant tous nos hommes ! Ils sont encore sous le choc, il faut leur laisser le temps de se remettre. Ils ont les yeux rivés sur nous, alors, les regrets seront pour plus tard, compris ?

Puis, reprenant son ton habituel :

— Bon, passons aux choses sérieuses. Il faut mettre les chaloupes à la traîne, vérifier l'armement ou ce qu'il en reste, charger toutes les armes pour repousser une attaque éventuelle : des cartouches à mitraille, des sacs de balles, tout ce que vous trouverez.

Il héla un homme qui passait dans le brouillard :

— Vous, Archer, pointez un pierrier sur les prisonniers et au moindre signe de révolte... vous savez ce que vous avez à faire !

Stockdale essuyait soigneusement son couteau avec un morceau de chemise arraché à un malchanceux.

— Je vais veiller sur Mr. Quinn, monsieur — il remit son couteau dans sa ceinture : Un grand verre lui ferait du bien, j'imagine.

— C'est ça, fit Bolitho en s'éloignant ; occupez-vous-en.

Point n'était besoin de voir pour imaginer le spectacle du pont encore plongé dans l'obscurité : des gémissements, de sourds grognements en disaient assez sur l'état des lieux.

Dunwoody, le fils du meunier, se tenait près d'un corps sans vie allongé contre le pavois.

— C'était mon copain, monsieur, Bill Tyler.

— Je sais, répondit Bolitho, je l'ai vu tomber.

Il se souvint du conseil de Sparke et ajouta :

— Enlevez-moi ce fanal de la mâtûre, il vaut mieux ne pas attirer les moustiques, vous ne croyez pas ?

Dunwoody se releva, essuya ses larmes.

— Non, monsieur, vous avez raison, faut pas les attirer.

Et, jetant un dernier regard à son ami, comme s'il ne parvenait toujours pas à y croire, il retourna à la besogne.

Sparke était partout à la fois. Il vint rejoindre Bolitho près de la roue.

— Il s'agit du *Faithful*, il appartient aux frères Tracy de Boston. De sacrés corsaires, ceux-là, et efficaces.

Bolitho ne disait rien, ses mains tremblaient toujours autant.

— J'ai fouillé la chambre, continua Sparke, c'est une vraie mine d'informations — il jubilait et lui montra le cadavre aux yeux révulsés de l'homme tué par Balleine : Le capitaine Tracy a été tué dans l'affaire, c'est lui. Son frère commande apparemment un joli petit brick, le *Revenge*, qu'ils nous ont pris l'an passé. Ils l'ont rebaptisé *Mischief*.

— Oui, monsieur, je m'en souviens, il s'était fait prendre au large du cap May.

Il parvenait à parler d'une voix calme, il n'en revenait pas lui-même. On aurait pu croire à une aimable conversation, alors qu'ils se trouvaient au beau milieu d'un carnage.

Sparke le regarda d'un peu plus près :

— Ça va, vous vous sentez mieux ? — et sans attendre la réponse : Parfait, il n'y a rien d'autre à faire.

— Ils avaient une cargaison, monsieur ? demanda Bolitho.

— Non, rien du tout. Ils s'apprêtaient visiblement à s'en faire une avec notre convoi.

Et regardant les mâts tout nus :

— Mettez les hommes à dégager le pont, c'est une vraie boucherie. Faites jeter les cadavres par-dessus bord et descendre les blessés. Ce ne sera pas beaucoup plus confortable, mais il y fait plus chaud. En outre, j'aimerais qu'ils se tiennent tranquilles. Il y a encore du monde dans le coin, j'ai l'intention de garder cette prise.

Bolitho cherchait des yeux son chapeau qu'il avait perdu dans la bagarre. C'est bien lui, songeait-il amèrement. L'espace d'un instant, il avait pris le souci de Sparke pour une marque d'humanité, cela aurait été trop beau.

Ils s'employèrent sans relâche à nettoyer le pont et à fouiller le bâtiment, à la recherche d'armes et de stocks divers. Tous les hommes indemnes s'occupaient du gros labeur, les blessés légers surveillaient les prisonniers. Quant aux blessés graves, dont celui qui s'était arraché la moitié de la figure en faisant partir son mousquet, ils s'arrangeaient comme ils pouvaient.

Sparke ne lui avait pas parlé de ce coup de mousquet. Sans cet incident, leurs pertes auraient certainement été bien moindres, pour ne pas dire minimes. Les hommes de la goélette étaient certes courageux, mais on les avait pris par surprise, et ils n'avaient pas l'habitude de la rude discipline des marins du *Trojan* ; oui, l'affaire se serait soldée par une ou deux égratignures. Et Bolitho savait pertinemment que Sparke en était bien conscient. Il espérait sans doute que Pears ferait plus attention à la valeur de la prise qu'à ce qu'elle leur avait coûté.

Bolitho descendit plusieurs fois à la grand-chambre, là où feu le capitaine Tracy avait vécu, avait médité ses plans. On y avait porté Quinn, qui reposait sur une banquette sommaire, le

visage livide. Ses pansements étaient imbibés de sang, il s'était mordu la lèvre à en saigner.

Bolitho demanda à Stockdale ce qu'il en pensait.

— Il a envie de vivre, monsieur, mais j'ai peur qu'il n'y ait guère d'espoir.

Les premières lueurs de l'aube apparaissaient dans le banc de brouillard. Ils avaient fracturé la serrure de la cambuse et chacun, les deux jeunes aspirants compris, reçut une généreuse ration d'un excellent rhum.

Sur un total de trente-six officiers et matelots, douze étaient morts ou peu s'en fallait, et plusieurs des survivants étaient suffisamment blessés pour ne pas être bons à grand-chose.

La brume s'éclaircissant doucement, Bolitho commençait à mieux distinguer les formes de la goélette. Couzens et l'aspirant Libby, qui se trouvait dans la chaloupe de Sparke, contemplaient les grandes taches de sang qui s'étalaient partout sur le pont, comme s'ils prenaient brutalement conscience de ce qui s'était passé là.

Mr. Frowd, le pilote, attendait près de la roue en observant les voiles souples que les hommes de Bolitho avaient remises à poste, dans l'attente du premier soupçon de vent. Tout était silencieux, hormis ça et là le claquement d'une pièce de gréement qui se balançait, le grincement des membrures sous l'effet du roulis imprimé par la houle.

Aube signifiait également regain de danger, que l'on flairait comme ferait un renard obligé de s'avancer en terrain découvert.

Bolitho examina plus attentivement le plan de pont. Le *Faithful* était armé de huit pièces de six livres et de quatre pierriers, le tout de fabrication française. Ce qui, sans parler des bouteilles d'excellent cognac qu'ils avaient découvertes dans la chambre du capitaine, laissait entrevoir des liens étroits avec les corsaires français.

Le *Faithful* était un fort joli petit bâtiment, long de soixante-quinze pieds environ. À le voir de près, il devait remonter au vent à merveille et en tout cas donnerait du fil à retordre à n'importe quel bâtiment à gréement carré. Bolitho

n'avait pas connu le capitaine Tracy avant sa fin brutale, mais quels qu'eussent été ses plans, il n'avait certainement pas prévu qu'il serait mort à l'aube.

La bôme de la grand-voile au tiers commença d'osciller lentement, le pont vibrait.

— Activez-vous un peu, cria Sparke, le vent se lève !

— Paré à la misaine ! ordonna Bolitho — un geste à Balleine : Occuez-vous de la misaine et du foc !

Balleine semblait tout excité de ce soudain retour à la vie.

— Et vous, monsieur Frowd, trouvez un bon barreur !

L'intéressé lui sourit de toutes ses dents. Il avait déjà pensé à sélectionner un bon barreur et comprenait fort bien les réactions de Bolitho : il servait déjà dans la marine quand le quatrième lieutenant était encore au berceau.

Chacun devait faire trois choses à la fois. Sous l'œil des prisonniers qui les regardaient en silence, les marins anglais s'affairaient sur le pont encombré comme s'ils avaient été à bord depuis des mois.

— Monsieur ! Pommes de mâts sur tribord !

Sparke se retourna, Bolitho lui montra ce qui émergeait d'un banc de brume : deux mâts, une flamme de guerre, un bâtiment visiblement plus gros que le *Faithful*.

Les hommes établissaient la misaine dans le fracas habituel de poulies, puis ce fut au tour de la grand-voile, avec son étrange placard rouge.

— Nous avons de quoi gouverner, monsieur, annonça le timonier.

Sparke jeta un coup d'œil au compas.

— Le vent est resté stable, monsieur Frowd, remontez un peu, nous allons tenter de reprendre l'avantage du vent à l'autre beauté et nous abattrons si besoin est.

Les deux voiles se tendaient sur leurs bômes, faisant éclater en paillettes le givre qui les recouvrait.

— Monsieur Couzens, crie Bolitho, prenez trois hommes et allez donner un coup de main à Balleine pour établir la voile d'étai.

Il se retourna pour voir ce que Sparke venait de découvrir : le second bâtiment semblait se ruer sur eux à travers les

filaments de brume qui se déroulaient en longues volutes. Un brick, hissant à la corne les couleurs de l'Union qui leur étaient devenues familières, le cercle étoilé sur fond rayé.

Certains prisonniers ricanaien déjà doucement, et l'un d'eux déclara :

— A présent, vous allez voir la volée de ferraille qu'ils vont vous mettre avant de vous enterrer pour de bon !

— Faites taire cet homme, aboya Sparke, ou mettez-lui une balle dans la tête, ça m'est égal — et à Frowd : Abatbez de deux rhumbs.

— Venir au nordet !

— On met les six-livres en batterie, monsieur ?

Sparke observait l'ennemi à la lunette.

— C'est ce bon vieux *Mischief* — il réussit à stabiliser l'instrument : Ali ! voilà, je vois le capitaine, sans doute le frère Tracy. Si nous arrivons à portée de canons, il nous réduira en bouillie en moins d'une demi-heure. La vitesse et la manœuvre sont nos seules chances.

Et il sortit sa montre de son gousset, sans même sourciller lorsque, dans un grand fracas, le premier boulet vint faire un trou de bonne taille au beau milieu de la grand-voile.

Les embruns commençaient à gicler entre les bossoirs et arrosaient copieusement les matelots massés à l'avant. Le vent forcissait, chassant le brouillard qui semblait prendre la fuite devant le bâton de foc menaçant.

À présent le brick, qui avait établi misaine et huniers, les poursuivait gaillardement. Il tentait visiblement de leur prendre le vent et de les rattraper en un seul bord. Ses deux pièces de chasse tiraient alternativement des boulets au sifflement caractéristique : boulets à chaîne ou rainés. Si un seul de ces coups percutait le grand mât, ce serait le début de la fin.

Apparemment, une troisième pièce venait de pointer sur eux. Un obus frappa l'arrière, assez bas, coupa quelques manœuvres et manqua tuer l'un des prisonniers qui s'était dressé pour observer le spectacle.

— Alors, rigola un marin, tu vois c'qui se passe, mathurin ? C'coup-ci, la ferraille des Yankees a failli pas te louper, hein ?

Balleine arrivait :

— Je pourrais larguer les deux canots, monsieur, ça nous ferait gagner un petit nœud...

Mais il fut coupé par un autre boulet qui, frappant l'eau à toucher le bordé, lessiva copieusement tout l'arrière d'une jolie gerbe d'écume.

Un matelot qui n'en croyait pas ses yeux s'écria soudain :

— Le yankee s'en va, monsieur !

Sparke consentit un petit sourire de satisfaction : à travers la brume qui se dissipait, le *Trojan* arrivait sur eux à toute vitesse. On apercevait deux lignes de points noirs, les gueules de la bordée parée à faire feu.

— Monsieur Bolitho, fit Sparke, regardez donc : c'est nous qu'ils auraient eus si nous n'avions pas fait attention !

L'aspirant Libby courut à l'arrière comme un lapin et, un instant plus tard, les couleurs britanniques montaient à la corne, aussi écarlates que celles qui flottaient à la poupe dorée du *Trojan*.

En bas, dans la chambre exiguë, Stockdale essuyait le front de Quinn. Il leva les yeux vers la claire-voie.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit ? demanda Quinn entre ses lèvres.

— Des cris de joie, monsieur, répondit Stockdale d'une voix lasse, ils ont dû voir ce bon vieux *Trojan*.

Quinn se raidit soudain, la douleur revenait, et le cognac qu'on l'avait forcé à ingurgiter le brûlait affreusement. S'il survivait, il ne serait plus jamais le même. Stockdale revoyait les corps jetés à la mer, amis et ennemis mêlés. À tout prendre, il préférait tout de même son sort au leur.

IV

RENDEZ-VOUS

Bolitho se dirigea vers l'arrière du *Trojan*, sous le regard de centaines d'yeux. Les hommes semblaient tout contents de le voir de retour. Il était crasseux à souhait, dans une tenue douteuse, avec une manche déchirée et des traces de sang séché maculant son pantalon.

Il se retourna pour jeter un coup d'œil à la prise. Elle était encore plus jolie ainsi, vue d'un peu loin, et faisait route tranquillement sous le vent du *Trojan*. Il avait du mal à imaginer tout ce qui venait de se passer à son bord, mais une chose était certaine : il avait survécu.

Sparke était passé sur le *Trojan* dès qu'ils avaient établi le contact, laissant Bolitho s'occuper du transfert des blessés et de l'immersion du marin tué par son propre mousquet.

Avant de se rendre chez le capitaine, Bolitho s'était précipité dans l'entrepont, angoissé à l'idée de ce qu'il allait trouver. Responsable, voilà le mot qu'avait employé Sparke. C'est bien cela qu'il avait ressenti en voyant le corps écartelé sur la table du chirurgien, livide comme un cadavre à la lueur des lanternes. Quinn était tout nu et, lorsque Thorndike avait achevé d'enlever le dernier bandage, Bolitho avait découvert pour la première fois l'horreur de la blessure : elle traversait toute la poitrine en partant de l'épaule gauche, béante comme une bouche obscène.

Quinn avait perdu connaissance et Thorndike fit seulement :

— Moins grave que je ne pensais — il haussa les épaules : Mais demain ? Je ne sais trop.

— Vous arriverez à le sauver ? lui demanda Bolitho.

Thorndike l'avait regardé droit dans les yeux. Son tablier était couvert de sang.

— Je ferai ce que je pourrai. Je viens d'amputer une jambe, j'ai un blessé avec un éclat de bois dans l'œil.

— Je suis désolé — Bolitho était confus : Je vous laisse à vos urgences.

Il arriva devant la grand-chambre et passa devant le fusilier de faction. Il était désespéré, habité par un sentiment d'échec. Certes, ils avaient fait une prise, mais les pertes avaient été beaucoup trop lourdes.

Le fusilier claqua des talons et Foley, impeccable comme à son habitude, lui ouvrit la porte. En découvrant la tenue de Bolitho, il prit un air manifestement désapprobateur.

Le capitaine était à sa table devant un tas de papier, un verre de vin posé à portée de main.

Bolitho regarda Sparke : vêtu de frais, rasé de près, aussi net que s'il n'avait jamais quitté le bord.

— Du vin pour le quatrième lieutenant, ordonna Pears.

Le capitaine l'observa un moment : il était visiblement épuisé par la nuit qu'il venait de vivre.

— Mr. Sparke m'a fait le récit de vos exploits, monsieur Bolitho — son visage ne manifestait absolument rien : Cette goélette constitue une fort belle prise.

Bolitho savourait le vin qui lui réchauffait l'estomac, essayant désespérément de dominer son épuisement. Sparke était remonté directement à bord, s'était lavé et changé avant de venir faire son rapport au capitaine. Mais qu'avait-il dit exactement de ce qui s'était passé au début de l'attaque ? Avait-il parlé de ce coup de mousquet intempestif qui avait singulièrement alourdi l'addition ?

— A propos, reprit Pears, comment va Mr. Quinn ?

— Le chirurgien est assez optimiste, monsieur.

Pears le regardait d'un air bizarre.

— Parfait ! J'ai cru également comprendre que les deux aspirants s'étaient bien comportés, eux aussi.

Et il jeta un regard à des papiers qu'il avait jetés à la corbeille. Tous les documents avaient été dépouillés.

— Ces papiers, continua Pears, ces papiers ont été découverts par Mr. Sparke dans la chambre du *Faithful*. Ils ont encore plus de valeur que la prise elle-même (fin sourire), ils

donnent tous les détails sur la mission du *Faithful* et sur ce qu'il devait faire après s'être emparé de la poudre et des armes du convoi. L'escorte n'aurait pas pu être d'un grand secours pour lui avec le mauvais temps que nous avons subi. Je pense même que les choses ont été bien pires au large de Halifax. Enfin, pour l'instant, il faudra que le brick se débrouille tout seul, encore que je soupçonne fort la présence d'autres chacals dans les parages, quand on pense à ce qu'il reste encore à prendre...

— Dans combien de temps espérez-vous voir les bâtiments, monsieur ? demanda Bolitho.

— Mr. Bunce est d'accord avec moi, nous pensons que ce pourrait être à partir de demain — on voyait qu'il avait longuement réfléchi à la chose : Le *Faithful* avait un rendez-vous fixé à l'embouchure de la Delaware. Notre armée, à Philadelphie, a beaucoup de mal à faire passer le ravitaillement de la garnison par voie fluviale. Les patrouilles et les tireurs isolés pullulent, il y en a à chaque mille. Je vous laisse imaginer ce qui se passerait si l'ennemi parvenait à mettre la main sur un stock d'armes et de munitions.

Bolitho acquiesça, tout en tendant son verre à Foley : pour ça, il imaginait très bien la chose.

La baie de la Delaware se trouvait quatre cents milles plus au sud. Pour peu que le vent fût favorable, un navire rapide pouvait très bien effectuer le trajet en trois jours.

Et voilà, songeait-il, nous avons été trop naïfs : cette grande marque rouge sur la grand-voile, c'était à l'évidence un signal convenu pour les veilleurs qui guettaient sur le rivage. L'endroit était en outre particulièrement bien choisi : une eau peu profonde, pleine de dangers à marée basse, où aucune frégate ne se risquerait jamais à racler sa quille.

— Alors, monsieur, vous allez envoyer le *Faithful* là-bas ?

— Oui. Bien entendu, c'est une opération risquée, la traversée a des chances de durer plus longtemps que prévu. L'ennemi sait que nous nous sommes emparés du *Faithful*, et va s'empresser de transmettre la nouvelle. Tout est bon : des signaux, des cavaliers, c'est parfaitement faisable (petit sourire). Mr. Revere a étudié le problème sous tous les angles.

Sparke se redressa et fixa Bolitho droit dans les yeux :

— J'ai l'honneur de prendre le commandement de cette affaire.

— Si vous le souhaitez, monsieur Bolitho, reprit doucement Pears, vous pouvez y aller comme second. Cette fois-ci, la décision vous appartient.

Bolitho répondit sans hésiter, ce qui le surprit lui-même :

— Oui, monsieur, je souhaiterais y aller.

— Alors, nous faisons comme cela. Je vais mettre vos ordres par écrit, continua-t-il en consultant sa grosse montre en or, mais Mr. Sparke est déjà au courant des grandes lignes.

Cairns pénétra dans la chambre, sa coiffure sous le bras.

— J'ai envoyé du monde sur la goélette, monsieur, et le canonnier s'occupe de l'armement – puis, regardant Bolitho : Mr. Quinn n'a pas repris connaissance, mais le chirurgien me dit que le cœur et les poumons fonctionnent normalement.

— Demandez à mon secrétaire de venir me voir, répondit seulement Pears.

Cairns allait sortir, mais se ravisa.

— J'ai fait conduire les prisonniers à bord, monsieur. Désirez-vous que je leur fasse prêter serment ?

— Non, répondit Pears. Je veux bien prendre les volontaires, mais cette guerre dure depuis trop longtemps pour que nous puissions espérer retourner qui que ce soit. Nous ne ferions qu'introduire des fruits pourris dans le tonneau, et je ne veux pas courir ce risque à mon bord. Nous les remettrons aux autorités à notre retour à New York.

Cairns quitta la chambre.

— Vos ordres écrits, reprit Pears, ne vous serviront de rien contre les canons de nos vaisseaux dans la zone. Je vous suggère donc de rester à distance. S'il y a des espions dans les parages, cela rendra même notre ruse encore plus crédible.

Teakle, le secrétaire du capitaine, arrivait, et Pears renvoya les deux officiers.

— Allez vous préparer, messieurs, je veux que vous soyez à l'heure au rendez-vous pour y détruire tout ce que vous trouverez. Votre mission représente un enjeu considérable, et son succès donnera du cœur au ventre à notre garnison de Philadelphie.

Les deux lieutenants quittèrent la chambre.

— Cette fois-ci, fit Sparke, nous emmenons des fusiliers avec nous — il donnait l'impression de ne pas trop apprécier le fait de devoir partager sa nouvelle responsabilité : Ce qui compte, c'est la rapidité. Je vous demande donc de houssiller un peu nos gens pour transférer à bord les vivres et les armes.

— Bien, monsieur, répondit Bolitho en le saluant.

— Autre chose : faites remplacer l'aspirant Couzens par Mr. Weston. Ce travail n'est pas fait pour un gosse.

Bolitho sortit sur le pont. Il faisait froid. Des embarcations faisaient une navette incessante entre les deux bâtiments, on eût dit des araignées d'eau.

Weston était chargé des signaux. Comme Libby, il faisait partie du détachement de Sparke lors de l'attaque et était le premier sur la liste pour une nomination éventuelle au grade de lieutenant. Si Quinn devait mourir, cette promotion deviendrait automatique.

Couzens était à la coupée, occupé à surveiller le transfert. Visiblement, il était déjà au courant.

— J'aurais bien aimé venir avec vous, monsieur.

Bolitho le fixa, l'air grave. Malgré ses treize ans, Couzens valait largement deux Weston. Solidement bâti, le cheveu roux, il faisait penser à un jeune taureau.

— Eh bien, ce sera peut-être pour la prochaine fois, nous verrons bien.

C'est bizarre, se dit-il je ne pense jamais moi-même à être remplacé, à voir mon nom consigné sur un registre avec la mention : R.D., Rayé des contrôles, Décès.

Se faire tuer était une chose, mais être remplacé par quelqu'un que l'on connaissait vous donnait des frissons dans le clos.

Les bras croisés, Stockdale se tenait à l'arrière de la goélette qui roulait doucement dans la houle. Le marin savait d'instinct que Bolitho viendrait bientôt le rejoindre.

C'était maintenant au tour des fusiliers d'embarquer dans les chaloupes, sous les lazzis habituels des matelots. Le capitaine D'Esterre, escorté de son lieutenant, vint rejoindre Bolitho à la coupée.

— Grâce à vous, Dick, mes gaillards vont enfin prendre un peu d'exercice.

Il se tourna vers son adjoint qui restait à bord :

— Et faites attention à vous, je reviendrai bientôt vous mener la vie dure !

Le lieutenant salua son chef en souriant.

— Au moins, j'aurai l'espoir de gagner un peu aux cartes en votre absence, monsieur !

Le capitaine et son sergent descendirent dans une chaloupe à la suite de leurs hommes.

Sparke discutait avec Cairns et le pilote.

— S'il vous plaît, fit Bolitho sans réfléchir, allez voir Mr. Quinn aussi souvent que possible. Voulez-vous faire cela pour moi ?

Soudain devenu grave, Couzens lui fit signe qu'il avait compris : c'était une mission qu'on lui confiait, à lui tout seul.

— Oui, monsieur, je m'en charge — il recula un peu pour laisser passer Sparke, qui arrivait en trombe, et ajouta précipitamment : Je vais prier pour vous, monsieur.

Bolitho se retourna, surpris. Il était bouleversé.

— Je vous remercie, vous avez trouvé le mot juste.

Et, saluant la dunette, il descendit à son tour dans le canot.

Sparke se laissa lourdement tomber à côté de lui. Un rouleau de papiers — ses ordres — sortait de sa poche intérieure.

Le canot poussa, les marins du *Trojan* s'activaient déjà pour remettre à la voile dès que le bâtiment aurait récupéré ses embarcations.

— Enfin ! fit Sparke, enfin, voilà qui va leur en filer un coup et les faire un peu réfléchir !

D'Esterre contemplait la goélette, l'air plutôt inquiet.

— Mais comment diable voulez-vous que nous nous entassions tous là-dedans, Dieu du ciel ?

Sparke ricana.

— Ça ne durera pas très longtemps, les marins, eux, sont habitués à vivre à la dure.

Mais Bolitho pensait à autre chose, plus précisément à la lettre qu'il avait écrite à son père. « Aujourd'hui, j'aurais pu rester à bord du *Trojan*, mais j'ai choisi de retourner à bord de

la prise...» Il observa les mâts qui grandissaient au-dessus des nageurs. « J'ai peut-être tort, mais je crois vraiment que Sparke est tellement plein d'espoir qu'il n'est plus capable de rien voir d'autre. »

Ils finirent par aborder. Le dernier fusilier passa à bord pour rejoindre ses camarades alignés sur le pont comme des soldats de plomb dans une boîte rien moins que stable.

Shears, leur sergent, prit tout son petit monde en main et en peu de temps les habits rouges avaient disparu dans la grande descente.

On avait transféré à bord l'un des neuf-livres du *Trojan*, et les hommes étaient occupés à le saisir solidement, palans souques sur les anneaux disponibles à bord de la goélette. William Chimmo, chef canonnier du *Trojan*, avait montré tout son talent en réussissant à le transférer d'un bord à l'autre avant de le remettre proprement en place. Il avait envoyé l'un de ses adjoints, Rowhurst, chargé de s'occuper de la pièce, et surveillait les derniers réglages. Il donna un dernier coup de chiffon à la volée, un peu inquiet en pensant à ce que deviendrait le pont de la goélette au premier départ.

Le temps de distribuer les tâches, tant aux marins fraîchement embarqués qu'aux membres de l'équipage initial, le *Trojan* était déjà sous leur vent et envoyait de la toile. La dernière embarcation n'était pas encore saisie sur son chantier, Pears n'avait visiblement pas envie de perdre une seconde.

Bolitho l'observa pendant de longues minutes, comme Quinn l'avait fait avec les bâtiments qui remontaient la Tamise. Sous cet angle, on ne voyait d'eux que grandeur et majesté, sans imaginer la somme de souffrances et d'espoirs qu'ils renfermaient dans leurs flancs comme n'importe quelle ville. À présent, Quinn gisait sur son lit de douleur dans l'entreport, en supposant qu'il ne fût pas déjà mort.

Mr. Frowd vint le saluer et, jetant un regard en coin à Sparke, absorbé dans la lecture de ses ordres :

— Parés à appareiller, monsieur.

— Nous sommes parés, monsieur, annonça Bolitho.

Sparke sursauta, visiblement irrité d'être interrompu.

— Veuillez mettre l'équipage à son poste.

Frowd se frottait consciencieusement les mains en jaugeant le bateau et les hommes qui attendaient les ordres.

— Sacré joli petit navire, çui-ci.

Et reprenant un ton plus réglementaire :

— Monsieur, je suggère de tenir compte du vent tel qu'il est à présent et de faire route dans le sudet. Cela nous permettra de nous dégager de la baie et de nous préparer à parer ce bon vieux Nantucket.

— Très bien, répondit Bolitho, faites route tribord amure.

Sparke sortit de ses méditations et traversa la dunette. Des hommes couraient partout pour établir la voilure.

— Ceci me paraît un bon plan — il pointait le menton : Le défunt capitaine Tracy, que nous ne regretterons guère, avait pratiquement tout consigné par écrit à propos de ce rendez-vous, sauf peut-être la couleur des yeux de ceux qui nous attendent !

Il dut s'accrocher à un hauban, les deux bômes basculèrent brutalement, les voiles se raidirent sur les espars tandis que l'eau commençait à friseler le long du bordé.

Bolitho nota que le grand trou fait par le brick dans la misaine avait déjà été réparé. Décidément, l'habileté du marin anglais était sans limites.

Le *Faithful* répondait bien à la barre, sans se soucier du récent changement de propriétaire. Les embruns jaillissaient par-dessus l'étrave, des ruisselets d'eau s'écoulaient par les dalots bâbord, la goélette se ruait dans le vent comme un vrai pur-sang.

Lorsque le cap fut stabilisé, Frowd se laissa aller à afficher une certaine satisfaction. Servir sous les ordres de Bunce vous apprenait à ne jamais rien tenir pour acquis.

Sparke observait les événements à tribord, près de la lisse du tableau.

— Renvoyez la bordée de repos, monsieur Bolitho.

Puis il se retourna pour essayer de distinguer ce que l'on voyait encore du *Trojan*, mais le vaisseau était caché par un grain et l'on n'apercevait plus que sa silhouette, comme esquissée par un artiste malhabile. Sparke se dirigea vers la descente.

— Je suis en bas, si vous avez besoin de moi.

Bolitho poussa un long soupir : Sparke n'était plus lieutenant, il était devenu capitaine.

— Monsieur Bolitho, monsieur, s'il vous plaît !

Bolitho se retourna sur son bat-flanc inconfortable et essaya d'ouvrir un œil. L'aspirant Weston était penché au-dessus de lui, sa grande ombre lui donnait l'air d'un spectre.

— Qu'y a-t-il ?

Essayant péniblement de reprendre conscience, il finit par s'asseoir, se frotta les yeux, la gorge sèche. L'air de la chambre était humide et poisseux.

— Le second lieutenant vous présente ses compliments, monsieur, et souhaite que vous veniez le rejoindre sur le pont.

Bolitho se résolut à se mettre sur ses jambes. La goélette roulait, ce devait être l'aube, et Sparke était déjà debout. Tout cela était étrange : d'ordinaire, il laissait à Bolitho et à Frowd le soin de s'occuper des quarts ou des changements d'amure.

Weston n'en avait pas dit plus et Bolitho n'avait pas trop envie de lui demander de quoi il retournait. Il ne fallait jamais montrer son inquiétude à un aspirant, qui avait déjà assez à faire pour régler ses propres problèmes.

Le lieutenant émergea péniblement du panneau, saisi soudain par les embruns et les gifles du vent. Le ciel n'avait pas changé : de longues traînées de nuages dérivaient rapidement, pas une seule étoile. Seuls bruits, de grands claquements de toile, les grincements du gréement. Le navire plongeait dans l'eau jusqu'au ras du pont.

Cela durait depuis trois jours. Le vent ne les aidait guère, il fallait sans cesse virer de bord, les milles parcourus ne les faisaient progresser que de quelques encablures, et encore.

Sparke se désespérait : ils étaient lentement poussés au sud-ouest vers la terre et l'embouchure de la Delaware.

Les marins les plus disciplinés commençaient à s'aigrir devant le comportement de Sparke. Il ne supportait plus personne, semblait totalement obsédé par sa mission et la crainte de l'échec.

Bolitho s'avança lentement sur le pont glissant.

— Vous m'avez fait demander, monsieur ?

Sparke se retourna sans lâcher les enfléchures. Sa chevelure, d'habitude si soignée, volait dans la tourmente.

— Mais bien sûr que oui, répondit-il d'une voix irritée, et je trouve que vous avez été long !

Bolitho se contraignit à rester calme : tout le monde avait entendu la réprimande. Il se tut donc, attendant la suite. Sparke était obnubilé par une seule chose : faire porter à la goélette toute la toile possible.

— Le pilote suggère que nous poursuivions à cette amure jusqu'à midi.

Bolitho essaya de se remémorer la carte, pour dessiner dans sa tête ce que cela impliquait.

— Mr. Frowd pense sans doute que nous risquerions moins de rencontrer du trafic local ou, pis encore, quelqu'un des nôtres.

— Et Mr. Frowd n'est qu'un imbécile ! Si vous êtes du même avis que lui, vous-même ne valez guère mieux !

Bolitho respira profondément.

— Je suis de son avis, monsieur, car c'est un homme d'expérience.

— Et je suppose que ce n'est pas mon cas, sans doute ? — il pointa sur le lieutenant un doigt vengeur : Ne vous mettez pas en tête de discuter avec moi, mon opinion est faite. Nous virerons de bord dans une heure pour faire route directement sur le lieu de rendez-vous, cela nous fera gagner un temps considérable. Si nous restions à cette amure, nous en aurions encore pour une journée !

Bolitho essaya de le raisonner.

— L'ennemi ne connaît pas notre heure d'arrivée, monsieur, il ne sait même pas si nous viendrons. En temps de guerre, on ne peut pas faire de plans aussi précis.

Sparke ne l'avait même pas écouté.

— Par Dieu, je ne les laisserai pas s'en tirer comme cela. J'ai attendu ce jour assez longtemps, j'ai vu les autres obtenir de brillants commandements parce qu'ils connaissaient quelqu'un à l'Amirauté ou à la cour. Entendez-moi bien, monsieur Bolitho,

je n'ai pas été dans ce cas, j'ai gravi une à une toutes les marches de l'échelle !

Il sembla comprendre soudain qu'il en avait trop dit devant des subordonnés.

— A présent, rappelez l'équipage ! Dites à Mr. Frowd de préparer sa carte. Et pas de discussions, dites-lui cela aussi.

— Avez-vous demandé son avis à Mr. D'Esterre, monsieur ?

La question amusa fortement Sparke :

— Certainement pas, ce n'est jamais qu'un fusilier, autant dire un soldat !

Bolitho s'en fut rejoindre Frowd dans la minuscule chambre des cartes qui jouxtait celle du capitaine et se replongea dans les calculs qui avaient été leur pain quotidien depuis qu'ils avaient laissé le *Trojan*.

— Cela nous fera arriver plus vite, monsieur, lui dit Frowd, encore que...

Bolitho était obligé de se tenir courbé. On entendait la mer comme si elle était là.

— Il y a toujours des mais, monsieur Frowd. Il nous reste à espérer que nous aurons de la chance.

— Je n'ai pas trop grande envie de me faire tuer par mes propres concitoyens, que ce soit par erreur ou pas.

Et une heure plus tard, avec tout l'équipage sur le pont, le *Faithful* vira lentement sur tribord, pointant son boute-hors sur une terre hors de vue. Sparke n'avait pas voulu tolérer plus d'un ris dans la grand-voile et la misaine. Ils gîtaient lourdement, la mer passait par-dessus le pavois et déferlait autour de la grosse pièce de neuf comme autour d'un récif.

Il faisait un froid très vif, la nourriture que le cuisinier parvenait vaille que vaille à préparer arrivait tiède et mouillée d'embruns.

Lorsqu'il y eut un peu plus de lumière, Sparke envoya une vigie supplémentaire dans la hune, avec consigne de signaler tout ce qu'elle voyait, « même un bout de bois ».

Sparke était visiblement de plus en plus nerveux. Une seule fois, la vigie signala une voile, qui disparut rapidement, et ne put en faire aucune description ni même estimer sa route.

Stockdale s'arrangeait pour ne jamais être trop loin de Bolitho. Sa vigueur était précieuse : il s'activait sans cesse d'un mât dans l'autre, à réparer le gréement qui souffrait ou à refaire une épissure.

Soudain, la vigie héla le pont :

— Terre !

Les hommes oublièrent momentanément leurs souffrances et essayèrent de percer la pluie et les embruns dans l'espoir de distinguer quelque chose.

Sparke se précipita dans les enfléchures avec une lunette, oubliant toute dignité. La goélette escalada une crête, ce qui lui permit de voir enfin ce qu'il attendait.

Il redescendit à toute vitesse et fit un sourire de triomphe à Frowd.

— Laisser venir d'un rhumb, nous avons le cap Henlopen dans le noroît ! — il ne pouvait contenir sa joie : Et alors, monsieur Frowd, qui avait raison ?

— Le vent a tourné, répondit Frowd, pincé. Pas trop, mais suffisamment pour que nous nous dirigions vers les récifs dans le sud-ouest de la Delaware.

— Toujours votre prudence !

— J'ai le devoir de vous mettre en garde, monsieur.

— Oui, intervint Bolitho, Mr. Frowd est responsable de l'atterrissement, monsieur.

— Je verrai cela quand il sera temps, en supposant que...

Il leva les yeux, la vigie appelait.

— Ohé, du pont, voile un quart bâbord !

— Par tous les diables, demandez à cet imbécile ce que c'est !

L'aspirant Libby avait déjà entrepris de grimper au vent pour rejoindre le veilleur.

— Trop petit pour une frégate, monsieur, crie-t-il, arrivé en haut, mais je crois qu'il nous a vus !

Bolitho scrutait l'eau grise, ils allaient bientôt apercevoir le nouveau venu. Libby disait qu'il était plus petit qu'une frégate, mais cela y ressemblait : trois mâts, gréement carré, un cotre armé en guerre. Le *Faithful* ne tiendrait pas longtemps devant seize ou dix-huit canons.

— Nous ferions mieux d'abattre, monsieur, et d'envoyer le pavillon de reconnaissance.

Il voyait bien que Sparke hésitait, la cicatrice qu'il portait à la joue était devenue cramoisie.

— Deux petites embarcations, monsieur ! cria l'autre vigie. Elles se dirigent vers la terre !

Bolitho se mordit la lèvre : sans doute des pratiques qui naviguaient de conserve pour mieux se protéger et qui entraient dans la baie. Leur présence interdisait de parlementer avec le cotre : si elles étaient là, il y en avait peut-être d'autres, et inamicales.

Frowd se contraignit à parler :

— Si nous abattons maintenant, monsieur, nous pouvons espérer le semer. J'ai déjà navigué sur des cotres, je sais de quoi ils sont capables.

— Mais comment osez-vous me contester ainsi ! s'emporta Sparke. Je vous dégraderai si vous me parlez de la sorte ! Abattre, fuir, attendre, Seigneur Dieu, mais vous êtes froussard comme une vieille femme !

Frowd se tut, furieux.

— Je crois que je comprends ce qu'il veut dire, monsieur, fit Bolitho.

Sparke le fusillait du regard, mais il ne baissa pas les yeux.

— Nous pourrions nous écarter un peu et voir venir pour attendre une meilleure occasion. Si nous continuons ainsi, avec la nuit qui va tomber, le cotre n'aura qu'à attendre que nous nous soyons mis dans les récifs ou que nous soyons échoués, il n'aura même pas besoin de combattre. Et ceux avec qui nous sommes supposés avoir rendez-vous n'attendront pas pour subir le même sort.

Sparke avait repris son calme.

— Je ne compte pas prendre en compte vos inquiétudes ou plutôt celles de Mr. Frowd. J'ai déjà noté que vous aviez une fâcheuse tendance à vous préoccuper de menus détails.

Et, s'adressant à Frowd :

— Poursuivez comme ça, conservez cette amure aussi longtemps que le vent est favorable. D'ici à une demi-heure,

vous enverrez un homme de sonde dans les bossoirs, et choisissez-le bien.

Frowd baissa la tête.

— Bien, monsieur.

Au bout d'un tour de sablier, on voyait du pont les huniers du cotre. D'Esterre monta, pâle et visiblement mal à son aise.

— Je suis malade comme une bête, je crois que j'aimerais mieux mourir. Il va nous rattraper ? ajouta-t-il en montrant les voiles.

— Je ne pense pas, il va sans doute abattre sous peu. Nous n'avons plus que huit brasses sous la quille, et bientôt deux fois moins.

Le fusilier observait l'eau, l'air médusé.

— Vous avez eu le mot qui réconforte, Dick !

Bolitho imaginait dans le détail ce qui se passait à bord du cotre : presque aussi gros que la *Destinée*, rapide, manœuvrant, libre de toute contrainte comme tous les bâtiments détachés d'une escadre.

Toutes les lunettes disponibles étaient certainement rivées sur eux, les pièces de chasse en batterie, pointées sur le *Faithful* et son étrange placard rouge. Le capitaine attendait patiemment, le temps de voir ce que la goélette allait bien faire, pour se décider en connaissance de cause. Après des mois de patrouille ingrate le long d'une côte hostile, sans aide, il considérait certainement cette prise éventuelle avec grande satisfaction. Et lorsque Sparke lui aurait expliqué ce qu'il fabriquait, la discussion risquait d'être chaude.

Cela dit, Bolitho comprenait l'ardeur que mettait Sparke à courir sus à l'ennemi et à exécuter les ordres de Pears. Mais les conseils de Frowd étaient pertinents, et il aurait dû en tenir compte. À présent, il leur fallait subir ce cotre tout en se battant contre les insurgents et leurs embarcations.

Il y eut un gros bang, aussitôt étouffé par le vent. Un boulet tomba dans les vagues, tout près, et Stockdale remarqua simplement, plein d'admiration :

— Pas mal !

Un second boulet ricocha sur leur arrière. Sparke, qui se tenait raide comme une statue, cria :

— Là, regardez, qu'est-ce que je vous avais dit ? Il vire de bord, il s'en va, c'est ce que j'avais prévu !

Le cotre brassait ses vergues, les voiles flageolaient, puis il reprit sa route sous l'autre amure.

— Ça alors, monsieur, s'exclama l'aspirant Weston, vous avez eu sacrément raison, je n'aurais jamais cru !...

Bolitho dut réprimer un sourire, malgré son inquiétude. Sparke n'avait pas de temps à perdre avec les flagorneurs.

— Tenez votre langue ! Quand j'aurai besoin de compliments, je vous le dirai ! Et maintenant, occupez-vous de vos oignons, ou je dirai à Balleine de caresser votre gros derrière !

Weston s'éclipsa piteusement et dut se frayer un passage entre les marins qui ricanaient.

— Nous allons réduire la toile, monsieur Bolitho, dites à Balleine de rassembler l'équipe de mouillage, assurez-vous que tous les hommes sont armés. Quant au canonnier, il sait ce qu'il a à faire.

Et, s'adressant à Stockdale :

— Descendez et allez enfiler l'un des manteaux qui se trouvent dans la chambre, le capitaine Tracy avait à peu près votre stature. Nous ne serons pas assez près pour qu'ils voient la différence.

Bolitho partit donner ses ordres, soulagé de voir que Sparke avait recouvré son caractère ordinaire. Dans tous les cas de figure, il était plus agréable de se retrouver en terrain connu.

Mais il fut brutalement arraché à ses pensées, Sparke se remettant à hurler :

— Mais enfin, je dois vraiment tout faire ici !

La nuit tombait doucement ; ils se rapprochaient de la terre, mais leur situation était de plus en plus inconfortable et incertaine. L'équipage était paré à affaler les voiles, ou à venir dans le lit du vent s'ils tombaient sur quelque récif, sur un banc de sable non marqués sur les cartes. De temps à autre, l'homme de sonde chantait le fond, comme pour leur rappeler la précarité de leur position.

Un peu avant minuit, l'ancre plongea dans la mer, et le *Faithful* attendit là, une fois de plus.

V

LA MARQUE DU COURAGE

— Il fait un peu plus clair, monsieur.

Bolitho se tenait près de la roue immobile, les yeux fatigués d'observer l'eau autour de la goélette à l'ancre.

Sparke se contenta d'un grognement en guise de réponse, sans cesser de mastiquer un bout de fromage.

La tension était palpable, encore augmentée par les bruits divers de la mer ou de la coque. Ils subissaient un courant bizarre, assez violent, et le *Faithful* rappelait alternativement sur son mouillage, venant parfois presque à pic. Si la marée se renversait brutalement — et les instructions nautiques étaient peu fiables —, ils risquaient de s'empaler sur un rocher sans crier gare.

Autre changement : toute trace de discipline avait disparu. Les uniformes et les vareuses bleu marine des boscos avaient été cachés, les marins traînaient nonchalamment près des pavois sans trop se soucier de leurs officiers.

Quant aux fusiliers, entassés comme harengs en caque, ils étaient toujours confinés en bas dans la soute, dans l'attente d'un ordre qui ne viendrait peut-être jamais.

— Regardez ce cotre, observa placidement Sparke, cela ferait un joli commandement, un bon début dans la vie pour un officier qui aurait un peu d'ambition.

Et il ajouta, en se coupant un nouveau morceau de fromage :

— De toute façon, il passerait au tribunal des prises, mais ensuite...

Bolitho regardait ailleurs, un poisson sautait. Il ne fallait surtout pas penser à ce qui allait se passer après. Pour Sparke, tout cela signifiait presque à coup sûr une promotion, peut-être

même un commandement, par exemple celui de cette goélette. C'était évident.

Après tout, pourquoi pas ? Bolitho essaya de chasser cette jalousie qui le prenait. S'il échappait à la mort ou à une blessure, lui-même se retrouverait sur le *Trojan*, noyé dans la foule. Il frissonna en pensant soudain à Quinn, tel qu'il l'avait vu la dernière fois. C'était peut-être à cause de sa propre blessure. Il la toucha doucement, précautionneusement, comme si la douleur allait resurgir. Mais tout cela se passait dans sa tête, le spectacle de Quinn lui avait simplement fait retrouver cette sensation, comme si les mauvais démons revenaient à l'assaut à chaque nouveau combat.

Pour des gens encore très jeunes, comme Couzens ou l'aspirant Forbes, ce genre de spectacle était insoutenable, mais on avait toujours le sentiment que la mort ou les souffrances n'arrivaient qu'aux autres. Bolitho, lui, savait désormais qu'il en allait autrement.

Stockdale arrivait, de sa grosse démarche lourde, la tête penchée comme s'il était plongé dans de profondes pensées, les mains derrière le dos. Avec son grand manteau bleu, il ressemblait à s'y méprendre à un vrai capitaine, et particulièrement à un capitaine corsaire.

Il y eut un bruit de métal et Sparke ordonna :

— Prenez le nom de cet homme ! J'exige un silence absolu sur le pont !

Bolitho leva les yeux, essayant de distinguer la tête du grand mât et la flamme. Le vent avait légèrement tourné au cours de la nuit et était pratiquement plein sud. Si le cotre avait eu l'intention de les contourner dans l'espoir de les attaquer à la première lueur, sa tâche en serait d'autant plus difficile et lui demanderait beaucoup plus de temps.

Il y avait une autre silhouette près de la roue, celle de Moffitt. Originaire du Devon, il était arrivé en Amérique tout jeune avec son père qui s'était installé dans le New-Hampshire. Lorsque la révolution avait pris corps, le père de Moffitt s'était retrouvé du mauvais côté. Fiché comme loyaliste, il s'était enfui avec sa famille à Halifax, et la ferme à laquelle il avait consacré tant d'efforts avait été prise par l'ennemi. Lors de ces

événements, Moffitt était absent et il avait été contraint d'embarquer comme matelot à bord d'un navire des insurgents : l'un des premiers corsaires à avoir pris la mer de Newburyport.

Ils n'avaient pas exercé très longtemps leurs activités. Pris en chasse par une frégate anglaise, le corsaire avait été capturé. Pour l'équipage, cela signifiait la prison, mais Moffitt avait eu la chance de pouvoir changer de bord une fois de plus, trouvant ainsi l'occasion de se venger de ceux qui avaient ruiné son père.

Et maintenant, il attendait près de la roue, prêt à jouer son rôle.

Bolitho entendit le bruit de la pluie qui avançait sur l'eau dans l'obscurité. Ils furent bientôt trempés sous une vraie douche qui arrosait le pont et les voiles carguées. Bolitho frissonnait, il devait se frotter vigoureusement les mains pour leur éviter de geler. Le supplice de l'expectative s'ajoutait à l'inconfort : la montée du jour n'était pas pour tout de suite, il leur faudrait encore pas mal de temps avant d'apprendre ce qui les attendait. Sans lumière, ils n'avaient aucune chance de voir ceux qui arrivaient pour les capturer. La côte était truffée d'anses et d'embouchures grandes ou petites. Il était extrêmement facile d'y camoufler un bâtiment, pourvu que l'on ne redoutât pas trop de se retrouver au sec à marée basse.

On devinait cependant cette côte, ligne noire au-dessus des brisants. Elle finirait bien par apparaître totalement. Des Indiens, des animaux sauvages, c'étaient là les seuls occupants de ce pays couvert de bois et de buissons. Tout autour, pénétrant de temps à autre dans ce fouillis les deux armées manœuvraient, effectuaient quelques reconnaissances, se heurtaient parfois dans des combats féroces au fusil et à l'arme blanche.

Les marins avaient peut-être une vie épouvantable, mais Bolitho se dit qu'il la préférait encore à cela. Le matelot traîne sa maison avec lui, il en fait ce qu'il veut.

— Une embarcation, monsieur !

C'était Balleine qui avait mis sa main en coupe autour de l'oreille pour mieux déceler le bruit.

Sparke ne dit rien pendant un bon moment, si bien que Bolitho crut qu'il n'avait pas entendu. Mais il murmura soudain :

— Faites passer la consigne, parés pour la comédie. Je l'entends, ajouta-t-il tandis que Balleine se glissait sur le pont.

On percevait à présent le battement des avirons, une embarcation luttait contre le courant.

— Une petite embarcation, monsieur, fit Bolitho.

— Oui.

Le canot apparut brusquement sous leurs yeux, poussé vers les bossoirs comme une épave : un petit doris armé à la pêche, cinq hommes à bord. Exactement ce qu'ils avaient imaginé.

— Je doute fort qu'ils soient occupés à pêcher, nota Froud ; pas par un temps pareil.

Contre toute attente, Sparke répondit avec une jovialité qu'on ne lui connaissait guère :

— Ils viennent simplement nous tâter, pour voir de qui il s'agit. Si nous étions un bâtiment du roi, ils auraient déjà pris une volée de balles, et un contrebandier leur aurait signifié de passer leur chemin. Je suis sûr qu'ils rôdent ici chaque nuit depuis une semaine ou deux, afin d'assurer leur coup. Mais je vais leur faire un petit cadeau dont ils se souviendront toute leur vie, conclut-il en souriant.

La consigne avait été passée et, recroquevillés pour lutter contre le froid, tous les marins attendaient calmement sous la pluie la suite des événements.

Les nuages balayaient le ciel, mais l'on distinguait maintenant les premières lueurs de l'aube : gris et bleu de la mer, vert sombre de la terre, blanc des crêtes et des tourbillons créés par le courant. Ce mouillage ressemblait à des milliers d'autres que Bolitho avait pratiqués depuis deux ans, mais il savait que plus loin, derrière la pointe, se trouvaient l'embouchure de la Delaware, des villes, des fermes, des familles isolées qui avaient bien d'autres chats à fouetter que de s'occuper de cette guerre.

Au début, Bolitho avait été tout excité de vivre les aventures de ses ancêtres. Avec le temps, son enthousiasme avait beaucoup baissé. Beaucoup de ceux qu'il combattait étaient des

hommes comme lui, des gens venus de l'Ouest, du Kent, de Newcastle et des villes frontières, d'Ecosse ou du pays de Galles. Ils avaient choisi une nouvelle patrie, ils avaient tout risqué pour se créer une nouvelle existence. Et à cause d'une poignée de hauts personnages, de profonds malentendus, le malheur leur était tombé dessus avec la brutalité d'une hache.

Le nouveau gouvernement révolutionnaire s'était dressé contre le roi, et cela était déjà assez. Mais, si Bolitho essayait de réfléchir objectivement, il se disait qu'il eût préféré combattre des hommes ne parlant pas la même langue, voire le même patois que lui.

Une bande de mouettes qui tournait paresseusement autour des mâts finit par s'éloigner, à la recherche d'un gisement plus nourricier à l'intérieur des terres.

— Faites relever les vigies, ordonna Sparke, et assurez-vous que l'une des deux veille du côté du large.

Il paraissait plus maigre à la lumière. Sa chemise et son pantalon, plaqués au corps par la pluie, luisaient comme la peau d'un serpent.

Un rayon de soleil réussit enfin à percer les nuages, le premier que Bolitho eût vu en plusieurs jours. Des lunettes n'allaiant pas tarder à se montrer.

— Dois-je faire hisser la grand-voile, monsieur ?

— Oui, répondit Sparke, qui jouait avec la poignée de son sabre.

Les matelots se mirent en position de haler sur la drisse et les bras, et la voile resta là à pendouiller, avec sa grande marque rouge. La goélette frémît sous la poussée soudaine, comme un cheval qui prend le mors aux dents.

— Embarcation à tribord, monsieur !

C'était un second doris, identique au premier. Il était peu probable que quiconque parvînt à identifier quelqu'un à bord du *Faithful*, et la marque rouge était assez superflue : la seule apparition d'une goélette devait suffire. Bolitho se souvenait des contrebandiers qu'il avait connus dans son enfance, des gens qui allaient et venaient au rythme de la marée et qui, en guise de signal, ne recouraient qu'à de pauvres sifflotis.

Et pourtant, il y avait des gens qui savaient pertinemment de quoi il retournait, des hommes qui faisaient la navette entre l'armée de Washington et la flotte toujours croissante de corsaires. C'est eux qui avaient mis au point ce rendez-vous et envoyé un informateur sur les lieux.

Stockdale faisait les cent pas le long du pavois, et il faut bien avouer que le spectacle était impressionnant. Le marin fit un grand geste et deux matelots pointèrent un pierrier sur le canot. Il cria :

— Ne bougez pas, restez à distance !

Moffitt, qui était à côté de lui, mit ses mains en porte-voix :

— Que voulez-vous ?

Le canot roulait lourdement dans la houle, les nageurs essayaient tant bien que mal de se protéger de la pluie.

— C'est le capitaine Tracy ? demanda l'homme qui tenait la barre.

— Possible, fit Stockdale en haussant les épaules.

— Regardez ces imbéciles, fit Sparke, ils ne savent pas sur quel pied danser !

Bolitho se détourna du rivage, il sentait presque toutes les lunettes braquées sur la goélette et qui fouillaient le pont : en détail.

— D'où venez-vous ?

Le canot se rapprochait imperceptiblement.

Moffitt jeta un coup d'œil à Stockdale, qui acquiesça.

— Il y a un bâtiment de guerre anglais au large. Je n'ai pas envie de m'éterniser. C'est pas vrai, les gars, z'avez pas de couilles au cul !

— Ça y est, dit Frowd, ils approchent.

La simple mention d'un bâtiment anglais, l'accent local de Moffitt, tout cela avait eu finalement plus de poids que la grande marque rouge.

Le doris approcha du bord et un marin attrapa la ligne que lui lançait l'un des nageurs.

Stockdale se pencha pour examiner l'embarcation, avant de déclarer sur un ton que Bolitho ne lui avait encore jamais entendu :

— Dites au patron de monter à bord, cela ne me plaît pas du tout.

Et il se tourna vers ses officiers pour quêter un signe d'approbation.

— Gardez-le à l'écart de la pièce de neuf, quoi qu'il arrive, murmura Sparke — puis, avec un signe à Balleine : Allez ouvrir la soute.

L'homme escalada l'échelle de coupée. Il essayait visiblement de se faire une idée, examinait dans le moindre recoin le pont du *Faithful*. Si les choses tournaient mal, cela se terminerait avec cinq cadavres et un doris.

L'homme qui se tenait à présent sur le pont était un solide gaillard, encore souple en dépit de son âge. Cheveux et barbe grisonnantes, il portait des vêtements de coureur des bois.

Il se dirigea directement vers Stockdale.

— Je m'appelle Elias Haskett — et, après avoir marqué une pause : Tiens, vous ne ressemblez pas au Tracy que j'ai connu.

C'était dit sur un ton sans menace, un simple constat.

Moffitt intervint.

— C'est le capitaine Stockdale, il a pris le commandement du *Faithful* sous les ordres du capitaine Tracy.

Il lui fit un large sourire, le temps de laisser la phrase obtenir son effet.

— Le capitaine Tracy a pris le commandement d'un joli petit brick, comme son frère.

Elias Haskett eut l'air de se satisfaire de l'explication.

— Nous vous attendions, mais ce n'est pas facile. Les habits rouges poussent des reconnaissances dans toute la région et le bâtiment dont vous parlez rôde dans les parages depuis des semaines.

Il jeta un rapide coup d'œil à ceux qui l'environnaient, s'arrêtant particulièrement sur Sparke.

— La plupart des marins sont nouveaux à bord, continua Moffitt, des déserteurs anglais pour la plupart. Vous savez comment ça se passe.

— Oui, je sais.

Haskett restait parfaitement professionnel.

— Vous avez une bonne cargaison pour nous ?

Balleine, aidé de matelots, avait enlevé les panneaux d'accès à la soute, et Haskett descendit voir la marchandise.

Les marins changèrent de dispositif, suivant ce qu'on leur avait appris. Le premier acte était joué, apparemment. Rowhurst, le canonnier, s'approcha l'air de rien de Haskett, la main posée sur son poignard. Un seul signe d'alarme et Haskett serait mort avant d'avoir seulement touché le pont.

Dissimulé derrière l'épaule d'un marin, Bolitho essayait de ne pas penser aux fusiliers cachés dans un faux compartiment construit à la hâte avec deux ou trois bouts de planche. Du pont, on pouvait croire que la soute était remplie à ras bord de gargousses de poudre. En fait, il n'y en avait qu'une seule couche, et seules deux gargousses étaient pleines. Il suffisait d'un fusilier qui se mette à renifler et tout serait cuit.

Moffitt commença à descendre.

— Bonne prise, vous savez : nous nous sommes emparés de deux bâtiments du convoi. Nous avons pris des mousquets, des baïonnettes, ainsi que mille charges de neuf-livres.

Bolitho essayait désespérément de déglutir. Moffitt était absolument parfait : il ne jouait pas un rôle, il était réellement dans la peau d'un maître d'équipage corsaire, en homme qui sait de quoi il retourne.

— Je vais faire envoyer le signal, fit Haskett à Stockdale, les canots sont cachés un peu plus loin.

Et il lui désigna vaguement un bouquet d'arbres dont la ramure débordait au-dessus de la côte. On ne savait pas trop s'il s'agissait d'un bosquet ou bien de l'entrée de quelque baie secrète.

— Et qu'est devenu le cotre anglais ? demanda Moffitt.

— Il lui faudra bien une demi-journée pour revenir ici. J'ai placé des guetteurs, je serai prévenu dès qu'il arrivera.

Haskett se pencha pour prendre une petite flamme rouge qu'il envoya en tête de mât. Visiblement, et en dépit de son accoutrement, les choses de la mer lui étaient familières.

Un marin fit un signe à Bolitho, qui réussit à distinguer un arbre détaché de la côte. Il comprit enfin qu'il s'agissait d'un petit cotre aux formes assez arrondies dont tout le gréement était recouvert de branchages. Sa longue coque était propulsée

par de longues rames. Et il y en avait un second, absolument identique. Il s'agissait apparemment de constructions hollandaises, qu'ils avaient probablement prises aux Antilles ou fabriquées eux-mêmes pour les armer en pêche et au cabotage.

Il savait que Sparke s'attendait à trouver un seul bâtiment, ou quelques unités plus légères, peut-être même à avirons. Chacun de ces deux cotres était aussi gros que le *Faithful* et construit comme un bâlier.

Moffitt avait vu, lui aussi. Il s'adressa à Haskett :

— Un seul suffira, chacun pourrait emporter l'arsenal du roi.

— C'est exact, répondit Haskett, mais nous avons encore de la besogne après ça. Nous partons pour le sud, vers la Chesapeake. Nos gars ont capturé un brick anglais il y a une semaine, il est bourré de munitions. Il s'est échoué, mais plein de mousquets et de poudre. Nous allons transférer la cargaison dans l'un des deux cotres, et on en aura assez pour ravitailler toute une armée !

Bolitho se détourna, incapable de soutenir le regard de Sparke. Il lisait littéralement dans ses pensées et voyait déjà le plan qu'il mijotait dans sa tête. Avec le sloop trop loin pour pouvoir intervenir, l'affaire était gagnée et Sparke en retirerait tout le bénéfice.

Ce qui se passa ensuite constitua pour toujours l'un des pires souvenirs de Bolitho : les deux cotres manœuvraient lentement, avec leur silhouette bizarre. Leur étrange forme de galère leur permettait de porter chacun trente ou quarante hommes. Des marins, mais surtout des gens de la milice locale, ou des éclaireurs de Washington.

La flamme rouge s'agitait mollement en tête de mât, et le premier cotre entra lentement dans le courant. Encore une poignée de malheureuses petites minutes, et il n'aurait plus le temps d'établir sa voilure.

— Restez ici, murmura Moffitt.

S'il était nerveux, il n'en montrait eu tout cas rien.

— Bien, monsieur ! répondit un marin.

Bolitho fut saisi d'un tremblement : il fallait s'y attendre, quelqu'un avait oublié son rôle. La réponse du matelot ne ressemblait ni à celle d'un déserteur ni à celle d'un corsaire.

— Salopards ! hurla Haskett en se retournant brusquement.

Un coup de feu les pétrifia tous. Des voix dans le doris, les criaillements d'oiseaux de mer effarouchés. L'étranger s'effondra sur la lisse, crachant du sang par la bouche, les mains crispées sur le ventre.

Sparke baissa son arme et cria :

— Les pierriers, ouvrez le feu !

Les quatre pierriers bondirent dans leurs fourches, balayant de mitraille le cotre le plus proche. Les hommes de Rowhurst arrachèrent la bâche qui recouvrait le neuf-livres et se ruèrent sur les anspects.

Quelques coups de feu jaillirent du cotre, mais cette attaque inattendue avait eu exactement l'effet espéré. Les charges de cartouches avaient balayé le pont qui n'était plus que carnage. Le cotre était à la dérive, les hommes de Rowhurst étaient parés près des six-livres chargés à mitraille, mèche allumée.

— Feu dès que vous êtes parés ! cria Bolitho.

Il leva son sabre et se précipita au milieu de ses hommes. Une balle passa en miaulant à le toucher, un marin s'effondra en hurlant près du cadavre d'Elias Haskett.

Sparke se saisit du pistolet chargé que lui tendait un matelot.

— J'espère que Rowhurst est aussi bon pour pointer que pour raconter des cochonneries.

Ledit Rowhurst, d'ordinaire assez taciturne, semblait encore sous le choc. Il passait d'un bord à l'autre du neuf-livres, observant le second cotre qui tentait d'envoyer sa grand-voile et un foc. Il avait largué ses rames qui dérivaient comme des ossements, tandis que le camouflage de branchages cédait sous la pression des voiles.

Rowhurst poussa un grand juron : l'un de ses hommes venait de tomber, un grand trou au milieu du front.

— Parés, monsieur ! cria-t-il.

Il attendit que le *Faithful* se stabilisât une seconde sur son câblot et approcha la mèche de la lumière.

La pièce était chargée à charge double, on avait ajouté des balles pour faire bonne mesure. Le canon recula violemment dans ses palans comme un fauve enragé. Le fracas de l'explosion roulait sans fin sur la mer, sans compter la fumée épaisse qui ajoutait encore à l'horreur. Le mât du cotre s'effondra brusquement, entraînant avec lui un fatras de manœuvres rompues et de toile déchiquetée.

— Rechargez ! En batterie dès que vous êtes parés et feu à volonté !

Depuis le coup de pistolet de Sparke, la sauvagerie se déchaînait. Cela au moins, c'était une chose qu'ils comprenaient, une chose à laquelle on les avait dressés et entraînés tout au long de journées harassantes.

Tandis que les pierriers et les six-livres poursuivaient leur feu nourri sur le premier cotre, l'équipe de Rowhurst tirait à cadence régulière sur le second. Mâts et voiles abattus, il finit par aller s'échouer sur un banc de sable. Au moment où les Anglais saluaient bruyamment cette débâcle, une énorme explosion secoua le navire à l'avant et un gros nuage de fumée s'éleva lentement dans le ciel avant d'être chassé par le vent. Les pièces de bois, détremplées par la pluie, commencèrent par laisser échapper des volutes de vapeur avant de s'embraser. Bientôt, tout le cotre ne fut plus qu'un grand brasier.

Malgré les hurlements et le fracas des départs, Bolitho entendit D'Esterre qui s'écriait :

— Allez, vivement, sergent, sinon il ne nous restera plus rien !

D'Esterre avait les yeux remplis de larmes, effet de la fumée dégagée par le cotre et par la pièce de neuf.

— Par Dieu, celui-là ne va pas nous échapper longtemps !

Le cotre dérivait lentement vers les bossoirs du *Faithful*, comme un homme ivre. On distinguait du monde à présent sur le pont, mais beaucoup d'hommes étaient immobiles à jamais. Du sang s'écoulait en ruisselant par les dalots, signe éclatant des ravages causés par la mitraille.

— Fusiliers, en avant !

Comme des marionnettes, les hommes s'avancèrent jusqu'à la lisse, et les longs mousquets se dressèrent d'un seul mouvement.

— En joue !

Le sergent attendait calmement, insensible aux balles qui pleuvaient ou venaient se ficher dans la coque.

— Feu !

La salve, soigneusement ajustée, vint faucher les assaillants comme des épis de blé.

Le sergent, toujours sans marquer la moindre émotion, battait la cadence avec sa canne, tandis que les baguettes se levaient d'un même geste, comme à l'exercice.

— En joue ! Feu !

Cette fois, le tir s'égailla passablement : les deux coques venaient de se heurter. Parmi ceux qui attendaient de passer à l'abordage, le couteau en avant, ou tirant sur la pièce de neuf, certains tombèrent tout de même.

— Rendez-vous, nom de Dieu ! hurla Sparke.

— Va au diable, on se retrouvera chez lui !

Même sur le point de mourir, il y en avait encore un qui se permettait de défier Sparke.

Bolitho courut au pavois. Le sergent Shears cria :

— Baïonnette au canon !

Il attendit le signal de D'Esterre qui balança son épée :

— Fusiliers, en avant, marche !

— Demandez-leur de se rendre, monsieur, supplia Bolitho.

— Ils ont eu leur dernière chance, rétorqua Sparke, comme fou ; qu'ils aillent au diable !

Les fusiliers avançaient avec une précision d'automates, épaule contre épaule. Comme un mur vivant, les rouges séparèrent les assaillants en deux groupes, les coupant de leur bâtiment, leur ôtant tout espoir de s'en sortir.

Une silhouette réussit à plonger sous les baïonnettes et courut à l'arrière, un couteau pendu autour du cou comme un talisman.

Bolitho leva son sabre en voyant que l'homme tenait son arme de si curieuse manière. De plus, c'était un enfant.

— Rends-toi !

Mais le garçon continuait. Il poussa un cri de douleur lorsque Bolitho, d'une torsion du poignet, réussit à envoyer le coutelas valdinguer dans les dalots. Le garçon insista, essayant d'agripper le lieutenant. Il sanglotait, les yeux brouillés de larmes et de fureur.

Stockdale lui donna un grand coup sur la tête du plat de son arme, et il s'écroula enfin sans connaissance.

— C'est terminé ! s'exclama Sparke.

Il passa derrière D'Esterre pour examiner calmement les rares survivants. Les autres, tués ou blessés, gisaient un peu partout.

Bolitho essuya son sabre, il avait envie de vomir. Sa vieille blessure le faisait de nouveau souffrir.

Décidément, songea-t-il, les morts n'ont plus aucune dignité. Et peu importe la cause ou même la victoire, cela ne change rien.

— Emparez-vous du cotre, cria Sparke ! Monsieur Libby, vous y allez ! Balleine, mettez tous ces rebelles sous bonne garde !

— Nous avons perdu trois hommes, monsieur, annonça calmement Frowd. Nous avons également deux blessés, mais avec un peu de chance, ils s'en sortiront.

Sparke tendit son pistolet à un marin.

— Bon sang, monsieur Bolitho, regardez donc ce que nous avons réussi à faire !

Bolitho regardait : la carcasse calcinée du second cotre avait presque terminé de brûler, mais fumait encore furieusement au milieu d'un amas d'épaves et de débris divers. La plus grande partie de l'équipage avait péri sous les coups de Rowhurst, les autres, emportés par le courant, étaient en train de se noyer. En général, les marins ne savent même pas nager, songea-t-il amèrement.

Plus près, le long du bord, l'autre cotre offrait un spectacle encore plus affreux : des cadavres, de grandes flaques de sang. L'aspirant Libby était passé à bord avec ses hommes et il voyait son visage tordu de dégoût, désespéré à l'idée des horreurs qu'il allait encore trouver.

— La coque et le gréement sont intacts, reprit Sparke, hein ? Deux prises en l'espace d'une semaine ! Je vous promets que cela va faire beaucoup d'envieux quand nous les ramènerons à Sandy Hook.

Il eut un geste de découragement en apercevant le malheureux Libby :

— Pour l'amour du ciel, monsieur ! Remuez-vous donc un peu et balancez-moi tout ce fatras par-dessus bord ! Je veux être parti d'ici dans moins d'une heure !

— Je vais envoyer quelques fusiliers l'aider, suggéra D'Esterre.

— Eh bien, non, monsieur, vous n'enverrez personne. Ce jeune homme aspire à être lieutenant, et il y aura sans doute des places à prendre dans l'escadre. Je veux qu'il apprenne ce que veut dire porter l'uniforme. Monsieur Frowd, continua-t-il en se retournant, donnez-moi la route à suivre pour la Chesapeake, je noterai la position exacte du brick quand j'aurai le temps.

Le capitaine et le pilote disparurent dans la descente et D'Esterre fit simplement :

— Quelle rancœur chez cet homme !

Les premiers cadavres jetés à la mer dérivaient paresseusement le long du bord.

— Moi qui croyais que vous rêviez de vous battre... laissa-t-il tomber d'un ton désabusé.

D'Esterre le saisit par l'épaule.

— C'est vrai, Dick, j'essaye de faire mon devoir et de tirer le maximum de mes hommes. Mais le jour où vous me verrez me comporter comme le second lieutenant, je vous donne la permission de m'abattre.

Le jeune garçon assommé par Stockdale était debout. Il se frottait la tête et sanglotait en silence. Lorsqu'il aperçut Stockdale, il tenta de se jeter sur lui, mais Moffitt le saisit sans peine et le plaqua contre le pavois.

— Tu sais, lui dit Bolitho, il aurait facilement pu te tuer.

— J'aurais mieux aimé ça ! s'exclama le garçon entre deux sanglots. Les Anglais ont tué mon père lorsqu'ils ont brûlé Norfolk, et j'ai juré de le venger !

— Et les tiens, répondit brutalement Moffitt, les tiens ont passé mon plus jeune frère aux plumes et au goudron ! Il en est resté aveugle ! Alors maintenant, conclut-il en lui donnant un coup de coude dans les côtes, nous sommes quittes !

— Non, corrigea Bolitho, nous sommes adversaires – et à Moffitt : J'ignorais ce qui était arrivé à votre frère.

Moffitt, tout tremblant après cette scène, ajouta :

— Oh, monsieur, il y a pire, bien pire encore !

Frowd, qui venait de remonter sur le pont, passa près du prisonnier sans lui jeter un regard.

— J'espérais que nous en resterions là pour aujourd'hui, monsieur, au moins pour l'instant !

Il leva les yeux pour observer la flamme, puis entreprit d'examiner le cotre. Les hommes lavaient le pont à grande eau pour effacer les taches de sang sur le bois, qui avait souffert de la mitraille.

— Je vois, il s'appelle le *Thrush* – il l'observait d'un œil professionnel –, construction hollandaise, manœuvrant et bien capable d'en remontrer au près, même à nous.

L'aspirant Weston, aussi rouge que ses cheveux, apparut à son tour. Il avait crié comme un forcené pendant tout l'engagement, mais s'était prudemment retiré lorsque les insurgents avaient fait leur tentative désespérée.

— J'aurais préféré que ce sloop vienne avec nous, continua Frowd – il semblait inquiet : Mr. Sparke a repéré la petit anse où ils ont caché le brick, je ne la connais pas trop bien.

— Et comment a-t-il fait pour obtenir ce renseignement ?

Frowd s'approcha de la lisse et cracha dans l'eau.

— L'argent, monsieur. Quand on paye ce qu'il faut, on trouve toujours quelqu'un de prêt à trahir.

Bolitho se sentit soulagé : il avait craint un instant que Sparke, tellement enragé à couronner son succès, ne se fût laissé aller à utiliser d'autres méthodes plus musclées. Quand il avait abattu Elias Haskett, son visage était vraiment inhumain. Mais il n'avait pas fini de rencontrer d'autres Sparke.

Les deux bâtiments finirent par appareiller de conserve. Le vent était bien établi, ils se faufilent entre les bancs et les

récifs. Dans le lointain, l'autre cotre continuait de fumer, témoignage lugubre de ce qui venait de se passer.

Il leur fallut d'abord se forcer un chemin entre les débris calcinés, les cadavres à la dérive, puis les deux bâtiments prirent enfin le chemin de la haute mer.

Sparke monta sur le pont au cours de la manœuvre. Il observa un instant sur le *Thrush* l'aspirant Libby, efficacement secondé par Balleine et une poignée de marins.

— Faites hisser nos couleurs, monsieur Bolitho, et veillez à ce que Mr. Libby en fasse autant.

Un peu plus tard, tribord amure, ils gagnèrent l'eau profonde. Ce n'était pas la première fois qu'il avait ce sentiment, mais Bolitho était bien content de quitter la terre.

Du point de rendez-vous où ils avaient remporté cette sanglante victoire à la petite anse au nord du cap Charles, à l'entrée de la baie de la Chesapeake, ils avaient une centaine de milles à parcourir.

Sparke avait espéré que le vent adonnerait, mais ce fut tout le contraire. Les deux bâtiments parvenaient encore à rester de conserve, mais les bords étaient plus longs, il fallait faire quatre milles pour progresser d'un seul.

Chaque fois qu'il montait, Sparke ne laissait paraître ni appréhension ni nervosité particulière. Il commençait toujours par observer le *Thrush*, puis la flamme. Bolitho avait surpris un fusilier qui murmurait à l'un de ses camarades : « Il s'est nommé lui-même amiral de sa propre escadre. »

Avec ce temps et des occupations incessantes, Bolitho n'avait plus le loisir de ruminer ses pensées moroses. D'une certaine manière, il fallait reconnaître que c'était un succès : une prise, un navire détruit, la plupart des ennemis tués ou mis en déroute. De toute façon, si le sort en avait décidé autrement, il n'était pas sûr que l'ennemi aurait montré plus de mansuétude à leur égard. Si les deux cotres avaient réussi à les aborder, Sparke aurait perdu la bataille sans que le neuf-livres eût rien pu faire pour rétablir l'équilibre.

Il leur fallut trois jours pour parvenir à l'endroit où se cachait — peut-être — le brick. La côte découpée qui se

poursuivait au sud vers l'entrée de la baie de la Chesapeake était particulièrement traîtresse, pire encore que celle qu'ils laissaient derrière eux. De nombreux caboteurs et même de grands vaisseaux avaient souffert en cherchant la passe étroite. Mais une fois qu'on l'avait embouquée, on y trouvait de quoi loger toute une flotte. Découvrir l'entrée était une autre paire de manches, comme Bunce l'avait justement fait remarquer à maintes reprises.

Une fois encore, Moffitt, l'air toujours aussi lugubre, s'offrit pour descendre seul à terre et explorer les environs.

Une fois les deux bâtiments mouillés et les gardes doublées pour parer à toute attaque, l'embarcation du *Faithful* était donc allée le déposer sur le rivage.

Bolitho se disait qu'il y avait une chance sur deux de ne jamais revoir Moffitt : il en avait déjà fait assez, on aurait pu comprendre qu'il eût envie de retrouver sa famille.

Mais non, cinq heures après, alors que l'embarcation l'attendait un peu au large, Moffitt fit son apparition. Tout excité par les nouvelles qu'il rapportait, il se lança dans les vagues, tant il avait hâte de rentrer à bord.

Il ne s'agissait pas d'un renseignement fallacieux : le brick était bien là, échoué à l'intérieur de l'anse, exactement comme l'informateur de Sparke l'avait dit. Moffitt avait même réussi à lire son nom, le *Minstrel*. À son avis, le brick était trop gravement endommagé pour qu'on pût envisager la moindre opération de renflouement, même avec des hommes entraînés.

Il avait également aperçu des lanternes et avait failli se cogner contre une sentinelle endormie.

— Je ferai en sorte que vous soyez justement récompensé, Moffitt, lui dit Sparke — il était presque ému : C'est le genre de courage qui fait notre force.

Après avoir ordonné qu'on lui servît une bonne ration de brandy ou de rhum, ou même les deux, Sparke rassembla les officiers et les officiers mariniers supérieurs. Il y avait juste de quoi caser tout ce monde dans la chambre de la goélette, mais ils n'avaient guère eu le temps de s'attarder sur l'inconfort des lieux quand Sparke leur déclara :

— On attaque demain à l'aube, avec notre embarcation et celle du *Thrush*. Attaque surprise aux premières lueurs, vu ? Monsieur D'Esterre, vous débarquerez dans l'obscurité avec votre détachement et vous vous mettrez à couvert au-dessus de la crique. Vous resterez là pour protéger notre flanc et nous couvrir si nous devons battre en retraite.

Sparke se pencha sur le croquis grossier qui avait été dessiné avec l'aide de Moffitt.

— Je prendrai naturellement le commandement de la première embarcation — il se tourna vers Bolitho : Vous prendrez le commandement du *Thrush* et vous le conduirez à la crique pour transférer la cargaison, une fois que j'aurai éliminé les résistances. Les fusiliers descendront à ce moment-là et viendront nous épauler. Eh bien ? conclut-il en claquant des mains.

— Si cela est possible, dit D'Esterre, j'aimerais partir tout de suite.

— D'accord, j'aurai besoin des embarcations le plus tôt possible.

Et s'adressant à Bolitho :

— Vous vouliez dire quelque chose ?

— Nous venons de faire cent milles en trois jours, monsieur, et il nous faut encore attendre l'aube. Je me demande si nous pouvons toujours compter sur l'effet de surprise.

— Vous n'allez pas devenir comme Mr. Frowd, non ? Vraiment, vous me faites penser à Jérémie.

Bolitho ne répondit pas. Il ne servait à rien de discuter et, de toute manière, les fusiliers seraient là pour les couvrir s'il s'agissait d'un piège.

— Bien, on marche comme ça, conclut Sparke. Parfait. Mr. Frowd prendra le commandement en notre absence et, avec notre neuf-livres, je crois qu'un assaillant assez fou pour attaquer ne serait pas à la fête, non ?

L'aspirant Weston s'humectait les lèvres, son visage luisait de sueur.

— Et moi, monsieur, que vais-je faire ?

Sparke eut un mince sourire.

— Vous assisterez le quatrième lieutenant, faites ce qu'il vous dira et vous aurez au moins des chances d'apprendre quelque chose. Mais si vous ne faites pas ce qu'il vous ordonne, vous serez mort avant d'avoir eu le temps de vous goinfrer une dernière fois !

Tout le monde remonta sur le pont. Quelques étoiles brillaient faiblement, comme pour leur souhaiter la bienvenue.

— Je suis prêt, monsieur, annonça Moffitt au capitaine D'Esterre, je vous indiquerai le chemin.

— Vous avez ma bénédiction.

Les deux canots, déjà remplis de fusiliers, allaient faire des allées et venues incessantes. Il ne leur restait plus que le doris, que quelqu'un avait heureusement songé à amarrer au cours de l'engagement.

Stockdale était accoudé à la poupe, son pantalon flottait comme une voile.

— Je suis bien content d'apprendre que vous n'y allez pas ce coup-ci, monsieur.

— Mais pourquoi dites-vous cela ? lui demanda Bolitho en se raidissant soudain.

— Une impression, monsieur, juste une impression. Je me sentirai mieux quand nous serons sortis d'ici. Vivement qu'on retrouve la vraie marine !

Les embarcations poussaient, on distinguait seulement les baudriers blancs des fusiliers qui se détachaient sur l'eau noire.

Le problème, avec Stockdale, c'est que ses « impressions », comme il disait, se transformaient beaucoup trop souvent en faits bien réels.

Bolitho arpentaît nerveusement la dunette du *Thrush*. Pourtant, tout était calme, les deux bâtiments subissaient la longue attente sans qu'ils pussent rien faire.

Le vent soufflait toujours de la même direction, avec une tendance à faiblir. L'air se réchauffait doucement et des rayons de soleil parvenaient même à percer les nuages.

Bolitho pointa sa lunette sur la colline la plus proche. Il apercevait deux taches rouges, des fusiliers qui dépassaient à peine l'étrange végétation des lieux. Les hommes de D'Esterre

avaient atteint leur position, les sentinelles étaient en place. Les fusiliers devaient avoir la vue sur la crique, encore que du pont du *Thrush* on vît si peu que rien : des arbres tombés près de la passe, des tourbillons de courant autour de rochers épars.

Il entendait les hommes de l'aspirant Weston occupés à trier les rames encore récupérables à bord. Weston pestait chaque fois qu'il retrouvait quelque objet resté inaperçu de Libby.

Stockdale s'approcha de lui, le visage passé au charbon.

— Doivent être sur les lieux, monsieur, mais j'ai rien entendu, pas un coup de feu, rien.

Bolitho était bien du même avis. Cette pensée l'obsédait, le vent tombait, tout mouvement allait devenir difficile en cas de nécessité. Il faudrait se déplacer à la rame et, en attendant, plus les choses duraient, plus ils courraient le risque de tomber dans une embuscade.

Il maudissait l'impulsivité de Sparke, sa volonté aveugle de tirer le maximum de bénéfice pour lui-même. Une frégate pouvait très bien arriver à n'importe quel moment, et il leur faudrait alors partager leurs prises.

— Prenez le doris, finit-il par décider, j'ai envie d'aller faire un petit tour sur la plage – il lui désigna les deux taches rouges dans la colline : Nous serons en sûreté.

L'aspirant Weston arpentaît le pont, donnant de-ci de-là quelques coups de pieds négligents dans des éclats de bois.

— Prenez le commandement, lui ordonna Bolitho – il pouvait presque palper sa crainte soudaine : Je resterai à vue.

Stockdale et deux matelots embarquaient dans le doris, contents d'avoir enfin n'importe quoi à faire pour tromper l'attente. Ou peut-être étaient-ils soulagés de laisser derrière eux les lieux de ce carnage.

Bolitho prit pied sur la plage, qui était à peine plus grande que le canot. Cela faisait du bien : les senteurs, les cris d'oiseaux, les vagues qui vous caressaient de leur murmure comme un baume.

— Regardez, monsieur, s'exclama un marin, l'embarcation de Mr. Libby !

Bolitho aperçut la tête et les épaules de l'aspirant avant même de percevoir le bruit des avirons.

— Venez par ici !

Libby agita son chapeau et se mit à rire, visiblement soulagé.

— Le second lieutenant désire que vous ameniez le cotre, monsieur, il n'y a pas signe de vie dans le coin, et Mr. Sparke pense qu'ils se sont enfuis en voyant les embarcations !

— Que fait-il en ce moment ? demanda Bolitho.

— Il s'apprête à monter à bord du brick, monsieur. Un joli petit bâtiment, mais sérieusement amoché.

Sparke voulait probablement s'assurer qu'il n'était vraiment pas possible de le renflouer pour ajouter cette prise à sa modeste flottille.

Il y eut des bruits de pas sur le flanc de la colline : c'était Moffitt, suivi par un fusilier. Les deux hommes trébuchaiient et glissaient dans le sentier.

— Alors, que se passe-t-il, Moffitt ?

L'homme paraissait angoissé.

— Monsieur ! — les mots n'arrivaient pas à sortir : Nous avons essayé de les prévenir, mais Mr. Sparke ne nous a pas vus ! — il faisait de grands gestes désordonnés : Ces salauds ont laissé une mèche lente, je vois la fumée ! Ils vont faire sauter le brick ! Ils nous attendaient, c'est sûr !

Libby était atterré.

— Aux avirons, nous retournons là-bas !

Bolitho dut courir dans l'eau pour l'arrêter, mais n'en eut pas le temps : un sourd grondement puis une énorme explosion...

Les marins se courbèrent instinctivement, des débris volaient dans tous les sens, morceaux de gréement, éclats de bois qui tombèrent à l'eau dans des gerbes d'embruns.

Puis ils virent la fumée qui emplissait le ciel, à en voiler le soleil.

Bolitho se rua vers le doris, les oreilles et le cerveau encore endoloris par la déflagration. Les fusiliers dévalaient la pente et attendirent sur la plage que les hommes de Libby eussent suffisamment récupéré pour approcher l'embarcation.

Bolitho était obnubilé par une seule chose : la tête de Sparke lorsqu'il leur avait expliqué son plan. L'importance du courage. Cela ne lui avait pas suffi, à lui.

D'Esterre, son sergent, ainsi que deux fusiliers, couraient vers lui.

Il entendait encore la voix acide de Sparke. Il le revoyait sur la goélette dans le feu de la bataille : ils nous regardent, nous réservons nos regrets pour plus tard.

Voilà une phrase qui pouvait bien lui tenir lieu d'épitaphe.

Mais Bolitho se ressaisit.

— Ramenez les fusiliers à bord, le plus vite possible — l'air sentait le brûlé, le goudron chaud : Nous rentrons à bord.

D'Esterre le regardait d'un air bizarre.

— Quelques minutes de mieux, et ç'aurait pu être le canot de Libby. Ou même le vôtre.

— Nous n'avons guère de temps devant nous, répondit Bolitho. Allons-y.

D'Esterre laissa la dernière escouade de fusiliers se mettre en rang pour accueillir le canot, puis il aperçut Bolitho et Stockdale qui montaient à bord du *Faithful*, et Frowd qui se précipitait au-devant d'eux.

Mais D'Esterre avait participé à trop de combats pour se laisser abattre longtemps. Cette fois-ci, pourtant, les choses étaient différentes : il revit Bolitho, soudain tout pâle malgré ses cheveux noirs, cette mèche au-dessus de l'œil. Un homme visiblement décidé, luttant pour contrôler son émotion.

Il était peut-être moins ancien que lui, mais D'Esterre avait compris immédiatement qu'il avait désormais affaire à un autre homme : son supérieur.

VI

LES SERVITUDES D'UN LIEUTENANT

Le lieutenant Neil Cairns leva les yeux de son bureau exigu : on frappait à la porte.

— Entrez !

Bolitho pénétra dans la chambre, la coiffure sous le bras, les traits défaits.

Cairns lui fit signe de s'asseoir ; il ne disposait du reste que d'une seule chaise, encombrée.

— Enlevez donc ces bouquins et posez-vous, jeune homme.

Il fouilla dans des monceaux de papiers, listes et notes diverses avant d'ajouter :

— En principe, on devrait arriver à trouver des verres. M'est avis que vous avez besoin de boire quelque chose. Et si quelqu'un vous conseille un jour d'accepter un embarquement de second, je vous suggère de l'envoyer au diable !

Bolitho s'assit et desserra un peu sa cravate. En cherchant bien, il y avait un léger courant d'air. Après des heures et des heures passées à arpenter New York, après cette longue traversée qui l'avait mené du port jusqu'au *Trojan*, il se sentait poisseux, épuisé. On l'avait envoyé à terre pour essayer de trouver des remplaçants aux hommes qui avaient été tués ou blessés à bord du *Faithful*, puis lorsque Sparke et ses hommes avaient péri dans l'explosion. Tout cela lui semblait un rêve à présent. Déjà trois mois, mais il avait encore beaucoup de mal à remettre de l'ordre dans ses pensées. Le temps ne l'y aidait guère : il faisait froid et sombre, la mer était forte, le brouillard apparaissait fréquemment. Désormais, ils connaissaient de longues périodes ensoleillées, sans un souffle de vent. La coque

du *Trojan* craquait de sécheresse et le pont luisait, sonnait sous le martèlement des souliers ou des pieds nus.

Cairns l'observait sans rien dire. Oui, Bolitho avait beaucoup changé. Depuis qu'il avait regagné New York avec deux prises, c'était un autre homme : plus mûr, sans ce bel optimisme qui caractérise la jeunesse et qui le rendait si différent des autres.

Même le capitaine avait remarqué un changement : tous les événements qu'il avait vécus, la mort horrible de Sparke...

— Prenez donc de ce vin rouge, Dick, il est un peu tiède, mais c'est encore ce que j'ai de mieux à vous offrir. Je l'ai acheté à terre.

Bolitho rejeta la tête en arrière, la mèche qui cachait sa terrible cicatrice se rebellait. Malgré un séjour prolongé dans ces eaux, il était étonnamment pâle, ses yeux verts évoquaient un hiver qu'il n'avait pas connu depuis bien longtemps.

Bolitho se rendait tout à fait compte qu'il était en train de subir un examen, mais il y était habitué. S'il avait changé, le monde autour de lui en avait fait autant. Sparke mort, les officiers avaient gravi un nouvel échelon : Bolitho avait été promu troisième lieutenant, la dernière place avait été prise par l'aspirant Libby. Libby se retrouvait automatiquement sixième lieutenant, qu'il réussît ou non son examen. Du coup, la différence d'âge entre le capitaine et ses officiers était devenue vertigineuse : Bolitho aurait vingt et un ans en octobre, l'âge des plus jeunes s'étageait de vingt à dix-sept, pour Libby.

Ce système était traditionnel à bord des vaisseaux, mais Bolitho n'avait pas goûté à fond ce soudain avancement, même si les charges de ses nouvelles fonctions l'occupaient amplement et chassaient les vieux souvenirs.

— Le capitaine désire que vous l'accompagniez ce soir à bord du vaisseau amiral. L'amiral « tient sa cour » et les capitaines doivent emmener un ou deux officiers.

Il remplit les verres avant de poursuivre sans changer de ton :

— Je ne peux y aller moi-même, je suis submergé par tous ces problèmes d'avitaillement. Encore que je n'apprécie guère

ces vaines conversations de salon, alors que l'univers part en morceaux.

Cette phrase était dite avec tant d'amertume que Bolitho ne put s'empêcher de lui demander :

— Vous avez des problèmes ?

Cairns eut un pauvre sourire.

— Des problèmes ? Mais je n'ai que des problèmes : je suis fatigué de cette inactivité, fatigué de faire des listes d'approvisionnement, de mendier cordages et espars, avec tous ces fraudeurs qui ne songent qu'à vous soutirer quelques pièces d'or. Qu'ils aillent au diable !

Bolitho songeait aux deux prises qu'il avait ramenées à New York. Le tribunal les avait affectées au service du roi avant même qu'on eût eu le temps de hisser leur nouveau pavillon.

Et pas un seul homme du *Trojan* n'avait été affecté à leur bord. Le commandement du *Faithful* avait été confié à un lieutenant frais arrivé d'Angleterre. C'était assez injuste, pour ne pas dire plus, et cela expliquait sans doute pour une part la rancœur de Cairns. Il aurait trente ans dans dix-huit mois, la guerre pouvait très bien se terminer et il se retrouverait sac à terre en demi-solde. Pour quelqu'un qui n'avait pas d'autre moyen de subsistance, la perspective n'était guère réjouissante.

— Peu importe, reprit Cairns en se laissant aller dans son siège, le capitaine m'a fait clairement comprendre qu'il préférerait encore que ce soit vous plutôt que notre alcoolique de deuxième lieutenant !

Bolitho eut un sourire : eh oui, Probyn avait survécu à tout cela. Il faut dire qu'il avait eu de la chance, dans la mesure où, depuis l'affaire du convoi de Halifax, le *Trojan* n'avait pratiquement plus repris la mer : deux patrouilles de courte durée pour soutenir l'armée, une école à feu devant New York avec le navire amiral. Quelques tempêtes de plus, et les faiblesses de Probyn auraient pu lui être fatales.

— Il vaut mieux que j'aille me changer, fit Bolitho en se levant.

— Rendez-vous chez le capitaine après le quart de l'après-midi ; il prendra le canot major pour être sûr d'avoir un

armement impeccable. Et je puis vous affirmer qu'il n'est pas d'humeur à supporter la moindre anicroche.

Au quatrième coup de cloche, le capitaine Pears apparut sur la dunette, resplendissant dans son uniforme de cérémonie, l'épée au côté. Les galons dorés qui se détachaient sur fond bleu marine le faisaient encore plus jeune et plus grand.

Bolitho attendait à la coupée. Il avait lui aussi endossé son plus bel uniforme et avait échangé son sabre d'abordage habituel contre une arme de meilleure facture qu'il portait accrochée à un baudrier.

Il avait déjà inspecté le canot pour s'assurer que tout était impeccable et en tout point digne d'un capitaine. Le canot était magnifique, avec sa coque rouge foncé et son pavois blanc. Il dansait joliment au flanc du *Trojan*, avirons matés en deux lignes impeccables. L'armement portait des chemises à carreaux rouge et blanc, et les hommes étaient coiffés du haut chapeau noir. Le canot était digne d'un empereur.

Cairns arriva en hâte et vint dire quelques mots à l'oreille du capitaine. Le commis, Molesworth, attendait près de l'artimon. Cairns avait sans doute l'intention de descendre à terre en sa compagnie pour régler certains problèmes avec des fournisseurs qui plaçaient leur intérêt personnel bien au-dessus de toute espèce de patriotisme.

— Fusiliers, ordonna le capitaine D'Esterre, présentez... armes !

Baïonnette au canon, les grands mousquets se dressèrent d'un geste, manquant presque perforer le taud qui abritait le pont. Oubliant momentanément Pears, Bolitho revoyait les fusiliers qui avaient fait preuve de la même précision à bord du *Faithful* lorsqu'il s'était agi de tailler en pièces leurs assaillants.

Pears prit un air étonné en voyant Bolitho, comme s'il le découvrait pour la première fois de sa vie.

— Ah, c'est vous !

Il examinait avec le plus grand soin le chapeau, les parements, la vareuse fraîchement repassée.

— Ce n'est pas possible, j'ai cru un moment que j'avais un nouvel officier !

— Je vous remercie, monsieur, répondit Bolitho dans un grand sourire.

— Allons-y.

Bolitho descendit dans le canot où les attendait Hogg. Au garde-à-vous, le chapeau à la main, le cuisinier faisait penser à un employé des pompes funèbres.

Trilles de sifflets, puis le canot qui roulait : Pears venait prendre place dans la chambre.

— Poussez ! Sortez !

Hogg sentait peser sur lui le regard du capitaine, sans parler de toutes les lunettes braquées des bâtiments à proximité.

— Avant partout !

Bolitho était assis, raide comme un piquet, son sabre entre les jambes. Il n'arrivait jamais à se détendre en présence du capitaine. Pour se donner une contenance, il se concentra donc sur le *Trojan* qui les dominait de ses courbes : le grand pavillon rouge qui flottait paresseusement à la poupe, les dorures, les cuivres astiqués.

Tous les sabords étaient grands ouverts pour faire entrer un maximum d'air frais. Comme des bêtes au repos, aussi astiquées que les boutons argentés de D'Esterre, les grosses pièces montraient leurs gueules noires.

Bolitho se détourna pour observer Pears de profil. Les nouvelles de la guerre n'étaient pas fameuses : au mieux, c'était l'enlisement, et leurs pertes devenaient préoccupantes. Cela dit, et quelque opinion qu'il eût sur la question, Pears n'était pas le genre de commandant à tolérer le moindre relâchement à son bord.

Voiles ferlées, vergues brassées, le spectacle du *Trojan* qui étincelait dans toute sa splendeur avait tout de même de quoi remonter le moral.

— Avez-vous des nouvelles de votre père ? lui demanda soudain Pears.

— Pas de nouvelles récentes, monsieur : mon père n'a pas la plume facile.

Pears le fixait droit dans les yeux.

— J'ai été triste en apprenant la mort de votre mère. Je ne l'avais rencontrée qu'une seule fois, à Weymouth, je pense que

vous étiez à la mer. Votre mère était une femme charmante, et je prends un coup de vieux chaque fois que je pense à elle.

Bolitho détourna les yeux : c'était là encore une autre facette du capitaine. Si le *Trojan* devait combattre, un vrai combat, contre des bâtiments de sa force, que feraient les officiers ? Pears se jetterait à fond dans la bataille, Probyn était chaque jour plus sombre et difficile à vivre. Dalyell ? Sympathique, mais pas à la hauteur de son rôle de quatrième. Et ce malheureux Quinn, que sa blessure faisait perpétuellement souffrir et à qui l'on avait confié des tâches pas trop dures, sous la surveillance attentive du chirurgien. Il y avait enfin Libby, autant dire un gamin déguisé en lieutenant. Avec cela, Pears avait vraiment de quoi se faire du souci : son bâtiment ressemblait davantage à une école qu'à autre chose.

— Combien d'hommes avez-vous ramassés ?

Manifestement, ce Pears était au courant de tout, même de sa petite virée du jour.

— Quatre, monsieur.

Ce n'était pas brillant, mais être obligé de l'avouer à haute voix était encore pire.

— Hmm, je vois. Nous aurons peut-être plus de chance à l'arrivée du prochain convoi.

Pears se tortillait sur son coussin rouge.

— Quelle bande de coquins, des marins de grande valeur, protégés par la Compagnie des Indes ou par un âne au gouvernement ! C'est invraisemblable, je vais finir par croire que c'est un crime que de se battre pour son pays ! Mais croyez-moi, je finirai bien par en trouver, qu'ils soient exemptés ou pas ! — il eut un petit rire : Et le temps que ça vienne aux oreilles de Leurs Seigneuries, je vous les aurai transformés en marins du roi !

Bolitho se retourna : le navire amiral émergeait de derrière un autre bâtiment de guerre au mouillage.

Il s'agissait du *Resolute*, vaisseau de second rang, quatre-vingt-dix canons, vieux de vingt-cinq ans. De nombreux canots étaient amarrés aux tangons, il devait y avoir du monde. La marque de l'amiral flottait à la vergue d'artimon, et Bolitho se demandait à quoi pouvait bien ressembler leur hôte. Le contre-

amiral Graham Coutts, commandant l'escadre, avait le *Trojan* sous ses ordres depuis leur arrivée à New York, mais Bolitho ne l'avait encore jamais vu. Il se l'imaginait comme une sorte de Pears, indestructible, un vrai roc.

Mais son côté professionnel reprit le dessus, et il se concentra sur le cérémonial qui les attendait : les fusiliers à la coupée, l'éclat de l'acier, le mélange de blanc et de bleu, les ordres encore affaiblis par la distance.

Pears n'avait pas bougé, mais Bolitho nota qu'il ouvrait et refermait la main autour de la poignée gainée de peau de requin de son sabre. C'était la première fois qu'il le voyait un peu agité.

Ce sabre était vraiment magnifique et avait dû coûter une petite fortune. Sans doute une arme d'honneur que Pears avait reçue en récompense de quelque haut fait ou d'un acte de courage, ou même, plus probablement, pour une victoire remportée sur un ennemi de l'Angleterre.

— Parés à rentrer !

Hogg se tenait sur la pointe des pieds, ses doigts caressaient à peine la barre tandis qu'il fignolait l'approche finale.

— Mâtez !

Les avirons se levèrent avec un bel ensemble pour former deux rangées impeccablement alignées. L'eau des pelles ruisselait sur les genoux des hommes.

Pears manifesta sa satisfaction devant l'armement avant d'escalader lentement la muraille, puis salua tandis que retentissaient les coups de sifflet prévus pour l'arrivée à bord d'un capitaine.

Bolitho attendit quelques secondes avant de le suivre. Il fut accueilli par un lieutenant au nez aquilin, la lunette sous le bras, qui l'examina comme s'il venait de la lune.

— Vous êtes attendu à l'arrière, monsieur, fit-il en désignant la poupe où se trouvait déjà Pears, en compagnie du capitaine du *Resolute*, pressé de trouver un peu d'ombre.

Bolitho s'arrêta cependant un instant afin d'examiner la dunette, copie conforme de celle du *Trojan* : les rangées de canons saisis dans leurs bragues, les palans impeccablement tournés sur les taquets, les glènes lovées sur un pont blanc comme la neige. Des marins vaquaient à leurs occupations, un

aspirant observait à la lunette un brick qui ralliait le mouillage. Il bougeait les lèvres en silence pour déchiffrer les pavillons qui permettraient d'identifier le navire et de connaître le nom du capitaine.

Plus bas, sur le pont principal, un marin et un caporal de fusiliers attendaient qu'un aspirant eût terminé la conversation animée qu'il avait avec un lieutenant. Crime ? Punitio? Promotion, qui sait ? Cette scène si familière pouvait signifier à peu près n'importe quoi.

En somme, tout était comme à bord du *Trojan*, et pourtant si différent... Bolitho descendit lentement sous la dunette où l'on entendait de la musique, des hommes et des femmes qui riaient. Toutes les toiles de cloisons avaient été démontées et la chambre de l'amiral avait été mise en communication avec celle du capitaine. Les fenêtres de poupe étaient ouvertes, un groupe de violonistes jouaient avec application sur le balcon. Des serviteurs en livrée rouge s'empressaient avec des plateaux chargés de verres au milieu de la foule d'officiers de marine et de fonctionnaires. Plusieurs femmes étaient même présentes. Derrière un long buffet, d'autres domestiques refaisaient le plein sans discontinuer.

Pears avait disparu. Bolitho salua plusieurs lieutenants qui étaient venus tout comme lui jouer les bouché-trous. Il reconnut Lamb, capitaine de pavillon : un homme grand, au regard calme, sévère au premier abord, dur même. Mais, lorsqu'il souriait, tout changeait.

— Mr. Bolitho, je crois ? — il lui tendit la main : Bienvenue à bord. J'ai entendu parler de vos exploits du mois de mars, et je souhaitais vivement faire votre connaissance. Nous avons bien besoin d'hommes de votre trempe, qui savent ce que c'est que la guerre. Les temps sont difficiles, mais c'est aussi une chance pour des jeunes gens comme vous. N'hésitez pas à la saisir dès qu'elle se présentera. Croyez-moi, Bolitho, elle se présente rarement deux fois de suite.

Bolitho songeait à la goélette, si jolie, et même à ce lourdaud de *Thrush* : sa chance s'était présentée, mais elle s'était malheureusement enfuie.

— Venez, je vais vous présenter à l'amiral. Il ne va pas vous manger ! ajouta-t-il en riant, voyant la tête que faisait Bolitho.

Il n'était pas facile de se déplacer dans cette foule : des figures rougeaudes, de grosses voix, difficile de croire que la guerre faisait rage si près. Ils arrivèrent près d'un gros homme en uniforme, au col chargé de parements dorés. Bolitho se sentit soudain déçu.

Mais le capitaine de pavillon poussa le gros homme et il découvrit un officier assez maigre qui lui arrivait à peine à l'épaule.

Le contre-amiral Graham Coutts faisait plus penser à un lieutenant de vaisseau qu'à un officier général : une chevelure châtaigne, soigneusement coiffée, un visage très jeune, sans ces rides sévères que Bolitho avait toujours vues chez ce genre de personnage.

L'amiral lui tendit la main :

— Bolitho, n'est-ce pas ? Très bien. Je suis fier de vous connaître, continua-t-il en lui faisant un large sourire. Apportez-nous à boire, commanda-t-il à un serviteur, puis : Je connais par cœur vos états de service, et je crois que, si vous aviez conduit vous-même la dernière attaque, vous auriez même réussi à reprendre ce brick ! (Sourire.) Mais peu importe, cela montre ce que l'on arrive à faire avec de la volonté.

Un homme élégamment vêtu s'écartait d'un groupe animé près du balcon, et l'amiral dit tranquillement :

— Vous voyez cet homme, Bolitho ? Il s'agit de Sir George Helpman, il arrive de Londres — il tordit sa lèvre —, un « expert » des ennuis que nous connaissons ici. C'est quelqu'un d'important, dont les avis sont toujours très écoutés.

Mais il reprit vite son ton d'amiral :

— Je dois vous laisser, Bolitho, amusez-vous. Je crois que le buffet est à peu près convenable.

Et Bolitho le vit saluer l'homme qui venait de Londres. Il avait nettement l'impression que l'amiral ne l'aimait guère. Ce qu'il lui en avait dit sonnait comme un avertissement, encore qu'on ne vît pas très bien ce qu'un officier subalterne pouvait avoir à faire de ce genre de considérations.

Oui, Coutts était totalement différent de ce qu'il avait imaginé. Cela le gênait presque, mais il se sentait maintenant de l'admiration pour lui, un curieux sentiment de loyauté envers cet homme qu'il n'avait vu qu'un instant. Impossible de le nier.

Le soir tombait lorsque les invités commencèrent à prendre congé. Certains étaient tellement soûls qu'il fallut les porter jusqu'aux canots, d'autres luttaient tant bien que mal dans les échelles en essayant de garder un semblant de dignité.

Bolitho attendait sur la dunette, observant d'un œil curieux les civils, les officiels, les femmes et divers officiers que l'on descendait au palan dans les embarcations.

Il était passé devant une chambre, sans doute celle de l'aide de camp de Coutts. La porte était légèrement entrouverte, et Bolitho avait eu le temps d'apercevoir une femme nue jusqu'à la taille. Les bras autour du cou de l'officier qui était occupé à la déshabiller comme un fou, elle riait en poussant de petits cris de plaisir.

Son mari ou son cavalier est probablement allongé dans l'un des canots, se dit Bolitho, mais il ne put s'empêcher de sourire, sans trop savoir s'il était choqué ou envieux.

Il fut sorti de sa rêverie par un quartier-maître bosco qui l'appelait :

— Vot'cap'taine arrive, m'sieur !

Il ajusta son ceinturon et remit en place sa coiffure :

— Bien, appelez le canot.

Pears arrivait avec le capitaine Lamb : les deux hommes se serrèrent la main et le capitaine descendit la coupée derrière Bolitho.

Le canot poussa. Pears dit négligemment :

— C'est assez pitoyable, vous ne trouvez pas ?

Et il ne prononça plus un seul mot. Alors qu'ils approchaient des sabords éclairés du *Trojan*, il ajouta :

— Si c'est là ce qu'on appelle la diplomatie, je préfère de loin être marin !

Bolitho attendit debout près du cuistot. Pears glissa sur une marche et il eut l'impression de l'entendre jurer. Cela le rendait soudain plus humain. Le capitaine l'appela :

— Ne restez pas planté là comme le célébrant, monsieur Bolitho. Je rêve, les autres ont de quoi s'occuper si vous, vous n'avez rien à faire !

Bolitho fit un sourire à Hogg : voilà qui ressemblait davantage au capitaine.

Parmi les nombreuses corvées confiées aux lieutenants figurait le tour d'officier de garde, tâche peu gratifiante s'il en fut. À New York, pour faciliter le travail des autorités à terre, les différents bâtiments présents au port devaient donc fournir à tour de rôle un officier qui prenait la garde pour vingt-quatre heures. Sa mission consistait à surveiller les embarcations qui faisaient la navette, à détecter la présence d'éventuels agents de l'ennemi susceptibles de rôder à la recherche d'informations confidentielles. Il était en outre chargé d'empêcher de désérer les marins tentés par les plaisirs variés qu'offrait la terre.

Les matelots envoyés à terre pour y effectuer divers travaux tombaient souvent dans des amusements douteux, et il fallait placer sous bonne garde les ivrognes qui attendaient leur retour à bord, agrémenté de quelques coups de fouet pour faire bonne mesure.

Deux jours après la soirée chez l'amiral, le troisième lieutenant du *Trojan* se retrouva donc de garde et alla se mettre à la disposition du major général. Bolitho se sentait mal à l'aise à New York. La ville attendait confusément on ne sait quoi, des réfugiés arrivaient de l'intérieur, d'autres faisaient le siège de l'administration à la recherche de parents disparus au cours des combats. Quelques-uns venaient là pour essayer de s'embarquer à destination de l'Angleterre ou du Canada. D'autres attendaient, à l'affût de quelque récompense qu'ils pourraient soutirer aux vainqueurs, quels qu'il fussent. La nuit, New York devenait une ville dangereuse, en particulier dans les quartiers du port bourrés de monde, avec leurs tavernes, leurs bordels, leurs salles de jeux. On y trouvait de tout, pour peu que l'on pût payer.

Suivi de quelques marins armés en file indienne, Bolitho remontait lentement une rue bordée de maisons en bois. Les hommes rasaient soigneusement les murs pour éviter de

recevoir, accidentellement ou non, quelque paquet d'ordures sur la tête.

Stockdale était derrière lui, il entendait le cliquetis habituel des armes et des équipements. Ils se dirigèrent vers la grande jetée ; il y avait peu de monde, mais on distinguait de la musique, des chansons paillardes ou des injures derrière les rangées de volets clos.

Une maison isolée se dressait au bord de l'eau. Un sergent de fusiliers faisait les cent pas, deux sentinelles étaient de faction.

- Halte, qui va là ?
- Officier de garde !
- Avance au ralliement !

Le sergent se contentait d'appliquer strictement la consigne, alors que les fusiliers connaissaient de vue pratiquement tous les officiers de l'escadre.

Il se figea au garde-à-vous.

— J'ai deux hommes du *Vanquisher*, monsieur, sont raides bourrés.

Bolitho entra, passa deux portes avant de pénétrer dans un vaste hall. La maison avait dû être belle dans le temps : sans doute la demeure d'un négociant de thé. Elle avait été réquisitionnée par la marine.

— Ils ont l'air plutôt calmes.

Le sergent eut un sourire sans joie.

— Ah, ça, m'sieur, maintenant i'sont calmes ! Mais, ajouta-t-il en montrant les deux formes inertes à qui il avait passé les fers, l'a fallu les aider un brin.

Bolitho alla s'asseoir devant un bureau couvert de graffiti. Dehors, on entendait des bruits divers, le grincement des roues sur les pavés, des putains en train de crier.

Il consulta la pendule : minuit passé, encore quatre heures à tirer. Il se prenait à rêver du *Trojan*, alors que la veille encore, il ne rêvait que d'échapper à la routine de la vie du bord.

Lorsque l'escadre était arrivée à Staten Island, quelqu'un l'avait comparée à une espèce de Londres sur l'eau et, depuis, la comparaison n'était devenue que trop exacte. Bolitho avait aperçu deux lieutenants de l'une des frégates qui se rendaient

dans une maison de jeu. Il les connaissait de vue, sans plus. Mais il avait eu le temps de saisir des bribes de conversation : appareiller pour Antigua à la prochaine marée, pour porter des dépêches. Voilà qui s'appelait être libre, loin de ce ramassis de bâtiments inoccupés.

Le sergent réapparut et le regarda d'un air perplexe.

— J'ai rencontré un indic dehors, monsieur, un drôle de loustic que je connais depuis belle lurette, mais on peut lui faire confiance. I'm'dit qu'il y a dans le coin quelques gaillards d'un brick, le *Diamond*. Ils ont déserté juste avant qu'il appareille, v'là trois jours de ça.

Bolitho se leva d'un bond et attrapa son sabre.

— Quel brick ?

— Vous faites pas de mouron, m'sieur, fit le sergent avec un large sourire, une malheureuse cargaison qu'il apportait d'Angleterre.

Un brick qui venait du pays, donc des marins entraînés, déserteurs ou pas.

— Faites entrer ce... euh, votre indicateur.

L'homme avait la tête de l'emploi : court sur pattes, graisseux, fuyant, comme on en trouve dans chaque port, de ces taupes qui vendent des tuyaux aux officiers des détachements de presse.

— Eh bien ?

— Je ne fais que mon devoir, monsieur, déclara l'homme d'une voix mielleuse, j'aide la marine du roi.

Bolitho le regardait d'un œil glacial. L'homme avait conservé l'accent des faubourgs de Londres.

— Combien sont-ils ?

— Il y en a six, monsieur, et de solides gaillards.

— Ils sont chez Lucy, glissa négligemment le sergent, une gonzesse tout ce qu'il y a de vérolée, jamais vu ça.

— Dites à mes hommes d'entrer, sergent.

Bolitho aimait mieux ne pas penser que cette expédition allait le mettre en retard et l'empêcher de se coucher.

— On pourrait tomber de suite d'accord sur un prix, monsieur, essaya prudemment l'indic.

— Pas question. Vous allez m'attendre ici, et si je trouve les hommes, vous serez payé. Sinon... — il fit un clin d'œil aux fusiliers qui se tordaient de rire : Sinon, vous serez fouetté.

Et il sortit. Il détestait cet indic, ces méthodes odieuses qu'il fallait bien utiliser pour compléter les équipages. Malgré les duretés de la vie à bord, les volontaires ne manquaient pas, et il n'y en avait pourtant jamais assez. Il y avait tant d'occasions de se faire tuer ou blesser...

— Où allons-nous, monsieur ? lui demanda Stockdale.

— Chez une certaine Lucy.

Ce nom arracha un rire à l'un des matelots :

— J'connais, monsieur, j'suis déjà allé y faire un tour.

— Alors, montrez-nous le chemin, grommela Bolitho, on y va.

C'était une venelle en pente qui puait de façon épouvantable.

Bolitho divisa sa troupe en deux groupes. La plupart de ses hommes s'étaient livrés à ce genre d'opérations un nombre incalculable de fois : même après avoir été victime de la presse lui-même, mais une fois bien installé dans sa nouvelle vie, le marin était prêt à en faire subir autant à d'autres pour le compte de la marine. Si cela m'est arrivé à moi, il n'y a pas de raison que cela n'arrive pas à d'autres, voilà quel était tout leur raisonnement.

Stockdale avait disparu derrière le bâtiment. Il avait remis à la ceinture son gigantesque coutelas et portait à la main un énorme gourdin, un vrai jambon.

Bolitho attendit encore quelques instants, se forçant à respirer profondément. Il avait les yeux rivés sur la porte derrière laquelle on entendait quelqu'un haleter comme un chien malade. Tout ce beau monde était probablement endormi, en admettant qu'ils fussent bien là.

Il dégaina son sabre et donna plusieurs coups de pommeau contre le battant, en criant :

— Au nom du roi, ouvrez !

La réponse ne tarda guère : des jurons, des cris, un bruit de verre cassé suivi d'un choc sourd. Un homme était

probablement tombé sous la patte de Stockdale en tentant de s'échapper.

La porte s'ouvrit à la volée mais, au lieu de la masse d'hommes qu'il attendait, Bolitho se retrouva face à face avec une espèce de géante qu'il devina être la fameuse Lucy. Elle était aussi grande et large qu'un marin, métier dont elle maîtrisait d'ailleurs à fond la langue. Elle vociférait, criait au scandale, essayait de lui envoyer son poing dans la figure.

Des lanternes s'allumaient un peu partout, et les voisins passaient prudemment la tête à la fenêtre pour savourer le spectacle : Lucy mettant la marine en déroute.

— Non, mais visez moi ça, sale petit vérolé ! fit la mégère campée en face de Bolitho les poings sur les hanches. Et ça s'permet de m'accuser d'planquer des déserteurs chez moi !

D'autres femmes outrageusement maquillées, dont quelques-unes à moitié nues, descendaient quatre à quatre l'escalier étroit pour venir voir ce qui se passait.

— Je fais mon devoir, répondit Bolitho en essayant de garder son calme.

Mais cette vieille le dégoûtait, elle l'avait en outre humilié. Stockdale surgit derrière elle, le visage de marbre.

— J'ai les six, monsieur, c'est comme il avait dit.

Il avait dû trouver le moyen de passer par derrière.

— Bien joué, et pendant que nous y sommes, nous allons jeter un coup d'œil à ces citoyens un peu plus innocents.

Il sentait la moutarde lui monter au nez. La femme se rúa sur lui, attrapa ses revers et lui cracha à la figure.

Bolitho eut juste le temps de voir deux jambes nues qui se débattaient. Stockdale l'avait saisie à bras-le-corps et entreprit de descendre le paquet hurlant dans la rue. Arrivé là, il lui plongea la tête dans un abreuvoir et l'y laissa tremper plusieurs secondes.

Après l'avoir relâchée et tandis qu'elle essayait désespérément de reprendre sa respiration, il lui dit simplement :

— Recommence à causer comm'ça à mon lieutenant, ma jolie, et je t'balance mon gros couteau dans ton gésier, si tu vois c'que j'veux dire.

Et il se tourna vers Bolitho :

— Je crois que ça ira mieux, monsieur.

Bolitho était encore haletant, il n'avait jamais vu Stockdale dans cet état.

— Euh, merci.

Ses hommes se tordaient de rire, il fallait reprendre la situation en main.

— Fouillez-moi la maison !

Les six déserteurs passèrent à côté de lui, l'un d'eux se tenait la tête.

— Foutez donc le camp, espèce de vermine ! cria une voix de l'autre côté de la rue.

Bolitho pénétra dans la pièce qui ressemblait plus à une prison qu'à un lieu de plaisir : des chaises hors d'usage, des vêtements déchirés, des bouteilles vides.

Ils découvrirent deux hommes de mieux. Le premier était pêcheur de homards, le second clamait qu'il n'était pas marin. Bolitho examina les tatouages qu'il portait sur le bras et lui dit calmement :

— Je te suggère de tenir ta langue. Si, comme je crois, tu viens d'un vaisseau du roi, tu ferais mieux de te taire.

L'homme devint tout pâle malgré son teint hâlé : il connaissait visiblement la musique.

Un marin descendait les escaliers.

— Y en a pas d'autres, monsieur, sauf ce petit jeune homme.

Bolitho vit le garçon que l'on poussait au milieu des filles. Le gibier ne paraissait pas très intéressant, sans doute un fils de famille qui venait faire sa première expérience dans ce lieu assez douteux.

— Très bien, rappelez les autres.

Il examina l'individu : il avait une carrure plutôt étroite et baissait les yeux en essayant visiblement de rester dans la pénombre.

— Ce n'est pas un endroit très convenable pour vous, jeune homme. Partez avant que quelque chose de plus grave ne vous arrive. Où habitez-vous ?

Mais il restait obstinément muet. Bolitho le prit par le menton et l'obligea à lever la tête, qui se trouva exposée à la

pleine lumière d'une lanterne. Il était visiblement terrorisé et resta ainsi une éternité. Dehors, on entendait sur les pavés les marins qui rassemblaient les nouvelles recrues, puis il y eut des ordres un peu plus loin. C'était une patrouille de l'année qui arrivait au bout de la rue.

Et là, les événements se précipitèrent. La mince silhouette se dégagea et le garçon avait franchi la porte avant que personne eût eu le temps de faire un geste.

— Arrêtez cet homme ! cria un marin.

Puis les soldats crièrent à leur tour.

Bolitho se rua dehors.

— Non, attendez !

Mais il était trop tard, un coup de mousquet assourdissant retentit dans la ruelle.

Bolitho écarta ses hommes et s'approcha du corps étendu par terre qu'un caporal d'infanterie rentrait sur le dos.

— On a cru qu'il essayait de vous échapper, monsieur !

Bolitho se baissa pour déboutonner la veste et la chemise du jeune homme. La peau était encore brûlante, une peau douce, douce comme son menton. Du sang coulait lentement.

Il passa la main sur la poitrine : le cœur était arrêté. Deux yeux vides le fixaient dans l'ombre, d'un regard accusateur.

Il se leva soudain, malade de dégoût :

— C'est une femme.

Et il se détourna.

— Amenez-moi cette femme, ordonna-t-il en parlant de Lucy.

Lucy s'approcha et se tordit les mains de désespoir en découvrant le cadavre, toute insolence subitement enfuie. Elle était terrorisée.

— Qui était-ce ? lui demanda-t-il.

Il était étonné par le son de sa voix, calme, sans aucune trace d'émotion.

— Je ne vous poserai pas la question deux fois.

On entendit un brouhaha au bout de la rue et deux cavaliers firent leur apparition.

— Mais que se passe-t-il par ici ? aboya l'un des deux hommes.

Bolitho le salua :

— Officier de garde, monsieur.

C'était un major d'infanterie, vêtu du même uniforme que l'homme qui avait tiré le coup de feu.

— Ah, je vois, très bien !

Le major descendit de cheval et se pencha sur le corps.

— Approchez-moi une lanterne, caporal !

Il mit la main sous la tête de la jeune fille et la tourna lentement vers la lumière.

Bolitho la fixait, incapable de détourner le regard des yeux vides.

Le major se releva et dit calmement :

— Jolie prise, lieutenant — il se frottait pensivement le menton : Il faut que j'aille prévenir le gouverneur, je ne suis pas sûr qu'il prenne la chose du bon côté.

— Mais de quoi s'agit-il, monsieur ?

Le major hocha la tête.

— Autant que vous ne sachiez rien, comme cela vous ne risquez rien.

Puis, reprenant son ton le plus professionnel, il ordonna au second cavalier :

— Caporal Fisher ! Allez au poste réveiller l'adjudant et dites-lui de rappiquer avec une escouade.

Il attendit que l'homme fût parti au grand galop avant de montrer Lucy de sa main gantée de blanc :

— Fermez cette maison de malheur et placez-la sous bonne garde. Quant à vous, vous êtes en état d'arrestation !

La femme manqua s'évanouir. Elle le suppliait :

— Mais pourquoi moi, monsieur, qu'est-ce que j'ai donc fait ?

Le major s'écarta tandis que deux soldats s'emparaient d'elle :

— Je vous accuse de trahison, madame ! Voilà ce que vous avez fait !

Redevenu plus calme, il se tourna vers Bolitho :

— Je vous suggère de retourner à vos occupations, monsieur. Mais croyez-moi, vous entendrez parler de cette affaire — et, souriant soudain, de manière assez inattendue : Si

cela peut vous consoler, vous avez découvert quelque chose de très important. Trop de gens sont tombés dans la trahison. Au moins, celle-ci ne trahira plus jamais.

Bolitho se dirigea vers le front de mer en silence. Le major avait visiblement identifié la morte. À voir la finesse de ses attaches, la douceur de sa peau, elle appartenait certainement à une grande famille.

Il essaya d'imaginer ce qui avait bien pu se tramer là avant l'irruption de sa patrouille. Il ne revoyait qu'une seule chose, ses yeux, ce regard qu'elle avait eu lorsqu'ils avaient tous deux compris la vérité.

VII

CRAINTES ET ESPOIRS

Bolitho fit quelques pas sur la dunette du *Trojan* pour essayer de trouver un peu d'ombre à l'abri de la brigantine. Il faisait une chaleur étouffante et le vent de travers, pourtant bien établi, n'apportait aucune fraîcheur.

Il se retourna. Un mousse renversa le sablier et six coups tintèrent. Encore une heure de quart à tirer.

L'éclat du soleil entre les voiles l'obligeait à plisser les yeux, sa chaleur vous tombait sur les épaules comme une enclume. Il sortit une lunette du râtelier et la pointa vers l'avant. Le *Resolute* lui bondit à la figure. Tout s'était passé si vite... Le lendemain du meurtre de cette mystérieuse jeune fille, ils avaient reçu l'ordre d'appareiller au premier vent favorable. Ils ne connaissaient ni la destination ni le but de cette mission et les membres les plus cyniques du carré s'étaient dit qu'on les envoyait une fois de plus faire un exercice ou apporter un soutien moral à l'armée.

Cela faisait quatre jours qu'ils étaient en mer, quatre longues journées qu'ils se traînaient route au sud, avec à peine un friselis d'eau autour du safran. Quatre jours, quatre cents milles.

Bolitho pointa lentement sa lunette par le travers. Le soleil éclairait les huniers de la frégate *Vanquisher*, très au vent, prête à jaillir pour assister les lourds vaisseaux qu'elle escortait. Il revint sur le navire amiral, puis jeta un œil à l'avant-garde, de petits bâtiments qui étaient véritablement l'œil de l'amiral.

Lorsque le *Trojan* avait levé l'ancre et appareillé de Sandy Hook, Bolitho avait vu le cotre *Spite* mettre à la voile et quitter le port à toute allure dans la plus grande discrétion. Le *Spite*

faisait maintenant partie de l'avant-garde, paré à signaler s'il apercevait quoi que ce fût qui pût intéresser l'amiral.

C'était un joli petit bâtiment de dix-huit canons et Bolitho avait appris qu'il s'agissait du cotre qui leur avait tiré dessus lorsqu'ils avaient pris le *Faithful*, avant que Sparke se lançât dans son expédition pour récupérer les munitions transportées par le brick. Son commandant n'avait que vingt-quatre ans et lui au moins, comme tous les capitaines, savait pertinemment ce qu'il faisait et où ils allaient.

Ce secret était pesant et rendait l'atmosphère difficile à supporter.

Le pont trembla, et Bolitho entendit les mantelets de la batterie basse tribord que l'on ouvrait. Peu après, dans un sourd grondement, trente des gros trente-deux-livres du *Trojan* s'ébranlaient pour venir en batterie. Encore un exercice. En se penchant un peu, on les voyait très bien. Cela dit, il préférait ne pas trop imaginer la chaleur qui devait régner dans l'entrepont ; le pavois, la lisse de dunette étaient brûlants. Mieux valait ne pas penser à ce que devait endurer Dalyell, maintenant chargé de cette batterie.

Les voiles flageolaient, et il jeta un coup d'œil à la flamme, guettant un changement de vent. Non, il était toujours bien établi au noroît, pas assez fort cependant pour chasser la moiteur qui régnait entre les ponts.

Dans un grand fracas de roues, les hommes halaient les trente-deux en retraite. Dalyell avait certainement l'œil sur sa montre, les commentaires devaient aller bon train avec ses aspirants et les officiers mariniers. C'était encore trop lent, le capitaine lui avait répété ses consignes dès qu'il avait pris ses nouvelles fonctions : prêt à combattre en dix minutes, puis trois coups toutes les deux minutes. Pour l'instant, il mettait encore deux fois trop de temps.

Bolitho voyait comme s'il y était les servants à moitié nus, dégoulinant de sueur, luttant pied à pied pour manœuvrer ces monstres de trois tonnes. Avec la gîte sur tribord, il fallait peiner encore davantage pour les remonter de leurs sabords sur le pont en pente. Le temps n'était donc pas favorable à ce genre

d'exercice, mais le temps n'est jamais favorable, comme disait Cairns.

Bolitho regarda à travers les filets, essayant de discerner la côte toujours aussi invisible. Au cours des nombreux quarts, il avait eu tout loisir d'étudier la carte : le cap Flatteras et ses récifs se trouvaient à une trentaine de milles par le travers, l'embouchure de la Pamlico et les fleuves de la Caroline du Nord encore un peu plus loin.

Mais pour autant que savaient Bolitho et ses veilleurs, la mer leur appartenait. Quatre bâtiments en formation lâche pour tirer le maximum de bénéfice du vent et de la visibilité, quatre bâtiments qui se dirigeaient lentement vers une destination inconnue. Au total, cela représentait environ dix-huit cents hommes et officiers.

Un peu plus tôt, il avait aperçu le commis et son aide qui descendaient. Molesworth avait son portefeuille, l'aide portait la caisse à outils qui leur servait à ouvrir et à vérifier les tonneaux et leur contenu.

On était lundi, Bolitho connaissait par cœur les instructions qu'avait reçues Molesworth : pour chaque homme, une livre de biscuit, un gallon de bière légère, une pinte de flocons d'avoine, deux onces de beurre et enfin quatre onces de fromage. À Triphook et à ses cuistots de se débrouiller ensuite avec tout ça.

Il n'était pas très difficile de deviner pourquoi les commis étaient toujours soucieux ou malhonnêtes, ou les deux à la fois. Multipliez la ration quotidienne par le nombre d'hommes puis par celui des jours ou des semaines, et vous aurez une idée de l'ampleur de la tâche.

L'aspirant Couzens se tenait discrètement sous le vent avec sa lunette, paré à lire un éventuel signal de l'amiral.

— Le capitaine monte ! murmura-t-il à Bolitho.

Bolitho se retourna, ce qui eut pour principal effet de faire dégouliner la sueur des épaules à sa taille.

— En route sud-suroît, monsieur, annonça-t-il en saluant.

Pears le regarda d'un air impassible.

— J'ai l'impression que le vent a tourné depuis une heure, mais pas suffisamment pour faire une différence.

Puis il se tut et Bolitho passa sous le vent pour lui laisser la place. Le capitaine faisait les cent pas, totalement absorbé dans ses pensées.

À quoi peut-il bien songer ? se demandait Bolitho : à ses ordres, à sa femme et à sa famille restés en Angleterre ?

Pears s'arrêta et lui dit soudain :

— Envoyez donc quelques hommes à l'avant, monsieur Bolitho, le bras au vent est aussi rond que cette montre, ce n'est pas croyable ! Il va falloir que vous vous amélioriez sérieusement, monsieur !

— Bien monsieur, tout de suite.

Il fit un signe à Couzens et, un instant plus tard, quelques matelots halairent vigoureusement dessus, bien conscients de ce que le capitaine les avait à l'œil.

Bolitho ne comprenait pas le comportement de Pears : le bras n'était pas plus mou que ce qu'on pouvait espérer avec des sautes de vent incessantes. Voulait-il seulement le maintenir sous pression ? Il repensa à Sparke et à son célèbre « Prenez le nom de cet homme ». Et ce souvenir le rendit tout triste.

Quinn arrivait par l'échelle du pont et Bolitho lui fit discrètement signe que Pears était là. Son état s'était nettement amélioré, beaucoup plus vite que Bolitho ne l'avait espéré. Il avait retrouvé ses couleurs et parvenait à marcher droit sans trop souffrir. Bolitho avait aperçu l'énorme cicatrice qui lui barrait la poitrine : si la lame n'avait pas été déviée, le cœur aurait été touché à coup sûr.

Une voix impérieuse figea sur place :

— Monsieur Quinn !

— Oui, monsieur !

Il se hâta de rejoindre le capitaine, en se demandant anxieusement ce qu'il avait bien pu faire.

— Je suis ravi de voir que vous portez mieux et que vous tenez debout.

— Merci, monsieur, fit Quinn avec un sourire de soulagement.

Pears reprit sa marche.

— Cet après-midi, vous allez entraîner vos hommes à repousser un abordage. Ensuite, si nous restons à cette amure,

vous emmènerez les nouvelles recrues dans la mûture. Je crois que cela vous soignera mieux que toutes les pilules, non ?

Couzens se mit à crier, tout excité :

— Signal de l'amiral, monsieur !

Le front plissé comme un vieillard, il déchiffrait les pavillons qui montaient :

— Monsieur : « Envoyez plus de toile ! »

— Appelez l'équipage, grogna Pears, envoyez les cacatois, et les bonnettes si ça tient.

Voyant le pilote monter, il alla à l'arrière et lui dit d'une voix pleine de colère rentrée :

— Plus de toile, bon sang, voilà tout ce qu'il a réussi à trouver !

Cairns arriva à son tour. Les hommes jaillissaient de partout pour rejoindre leur poste dans un concert de coups de sifflet. Le second aperçut Bolitho et lui jeta en haussant les épaules :

— Le capitaine est de mauvais poil, Dick. Nous faisons route jour après jour, mais je ne sais pas plus que vous où nous allons — il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier que Pears ne l'entendait pas : Il s'est toujours comporté comme ça, il aime bien nous expliquer les choses. Mais on dirait que l'amiral a d'autres idées sur la question.

Bolitho revoyait l'amiral, son enthousiasme de jeune homme. Pears ne sentait peut-être plus les choses comme avant.

Le capitaine appela :

— Monsieur Cairns, je vous prie ! Envoyez ces gabiers en haut, faites-les fouetter si nécessaire, mais je n'ai pas envie de subir une seconde fois les remarques de l'amiral !

À midi, les cacatois étaient établis et, au bout des vergues, les bonnettes prenaient le vent comme des ailes de chauve-souris. Le vaisseau amiral avait lui aussi envoyé toute la toile qu'il était capable de porter et semblait littéralement enfoui sous une énorme pyramide blanche.

Le lieutenant Probyn vint relever Bolitho en s'abstenant pour une fois de ses sarcasmes et lamentations habituels. Il lui fit tout de même remarquer :

— Je n'y comprends vraiment rien, des jours et des jours de mer et pas un seul mot d'explication.

Deux jours passèrent, le mystère était toujours aussi épais.

La petite escadre du contre-amiral Coutts poursuivait sa route dans le sud, puis changea de cap pour venir au sud-est, afin de parer le cap Fear¹, qui porte trop bien son nom. Le vent avait eu la bonne idée de forcir, ce qui les aida considérablement.

Bolitho était sur le point de quitter le gaillard lorsqu'il fut inexplicablement convoqué dans la grand-chambre.

Ce n'était pas une conférence : il trouva Pears tout seul assis à son bureau. Sa veste était négligemment jetée sur le dossier de son fauteuil, il avait défait sa cravate et largement déboutonné sa chemise.

Bolitho attendait. Le capitaine semblait très calme, il semblait donc improbable qu'il l'ait convoqué pour le réprimander à propos de qu'il aurait pu mal faire ou ne pas faire.

Pears leva enfin les yeux.

— Le pilote et le premier lieutenant connaissent à présent la teneur de mes ordres. Vous allez peut-être trouver étrange que je vous mette vous aussi au courant avant les autres officiers mais, compte tenu des circonstances, cela me paraît plus convenable. Asseyez-vous.

Bolitho s'assit donc. Pears avait repris un ton plus agressif, ce qui était tout à fait dans sa manière.

— Un incident s'est produit à New York, incident auquel vous n'avez pas été étranger — il sourit : Ce qui n'a pas été pour me surprendre, naturellement.

Bolitho écoutait de toutes ses oreilles. Il sentait confusément que l'histoire de cette fille allait ressortir un jour ou l'autre, et même qu'elle n'était peut-être pas sans relation avec le soudain appareillage de l'escadre.

— Je ne vais pas rentrer dans le détail, mais la femme que vous avez trouvée dans ce bordel était la fille d'un haut fonctionnaire, un très haut personnage. Cela n'aurait pas pu arriver à un pire moment. Sir George Helpman est arrivé d'Angleterre avec des instructions très précises du Parlement et

¹ Fear signifie « crainte ». (Toutes les notes sont du traducteur.)

de l'Amirauté. Il a pour mission de s'assurer que tout est mis en œuvre pour poursuivre la guerre et pour éviter que tout ceci ne tourne au bourbier. Si les Français nous déclarent ouvertement les hostilités, le jour où ils le feront, devrais-je dire, nous aurons déjà bien du mal à conserver ce que nous avons encore, sans parler de faire de nouvelles conquêtes.

— Je croyais que nous faisions pourtant tout notre possible, monsieur.

Pears le regarda avec un peu de commisération.

— Lorsque vous aurez acquis plus d'expérience, Bolitho... Helpman va se forger une opinion en regardant ce qui se passe ici : les fonctionnaires, corrompus, les jolis cœurs de l'armée qui dansent et boivent pendant que nos soldats souffrent sur le terrain. Et puis maintenant, ce dernier scandale : la fille d'un fonctionnaire qui travaille main dans la main avec les rebelles. Elle a quitté sa demeure en voiture et s'est changée pour rencontrer des agents de Washington auxquels elle a communiqué tous les secrets qui étaient venus à sa connaissance.

Bolitho imaginait sans peine la tempête créée par cet événement. À la rigueur, il ressentait : une certaine pitié pour cette putain qui lui avait craché à la figure. Lorsque tant de choses vitales étaient en jeu, avec tant de gens importants menacés, ceux qui l'avaient interrogée n'avaient pas dû se montrer trop sourcilleux sur les moyens de lui tirer les vers du nez.

— Du jour où elle a trahi, continua Pears, les frères Tracy ont eu connaissance de tous nos mouvements. Si nous n'avions pas pris le *Faithful* et sans les liens particuliers qui unissent Mr. Bunce au Tout-Puissant en matière de météorologie, nous n'en aurions sans doute jamais rien su. Tout cela s'enchaîne sans faille. À présent, nous avons une nouvelle tuile sur les bras. Cette satanée putain laissait traîner ses oreilles partout. Les insurgents ont construit une nouvelle forteresse avec le but exprès de recevoir puis de distribuer la poudre et les armes destinées à leurs troupes.

Bolitho s'humecta les lèvres.

— Et c'est là-bas que nous allons, monsieur ?

— Exactement. Fort Exeter, en Caroline du Sud, à environ trente milles au nord de Charles Town.

Bolitho se souvenait très bien de ce qui s'était passé un an plus tôt dans le cas d'un autre fort des rebelles, au sud de Charles Town, port très actif situé près de Philadelphie. Une puissante escadre avait embarqué des troupes et des fusiliers marins pour s'emparer du fort qui commandait les eaux côtières et se trouvait donc en mesure d'interdire tout trafic venant de cette ville ou s'y dirigeant, corsaires comme bâtiments de commerce. Mais tout s'était terminé en déroute. Quelques bâtiments s'étaient échoués, victimes de cartes incorrectes. Ailleurs, l'eau était trop profonde pour permettre aux soldats de débarquer. Les insurgents, retranchés dans leur forteresse, avaient bombardé le reste de la flotte anglaise placée sous les ordres du commodore Parker, dont le bâtiment avait été sérieusement touché. Il avait fallu battre en retraite. Le *Trojan* était en route pour les renforcer lorsqu'il avait rencontré les bâtiments qui rentraient.

Dans la marine, peu habituée à la défaite ou à l'échec, cet épisode avait été ressenti comme un véritable désastre.

Pears avait deviné ses pensées.

— Je vois que vous n'avez pas oublié ce qui s'est passé, Bolitho. J'espère simplement que nous vivrons tous assez longtemps pour nous remémorer cette nouvelle aventure.

Bolitho comprit que l'entretien était terminé. Comme il s'apprêtait à prendre congé, Pears ajouta calmement :

— Je vous ai raconté tout cela à cause de la part importante que vous avez prise dans cette affaire. Sans votre action, nous n'aurions peut-être jamais découvert le rôle joué par cette fille. Sans elle, Sir George Helpman ne serait pas en train de mettre tout New York sens dessus dessous – il se laissa un peu aller et sourit : Enfin, sans lui, notre amiral ne serait pas en train d'essayer de démontrer qu'il sait faire ce dont les autres sont incapables. Tout se tient, Bolitho, je vous l'ai déjà dit. Pensez-y.

En sortant, Bolitho se cogna contre le capitaine D'Esterre.

— Qu'est-ce qui vous arrive, Dick ? On dirait que vous venez de voir un fantôme !

Bolitho se força à sourire.

— Mais oui, c'est cela, un fantôme : le mien.

Lorsque vint le moment où Cairns dévoila les ordres de Pears aux lieutenants et aux officiers mariniers supérieurs, tous restèrent béats d'admiration devant l'impudence de l'amiral.

Le sloop *Spite* devait prendre à son bord les fusiliers du navire amiral et du *Trojan*, tout cela hors de vue de terre et sous la protection de la frégate. Puis, sous couvert de l'obscurité, deux canots à la remorque, il devait débarquer tout son monde. Les deux-ponts et le *Vanquisher* poursuivraient leur route au sud, comme s'ils se dirigeaient vers le fort qui avait mis le commodore Parker en déroute un an plus tôt.

La chose ne devait pas paraître anormale aux guetteurs côtiers, aux officiers du fort ni à la garnison de Charles Town, qui devraient considérer comme plausible une nouvelle tentative des Anglais. Sans parler de la fierté blessée de leurs ennemis, le fort fournissait une protection appréciable aux corsaires et aux opérations de débarquement de poudre ou de ravitaillement. Tout cela faisait de fort bonnes raisons, propres à justifier une seconde tentative.

D'un autre côté, le fort Exeter était plus facile à défendre contre une attaque venue de la mer et ne se sentirait plus menacé dès lors que la petite escadre aurait disparu de ses approches.

Cairns leur avait expliqué tout cela sur un ton très calme et Bolitho avait l'impression d'avoir devant lui l'amiral Coutts soi-même.

Le *Spite* devait débarquer les fusiliers, un détachement de marins et tout le matériel nécessaire à la prise d'assaut d'une forteresse, palans, échelles... Il devait ensuite s'éloigner de manière à avoir regagné le large avant l'aube. La suite, à savoir une attaque menée à partir de la terre, était laissée à la discrétion de l'officier responsable des opérations sur place. En l'occurrence, il s'agissait du major Paget, chef de la compagnie de fusiliers à bord du vaisseau amiral.

D'Esterre lui en avait glissé quelques mots en aparté : un homme extrêmement dur, qui ne revenait jamais sur sa décision

une fois qu'elle était prise et qui ne supportait aucune discussion.

Bolitho le croyait sans peine. Il avait rencontré Paget à quelques reprises : l'homme se tenait parfaitement droit, conscient de l'effet qu'il produisait dans son magnifique uniforme rouge, toujours impeccable même s'il avait quelques difficultés à dissimuler une corpulence chaque jour plus imposante. Le visage avait dû être beau dans sa jeunesse, mais à présent, à trente ans passés, le major commençait de montrer les symptômes du joyeux compagnon porté sur la bonne chère et buvant plus que de raison.

D'ailleurs, avait ajouté D'Esterre, cette petite balade allait lui faire perdre un peu de graisse.

Mais il était mi-figue mi-raisin, et Bolitho se demandait s'il n'aurait pas aimé prendre le commandement de cette expédition en lieu et place de Paget.

Lorsque tout le monde fut au courant, l'équipage s'activa à effectuer les préparatifs, avec la partition ordinaire : résignation et tristesse chez ceux qui devaient y prendre part, enthousiasme et optimisme chez les autres.

À l'heure dite, le transbordement des fusiliers et des marins à bord du sloop commença. La journée de juillet avait été torride, le soir n'apporta pas beaucoup de fraîcheur, les hommes s'énervaient et il y eut même quelques règlements de compte à coups de poing.

Bolitho était occupé à compter ses hommes, à vérifier qu'ils avaient bien leur armement, des gourdes remplies d'eau et non de rhum, lorsque Cairns lui dit :

— Il y a un nouveau changement.

— Quel changement ?

Il espérait que le débarquement allait être repoussé.

— Je reste à bord, fit Cairns d'un ton amer — il détourna les yeux : ... Une fois de plus.

Bolitho ne savait trop que dire, Cairns était visiblement content de débarquer en tant qu'officier le plus ancien. Il avait déjà manqué une occasion de prendre le commandement d'une prise, ou seulement de participer à la capture du *Faithful*. Il considérait donc naturellement ce débarquement comme une

récompense bien méritée, même s'il avait autant de chances qu'un autre de s'y faire tuer.

— C'est quelqu'un du navire amiral, monsieur ?

Cairns le regarda dans les yeux :

— Non, Probyn. Que Dieu vous aide !

Bolitho ne savait trop que penser.

— Et le jeune James Quinn vient aussi avec nous.

En l'apprenant, Quinn n'avait rien dit, mais il donnait l'impression d'avoir pris un coup de bâton derrière les oreilles.

— Oui, fit Cairns comme s'il lisait dans ses pensées, si bien que c'est vous qui allez devoir veiller sur tout notre monde.

— Mais pourquoi n'ont-ils pas désigné quelqu'un du vaisseau amiral ? Ils ont des lieutenants à ne savoir qu'en faire...

Cairns le regarda d'un air ironique.

— Vous ne comprenez rien aux amiraux, Dick, ils ne se séparent jamais de ceux qu'ils ont sous la main. Il leur faut des hommes, des officiers, tout le monde bien rangé. Et Coutts ne fait pas exception à la règle. Il veut voir à son bord la perfection, pas un ramassis de vieillards comme ce que nous devenons lentement.

Il aurait même pu ajouter bien d'autres choses, songea Bolitho : que Quinn avait été désigné pour démontrer que sa blessure n'avait pas tué en lui tout courage, que l'absence de Probyn à bord ne prêterait pas à conséquence. Quant à lui, il eut envie de sourire : Pears ne faisait que reconduire ce qu'avait fait l'amiral, il conservait les meilleurs à bord. Et tous ceux qui étaient moins anciens que Cairns devaient être sacrifiés les premiers.

— Je suis content de voir que vous arrivez à trouver quelque chose de drôle là-dedans, Dick. Quant à moi, je trouve cela au plus haut point intolérable.

L'aspirant Couzens les interrompit. Il avait le souffle court et il était chargé comme un baudet : havresac bourré de vivres, lunette, poignard, pistolets.

— Monsieur, le *Spite* vient de signaler qu'il fallait envoyer le dernier détachement !

— Très bien, répondit Bolitho, faites embarquer les hommes.

Un autre aspirant, jeune homme de seize ans au visage extrêmement sérieux du nom de Huyghue, s'assit dans le canot à côté du cuisinier qui devait bien avoir deux fois son âge.

— Je vois que vous êtes prêt, monsieur Bolitho.

La grosse voix de Probyn le fit se retourner vers la dunette. Le second lieutenant venait peut-être seulement d'apprendre le changement de plan qui le concernait, il était remarquablement calme. Tout rouge, mais guère plus que d'habitude, il était penché à la lisse pour inspecter les embarcations et montrait un calme qui aurait pu ressembler à de l'indifférence.

Cairns se raidit en voyant poindre le capitaine.

— Je vous souhaite bonne chance à tous les deux – et, jetant un coup d'œil au sloop qui se balançait doucement : Dieu du ciel, je serais bien venu avec vous !

Probyn ne dit rien, salua et descendit dans le canot bondé.

Bolitho aperçut Stockdale dans une autre embarcation et lui fit un petit signe de la main. Si, pour une raison ou une autre, il n'avait pas été de l'expédition, il aurait considéré cela comme la fin de tout. Mais le voir ainsi, solide, calme, en valant dix, voilà qui chassait soudain tous ses doutes.

— Poussez, cuistot, ordonna Probyn, je n'ai pas envie de cuire plus longtemps ici !

Alors qu'ils approchaient du sloop, son commandant vint à la lisse et, mettant ses mains en porte-voix, il leur cria :

— Grouillez-vous, que diable ! C'est un bâtiment du roi, pas une barcasse de pêche au homard !

Probyn commença à s'énerver :

— Non mais, vous entendez ça ? Quel jeune coq ! Vous voyez comment un commandement peut vous changer un homme !

Bolitho lui jeta un regard furtif : Probyn venait d'en dire beaucoup en aussi peu de mots. Il savait qu'il avait été placé en demi-solde avant la guerre. Etais-ce parce qu'il buvait déjà, ou s'était-il mis à boire à cause de cette malchance, il ne savait trop. Mais il avait certainement sauté son tour d'avancement et se faire traiter de la sorte par le jeune commandant du *Spite* devait le mettre hors de lui.

Ils arrivèrent enfin sur le pont bondé du sloop. Mais où étaient donc passés les fusiliers ? Comme à bord du *Faithful*, on

les avait entassés dans les fonds dès leur embarquement. Le major Paget discutait avec D'Esterre à la lisse de poupe.

Le commandant s'approcha pour saluer les nouveaux arrivants, puis ordonna :

— Monsieur Walker, je vous prie, remettez à la voile !

— Je vous suggère de descendre, dit-il à Bolitho. Mes hommes ont suffisamment à faire pour le moment sans devoir se cogner à des officiers qu'ils ne connaissent pas !

Bolitho salua. Contrairement à Probyn, il comprenait assez bien la maladresse du jeune homme, pleinement conscient des charges de son commandement et de l'importance de la mission qui venait de lui tomber dessus. Il y avait là, tout près, deux bâtiments de ligne, son amiral, quelques capitaines bien plus anciens, tous occupés à l'observer, à guetter la moindre faute, à comparer ses performances à celles de ses homologues.

Mais le jeune commandant se ravisa :

— J'ai cru comprendre que vous êtes l'officier qui a eu affaire à mon bâtiment voici deux semaines, hein ?

Le ton était décidément fort désagréable, l'homme ne devait pas être facile à vivre. Et il n'avait que vingt-quatre ans. Comment Probyn disait-il, déjà ? Ah oui ! « Regardez comme le commandement vous change un homme...»

— Eh bien ?

— Oui, monsieur, je commandais en second au cours de ce raid. Mon chef a été tué.

— Je vois — petit hochement de tête : Mon maître canonnier a failli vous infliger le même sort peu avant.

Et il s'éloigna.

Bolitho gagna l'arrière en se frayant un chemin au milieu des marins affairés qui halaient sur les drisses et tiraient sur les bras, ne se préoccupant que de leurs propres officiers.

Les canots étaient déjà amarrés en remorque. Bolitho n'avait pas eu le temps de descendre que le *Spite* était en route et tournait le cul aux gros deux-ponts.

Le carré était plein d'officiers, le commis avait sorti ce qu'il fallait de bouteilles pour tous les invités. Lorsque ce fut au tour de Probyn d'être servi, il hocha négativement la tête et répondit brutalement :

— Pas pour moi, merci. Plus tard, peut-être.

Bolitho détourna les yeux, incapable de supporter le combat qui se livrait chez cet homme. Il n'avait encore jamais vu Probyn refuser un verre, cela devait lui coûter énormément. Il songeait à son amertume à l'égard du commandant, à ce qui les attendait le lendemain. Il était de la plus haute importance pour Probyn de réussir cette mission, et cela allait exiger de lui bien plus qu'un non à un verre d'alcool.

Pendant la nuit puis le lendemain, le *Spite* tira bord sur bord pour perdre du temps, tout en s'approchant lentement de la côte. Le fort Exeter était établi sur une île sablonneuse de quatre milles de long, en forme de fer de hache. À marée basse, l'île était reliée à la terre ferme par un chemin peu praticable de sable et de bardeaux, et l'entrée du lagon se trouvait sous la protection du fort, dont l'artillerie avait été établie en conséquence.

Dès que les hommes auraient été débarqués, le *Spite* devait se retirer afin d'être hors de vue à l'aube. Si le vent tombait, il leur faudrait repousser l'attaque jusqu'à son retour. Mais dans tous les cas il était hors de question de renoncer, sauf si l'ennemi était prévenu et les attendait de pied ferme.

Et même dans ce cas, se dit Bolitho en songeant au major Samuel Paget, il était peu probable qu'il baissât aussi facilement les bras.

VIII

FORT EXETER

Le débarquement commença à une heure du matin et tout se passa avec une facilité déconcertante. Poussé par un vent favorable, le sloop s'approcha du rivage, jeta l'ancre et commença à mettre les fusiliers à terre comme à l'exercice.

Le major Samuel Paget prit la première embarcation et, lorsque Bolitho posa le pied sur le sable mouillé, se cognant dans les fusiliers, il eut le temps de se dire que le major avait un sens de l'organisation assez étonnant : il avait trouvé moyen de racoler deux Canadiens en leur expliquant qu'ils faisaient de meilleurs éclaireurs que tous les chiens de la terre. Les deux hommes, barbus, l'air féroce, dans leurs habits de trappeurs, répandaient une puanteur à faire pâlir un putois.

L'un des deux, un Écossais aux yeux tristes du nom de Macdonald, avait vécu quelques années en Caroline du Sud avant de fuir lorsque les loyalistes avaient été battus par la milice. Il en avait gardé une haine tenace qui rappelait à Bolitho celle de Moffitt.

Paget accueillit Bolitho avec la rudesse qui lui était habituelle.

— Tout est calme, je veux que vos hommes soient en position avant l'aube. Lorsque ce sera fait, nous distribuerons l'eau et les rations — il examina le ciel rempli d'étoiles avant de grommeler : Il fait encore bien trop chaud à mon goût.

— Mr. Couzens arrive avec les derniers débarqués, annonça Stockdale.

— Très bien.

Bolitho les regarda venir et rendit compte à Probyn qui sortait de l'ombre en soufflant comme un phoque :

— Tout le monde est à terre, monsieur.

Les fusiliers se mirent en route par petits groupes, leurs armes et leurs équipements soigneusement emmitouflés pour éviter tout bruit intempestif, comme des guerriers fantômes d'une bataille oubliée.

— Dieu du ciel, voilà qui donne à penser. Nous sommes plantés là, à des milles de toute terre habitée, nous marchons sans savoir où nous allons ni ce que nous allons y faire. Pas mal, hein ?

Bolitho sourit : il s'était fait à peu près la même réflexion. Les fusiliers avaient l'air de se sentir enfin chez eux à terre, comme eux quand ils étaient à bord. Les marins étaient vaguement inquiets, ils restaient groupés alors même que rien de particulier ne les menaçait.

D'Esterre apparut sans crier gare, souriant de toutes ses dents :

— Venez avec nous, Dick, engagez-vous dans les fusiliers et vous verrez le monde !

Et il partit à la recherche de son lieutenant en faisant tournoyer son épée comme une canne.

La plage brillait faiblement dans l'obscurité, les canots avaient poussé et Bolitho croyait cependant entendre le bruit du vent dans leurs voiles par-dessus le grondement des brisants. À présent, ils étaient vraiment seuls, abandonnés sur ce rivage inhospitalier et totalement entre les mains de deux éclaireurs canadiens que Paget avait « empruntés à l'armée ».

Et s'ils avaient été trahis, s'ils se jetaient tout droit dans une embuscade ? La nuit était calme, on n'entendait que le bruit du vent dans les arbres, des cris d'oiseaux. Le vent était différent ici, ce qui n'était pas surprenant : il faisait bruire les palmes qui surplombaient le rivage, donnant à l'endroit une touche tropicale assez déroutante.

Le lieutenant Raye, officier fusilier du *Trojan*, s'avança et s'exclama :

— Ah, vous êtes là ! Le major vous demande de suivre avec l'arrière-garde, monsieur Bolitho. Assurez-vous que les hommes ne se prennent pas les pieds dans les échelles et tout le barda — il salua Probyn qu'il venait d'apercevoir : Le major vous envoie

ses compliments, monsieur, et souhaite que vous le rejoigniez avec le gros du détachement.

— De foutus soldats, grogna Probyn, voilà ce qu'on est devenus !

Bolitho se poussa sur le côté pour laisser passer des marins lourdement chargés d'échelles, de palans, de poudre et de mousquets. Les autres portaient la nourriture et l'eau.

Le lieutenant Quinn était resté derrière. Quelques ombres balisaient le chemin, des tireurs d'élite qui allaient couvrir leur progression. Bolitho attendit qu'il fût arrivé à sa hauteur.

— Et votre blessure, James, ça va ?

— Je ne la sens pas trop — il était tremblant : Mais j'avoue que je préférerais être à bord.

Bolitho se souvenait qu'il lui avait dit exactement la même chose avant le dernier combat. D'Esterre et Thorndike jouaient aux cartes à la lueur d'une lampe, tout le bateau dormait.

— Ce qui me fait peur, c'est ce que je serai capable de faire, reprit Quinn, presque suppliant. Si je dois me battre au corps à corps, j'ai peur de craquer.

— Allez, allez, calmez-vous, à chaque jour suffit sa peine.

Mais il comprenait trop bien ce que ressentait Quinn, il avait eu exactement la même impression après avoir été blessé. Pour Quinn, les choses étaient encore pires : il n'avait pas eu l'occasion de retourner au combat depuis ce qui lui était arrivé.

Mais Quinn continua comme s'il ne l'avait pas écouté :

— Je pense souvent à Sparke, à sa façon de hurler et de tempêter. Je ne l'ai jamais beaucoup aimé, mais j'admirais son courage et son... comment dire ? son style.

Bolitho se précipita pour rattraper un marin chargé de mousquets qui avait trébuché sur une racine.

Le style, c'était vrai : aucun mot n'eût mieux décrit Sparke.

Quinn poussa un soupir.

— Je ne serai jamais capable d'en faire autant, dussé-je vivre cent ans.

Il y eut un bruit et un fusilier leva son fusil avant de le baisser vivement vers l'herbe touffue.

— Un serpent ! — il s'essuya le visage : Mazette, si c'est tout c'qu'on trouve à bouffer dans le coin !

Bolitho songea soudain à la Cornouailles en juillet. Des haies, des champs luxuriants, les moutons et les vaches qui parsemaient le flanc de la colline comme autant de fleurs. Il sentait les odeurs, il entendait le bourdonnement des abeilles, le crissement des charrues alors que les garçons de ferme défrichaient quelque nouvelle terre pour assurer la subsistance du pays et de son armée.

— Le ciel est plus clair, monsieur, lui fit remarquer l'aspirant Couzens, essoufflé.

— Nous ne devons plus être très loin, répondit Bolitho.

Mais que se passerait-il si, au lieu de la cachette annoncée par Macdonald, le Canadien, ils tombaient soudain sur un campement ennemi ?

L'arrière-garde avait rejoint le gros de la troupe et les sous-officiers de Paget les attendaient pour répartir les hommes en escouades. Ils s'éparpillèrent aux endroits qu'on leur indiquait, chemises à carreaux des marins et baudriers blancs des fusiliers qui s'estompaient dans la nuit.

Les officiers se regroupèrent dans une petite cuvette boisée pour y attendre leurs ordres.

Bolitho était éreinté, il avait du mal à ne pas bâiller. Il avait pourtant l'esprit clair et soupçonnait que ce bâillement trahissait seulement sa peur. Il avait déjà éprouvé ce sentiment auparavant, trop souvent, malheureusement.

Le major Paget, quant à lui, était frais comme un gardon et ne montrait aucun signe de fatigue.

— Restez avec vos hommes, faites distribuer les rations mais dites-leur bien de tout ramasser et de ne pas laisser une seule trace derrière eux.

Il se tourna alors vers D'Esterre :

— Quant à vous, vous savez ce que vous avez à faire. Faites surveiller le périmètre du camp, placez des sentinelles, doublez-les et dites-leur bien de rester couchées au sol.

Il s'adressa enfin à Probry :

— Vous prenez le commandement sur place, naturellement, mais j'ai besoin d'un officier.

Probry poussa un soupir :

— Allez-y, Bolitho. Si j'envoie Quinn, le major n'en fera qu'une bouchée à son petit déjeuner !

Lorsque tous les officiers eurent disparu dans la nature pour retrouver leurs hommes, Bolitho alla rejoindre Paget, en compagnie de Couzens. Stockdale lui avait demandé de venir avec lui, mais il lui avait répondu fermement :

— Gardez donc vos forces pour plus tard, on risque d'en avoir besoin !

Au combat ou au cours d'une tempête, Stockdale n'avait pas son pareil. Mais se déplacer en terrain inconnu où ils pouvaient tomber à l'improviste sur un guetteur ennemi ou sur une patrouille n'était pas vraiment son affaire. Avec son énorme carcasse et ses membres démesurés, il aurait alerté une armée à lui tout seul, mais Bolitho s'en voulait tout de même de lui faire de la peine.

Couzens trépignait littéralement d'excitation : Bolitho n'avait encore jamais vu pareil spectacle. Apparemment, il avait oublié ses peurs, les bruits bizarres et retrouvait l'excitation qui s'empare d'un jeune homme dès qu'il s'agit de combattre.

Pendant que son ordonnance vérifiait une paire de pistolets, le major Paget buvait une goulée à une petite flasque d'argent.

— Tenez, fit-il en la tendant à Bolitho, buvez donc un coup. Ah, mais c'est vous, Bolitho, ajouta-t-il en se penchant pour mieux voir, j'ai déjà entendu parler de vous.

Mais il n'en dit pas plus.

Bolitho se mit à tousser : ce brandy tiède vous brûlait la langue.

Paget tendit la flasque à l'aspirant :

— Vous aussi, buvez donc. C'est une boisson d'homme pour un travail d'homme, pas vrai, hein ?

Et il partit d'un gros rire de crécelle.

Couzens se léchait les babines :

— Merci monsieur, c'est délicieux.

Paget se tourna vers Bolitho en s'exclamant :

— Délicieux, vous entendez ça ? Mais bon sang de bois, qu'est-ce que c'est que cette marine ?

Avec l'ordonnance qui suivait à distance respectueuse, ils s'ébranlèrent en direction du sud-ouest, laissant la mer sur leur

gauche. Elle était invisible, mais suffisamment proche pour les rassurer.

Bolitho devinait de temps à autre les éclaireurs de D'Esterre qui s'étaient glissés dans les sous-bois comme des animaux sauvages pour protéger leur chef.

Ils poursuivirent leur progression en silence. Le ciel était clair et les étoiles pâlissaient, le terrain sortait lentement de la pénombre. Ils abordèrent un terrain en pente douce et devaient de temps à autre faire quelques détours pour éviter des buissons d'épineux ou des amas d'arbres tombés.

Une silhouette sombre se leva dans l'ombre.

— Ah, notre gentilhomme canadien ! dit Paget.

L'éclaireur lui fit un petit signe de bienvenue.

— Nous avons fait assez de chemin, major. Si on continuait, vous dévaleriez tout sur le ventre !

Paget fit claquer ses doigts et l'ordonnance lui apporta aussitôt une sorte de cape verte.

Paget ôta son chapeau et son épée et enfila la cape par-dessus la tête. Elle dissimulait totalement son uniforme jusqu'à la taille.

L'éclaireur et Couzens étaient bouche bée, alors que l'ordonnance ne manifestait qu'une parfaite indifférence. Les hommes de Paget devaient être habitués à ses facéties.

— J'ai fait faire ce truc l'an passé, murmura Paget, je n'ai pas trop envie de me faire éclater la tête par un homme des bois, vous voyez ?

— C'est une très bonne idée, monsieur, répondit Bolitho qui souriait encore. J'ai déjà vu des braconniers utiliser ce système.

— Ouais.

Le major se mit précautionneusement à quatre pattes.

— Bon, il n'y a plus qu'à attendre. D'ici à une heure, le coin va être infesté de mouches et autres bestioles, et je veux être rentré au campement avant.

Mais il leur fallut une demi-heure pour trouver un point d'observation convenable. Pendant ce laps de temps, le ciel s'était beaucoup éclairci. Se soulevant sur les coudes, Bolitho aperçut la mer et l'horizon qui faisait comme une ligne dorée. Il se hissa un peu plus avant. L'herbe lui piquait les mains et la

figure, le sol grouillait de minuscules insectes. Le soleil n'était pas encore levé et le lagon était encore sombre, mais il distinguait très bien sur l'île basse le fort, forme noire assez confuse qui se détachait sur l'eau, et les moutons qui se pressaient en rangs serrés vers la côte. Il aperçut également deux lanternes et un feu sans doute allumé à l'extérieur de l'enceinte.

Paget soufflait bruyamment à côté de lui. Bolitho empoigna une lunette et la pointa à travers un buisson.

— Faites attention : sous cet angle, le soleil peut se réfléchir sur une lentille et nous risquerions de nous faire repérer.

— Vous voyez les canons, monsieur ? lui demanda Couzens.

Bolitho fit signe que non. Il imaginait déjà les fusiliers contraints de charger sur l'étroit passage dans un déluge de mitraille ou pis encore.

— Pas encore. Le fort n'est pas carré, ni même rectangulaire. Il a six, peut être sept côtés. Peut-être un canon par côté.

L'éclaireur s'approcha.

— En principe, major, ils doivent avoir un bac — il leva le bras, dégageant une odeur pestilentielle : Quand ils reçoivent du ravitaillement de terre, ils mettent les chariots et les chevaux sur le ponton et ils déliaient le tout.

— C'est bien ce que je pensais, fit Paget. Bon, c'est par là qu'on arrivera, même heure demain, quand tous ces salopards seront en train de roupiller.

L'éclaireur fit un drôle de bruit entre ses dents.

— Ce serait mieux en pleine nuit.

— Non, répliqua vivement Paget, la nuit ne sert à rien ni à personne ! Aujourd'hui, on observe, et demain, on attaque.

— Comme vous voudrez, major.

Paget se laissa rouler sur le côté et fixa Bolitho.

— Vous prenez le premier quart, compris ? Si vous voyez quoi que ce soit d'intéressant, envoyez-moi votre garçon.

Et il partit en se faufilant de façon étonnamment discrète.

Couzens eut un sourire forcé.

— Nous sommes tout seuls, monsieur ?

Pour la première fois, il paraissait un peu nerveux.

Bolitho lui rendit son sourire.

— On dirait bien. Mais vous avez repéré le dernier piquet. Si vous devez retourner là-bas pour porter un message, rejoignez-le directement, je ne veux pas que vous tramiez n'importe où.

Il sortit son pistolet de sa ceinture, le soupesa, puis son sabre qu'il enterra dans le sable pour éviter tout risque de réflexion. La chaleur n'allait pas tarder, non, ne pas penser à de l'eau fraîche !

— J'ai le sentiment de faire quelque chose, monsieur, fit Couzens, je veux dire, quelque chose d'utile, enfin.

— J'espère que vous avez raison, soupira Bolitho.

Le temps pour le disque solaire de quitter l'horizon et d'éclairer brillamment le fort et son mouillage, Bolitho avait appris énormément de choses sur son compagnon. Couzens était le cinquième enfant d'un ecclésiastique du Norfolk, il avait une sœur, Beth, qui espérait bien épouser le fils du seigneur de l'endroit, et sa mère faisait la meilleure tarte aux pommes de tout le canton.

Ils firent enfin silence pour observer le fort et ses alentours. Bolitho ne s'était pas trompé : le fort était de forme hexagonale, les murs faits de deux rangées de palplanches entre lesquelles on avait entassé des pierres et de la terre tassée. Un parapet prolongeait l'enceinte de chaque côté. Même un énorme boulet aurait eu du mal à transpercer pareille défense.

Une tour carrée surmontée d'un mât de pavillon avait été construite du côté du large. Un petit panache de fumée s'élevait lentement dans le ciel et l'on devinait à l'odeur la présence d'une cuisine dans la cour centrale.

Le mur était naturellement muni d'embrasures. Lorsqu'il y eut davantage de lumière, Bolitho aperçut deux canons pointés sur la terre et le passage submergé, ainsi qu'une grande porte.

Deux petites embarcations étaient tirées au sec sur la plage la plus proche. Il distingua aussi une épave, sans doute résultat d'une escarmouche remontant à un an plus tôt ou même davantage.

— Regardez par là, monsieur ! s'écria Couzens, tout excité, le bac !

Bolitho abandonna sa lunette et vit le ponton solidement amarré. C'était une construction assez grossière munie de câbles de halage et de rampes en bois destinées à faciliter l'embarquement des chevaux et des chariots. Sur les deux rives, le sol était couvert de traces qui laissaient imaginer de nombreuses allées et venues.

Il pointa lentement sa lunette sur le mouillage qui n'était guère important, mais suffisant pour accueillir deux bâtiments, bricks ou goélettes.

Une sonnerie de trompette éclata soudain et, un peu plus tard, les couleurs montaient lentement au mât. Quelques têtes apparurent au-dessus du parapet puis Bolitho distingua une silhouette qui s'avancait doucement vers le ponton, tenant d'un geste négligent son mousquet par le canon. Il retint son souffle : il y avait donc une sentinelle cachée quelque part dans les parages, et mieux valait le savoir.

Le tour de garde de la sentinelle prenait donc fin au lever du jour. Pour que le plan de Paget pût marcher, il fallait lui régler son compte avant toute chose.

Pendant toute une heure, Bolitho étudia ainsi le fort, méthodiquement et dans tous les détails, plus pour passer le temps qu'avec une intention précise. La garnison ne semblait pas très nombreuse et toutes les traces de sabots près du bac laissaient à penser qu'un fort détachement avait quitté récemment les lieux, sans doute à cause de la présence de l'escadre anglaise signalée dans le sud.

Le plan de l'amiral Coutts était d'une simplicité enfantine, mais il aurait sans doute bien aimé être sur place pour voir ses idées prendre forme.

Macdonald se glissa à côté de lui sans qu'il l'eût entendu arriver.

— Vot'sabre vous aurait guère servi, m'sieur, fit-il dans un grand sourire qui dévoilait une dentition avariée, j'veux aurais tranché la gorge sans problème !

Bolitho respira.

— Vous avez sans doute raison.

Quinn et l'aspirant Huyghue arrivaient en rampant dans les buissons, et il ajouta :

— Il semblerait que la relève arrive.

Une fois arrivé au poste de commandement, Bolitho décrivit à Paget tout ce qu'il avait vu.

— Il nous faut absolument ce bac, décida le major — et se tournant vers Probyn : Du boulot de marin, non ?

— Naturellement, répondit Probyn en haussant les épaules.

Bolitho alla s'asseoir contre un palmier et avala une gorgée d'eau.

Stockdale s'approcha de lui :

— Alors, monsieur, ça se présente mal ?

— Je ne sais pas trop.

Il revoyait en imagination le ponton, la sentinelle qui émergeait, à moitié endormie. Lorsqu'un fort se sentait aussi bien défendu, la garnison pouvait sans peine se laisser aller à une confiance démesurée.

Stockdale le regarda, soucieux.

— Je vous ai préparé un endroit pour vous reposer, monsieur — il lui montra une espèce de niche qu'il avait taillée dans un buisson : Il faut dormir quand on va se battre.

Bolitho se glissa dans l'alvéole. Le goût de l'eau s'était déjà effacé de sa bouche. La journée promettait d'être longue, et l'attente est plus insupportable que tout.

En tournant la tête, il entendit quelqu'un qui ronflait : Couzens était étendu sur le dos, le soleil avait effacé ses taches de rousseur.

Le spectacle du jeune homme qui dormait si tranquillement l'aida à se calmer. Couzens rêvait sans doute des tartes de sa mère ou du village somnolent du Norfolk où Dieu sait qui ou quoi lui avait mis en tête de devenir officier de marine.

Stockdale alla s'asseoir contre un tronc et resta là à veiller sur son maître endormi. Il était toujours éveillé lorsqu'un homme de D'Esterre arriva en rampant et lui murmura :

— Où est le lieutenant ?

Bolitho se réveilla péniblement. Il ne savait même plus ni où il était ni ce qui se passait.

— Le major vous présente ses compliments, fit le fusilier d'une voix lasse ; il voudrait que vous alliez le rejoindre à l'endroit où vous étiez ce matin.

Bolitho se leva brusquement, il avait mal partout.

— Quoi, qu'est-ce que c'est ?

— Mr. Quinn a aperçu une voile bizarre, monsieur.

Bolitho se tourna vers Stockdale en faisant la grimace.

— L'heure est bien choisie ! Il n'aurait pas pu trouver pire moment !

Arriver à hauteur du dernier guetteur leur prit beaucoup plus de temps cette fois-ci. Le soleil était beaucoup plus haut dans le ciel et la chaleur rendait la respiration difficile.

Paget, emmitouflé dans sa cape verte, était allongé par terre, sa lunette soigneusement camouflée sous des feuilles. Probyn était un peu plus bas dans la pente, à un endroit où il était allé chercher un peu d'ombre. Quant à Quinn et à son aspirant, on eût dit des rescapés d'une expédition dans le désert.

— Vous voilà enfin, fit Paget ! Regardez par vous-même.

Bolitho s'empara de la lunette et la pointa sur le bâtiment qui se dirigeait vers eux. C'était un navire avec un fort maître bau, le franc-bord qui rasait l'eau laissait deviner qu'il était lourdement chargé. Il avançait comme un escargot, les voiles brunes fâçant lamentablement. C'était un lougre côtier : trois mâts, une coque plutôt ronde mais de construction robuste. Les bateaux de ce genre pullulaient le long de la côte est, et on les utilisait tant pour la navigation en haute mer que pour le transport dans les eaux côtières.

Bolitho essuya la sueur qui lui dégoulinait dans les yeux et orienta la lunette sur la tour carrée qui dominait le fort. Elle n'était plus aussi déserte, de nombreuses silhouettes observaient le lougre. Bolitho découvrit également une porte grande ouverte, des hommes se dirigeaient vers la plage à l'autre bout de l'île. Les canons étaient restés en retraite.

— Ils devaient l'attendre.

— Bien sûr, grommela Paget.

Probyn se lança dans des jérémiaides :

— Cela va rendre notre tâche pratiquement impossible, nous avons maintenant l'ennemi de deux côtés. C'est bien notre chance ! conclut-il en jurant.

— J'ai l'intention d'attaquer exactement comme prévu.

Paget observait le lougre d'un œil froid.

— Je ne peux pas me permettre de perdre un jour de plus, une patrouille peut nous tomber dessus à tout moment, et le *Spite* risque de revenir pour voir ce qui se passe. Non, décida-t-il en haussant la mâchoire d'un geste décidé, nous attaquons.

Et il s'éloigna en rampant dans la pierrière :

— Je reviens, restez observer ici et nous discuterons de tout cela plus tard.

— Il me rend malade, fit Probyn en le regardant s'éloigner.

Bolitho se retourna sur le dos et croisa les bras pour se protéger le visage. Des assaillants microscopiques le piquaient et le mordaient partout, mais il s'en rendait à peine compte. Il songeait au lougre : voilà comment un événement imprévu vous bouleversait un puzzle.

— Il a peut-être raison de ne pas vouloir attendre, dit Probyn avec de la rancœur dans la voix, et je ne crois guère que ce soit le genre d'homme à tout abandonner.

Bolitho savait pertinemment qu'il le regardait et lui sourit :

— Et vous, dans tout ça, qu'en pensez-vous ?

— Moi ? Mais qui se soucie de ce que je peux bien penser ?

Au milieu de l'après-midi, le lougre avait enfin paré la pointe et vint mouiller dans le lagon. Tandis qu'il ferlait ses voiles, Bolitho observa une embarcation qui s'en approchait.

Probyn semblait épuisé.

— Eh bien, vous voyez quelque chose ? demanda-t-il d'une voix impatiente.

Bolitho pointa la lunette sur un homme qui descendait dans le canot. Bravade ou manœuvre de déception, trop grande confiance ? Son uniforme en disait assez long.

— Un officier français, annonça Bolitho. Maintenant enfin, nous savons.

IX

LE CHOIX DE PROBYN

Rampant sur les coudes et les genoux, l'aspirant Couzens vint rejoindre Bolitho sur la crête.

— J'ai fait l'appel, monsieur, tout le monde est là.

Bolitho lui fit signe qu'il avait compris. Des dizaines de questions se pressaient dans sa tête : avait-on vérifié que les armes étaient déchargées pour éviter un départ intempestif, malgré la sanction qui attendait le fautif ? Couzens leur avait-il bien répété à quel point il était vital d'observer le plus grand silence ? Mais il était trop tard, il ne restait plus qu'à faire confiance aux marins. Bolitho les sentait présents derrière lui, aplatis au sol et cramponnés à leurs armes.

Au moins n'y avait-il pas de lune. Mais le vent était tombé et ils n'entendaient plus que le bruit régulier des vagues. Conduire les hommes jusqu'à la plage puis à travers l'île en silence n'en serait que plus délicat.

D'Esterre s'était employé à étudier à fond l'îlot et ses défenses, qu'il avait examinées à la lunette sous trois angles différents. Le fort possédait au moins huit grosses pièces et plusieurs canons de plus faible calibre. La garnison, certes affaiblie, devait compter une quarantaine d'hommes, mais une douzaine aurait suffi à repousser une attaque frontale sans trop de peine. C'était miracle qu'un chasseur ou un éclaireur ne fût pas tombé par hasard sur un fusilier. L'endroit paraissait pourtant désert, ils n'avaient vu personne en dehors de quelques hommes sur l'île et des gens du lougre.

L'officier français était probablement allé au fort, mais pour quoi faire ? Mystère.

— Mr. Quinn est là avec ses hommes, siffla Stockdale entre ses dents.

— Parfait.

Pauvre Quinn, il avait l'air d'un mort, et pourtant rien n'avait encore commencé.

— Dites-lui de se tenir prêt.

Bolitho observait toujours le lougre à la lunette, mais il ne se passait rien à bord. Aucune lumière pour trahir son existence, les chansons à boire s'étaient tues depuis déjà plusieurs heures.

Quelqu'un lui toucha l'épaule.

— Maintenant, lui dit l'éclaireur canadien.

Bolitho se leva et le suivit dans la pente escarpée qui descendait vers la mer. Le sable et les cailloux partaient sous ses pieds, la sueur lui dégoulinait sur le torse. Il avait l'impression de se jeter tout nu sur une rangée de mousquets qui allaient les hacher menu.

Mais il était trop tard pour penser à tout cela.

Ils poursuivirent leur progression, les hommes sur les talons du guide. Bolitho les voyait tous un par un : Rowhurst, le canonnier, Koutbi, l'Arabe aux yeux fous, Rabbett, voleur de bas étage à Liverpool, qui s'était engagé pour échapper à la corde.

Ils distinguaient mieux à présent le bruit de la mer, ce qui leur donnait au moins l'impression de rejoindre un univers plus familier.

Ils firent halte derrière quelques buissons desséchés par le soleil et Bolitho en profita pour vérifier leur position. Du haut de la colline, les buissons lui avaient paru plus grands. Les marins se mirent à couvert, c'était le dernier abri possible jusqu'au mur d'enceinte.

— Dites-leur donc qu'y a des cordes pour déhaler le ponton, murmura le Canadien.

Penché en avant, il mâchonnait quelque chose en examinant la petite plage en pente.

Bolitho aperçut à son tour les grands poteaux qui servaient à fixer les cordages. Il fallait prier le ciel que leurs calculs de marée fussent exacts. Si le bac avait été tiré trop loin à terre, il faudrait une année pour le déplacer. Il se souvenait des deux gros canons qu'il avait observés, pointés sur la terre ferme et le passage ; la garnison ne leur laisserait pas trop le temps d'avoir des regrets.

Paget avait sans doute trouvé un bon point d'observation pour observer leur progression. Mais ce n'était pas le moment de perdre la tête.

Leur guide se débarrassa de sa veste en peau de buffle.

— J'veais aller faire un tour par là-bas, déclara-t-il comme s'il parlait de la pluie et du beau temps ; si vous n'entendez rien, suivez-moi.

Bolitho s'approcha pour lui toucher amicalement l'épaule, qui était couverte de graisse. Il lui fit un sourire mais dut se forcer un peu :

— Bonne chance.

L'éclaireur quitta les buissons et se dirigea sans trop se presser vers la plage. Bolitho comptait les pas, quatre, cinq, six... mais le Canadien avait déjà disparu.

Les sentinelles du fort avaient des tours de garde de trois heures, sans doute parce que la garnison manquait de monde. Avec un peu de chance, les défenseurs n'en seraient que plus fatigués.

Les minutes passaient. Bolitho crut à plusieurs reprises entendre un bruit anormal : s'ils allaient donner l'alarme ?

— Le délai doit être passé, lui murmura Rowhurst, qui avait sorti son grand coutelas, je pense que tout va bien.

Bolitho se tourna vers lui. Etait-il réellement si confiant ? Ou bien jugeait-il que le lieutenant était en train de perdre son calme et essayait-il seulement de lui secouer les puces ?

— Non, attendons encore une minute – il regarda Couzens : Allez dire à Mr. Quinn de se tenir paré.

Il repassa rapidement tout dans sa tête : les échelles étaient-elles prêtes, correctement emmitouflées ? Quinn avait dû s'en occuper, il avait certainement vérifié.

— Vous vous occuperez de la bosse bâbord, fit-il à Rowhurst, puis à Stockdale : Nous nous chargerons tous les deux de tribord.

Les marins s'étaient répartis en deux groupes qui se dirigèrent vers les deux énormes poteaux puis vers les cordages qui y étaient suspendus. Vaille que vaille, les hommes entrèrent dans le courant jusqu'à la taille. L'eau paraissait glacée, après la chaleur qu'ils avaient dû endurer. Bolitho empoigna un cordage

enduit de graisse qui lui rappela l'épaule de l'éclaireur et entreprit d'avancer jusqu'au ponton.

Les hommes avaient été soigneusement choisis. On entendait des grognements, des ahans. Bolitho tremblait sous l'effort.

Ils atteignirent enfin le pont mal dégrossi du bac et restèrent là à attendre, les yeux ronds, essayant de percer la nuit.

L'éclaireur sortit de l'obscurité.

— C'est fait, annonça-t-il d'une voix traînante, i's'est mêm pas réveillé.

Bolitho poussa un grand soupir. Il n'y avait pas besoin d'en dire plus. Cette malheureuse sentinelle avait dû s'assoupir et se faire réveiller par une lame qui commençait de lui trancher proprement la gorge.

— Rowhurst, vous savez ce que vous avez à faire. Allez rechercher les autres, nous allons laisser le bac dériver dans le courant.

— Bien, monsieur, j'y vais.

Bolitho escalada précautionneusement la rampe d'accès à l'île et se cogna dans le bras de la sentinelle qui gisait au bord de l'eau. Il essaya de rassembler ses souvenirs, de se rappeler tout ce qu'il avait pu observer si longuement. Le fort se dressait à l'autre extrémité de l'île, à environ un demi-mille. Les sentinelles, à supposer qu'elles fussent occupées à surveiller quelque chose, devaient surtout s'intéresser à l'accès par la mer et elles avaient de nombreuses raisons de ne pas trop s'en faire. À voir le temps qu'avait mis le lougre pour passer la pointe, même en tirant à l'aveuglette, les canons auraient réduit en miettes n'importe quel bâtiment de guerre. Aucun individu sensé n'aurait imaginé une attaque par la terre, même avec des embarcations.

— Il bouge, fit Stockdale d'une voix enrouée.

Le bac entrait lentement dans l'eau, ils avaient du mal à le distinguer de la terre.

Bolitho se dirigea vers le fort et ses hommes se dispersèrent en tirailleurs de chaque côté. Maintenant, il se sentait vraiment

seul, personne ne pourrait venir lui prêter main-forte si les choses tournaient mal.

Après avoir progressé à tâtons quelque temps, ils découvrirent une ravine et s'y glissèrent avec soulagement. Bolitho appuya sa lorgnette sur la banquette de sable, essayant de découvrir quelques signes de vie. Mais rien ne bougeait, ni sur l'île ni dans le fort. La construction d'origine, détruite depuis longtemps, avait été érigée pour défendre les premiers colons contre les Indiens. Ces aventuriers téméraires auraient bien ri en les voyant.

Au bout de ce qui lui sembla être une éternité, un matelot lui glissa :

— Mr. Couzens arrive, monsieur.

Accompagné de l'éclaireur, Couzens se laissa tomber dans le trou, à bout de souffle.

— Mr. Quinn est passé, monsieur, ainsi que le capitaine D'Esterre avec la première section de fusiliers.

Bolitho respirait, à présent : quoi qu'il advînt désormais, il n'était plus seul. Le bac avait dû retraverser et, avec un peu de chance, d'autres fusiliers allaient bientôt débarquer.

— Prenez deux hommes avec vous et allez vous assurer des deux embarcations qui se trouvent sur la plage. Je veux qu'elles restent sous bonne garde, dans le cas où nous devrions nous retirer en catastrophe.

Le jeune homme l'écoutait avec la plus grande attention.

— Allez-y.

L'aspirant se glissa hors du trou avec deux marins. C'était toujours un souci de moins, Couzens ne risquait pas grand-chose.

Le premier détachement de fusiliers, divisé en deux sections, progressait lentement vers les portes du fort. Le reste devait être en train de débarquer pour couvrir l'attaque ou une éventuelle retraite.

Bolitho supposait que Probyn était resté avec le major, ne serait-ce que pour être sûr qu'on ne l'oublierait pas lorsque le feu de l'action serait passé.

Une nouvelle silhouette se glissa dans la cuvette : l'aspirant de Quinn qui tremblait, tant il était excité.

— Alors, monsieur Huyghue ?

Bolitho se souvint brusquement de Sparke, tel qu'il se comportait au combat, calme, détaché. Voilà qui était plus facile à dire qu'à faire.

— Vos hommes sont-ils parés ?

— Oui, monsieur, lui répondit Huyghue, avec les échelles et les grappins. Mr. Quinn dit qu'il ne va pas tarder à faire jour.

Bolitho regarda le ciel : fallait-il que Quinn se sentît mal à son aise pour avoir fait pareille remarque à son aspirant !

— Oui, nous n'allons plus tarder.

Il se leva et ouvrit sa chemise. Combien de fois encore tout cela allait-il recommencer, combien de fois avant que vînt son tour de tomber pour ne jamais se relever ?

— Suivez-moi, ordonna-t-il sèchement.

Il ne reconnaissait pas le son de sa propre voix.

— Monsieur Huyghue, restez ici et faites bonne garde. Si nous sommes repoussés, vous irez rejoindre Mr. Couzens aux embarcations.

Huyghue dansait d'un pied sur l'autre comme s'il avait été sur des charbons ardents.

— Et après, monsieur ?

Bolitho le regarda droit dans les yeux :

— Eh bien, il vous faudra vous débrouiller tout seul, car j'ai bien peur qu'il n'y ait plus personne pour vous donner le moindre conseil !

Rabbett ricana : comment pouvait-on rire à une aussi piètre plaisanterie ?

Il se dirigea vers le fort, distant d'une encablure, mais qu'il avait encore du mal à distinguer clairement. Le vent lui rafraîchissait agréablement le visage. Quinn devait être caché quelque part sur le chemin.

Un homme se leva soudain devant lui et le mit en joue, mais baissa son arme en reconnaissant le détachement.

Quinn l'attendait, comme convenu avec ses hommes, près des échelles. Il était visiblement tendu.

Bolitho pointa sa lunette.

— Je ne vois rien, tout paraît calme, très calme même. À mon avis, ils doivent se fier à la sécurité que leur donne l'accès

au mouillage et à la sentinelle que nous avons surprise près de la plage.

Quinn ne cessait pas de s'agiter.

— Crochez dedans, James, nos hommes comptent entièrement sur nous — il se força à sourire : Il faut bien gagner sa solde, non ?

Rowhurst émergea de l'obscurité.

— Paré, monsieur — et, jetant un regard à Quinn : Aucun salopard sur le parapet.

Bolitho fit face au fort et bougea le bras. Les silhouettes allongées se levèrent à son ordre, il n'y avait plus moyen de revenir en arrière.

On approcha les échelles du mur qu'il avait choisi et les marins vinrent se regrouper de chaque bord. Avec leurs couteaux et leurs haches d'abordage, ils évoquaient assez bien de vieux guerriers normands que Bolitho avait vus représentés sur une vieille broderie, à Bodmin. Il prit Quinn par le poignet à lui faire mal.

— Nous ne savons pas sur quoi nous allons tomber, James, mais nous devons à tout prix réussir à ouvrir les portes, vous m'entendez ?

Il se forçait à parler lentement, en dépit de tout ce qui bouillonnait dans sa tête : il fallait impérativement que Quinn parvînt à dominer la situation.

— Oui, monsieur, ça ira, fit Quinn.

— Non, fit Bolitho en relâchant son étreinte : Dick.

— Oui, Dick, se reprit Quinn en le regardant avec toute la misère du monde dans les yeux.

Les marins s'affairaient à dresser la première échelle, une seconde était prête.

Bolitho s'assura que sa dragonne était fermement fixée au poignet et courut vers la première échelle, suivi de Stockdale.

Quant à Rowhurst, il s'impatientait en attendant Quinn.

— Allez, fit-il en lui tapant sur le bras, venez !

Quinn se décida enfin et courut lui aussi à la seconde échelle dressée au milieu des étoiles. Le parapet était tout noir.

Bolitho se hissa sur les planches mal taillées et parvint enfin à se rétablir au sommet du rempart. L'opération ressemblait

assez à une prise à l'abordage, n'eût été cette immobilité impressionnante.

Il saisit une rambarde et commença à progresser. Il dépassa un pierrier, les doris devaient se trouver dans cette direction-là. Ses poumons lui faisaient mal, il aperçut l'encorbellement qui surplombait l'entrée. L'endroit sentait la cuisine, le feu de bois, des odeurs de chevaux et d'hommes, bref, tous les relents que répand une garnison entassée dans un espace réduit.

Il s'effaça devant le matelot Rabbett qui laissa tomber sa hache sur ce que Bolitho prit pour un sac. C'était une sentinelle, ou plus simplement, un homme qui était monté prendre l'air sur le parapet. Le coup, lancé avec une force terrifiante, le laissa sans respiration.

Mais ce choc eut au moins le mérite de lui faire retrouver ses esprits et il accorda plus d'attention à ce qu'il faisait. De la main, il toucha le haut d'une échelle : les portes n'étaient plus qu'à quelques yards.

— Je m'en occupe, monsieur, fit Stockdale.

Bolitho essayait bien de distinguer son visage, mais il faisait vraiment trop sombre.

— Nous y allons ensemble.

Le reste du détachement se hissait encore sur le rempart, quelques hommes étaient déjà arrivés en haut et se tenaient à plat ventre sur le parapet. Bolitho et Stockdale entreprirent prudemment de descendre une échelle aux marches inégales.

À l'autre extrémité du même mur, Quinn et ses hommes s'avançaient vers la tour de guet afin de couvrir Bolitho si la garde se réveillait.

Et dire que toute cette aventure était née dans l'esprit du contre-amiral Coutts, à des milles de là !... Maintenant, ils étaient dans la place, alors que Bolitho était persuadé qu'ils se feraient contre – attaquer avant même d'avoir trouvé un endroit où se cacher. Tout était siridiculement facile que cela en devenait presque énervant.

Il tâta le sol du bout de son soulier, il était dans la cour. Sans les voir distinctement, il percevait vaguement la présence de bâtiments bas et d'écuries. En levant les yeux pourtant, il

voyait très nettement la tour de guet et son mât de pavillon qui se détachaient sur le ciel pâle.

Stockdale lui toucha le bras pour lui montrer une petite construction qui s'avancait devant le portail. On apercevait une faible lueur par la fenêtre à travers les volets clos. C'est sans doute là que se tenait la relève entre deux tours de garde.

— Venez, murmura-t-il.

Le centre de la cour n'était qu'à quelques pas, que Bolitho compta un par un comme si sa vie en dépendait. Les portes étaient verrouillées par une lourde barre de bois coincée dans des ferrures, rien de plus. Stockdale, lâchant son couteau, fit porter tout son poids à un bout tandis que Bolitho surveillait la cabane.

Et c'est alors que Stockdale parvenait enfin à soulever la barre que tout se précipita. Un cri terrifiant, qui se transforma en hurlement de douleur brutalement coupé. On aurait dit une porte qui claque.

Pendant quelques secondes, il ne se passa plus rien puis ils entendirent des cris, des bruits de pas.

— Ouvrez, cria Bolitho, ouvrez tout de suite !

Des coups de feu partaient dans tous les sens, des balles venaient se ficher dans le bois ou allaient se perdre du côté de l'eau. Il était facile d'imaginer la panique qui s'était emparée de la garnison.

Un rai de lumière filtra de la cabane, des silhouettes se précipitèrent sur lui, un homme qui faisait feu de son mousquet se fit renverser par ses camarades qui chargeaient comme des fous, à moitié nus.

Quelqu'un cria :

— Chargez, les gars, feu à volonté !

Ensuite ce fut le choc des armes blanches ; les cris tournèrent aux hurlements puis aux clamours désespérées. Aucun des hommes de Bolitho n'avait eu seulement le temps de tirer.

Un homme fonça sur lui, baïonnette en avant, mais il réussit à dévier l'assaut et le sabra violemment. Son adversaire s'effondra en hurlant aux pieds de Stockdale.

— A moi, du *Trojan* ! cria Bolitho.

D'autres voix crièrent, puis le grand vantail s'ouvrit sous les acclamations. Stockdale projeta la grande barre sur le côté et elle vint se ficher comme une lance gigantesque au milieu des silhouettes confuses qui se pressaient du côté de la cabane.

Mais des renforts arrivaient de l'autre côté de la cour et le combat retrouva un semblant d'ordre. On entendait des commandements, la salve qui suivit tua deux marins qui tombèrent du parapet comme des poupées de chiffon.

Stockdale donna un grand coup de couteau en travers de la poitrine à un homme, puis se retourna à temps pour en faire autant à un second qui attaquait Bolitho.

Koutbi, le marin arabe, se précipita dans la mêlée, sa grande hache en avant, hurlant comme un démon. Il ne pensait apparemment qu'à une seule chose : trouver quelqu'un à massacer.

Un matelot, crachant le sang, s'écroula devant Bolitho. Les hommes de Quinn se battaient à l'arme blanche avec les gardes qui occupaient la tour de guet, mais ils durent peu à peu reculer en direction de la porte.

Et les cliquetis continuaient. Bolitho ne sentait plus son bras. Il hacha une silhouette en uniforme qui avait émergé du sol juste devant lui. Son adversaire, qui se battait bien et faisait preuve d'une belle détermination, prenait lentement le dessus, l'obligeant à reculer.

Bolitho se sentait étrangement lucide ; insensible à toute chose, il n'avait pas davantage peur. Voilà, le moment était sans doute venu, sa chance était partie, c'était le début de la fin.

Il parvint à bloquer sa garde contre celle de son adversaire, mais ses forces l'abandonnaient. Il entendait vaguement Stockdale qui criait en essayant de venir à son secours.

Mais son instinct lui disait que, cette fois-ci, il n'y aurait aucune aide. Il aperçut pourtant un pistolet pendu au ceinturon de l'ennemi. Dans un élan désespéré, il se jeta en avant, lui sauta dessus et appuya sur la détente.

Le départ lui arracha l'arme des mains, et l'homme s'écroula ; la balle lui était entrée dans le ventre comme du plomb fondu.

Bolitho leva son sabre et repoussa le cadavre, puis baissa son arme. Il aurait été plus humain de l'achever, mais il ne put s'y résoudre.

Le deuxième vantail s'ouvrit tout grand, il aperçut l'éclair des baïonnettes et des baudriers blancs dans la fumée des mousquets : les fusiliers faisaient irruption dans le fort.

Il n'y avait plus que quelques poches de résistance, des poignées d'hommes qui préférèrent se faire tuer dans un souterrain et sur le parapet. Quelques-uns essayèrent bien de se rendre, mais ils furent abattus dans la folie ambiante par les fusiliers victorieux. D'autres réussirent à s'échapper par les portes, pour se jeter sur les mousquets du cordon que Paget avait établi à l'extérieur.

Probyn se traînait au milieu des cadavres et des prisonniers mains en l'air. Il aperçut Bolitho et grogna :

— C'a été juste.

Bolitho s'était affalé contre un râtelier à chevaux, essayant de reprendre une respiration normale. Il avait mal partout. Il vit que Probyn claudiquait et réussit à articuler :

— Etes-vous blessé ?

— Ce n'est rien, répondit Probyn d'une voix pincée, des imbéciles m'ont cogné avec leur échelle ! Ils auraient pu me casser la jambe !

Quand on voyait le spectacle, tous ces morts, autant de souffrances, sa remarque était si absurde que Bolitho avait envie d'en rire. Mais il savait que, s'il se laissait aller, il ne pourrait plus s'arrêter.

D'Esterre sortit de derrière l'écurie.

— Le fort est tombé, tout est terminé.

Il prit son chapeau que lui tendait un fusilier et l'épousseta contre sa jambe.

— Ces démons avaient pointé une pièce chargée sur le gué. S'ils avaient été prévenus, nous nous serions fait massacrer, à l'aller et au retour !

Rowhurst attendait patiemment que Bolitho se rendît compte de sa présence.

— Nous avons perdu trois hommes, monsieur — il montra du pouce la tour : Et nous avons deux blessés graves.

— Et Mr. Quinn ? lui demanda calmement Bolitho.

Rowhurst se renfrogna :

— Il va tout à fait bien, monsieur.

Que cachait ce ton ? Bolitho aperçut Paget qui arrivait avec d'autres fusiliers à la grande porte. Il décida de garder cette question pour plus tard.

Paget observa les hommes qui s'activaient dans tous les sens et dit sèchement :

— Où est le commandant du fort ?

— Il était absent, monsieur, répondit D'Esterre, mais nous avons capturé son second.

— Ça fera l'affaire, déclara Paget, conduisez-moi chez lui — et à Probyn : Dites à vos gens de pointer deux grosses pièces sur le lougre. S'il essaye de mettre à la voile, vous l'en dissuaderez, compris ?

Probyn salua et fit entre ses dents :

— Ça, pour sûr, il passera un fier quart d'heure !

Rowhurst était déjà parti inspecter les embrasures, avec l'œil du professionnel.

— Je m'occupe du lougre, monsieur.

Et il s'en alla, hélant des hommes, heureux de faire enfin quelque chose dont il comprît le sens.

L'homme sur lequel Bolitho avait tiré à bout portant poussa un grand cri et rendit l'âme. Le lieutenant resta un long moment à contempler pensivement celui qui avait essayé de le tuer.

Un fusilier du *Trojan* traversait la cour. Il avait visiblement du mal à dissimuler sa joie :

— Vous d'mande bien pardon, m'sieur, mais un de nos jeunes messieurs a fait un prisonnier !

Couzens arrivait par la grande porte en compagnie de deux marins. Un homme marchait devant, l'officier français apparemment. Il avait son manteau sur le bras et balançait négligemment son chapeau, comme s'il était à la promenade.

— Il essayait de rejoindre les embarcations ! s'exclama Couzens. Il nous a couru dans les bras !

Il se pavait comme un coq, visiblement très fier de son exploit.

Le Français regarda successivement Bolitho puis Probyn.

— Non, messieurs, je puis vous l'assurer, je ne courais pas ! Je cherchais seulement à profiter des circonstances – il s'inclina profondément : Lieutenant Yves Contenay, pour vous servir.

— Vous êtes en état d'arrestation, lui jeta Probyn.

Le Français eut un petit sourire :

— Non, je ne pense pas. Je commande ce bâtiment et je suis venu ici pour... – il haussa les épaules : Non, cela n'a pas d'importance.

Mais, levant les yeux, il découvrit les marins qui s'activaient avec leurs anspects autour des canons pour les pointer sur son bâtiment. Et pour la première fois, il parut soudain inquiet.

— Je vois, reprit Probyn. Aucune importance. Bien, j'attends de vous que vous ordonniez à vos hommes de ne pas essayer de fuir ni de saborder leur bâtiment. Si tel était le cas, je tirerais dessus sans pitié.

— Je vous crois volontiers – Contenay se tourna vers Bolitho, lui tendit les mains : Mais vous devez me comprendre, moi aussi, j'ai mes ordres.

Bolitho était mort de fatigue. Il le regarda dans les yeux :

— Votre lougre contenait de la poudre à canon, n'est-ce pas ?

Le Français fronça les sourcils :

— *Lugger*² ? – il hocha enfin la tête : Ah, oui ! je vois, lougre... – il haussa les épaules : Oui, c'est exact et, si vous tirez dessus, boum !

— Restez avec lui, ordonna Probyn, je vais aller rendre compte au major.

— Bien joué, fil Bolitho à Couzens.

Le Français sourit :

— Oui, vraiment bien joué.

Bolitho observait les cadavres que l'on sortait de l'entrée et de la cabane. Deux prisonniers en uniforme bleu et blanc s'activaient avec des seaux et des balais pour effacer les traces de sang.

² « Lougre », en anglais.

— Vous savez, reprit-il à l'adresse du Français, on va vous interroger sur votre cargaison, m'sieur. Mais vous vous en doutiez certainement.

— Oui, je suis en mission officielle, et aucune loi ne vous autorise à m'arrêter. Mon pays respecte la révolution, il ne respecte pas votre oppression.

— Et bien entendu, rétorqua Bolitho, irrité, il n'en escompte aucun bénéfice ?

Mais ils se mirent à rire tous deux comme des conspirateurs, tandis que Couzens, à qui ils étaient ainsi une partie de son triomphe, ne savait plus trop que penser.

Nous ne sommes que deux lieutenants, songeait Bolitho, deux lieutenants pris dans la tourmente d'une révolte et d'une guerre. Mais il avait du mal à détester ce Français-là.

— Je vous suggère de ne rien faire qui puisse irriter le major Paget.

— Vous avez raison — Contenay se frotta le nez : Vous aussi, vous avez des officiers comme ça ?

Probyn revenait avec une escorte.

— Où avez-vous donc appris à parler un si bon anglais, m'sieur ?

— J'ai vécu longtemps en Angleterre — il fit un large sourire : Cela me sera peut-être utile un jour !

— Conduisez-le chez le major ! aboya Probyn.

Il regarda le prisonnier s'éloigner et ajouta sur le ton de la colère :

— Vous auriez dû l'abattre, monsieur Couzens ; tandis que, comme ça, il sera échangé contre l'un des nôtres, par l'enfer ! Je déteste ces corsaires et, si cela ne tenait qu'à moi, je les pendrais tous, les leurs comme les nôtres !

— Regardez ce pavillon, monsieur ! dit Stockdale.

Paget avait ordonné d'envoyer les couleurs de la garnison comme à l'habitude, ce qui paraissait assez judicieux. Il n'y avait aucune raison de donner à la terre comme à la mer une indication sur ce qui s'était passé tant qu'ils n'avaient pas achevé la besogne.

Il comprenait pointant ce que Stockdale voulait dire. Au lieu de pendouiller lamentablement, le pavillon flottait au vent vers

la mer. Le vent avait totalement changé de direction au cours de la nuit, ils avaient été trop occupés jusqu'ici pour s'en rendre compte.

— Le *Spite* ne pourra pas approcher de la côte, conclut sobrement Stockdale.

— Mais non, le reprit Probyn, il changera encore, vous verrez !

Bolitho tourna le dos à la mer pour observer le flanc de la colline où il était resté à cuire au soleil avec Couzens. Vu du fort, le paysage était totalement différent, un méli-mélo sombre.

— Peut-être, répondit-il, mais en attendant, c'est nous qui sommes assiégés !

Le major Paget était assis à une table de fortune et regardait ses officiers épuisés d'un air narquois.

Les rayons du soleil pénétraient dans la chambre du commandant du fort. À travers une meurtrière, Bolitho apercevait les arbres du bord de mer et une petite langue de sable.

On était au milieu de la matinée, et nul n'était encore venu leur rendre visite, ami ou ennemi.

Cela ne voulait pas dire qu'ils étaient restés sans rien faire, bien au contraire. Depuis qu'ils avaient capturé cet officier, Probyn était parti avec un détachement de fusiliers pour s'assurer du lougre.

À son retour, il avait décrit à Paget le contenu de la cargaison : de la poudre des Antilles en pontée, des mousquets français, des pistolets et divers équipements militaires.

— Voilà une prise de taille, observa Paget, et qui ne va pas arranger les affaires de Washington, vous pouvez m'en croire. Si l'ennemi vient nous attaquer avant l'arrivée des secours, il est probable qu'il essaiera de couler le lougre s'il ne parvient pas à le reprendre. En tout cas, je ne veux pas qu'il tombe entre ses mains.

Dehors, on entendait des hommes qui marchaient au pas cadencé, les hurlements des sous-officiers. L'hypothèse de Paget semblait totalement sensée. Ils allaient devoir raser Fort Exeter de fond en comble, avec tout ce qui y avait été accumulé depuis

des mois. Mais cela prendrait un certain temps, et l'ennemi n'allait probablement pas attendre longtemps avant de contre-attaquer.

— C'est moi qui commande cette opération, souligna Paget comme pour parer à une éventuelle contestation. C'est donc à moi qu'il incombe de désigner un équipage de prise pour le lougre, qui devra rallier New York sans délai ou rendre compte à un bâtiment du roi s'il en croise un.

Bolitho dressa l'oreille. Le lougre était armé d'un équipage d'indigènes recrutés en Martinique par les autorités françaises. Et il n'était pas difficile de comprendre pourquoi on avait choisi un homme comme le lieutenant Contenay pour assumer un commandement aussi dérisoire : il était à cent coudées au-dessus de bien des officiers qu'il avait connus, et semblait taillé sur mesure pour ce genre de mission. Après tout, il n'était pas si facile que cela de faire toute cette route depuis la Martinique pour arriver dans un mouillage aussi mal cartographié.

Mais enfin, même avec une cargaison aussi désagréable, ce petit commandement le changerait agréablement de sa situation présente. Et une fois qu'il serait à New York, il se passerait encore un bon bout de temps avant que le *Trojan* réapparût et le récupérât. Une frégate, peut-être ? La perspective n'était pas pour lui déplaire.

Mais, lorsqu'il entendit Paget qui poursuivait, il crut avoir mal compris.

— Mr. Probyn va prendre le commandement, il embarquera quelques-uns des blessés les plus légers pour surveiller l'équipage.

Bolitho se retourna, il était sûr que Probyn allait violemment protester, et pourtant... Après tout, Probyn pouvait très bien ressentir les choses exactement comme lui. Partir à bord d'une prise, aller se présenter en personne chez le commandant en chef dans l'espoir de recevoir une belle récompense et peut-être une promotion à la clé ?...

Probyn était obsédé par une chose : il n'avait touché ni à un verre de vin ni à une goutte de brandy depuis longtemps, même après la prise du fort. Et il n'était pas assez fin pour voir plus loin qu'une chose : la perspective d'une entrée triomphale à

Sandy Hook. La pensée que d'aucuns trouveraient ridicule de voir un officier aussi ancien commander un bâtiment si ridiculement petit ne l'effleurait pas davantage.

Probyn se leva, son air avantageux en disait plus que tous les discours.

— Je vais mettre vos ordres par écrit, continua Paget, à moins que... — il jeta un coup d'œil à Bolitho : À moins que vous n'ayez changé d'avis ?

— Pas du tout, monsieur, rétorqua Probyn, c'est mon droit le plus strict.

— Si j'en décide ainsi, fit le major (haussement d'épaules), allons-y comme ça.

— Je suis désolé, Dick, lui souffla D'Esterre, mais je suis content que vous restiez des nôtres.

Bolitho essaya de sourire.

— Merci bien. Mais je crois que ce pauvre Probyn s'expose à se retrouver sans tarder sur le *Trojan*, car il risque fort de rencontrer un bâtiment dont le capitaine aura d'autres idées que lui sur le sort de sa cargaison.

Les yeux de Paget étincelaient :

— Lorsque vous aurez terminé, messieurs !

— Et que faisons-nous du lieutenant français, monsieur ? demanda D'Esterre.

— Il reste ici, le contre-amiral Coutts sera ravi de l'interroger avant que les autorités mettent la main dessus à New York — puis, avec un bref sourire : Si vous voyez ce que je veux dire...

Et il se leva, époussétant quelques grains de sable qui salissaient sa manche.

— Retournez à vos devoirs et assurez-vous que les hommes restent en alerte.

Probyn attendait Bolitho derrière la porte.

— A présent, vous êtes le plus ancien — en dépit de la fatigue, il avait les yeux brillants : Je vous souhaite bonne chance au milieu de cette populace !

Bolitho le fixa d'un air impassible. Probyn n'était pas bien plus vieux que lui, mais sur le moment, il faisait presque aussi âgé que Pears.

— Pourquoi tant d'amertume ? fit-il enfin.

Probyn renifla.

— Je n'ai jamais eu ma chance, ni le soutien d'une famille pour me pousser – il brandissait le poing : Je suis sorti de rien, je me suis hissé à la force du poignet. Vous vous dites que j'aurais dû vous recommander pour prendre le commandement de ce lougre, hein ? Et qu'est-ce qu'un lieutenant aussi ancien que moi peut avoir à foutre d'un vulgaire briseur de blocus français, c'est ça, c'est bien ce que vous pensez ?

Bolitho soupira : décidément, Probyn était plus subtil qu'il ne croyait.

— Oui, c'est ce que je me suis dit.

— Lorsque Sparke a été tué, mon tour est arrivé. J'ai saisi ma chance et j'ai l'intention d'en profiter au maximum, vous me comprenez ?

— Je comprends.

Et Bolitho détourna les yeux, incapable de supporter plus avant le spectacle de cet homme torturé.

— Vous allez attendre que les secours arrivent, et lorsque ce sera fait, vous direz de ma part à ce fichu Cairns et à tous ceux que ça intéresse que je n'ai pas l'intention de remettre les pieds à bord du *Trojan* ! Mais si jamais je monte à bord, j'entends être salué au sifflet, comme tout capitaine et parce que j'en ai le droit !

Et il tourna les talons.

Pitié ou pas, Bolitho fut tout de même retourné en voyant que Probyn ne prenait pas la peine de dire un mot en partant à ceux qu'il laissait derrière lui ni de faire une petite visite aux mourants qui auraient rendu l'âme avant qu'il eût mis les voiles.

D'Esterre le rejoignit sur le parapet et regarda Probyn qui se dirigeait vers la plage pour prendre le canot.

— Je prie Dieu qu'il ne se remette pas à picoler, Dick. Avec un bateau chargé de poudre à ras bord et un équipage d'indigènes effarouchés, la traversée risque de ne pas être triste si George retombe dans son passe-temps favori !

Son sergent l'attendait et il s'en fut.

Bolitho descendit les marches pour retrouver un Quinn adossé contre un mur. Il était chargé en principe de superviser

la collecte des armes et des poires à poudre, mais dans la pratique laissait ses hommes en faire à leur guise.

— Vous avez entendu ce que vient de dire le major Paget, lui dit Bolitho. J'ai déjà quelques petites idées, mais j'aimerais bien savoir ce qui s'est passé ce matin à l'aube, lorsque nous avons attaqué.

Il se tut. Il entendait encore les cris horribles, les décharges de mousquets.

— Un homme est sorti de la tour, répondit Quinn d'une voix précipitée, nous étions tous tellement occupés, nous regardions les portes en essayant d'ajuster les sentinelles. Et cet homme est sorti du néant. J'étais le plus proche, j'aurais très bien pu le sabrer sans problème — il haussa les épaules : Il était tout jeune, il était nu jusqu'à la taille et portait un seau. J'ai cru qu'il descendait aux cuisines pour aller chercher de l'eau, il était sans armes.

— Et alors ?

— Nous sommes restés là à nous regarder ; je ne sais pas lequel était le plus surpris des deux. J'avais ma lame sur son cou, il suffisait d'un geste, d'un seul, mais je n'ai pas pu — il leva les yeux, l'air désespéré : Il a compris, nous sommes restés comme ça jusqu'à ce que...

— Rowhurst, c'est cela ?

— Oui, au poignard. Mais c'était trop tard.

— Je pensais bien qu'on était cuits, fit Bolitho.

Il se souvenait de ce qu'il avait ressenti lorsque, pour assurer son salut, il avait abattu celui qui essayait de le tuer.

— J'ai bien vu la lueur qui passait dans les yeux du canonnier, reprit Quinn. Il me méprise et la rumeur va se répandre à bord comme une tramée de poudre. Je ne pourrai plus jamais exiger d'eux qu'ils me respectent, après cela.

Bolitho passa lentement les doigts dans sa tignasse.

— Il faut tout de même persévéérer, James.

Il avait du sable dans les cheveux, un bain ou une baignade lui auraient fait du bien.

— Pour le moment, remarqua-t-il, nous avons à faire.

Il vit que Stockdale et quelques marins les regardaient.

— Prenez ces hommes et allez jusqu'au bac. Vous le conduirez en eau profonde.

Et, lui prenant le bras, il ajouta :

— Pensez à eux, James, c'est à vous de leur dire ce qu'ils doivent faire.

Quinn se dirigea d'un pas nonchalant vers les hommes qui l'attendaient. Au moins, songea Bolitho, avec Stockdale, tout se passera bien.

Un officier marinier lui dit en se grattant le front :

— Nous avons forcé la serrure du magasin principal, m'sieur.

Il attendait une réponse, avec de bons yeux de chien de berger.

Bolitho était trop occupé à remettre en ordre ses pensées, son corps et son esprit étaient également épuisés. Mais il fallait se ressaisir, c'est lui qui était dorénavant responsable des marins, comme Probyn l'avait souligné.

— Très bien, fit-il enfin, je vais aller voir ce que vous avez découvert.

Il fallait encore enclouer tous les canons, sortir les réserves de poudre à l'air libre avant de faire sauter le fort en mettant le feu à la soute à munitions. Bolitho jeta en passant un regard aux écuries : elles étaient vides, Dieu soit loué. Il n'y avait plus de chevaux dans le fort, ce qui leur éviterait au moins de devoir les massacer pour interdire à l'ennemi de les récupérer. Et les marins ne l'auraient certainement pas supporté : ils voulaient bien mourir, se faire blesser, endurer des coups de fouet, mais faire du mal à des chevaux, non, jamais ! Un jour, à Plymouth, Bolitho avait vu un bosco fendre la tête d'un homme qui avait donné un coup de pied à un chien.

Les fusiliers s'activaient dans tous les coins, enfin dans leur élément. Ils préparaient des mèches lentes, entassaient des tonneaux de poudre, traînaient les pièces de petit calibre pour les regrouper près des portes.

Ce travail n'était pas à moitié terminé que le ponton avait été poussé en eau profonde. Du haut du parapet, Bolitho observa les hommes qui sectionnaient les bosses et brisaient les rampes d'accès à la hache. Quinn était un peu plus loin. La

prochaine fois qu'il devra se battre, songea tristement Bolitho, il n'aura peut-être pas autant de chance.

L'aspirant Couzens s'était installé au sommet de la tour avec une lunette et surveillait le mouillage. Bolitho se retourna pour voir le lougre qui appareillait. Des hommes peinaient au cabestan.

Ce même vent contraire qui allait retarder le *Spite* serait au contraire favorable à Probyn, et le lougre aurait tout le temps de se retrouver au large avant la nuit. Non, se disait Bolitho, la pitié n'est jamais le bon motif pour se faire des amis. Mais il gardait un souvenir amer de leurs adieux et, s'ils se revoyaient un jour, rien ne serait jamais plus comme avant.

— Eh bien, vous voilà, Bolitho !

C'était Paget qui le hélait à sa fenêtre.

— Venez donc me voir, que je vous donne vos ordres !

Et Bolitho monta, il se sentait toujours aussi épuisé, cette atmosphère de destruction et de terreur lui collait à la peau.

— Un autre renseignement intéressant, fit Paget, nous savons désormais où l'ennemi se procure une partie de son armement et de ses munitions, hein ? Maintenant, c'est à l'amiral de jouer, conclut-il d'une voix lasse.

Quelqu'un frappa à la porte, on entendait des murmures inquiets.

— Attendez ! fit Paget. Je n'avais pas le choix, pour le lougre. Il vous revenait de droit, à mon avis, puisque c'est vous qui nous avez ouvert les portes du fort — il haussa les épaules : Mais les voies de la marine ne sont pas les mêmes que les miennes et par conséquent...

— Je comprends, monsieur.

— Parfait.

Paget traversa la pièce avec une vigueur inattendue et alla ouvrir la porte.

— Eh bien ?

C'était le lieutenant Fitz Herbert, fusilier du navire amiral.

— Nous avons aperçu l'ennemi, monsieur ! Ils arrivent en suivant la côte !

Les officiers sortirent de la pièce pour aller voir par eux-mêmes. Paget prit la lunette de la sentinelle puis la tendit à Bolitho.

— Le spectacle va certainement vous intéresser, et je suis sûr que Mr. Probyn sera navré de manquer ça !

Un peu agacé par ce sarcasme, Bolitho pointa l'instrument sur le rivage. Il existait sans doute là un chemin qui menait par la côte jusqu'à Charles Town et, sur le chemin, un long serpent bleu et blanc, interrompu çà et là par quelques chevaux et par les taches de canons d'un noir luisant.

Paget croisa calmement les bras. Ses yeux étaient rougis par la fatigue.

— Eh bien voilà, ils arrivent, ils ne se donnent même pas la peine de se cacher, à ce que je vois. Sergent, ordonna-t-il en regardant le mât de pavillon, envoyez les couleurs ! Je vais leur donner quelque chose à se mettre sous la dent !

Bolitho reposa sa lunette. Quinn était toujours en bas, près du bac, inconscient de l'arrivée de cette colonne. Quant à Probyn, il était trop occupé à parer la langue de sable pour remarquer quoi que ce fût, ou bien il s'en moquait totalement.

Il explorait maintenant la ligne d'horizon, mais rien ne venait la briser, pas la moindre voile amie en vue. Il songeait à l'officier français : il avait de la chance, celui-là, sa captivité risquait fort d'être des plus brèves !

— Secouez-vous donc un peu, monsieur ! aboya Paget, faites emporter des pièces jusqu'à l'accès. Vous avez bien un homme qui court vite, j'imagine ? Dites-lui que je veux les avoir chargées jusqu'à la gueule. Ça ne va pas être une partie de plaisir, bon sang de bois !

Bolitho descendit quatre à quatre, mais Paget ajouta encore :

— Je me moque éperdument de ce qu'ils pourraient bien nous promettre ou nous offrir. Je suis venu ici pour détruire ce fort, et avec l'aide de Dieu, nous le détruirons, nom d'une pipe !

Lorsque Bolitho arriva dans la cour, Paget, tête nue, regardait monter au mât l'Union Jack que les fusiliers avaient emporté dans leurs bagages. En passant près d'un groupe de matelots, il en entendit un qui disait à un copain : « T'en fais

pas, Bill, Mr. Bolitho n'a pas l'air plus ému que ça. On va bien arriver à se débrouiller avec. »

Bolitho leur jeta un regard, cette réaction lui réchauffait le cœur en dépit de l'angoisse qu'il ressentait. Voilà ce qu'étaient aussi ces hommes bons à brailler ou à jurer : obéissants, confiants, capables d'un espoir à toute épreuve.

Il alla rejoindre Rowhurst près de la porte :

— Vous avez entendu, j'imagine ?

Le canonnier lui fit un grand sourire :

— Oui monsieur, j'les ai même vus ! On a une véritable armée, rien que pour nous tout seuls !

— Mais au moins, répondit Bolitho, nous avons tout le temps pour nous préparer.

— Oui, monsieur, répondit Rowhurst en regardant d'un air entendu la pile de tonneaux de poudre qui montait dans la cour. Au moins, ils n'auront même pas la peine de nous enterrer, il leur suffira de ramasser les morceaux !

X

COMBAT DE NUIT

Bolitho remonta au sommet de la tour, dans cette pièce où le commandant du fort avait vécu des jours spartiates. Il y trouva Paget et D'Esterre occupés à discuter autour d'une carte.

— Vous m'avez fait demander, monsieur ?

Il avait du mal à reconnaître le son de sa propre voix. Ce n'était plus de la fatigue, mais de l'épuisement. Toute la journée s'était passée en cavalcades d'une urgence à l'autre, avec cette colonne d'uniformes bleu et blanc qui apparaissait de temps à autre au détour d'une pointe. Si elle avait disparu à présent, c'est que la route se divisait sans doute en deux tronçons dont l'un remontait vers l'intérieur des terres.

Paget leva les yeux. Rasé de frais, il avait un uniforme aussi net que s'il sortait du repassage.

— Oui. Ça ne va plus être très long, à présent – il lui montra un siège : Vous avez terminé ?

Bolitho se laissa tomber d'une pièce. *Vous avez terminé ?* Oui, ils en avaient terminé avec cette multitude de tâches épuisantes : enterrer les morts, conduire les prisonniers à un endroit où ils pourraient les garder avec un minimum de monde, vérifier l'état des vivres et des réserves d'eau, entasser de la poudre dans la soute pour l'explosion finale. Ils avaient également traîné deux lourdes pièces de campagne au bout de l'île afin de les pointer sur le gué et la terre.

— Oui, monsieur, tout est terminé, répondit-il enfin, et j'ai fait rentrer tous les marins à l'intérieur du fort, comme vous l'aviez ordonné.

— Parfait !

Paget lui remplit un verre de vin auquel il fit franchir la largeur de la table.

— Prenez donc un peu de ça, il n'est pas trop mauvais. Vous savez, ce n'est finalement qu'une question de bluff : nous en savons beaucoup sur eux et ils ne savent pratiquement rien de nous. Enfin, pour l'instant. Ils verront mes fusiliers, mais rien ne ressemble plus à une tunique rouge qu'une autre tunique rouge. Peu importe, pourquoi l'ennemi devrait-il savoir qu'il a affaire à des fusiliers marins, hein ? Ça peut aussi bien être un détachement qui s'est infiltré à travers leurs lignes, et cela devrait les préoccuper sérieusement.

Bolitho jeta un coup d'œil à D'Esterre, qui ne montrait rien : il en déduisit que c'était lui et non Paget qui avait eu l'idée de dissimuler les marins dans le fort.

Il faut dire que le stratagème était habile : il n'y avait aucune embarcation et nul mieux que le commandant du fort ne savait qu'il était absolument impossible à un gros vaisseau de guerre d'accéder au mouillage sans se faire hacher par ses canons.

Le vent ne semblait pas devoir tourner, il était même plus fort. Toute la journée, la brise avait soulevé la poussière de la colonne qui se dissipait lentement vers la mer comme un panache de fumée.

— Le soleil se couche à peu près dans une heure, reprit Paget, mais je parie qu'on les verra avant la nuit.

À travers l'étroite fenêtre, Bolitho apercevait la colline où il avait fait le guet en compagnie de Couzens. Tout cela lui paraissait vieux d'un siècle. Les buissons et les hautes herbes grillés par le soleil se couchaient sous les rafales de vent comme les poils d'une fourrure, le paysage s'était violemment coloré sous les derniers rayons du soir.

Les fusiliers s'étaient dissimulés dans de petits ravins, près des portiques du bac. D'Esterre avait fait du bon travail : ils n'avaient désormais plus qu'une chose à faire, attendre.

— Le problème, monsieur, reprit Bolitho d'une voix lasse, c'est l'eau. La garnison s'approvisionnait à un ruisseau sur la côte, et il n'en reste guère. S'ils devinent que nous attendons qu'un bâtiment vienne nous chercher, ils savent exactement combien de temps ils ont devant eux. Et nous aussi, par la même occasion.

— J'y avais pensé, naturellement, fit Paget. Ils vont essayer de nous bombarder, mais c'est nous qui avons l'avantage. La plage est trop molle pour supporter leur artillerie, et il leur faudra une pleine journée pour hisser les pièces les plus lourdes au sommet de la colline. Et avec le gué à franchir, je ne crois guère à une attaque frontale, même à marée basse.

Bolitho surprit un léger sourire chez D'Esterre. Il se disait sans doute que c'est exactement ce qu'on aurait attendu de lui et de ses hommes si Bolitho n'avait pas réussi à ouvrir les portes.

La porte s'ouvrit brusquement, livrant passage au lieutenant des fusiliers du navire amiral qui annonça, tout excité :

— L'ennemi est en vue, monsieur !

Paget le regarda d'un air ironique :

— Enfin, monsieur Fitz Herbert, nous sommes dans une garnison, pas en train de donner je ne sais quelle pièce de théâtre à Drury Lane !

Il se leva tout de même pour prendre une lunette et se dirigea vers le parapet.

Bolitho posa les mains sur la rambarde de bois rendue brûlante par le soleil et entreprit d'examiner ce qui se passait sur la terre ferme : deux cavaliers, cinq ou six fantassins, un gros chien noir. Il ne s'attendait certes pas à voir toute la colonne ennemie rassemblée sur la plage, mais un détachement aussi réduit, tout de même...

— Ils sont en train d'observer les câbles du ponton, annonça Paget, je croirais presque entendre leurs cellules grises en train de s'activer !

Bolitho lui jeta un rapide coup d'œil : le major s'amusait énormément.

L'un des cavaliers descendit de sa monture, le chien gambadant autour de lui. Son maître, visiblement un officier supérieur, lui caressa gentiment la tête.

— Mais, monsieur, que vont-ils faire à présent ? demanda timidement FitzHerbert.

Paget attendit quelques instants avant de répondre.

— Regardez donc ces chevaux, D'Esterre, regardez comme leurs sabots enfoncent dans le sable. Le seul chemin un peu solide est celui qui conduisait au ponton. J'imagine qu'ils

n'avaient jamais pensé qu'ils devraient attaquer un jour, conclut-il avec un sourire amer en reposant sa lunette.

— Il y en a d'autres qui arrivent au sommet de la colline ! cria le sergent Shears.

— Dieu soit loué, ils ne peuvent pas nous tirer au mousquet de là-haut, fit Paget en se frottant les mains. Dites à votre canonnier de tirer un coup sur le chemin du gué...

Et, se tournant vers Bolitho :

— Immédiatement !

Rowhurst avait entendu et se précipita, ravi de l'aubaine.

— C'est comme si c'était fait, monsieur !

Avec ses hommes, les uns aux aspects, les autres aux palans, ils eurent tôt fait de pointer une pièce vers la langue de sable humide qui bordait la terre.

— Reculez-vous, les gars !

— Restez cachés, leur crie Bolitho. Stockdale, assurez-vous que tout le monde est planqué !

Le fracas du départ retentit dans tout le fort comme un coup de tonnerre. Des myriades d'oiseaux s'envolèrent des arbres en criant, le boulet souleva une grande gerbe de sable. Les chevaux se cabrèrent violemment, le chien courait comme un fou en aboyant.

— Rechargez donc, Rowhurst, ordonna Bolitho, tout souriant.

Il revint dans la tour et aperçut alors Quinn qui l'observait du haut d'un autre parapet.

— Parfait, déclara Paget, voilà un joliment beau coup, il est tombé suffisamment prêt pour leur montrer de quoi nous sommes capables.

— Un pavillon de parlementaire, monsieur ! cria le sergent Shears.

L'un des cavaliers s'avançait au trot vers le gué, où un filet de fumée marquait encore le point de chute du boulet.

— Paré à tirer, monsieur Bolitho, ordonna Paget.

— Mais, monsieur, un pavillon de parlementaire...

Bolitho avait soudain oublié toute fatigue et soutint le regard du major sans ciller.

— Je ne peux tout de même pas ordonner à Rowhurst de tirer sur un parlementaire !

Paget leva les sourcils.

— Qu'est-ce que j'entends ? Un dernier sursaut du sens de l'honneur — puis, se tournant vers D'Esterre : Expliquez-lui, vous.

— Ils veulent simplement nous sonder, fit D'Esterre, évaluer l'état de nos forces. Ils ne sont pas si bêtes que ça, s'ils voient la tunique d'un seul fusilier, ils sauront immédiatement d'où nous venons et avec quelle intention.

— Le cavalier est un officier, nota négligemment FitzHerbert.

Bolitho dut s'abriter les yeux pour essayer de mieux distinguer l'homme et sa monture. Comment discuter de points d'honneur ou faire état de ses scrupules dans des moments comme celui-là ? Aujourd'hui même ou demain, on lui donnerait l'ordre de tailler en pièces ce cavalier si besoin, sans poser de question ni avoir le droit de réfléchir. Et pourtant...

— Je vais faire tirer au centre de la rampe, fit-il sèchement.

Paget se détourna pour observer le petit groupe qui se trouvait toujours sur la plage.

— Oui, parfait, mais faites-le tout de suite !

Le second coup se révéla aussi bien ajusté que le premier et souleva en tombant une gerbe de sable et d'embruns. Le parlementaire eut le plus grand mal à maîtriser sa monture, mais finit par rebrousser chemin et partit au trot le long du rivage.

— Voilà qui est fait, ils savent désormais de quoi il retourne

— Paget avait l'air satisfait : Je crois que je boirais bien un petit verre de vin.

Sur ce, il les quitta pour rentrer dans la chambre.

— J'imagine que l'empereur Néron ressemblait assez à Paget, Dick, fit D'Esterre avec un sourire narquois.

Bolitho acquiesça puis se dirigea vers la face de la tour qui dominait la mer. On ne voyait plus le nouveau commandement de Probyn, qui avait allègrement profité du vent favorable pour s'éloigner rapidement des lieux. Si l'ennemi avait eu le temps de le voir, il avait pu penser qu'il avait fait demi-tour à la vue des

tuniques rouges. Dans le cas contraire, les occupants du fort se seraient enfuis à son bord.

Mais enfin, que ce fût bluff, hypothèses et autres, tout se ramenait en définitive à un seul constat : que deviendraient-ils si le sloop ne pouvait ou ne voulait pas venir les chercher ? S'ils venaient à manquer d'eau, Paget accepterait-il de se rendre ? Il était difficile de croire que leur adversaire leur laisserait la vie sauve après qu'ils auraient fait sauter le fort et tout son armement.

Bolitho se pencha au-dessus du parapet pour observer les marins qui s'étaient assis à l'ombre en attendant la suite. Quand ils n'auraient plus d'eau, il serait difficile de leur demander d'obéir ou de ne pas se jeter sur les réserves de rhum qu'ils avaient découvertes enterrées près des écuries.

Bolitho se souvint de ce qu'avait dit Paget : il savait où l'ennemi cachait ses stocks de poudre et de munitions. Mais cela ne serait pas d'un grand secours à l'amiral Coutts si leur brillante aventure devait se terminer aussi misérablement.

Ah ! s'il pouvait seulement se retrouver à bord du *Trojan* ! Il ne se plaindrait jamais plus, même s'il devait rester lieutenant jusqu'à la fin de sa carrière...

Cette soudaine réflexion le fit sourire, malgré l'angoisse de la situation. Il savait trop bien que, s'il arrivait à s'en tirer cette fois-ci, il ne pourrait plus jamais rien lui arriver.

Le lieutenant Raye, fusilier du *Trojan*, escaladait l'échelle pour venir rendre compte à D'Esterre.

Pour Bolitho, toutes ces histoires de cabillots étaient un monde étranger : la tactique et la stratégie de fantassins, de cavaliers au galop. Tout cela n'offrait certes pas la majesté des grandes voiles, le hurlement des canons. Il n'y avait là que des hommes en uniforme qui tombaient à terre lorsque leur heure était venue et qu'on oubliait là.

Un grand frisson le parcourut lorsqu'il entendit D'Esterre déclarer à ses deux adjoints :

— J'ai le pressentiment qu'ils vont attaquer cette nuit : un premier assaut afin de nous tester, et un second s'ils nous prennent par surprise. Il me faut deux sections parées et, comme les canons vont tirer à leur raser la tête, je veux que les

hommes restent à l'abri dans leurs trous jusqu'à ce que je donne le signal de la contre-attaque.

Et se tournant vers Bolitho :

— Il me faut deux pièces près du gué avant la nuit tombée. Nous serons peut-être obligés de les abandonner si nous devons battre en retraite, mais nous n'avons aucune chance de nous en tirer si nous ne leur balançons pas une bonne volée à la première attaque.

— Je m'en occupe, répondit Bolitho.

Quelle voix étrange ! Il ne se reconnaissait pas lui-même... Il se rappelait ce qu'il avait éprouvé lorsqu'il s'était retrouvé face au fort, avec ce bac qui glissait lentement dans l'ombre. Si l'ennemi parvenait à passer, la retraite jusqu'au fort serait un calvaire.

D'Esterre l'observait gravement.

— C'est pire que je ne croyais, nous devons nous tenir prêts. Il faut garder les hommes en alerte et les regrouper. Nous risquons fort d'avoir des visiteurs dès que la nuit sera là — il lui montra d'un geste les deux éclaireurs canadiens : Ces deux-là pourraient bien nous être précieux.

Fusiliers et marins s'installèrent dans l'attente. L'obscurité envahissait l'île et la terre ferme, la plage était redevenue déserte, seules quelques traces dans le sable trahissaient encore le passage d'hommes et de chevaux.

— La nuit est claire, mais il n'y a pas de lune, constata Paget. Satané vent, il n'est là que pour nous rappeler notre infériorité !

En compagnie de Stockdale, Bolitho quitta le fort pour aller inspecter les deux pièces que ses hommes halaien jusqu'au gué. La besogne était harassante, plus personne ne riait à présent.

Il faisait frais, la chaleur de la journée était tombée. Bolitho se demandait s'il arriverait à supporter une autre nuit sans fermer l'œil. Et ses hommes, le pourraient-ils ? Il aperçut en passant les fusiliers allongés, dissimulés dans les ravines et dont il distinguait encore vaguement les équipements blancs.

Quinn se trouvait avec Rowhurst près du second canon. Les deux hommes étaient occupés à ranger la poudre et les boulets de sorte que le tout fut facile à retrouver à l'aveuglette.

— Tout ça n'veux donne guère envie d'être soldat, m'sieur, lui murmura Stockdale.

Bolitho se souvenait des soldats qu'il avait connus en Angleterre : la garnison de Falmouth, les dragons qui avaient leurs quartiers à Bodmin. Ils défilaient au pas le dimanche, pour la plus grande joie des paroissiens et des petits garçons. Mais ici, tout était si différent ! Ce n'était que force brutale, détermination farouche à balayer tout ce qui se présenterait devant eux. Au désert ou dans la boue, peu importe, la vie du soldat était sans aucun doute ce que l'on pouvait imaginer de pire. Et les fusiliers marins, comment considéraient-ils les choses, eux qui avaient une vue sur les deux univers ?

Quinn accourut en le voyant arriver. Il parlait à mots précipités, ce qu'il racontait était presque incohérent.

— On dit : que c'est pour cette nuit. Pourquoi ne rentrons-nous pas au fort ? Quand nous avons attaqué, vous disiez que le fort commandait le gué et le bac. Alors, pourquoi ne serait-ce pas la même chose pour l'ennemi ?

— Du calme, James, et parlez moins fort. Il faut à tout prix que nous les empêchions de prendre pied sur l'île. Ils connaissent bien l'endroit, mieux que nous, Avec seulement une poignée d'hommes autour du fort, qui sait ce qui pourrait arriver ?

Quinn baissa la tête.

— J'ai entendu des hommes discuter. Ils ne veulent pas mourir pour un misérable îlot dont personne n'avait jamais entendu parler jusqu'ici.

— Vous savez très bien pourquoi nous sommes ici...

Une fois de plus, il ne reconnaissait pas sa voix, soudain froide, plus dure. Mais Quinn devait absolument comprendre. S'il s'effondrait à présent, ce ne serait pas une retraite mais une déroute.

— Je sais, répliqua Quinn, le fort, les magasins. Mais quelle importance cela aura-t-il une fois que nous serons morts ? Tout cela est dérisoire, c'est uniquement pour la beauté du geste.

— Vous vouliez être officier de marine, répondit calmement Bolitho, vous le désiriez plus que tout au monde. Votre père

voyait les choses différemment, il aurait préféré que vous restiez avec lui dans la Cité.

Il le regardait dans les yeux : Quinn était devenu tout pâle, il se détestait de devoir lui parler ainsi.

— Eh bien, je crois qu'il avait raison, il vous connaissait bien. Il avait compris que vous ne feriez jamais un officier du roi, ni maintenant ni jamais.

Il se pencha, lui saisit le bras.

— Prenez le premier quart, je vous relèverai.

Et il le quitta, sachant très bien que Quinn le fixait, incrédule, profondément blessé.

— C'est dur d'être obligé de parler comme ça, monsieur, lui dit Stockdale, mais j'sais bien le mouron qu'vous vous faites pour ce jeune homme. Faut ben voir aussi qu'le sort des autres dépend de lui.

Bolitho s'arrêta et le fixa. Stockdale comprenait tout, Stockdale était toujours là quand il avait besoin de lui.

— Merci pour ce que vous venez de dire.

Stockdale haussa ses grosses épaules.

— C'est rien, m'sieur, mais je m'dis des choses, de temps en temps.

Bolitho lui prit le bras, plus touché qu'il n'aurait su le dire.

— Je le sais bien, Stockdale.

Deux heures passèrent. Il faisait plus froid, ou du moins en avaient-ils l'impression. La première tension passée, la fatigue et l'inconfort se faisaient maintenant durement sentir.

Bolitho était à mi-distance entre le gué et le fort quand il s'arrêta net et se retourna vers la terre. Stockdale lui fit un signe :

— De la fumée.

Oui, c'était bien de la fumée, une fumée qui s'épaississait, qui vous piquait les yeux et la gorge. Ils virent bientôt des flammes piquetées de plumes orangées qui s'étalaient çà et là, et qui formèrent bientôt une série de lignes régulières.

L'aspirant Couzens, qui marchait derrière eux en dormant à moitié, s'écria :

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

Bolitho se mit à courir :

— Ils ont mis le feu à la colline, et ils vont attaquer sous le couvert de la fumée.

Il dut se forcer un passage parmi les fusiliers qui observaient le spectacle, totalement éberlués, et atteignit enfin le canon.

— Soyez prêts à faire feu !

Il ramassa au passage FitzHerbert et l'un de ses caporaux. Il dut utiliser son mouchoir pour se protéger le nez et la bouche.

— Allez prévenir le major, allez !

FitzHerbert fit non de la tête, ses yeux étaient pleins d'éclairs.

— Non, pas le temps, et de toute manière, il va bientôt être au courant.

Il dégaina son épée et cria :

— Parés à faire feu ! En position ! Passez la consigne à la seconde section !

Il arpétait tout le terrain, toussant, cherchant ses hommes. Des fusiliers accouraient à travers la fumée ; D'Esterre donnait ses ordres, exigeait le silence, essayait de ramener un semblant d'ordre.

Couzens s'oublia au pont de prendre Bolitho par la manche. Il murmura :

— Écoutez ! Des hommes qui nagent !

Bolitho sortit son sabre et vérifia que son pistolet était toujours là. Près de sa maison de Cornouailles, il y avait un gué au milieu d'une petite rivière. Parfois, en hiver, la rivière devenait tellement grosse qu'il était impossible aux chariots et aux voitures de le franchir. Mais il y avait entendu assez souvent des chevaux pour comprendre ce qui était en train de se passer.

— Ils font traverser leurs chevaux à la nage !

Puis, dominant les bruits de l'eau, une longue clamour monta.

— Ils arrivent par le gué ! cria D'Esterre — il se fraya un chemin parmi ses hommes avant d'ajouter : Les hommes restent couchés, sergent ! Laissez d'abord les canons tirer !

Quelques marins s'étaient mêlés à eux et s'appriétaient à bondir, mais Bolitho les arrêta :

— Restez avec moi, suivez la plage !

Les idées se bousculaient dans sa tête ; il tentait de se faire une idée plus claire de la situation, mais tout cela sentait le désastre proche.

Un canon fit feu et les clameurs enthousiastes qui s'élevaient de l'autre côté de l'eau se transformèrent en cris et en hurlements de douleur. Le second canon lâcha son coup dans une grande flamme orange. Bolitho entendit nettement le boulet s'écraser dans le sable. Quinn devait être dans un état de peur intense, il ne l'imaginait que trop bien.

— En voilà un ! grogna Stockdale.

Bolitho essayait de distinguer quelque chose ou quelqu'un ; il vit une ombre qui chargeait dans le noir. On tira un coup de pistolet, il aperçut les grands yeux fous d'un cheval qui se ruait sur les marins, un autre cavalier émergea de l'eau comme une bête de l'Apocalypse.

Il entendit Stockdale qui disait à Couzens :

— Ça va aller, fiston ! Restez avec moi, tenez bon !

Mais peut-être était-ce à lui qu'il s'adressait ?

Son sabre heurta une lame et il oublia tout le reste en se jetant dans le combat.

Le lieutenant James Quinn était contraint de rester courbé pour éviter le feu nourri de mousquets qui faisait rage. Des balles ricochaient sur le métal des canons, il était à moitié aveuglé par la fumée de l'incendie, encore épaisse par les tirs.

Là, en terrain découvert, tout paraissait bien pire que sur le pont d'un vaisseau. Les balles passaient en sifflant au-dessus de leurs têtes, les hommes juraient et pestaien tout en s'activant pour ravitailler les pièces en poudre et en mitraille.

— Feu !

Quinn sursauta, la pièce la plus proche cracha une grande flamme, des silhouettes couraient partout, puis l'obscurité retomba sur eux. L'air retentit de clameurs épouvantables lorsque la gerbe de balles fit son terrible trou.

Un fusilier lui criait dans l'oreille :

— Ces diables ont pris pied dans l'île, monsieur ! De la cavalerie !

Le lieutenant FitzHerbert arrivait en courant.

— Vous, taisez-vous ! — il fit feu de son pistolet en direction du gué : Vous allez semer la panique !

— Mais il parle de cavalerie ! fit Quinn d'une voix lamentable.

FitzHerbert lui jeta un regard furibond, ses yeux brillaient comme des braises.

— Nous serions tous réduits à l'état de cadavres si c'était vrai. Quelques cavaliers, rien de plus !

— La poudre va manquer ! annonça Rowhurst — et se tournant vers Quinn : Bon sang de bois, monsieur, mais faites quelque chose, pour l'amour du ciel !

Quinn hocha la tête, mais la terreur l'empêchait de penser. Il aperçut l'aspirant Huyghue qui tirait au pistolet, agenouillé derrière une banquette de terre.

— Allez dire à Mr. Bolitho ce qui se passe ici !

Le jeune garçon se releva, ne sachant trop que faire ni dans quelle direction aller. Quinn lui agrippa le bras :

— Le long de la plage ! Faites aussi vite que vous le pourrez !

FitzHerbert arracha son mouchoir et cria :

— Sergent Trigg !

— Il est mort, monsieur, répondit un caporal.

Le lieutenant détourna les yeux.

— Dieu tout-puissant ! Les fusiliers, à l'attaque !

Titubant dans la fumée, tâtonnant pour essayer de trouver un sol plus ferme, les fusiliers émergèrent de leurs trous, baïonnette en avant, essayant de distinguer l'ennemi.

Une salve de mousquets partit du gué, un bon tiers des hommes s'effondrèrent, tués ou blessés. Sous l'œil médusé de Quinn, les fusiliers ouvrirent le feu, rechargèrent, refirent feu.

— Je vous suggère d'enclouer ces canons, lui dit FitzHerbert, on dites à vos matelots de recharger nos mousquets !

Et il poussa un grand cri en s'effondrant parmi ses hommes, la mâchoire emportée par une balle.

— Rowhurst ! cria Quinn, retirons-nous !

Rowhurst lui jeta un regard furieux :

— La plupart des gars sont déjà partis ! — il ne parvenait même plus à cacher son dégoût : Et vous pouvez aussi bien courir si ça vous chante, vous aussi !

Il y eut une brève sonnerie de trompette ; les fusiliers survivants se ressaisirent, comme figés sur place par une main d'acier.

Et le caporal, qui avait failli sombrer lui aussi dans la panique, ordonna :

— Qui parle de retraite ? Allez les gars, vivement, chargez, en joue — une seconde d'attente, puis : Feu !

La situation échappait totalement à Quinn. Il entendait des ordres, le cliquetis des armes, il savait vaguement que D'Esterre allait arriver pour couvrir leur repli. L'ennemi n'était plus qu'à quelques yards, on entendait des pieds qui glissaient dans le sable, des hommes fous de rage qui voulaient à tout prix reprendre l'île.

Mais il y avait ce dégoût qu'il venait de provoquer chez Rowhurst, et il fut soudain pris du désir farouche de regagner son respect.

— Quel est le canon qui est chargé ? hurla-t-il.

Et il s'élança dans la pente, ayant en main son pistolet non encore chargé et, toujours au fourreau, le beau sabre que son père avait fait confectionner pour lui chez le meilleur armurier de la Cité. Rowhurst, ébahi par ce retournement inattendu, le regardait sans y croire. Son lieutenant courait maintenant comme un aveugle ! Mais il aurait été stupide de le suivre : leur seul espoir consistait à présent à se ruer vers le fort. Chaque seconde qui passait réduisait ses chances de survie.

Rowhurst s'était engagé dans la marine ; toute sa fierté tenait dans le fait qu'il était probablement l'un des meilleurs canonniers de la flotte. Dans un mois, si le sort le voulait bien, il pouvait espérer une promotion qui le verrait accéder enfin à un grade d'officier marinier, à bord du *Trojan* ou ailleurs.

Il voyait les efforts pathétiques de Quinn, qui essayait de retrouver le canon. De toute manière, il était trop tard : s'il restait sur place, il mourrait avec Quinn. Et, s'il prenait la fuite, Quinn pourrait l'accuser d'avoir désobéi à ses ordres, d'avoir

manqué à un officier. Poussant un grand soupir, Rowhurst prit sa décision.

— Voilà, il est par ici, monsieur ! dit-il, se forçant à faire un grand sourire.

D'un cadavre allongé contre une roue de l'affût jaillit une gerbe causée par un tir qui le frappait sans l'avoir visé, et ce fut comme s'il retrouvait un peu de vie pour assister à cette dernière folie.

Le fracas de l'explosion, la double charge vint heurter de plein fouet les assaillants. Assourdi par le vacarme du départ, Quinn semblait avoir retrouvé ses esprits ; il dégaina son beau sabre.

— Merci, Rowhurst, merci !

Et c'est tout ce qu'il parvint à articuler.

Mais Rowhurst avait vu juste, au moins pour une chose : il gisait dans la fumée, un trou au beau milieu du front. Aucun canonnier n'aurait pu espérer coup mieux ajusté.

Quinn s'éloigna des pièces en titubant, le sabre au côté. Le sol était jonché de fusiliers morts ; des armes abandonnées témoignaient de ce qui venait de se dérouler ici. Pourtant, les cris avaient cessé du côté du gué, l'ennemi avait dû se replier. Eux aussi avaient chèrement payé.

Il s'arrêta soudain en apercevant quelques silhouettes qui se dirigeaient vers lui : deux fusiliers, le grand Stockdale, un lieutenant, l'épée à la main.

Quinn baissait les yeux, il aurait voulu parler, leur expliquer ce que Rowhurst venait de faire, de faire pour lui. Mais Bolitho lui prit doucement le bras :

— Le caporal m'a tout raconté. Sans l'exemple que vous venez de donner, le fort serait pris d'assaut à l'heure qu'il est.

Ils attendirent sur place le détachement de fusiliers qui arrivait de la forteresse pour récupérer les survivants.

Encore sous le coup de cette heure terrible, Bolitho avait mal partout, il ne sentait plus son bras droit. Il revoyait les chevaux, le tonnerre des sabots, les lames qui taillaient et cliquaient, le retour de ses marins. Couzens avait été sonné dans le choc contre un cheval, trois marins étaient morts. Lui-

même avait reçu un coup de sabre à l'épaule, et sa blessure le brûlait comme une marque de fer rouge.

À présent, les chevaux étaient repartis à la nage, d'autres dérivaient dans le courant, mais ils n'étaient plus là. Et plusieurs des cavaliers étaient restés sur place. À jamais.

D'Esterre arrivait dans la fumée et les trouva plantés là.

— Nous les avons contenus. Ça nous a coûté cher, Dick, mais nous allons peut-être réussir à nous en tirer. Regardez, fit-il en tendant son chapeau, le vent a tourné. S'il y a encore un bâtiment pour nous, il pourra venir nous chercher.

Il se détourna pour regarder un fusilier que l'on ramenait, la jambe broyée. Dans l'ombre, le sang avait la couleur du goudron frais.

— Nous devons établir une relève près du gué – et, voyant Couzens qui avançait très lentement vers eux : Je suis content qu'il s'en soit sorti.

Un sergent accourait.

— J'ai bien peur qu'ils n'aient fait prisonnier l'autre aspirant, Huyghue.

— Je l'ai envoyé vous chercher, dit sèchement Quinn, c'est ma faute.

Bolitho hocha la tête.

— Non, ce n'est pas votre faute, l'ennemi avait réussi à s'infiltrer entre nous. Je suis sûr qu'ils avaient envie de faire quelques prisonniers, le cas échéant.

Bolitho s'apprêtait à glisser son sabre au fourreau quand il se rendit compte que la poignée était toute poisseuse de sang. Il poussa un long soupir, essayant de remettre ses idées en ordre. Mais rien à faire, comme d'habitude. C'était comme si son cerveau lui assurait un coussin protecteur pour le préserver de l'horreur et de la sauvagerie d'un combat corps à corps : les bruits, les visages à peine entrevus, les silhouettes fugitives, la terreur qui vous prend, la haine subite. Tout cela paraissait maintenant si peu réel ! Peut-être retrouverait-il son calme plus tard. Mais tout ce qu'ils venaient de vivre en valait-il bien la peine, la liberté était-elle donc précieuse à ce point ? Et demain, non, aujourd'hui même, tout cela allait recommencer...

Il entendit Quinn appeler quelqu'un :

— Ils vont avoir besoin de poudre pour les canons ! Occuez-vous-en, je vous prie !

Une silhouette qu'il ne reconnut pas s'éloigna : un homme qui portait la chemise à carreaux des matelots. Il se hâta pour exécuter l'ordre. Un matelot ordinaire, n'importe lequel d'entre eux.

Quimi se tourna vers lui :

— Si vous voulez aller rendre compte au major Paget, je peux prendre en charge ce qui se passe ici.

Il attendit, voyant que Bolitho hésitait :

— Je vous assure, je suis capable de le faire.

— Merci, James, fit enfin Bolitho, je vais y aller.

— Maintenant que Rowhurst s'en est allé, ajouta sans façon Stockdale, vous aurez besoin d'un canonnier, monsieur — il fit un grand sourire à Quinn : Vous avez gardé le meilleur pour vous, pas vrai ?

Bolitho se dirigea vers le fort au milieu des blessés. À l'aube, ils sauraient exactement l'étendue de leurs pertes.

Paget se trouvait dans la chambre du commandant. Bolitho savait pertinemment qu'il avait tout suivi minute par minute sans quitter les lieux.

— Cette nuit, fit le major, nous garderons le contrôle du gué, cela va sans dire — il tendit la main vers une bouteille de vin : Mais demain, il faudra commencer à préparer l'évacuation. Quand le navire sera arrivé, nous enverrons en priorité les blessés et ceux qui se sont battus cette nuit. Nous n'avons plus guère le temps de ruser. S'ils ont fait des prisonniers, ils savent à quoi s'en tenir.

— Et si le navire ne vient pas, monsieur ?

— Eh bien, cela simplifiera beaucoup les choses. Nous ferons sauter la soute à munitions et nous nous taillerons un chemin vers la sortie — il eut un bref sourire : Mais c'est très improbable.

— Je comprends, monsieur.

En fait, il ne comprenait rien du tout.

Paget farfouilla dans quelques papiers épars.

— Je veux que vous alliez dormir un peu, une heure — il leva la main : Ceci est un ordre, vous avez fait un travail magnifique et je remercie le ciel que Probyn ait pris cette décision.

— Monsieur, je dois vous faire un autre compte rendu, de la part de Mr. Quinn — il avait du mal à distinguer encore le major : Je dois aussi vous parler des deux aspirants. Ils sont très jeunes, vous savez.

— Ce n'est pas comme vous, nota Paget en croisant les doigts. Vous, vous êtes un vétéran, n'est-ce pas ?

Bolitho ramassa son chapeau et se dirigea vers la porte. Avec un homme comme Paget, on savait exactement à quoi s'en tenir : il avait décidé qu'il devait aller dormir, cette seule évocation lui fermait déjà les yeux.

Pourtant, il se doutait bien de ce qui préoccupait Paget : dans tous les cas, il faudrait bien que quelqu'un reste en arrière pour allumer les mèches, et ce n'était pas une mince affaire !

Bolitho croisa D'Esterre sans même le voir.

Le fusilier allait retrouver le major. Attrapant la bouteille de vin, il lui dit :

— Vous lui avez parlé, monsieur, je veux dire, pour demain ?
Paget haussa les épaules.

— Non, je ne lui ai rien dit. Il est exactement comme j'étais au même âge, on n'a pas besoin de tout lui expliquer — il jeta un coup d'œil à D'Esterre : Contrairement à d'autres.

D'Esterre en souriant s'approcha de la fenêtre. Quelque part, sans aucun doute, une lunette était pointée sur cette fenêtre éclairée.

Comme Bolitho, il savait qu'il avait grand besoin d'une heure de repos. Mais plusieurs de ses hommes étaient toujours dehors, dont maints cadavres. Il n'avait pas le cœur à les laisser, ce serait comme une trahison.

Un léger ronflement le fit se retourner : Paget dormait dans son fauteuil, les traits tout détendus.

Il en a de la chance, celui-là ! se dit amèrement D'Esterre. Il avala son verre d'un seul trait et sortit dans la nuit.

XI

ARRIÈRE-GARDE

Le soleil qui s'élevait lentement au-dessus de l'horizon révéla un spectacle d'horreur. Mais il apporta aussi un peu d'espoir aux survivants.

Deux coques apparaissent dans le lointain, et ils crurent tout d'abord que l'ennemi leur avait coupé toute possibilité de s'échapper. Mais au fur et à mesure que les bâtiments tiraient des bords pour se rapprocher de la terre, il devint bientôt évident qu'ils étaient amis. Le *Spite* était là, bien sûr, mais il était accompagné de la frégate *Vanquisher*, envoyée selon toute vraisemblance par le contre-amiral Coutts en personne.

Aux premières lueurs de l'aube, ils s'étaient employés à enterrer les morts. Quelques cadavres flottaient encore au milieu du gué, ballottés par le courant. Mais la plupart des morts avaient été entraînés en eau profonde pendant la nuit, à moins qu'ils n'eussent été récupérés par leurs camarades.

Paget était partout à la fois, houssillant son monde, menaçant les uns, donnant des conseils aux autres, jetant de temps en temps un mot d'encouragement.

À la vue des deux bâtiments amis, les hommes reprirent du poil de la bête. Ils étaient encore exposés au feu des batteries à terre, mais cela les encourageait plutôt à hâter les préparatifs d'évacuation. Ils allaient avoir des canots, des marins frais et dispos, des officiers pour prendre le relais.

Bolitho passa le plus clair de la matinée dans la soute à munitions avec Stockdale et un caporal fusilier. L'endroit était étrangement calme, on y sentait une odeur de mort à vous donner des frissons dans le dos. Gargousse après gargousse, ils entassaient de la poudre, des caisses qui avaient autrefois contenu des mousquets et des armes de poing d'origine

française. Fort Exeter avait visiblement trafiqué de longue date avec l'ennemi héréditaire de l'Angleterre.

Stockdale marmonnait tout seul dans son coin en fixant les mèches lentes, visiblement heureux de ne pas se trouver mêlé à ce qui se passait au-dessus de leurs têtes. On entendait des bruits de bottes, le raclement des canons que l'on tramait au-dessus du point d'explosion avant de les enclouer.

Bolitho alla s'asseoir sur un sac vide. Les joues lui brûlaient encore de la séance de rasage que lui avait administrée Stockdale un peu plus tôt à son réveil. Cela lui rappelait ce que disait son père dans le temps : « Tant que tu ne te seras pas rasé à l'eau de mer, tu ne sauras pas ce qu'est la vie d'un terrien. »

Certes, il aurait pu se faire raser à l'eau douce. Mais, même avec ces deux bâtiments si proches, on ne savait jamais ce qui pouvait encore arriver.

Il observait Stockdale, qui maniait les mèches avec les gestes délicats d'une jeune fille. C'était toujours un pari, avec ces engins : il fallait les allumer, partir au plus vite – on ne disposait que de quelques minutes pour se mettre à l'abri.

Un marin arriva en haut de l'échelle.

— Vous d'mande pardon, m'sieur, mais le major voudrait vous voir.

Il aperçut soudain Stockdale occupé à manipuler ses artifices.

— Dieu tout-puissant !

Bolitho escalada l'échelle et arriva dans la cour. Le portes étaient grandes ouvertes, il apercevait le sol labouré, les traces de sang, les petits monticules qui marquaient les tombes fraîchement retournées.

— Dieu de Dieu, fit Paget, ils arrivent avec un pavillon blanc.

Bolitho regarda dans la direction du gué : un chiffon blanc, quelques silhouettes immobiles au bord de l'eau.

D'Esterre arrivait des écuries, où il surveillait ses fusiliers occupés à détruire des documents, des cartes, le contenu des magasins. Il prit la lunette que tenait l'ordonnance de Paget et dit d'un ton amer :

— Ils ont amené Huyghue avec eux.

— Allez leur parler, décida Paget. Vous savez ce que je vous ai dit ce matin — il fit un signe à Bolitho : Vous aussi, allez-y, cela pourra aider Huyghue.

Les deux officiers se mirent en route pour le gué, suivis de Stockdale qui avait entortillé une vieille chemise autour d'une pique. Comment avait-il deviné ce qui se passait ? Mystère.

Le trajet jusqu'au gué n'en finissait pas. Le petit groupe était toujours immobile au bord de la plage. Seul le drapeau blanc flottait doucement au vent.

Ils enfonçaient dans le sable et dans la boue. Ça et là, on distinguait des vestiges du combat : un sabre brisé, un chapeau, une musette. Une paire de jambes flottait doucement dans l'eau, comme si le cadavre allait faire surface inopinément.

— Difficile d'approcher davantage, fit D'Esterre.

Les deux groupes se faisaient face, immobiles. L'homme qui tenait le pavillon blanc ne portait pas de vareuse d'uniforme, mais Bolitho reconnut l'officier supérieur qu'il avait vu la veille. Son gros chien noir gambadait à côté de lui en tirant la langue. L'aspirant Huyghue se tenait un peu en retrait. Il paraissait minuscule à côté des soldats tannés par le soleil. L'officier mit ses mains en porte-voix, mais il avait un tel organe que c'était une précaution superflue.

— Je suis le colonel Brown, de la milice de Charles Town. À qui ai-je l'honneur de parler ?

D'Esterre cria :

— Capitaine D'Esterre, des fusiliers marins de Sa Majesté britannique !

Brown hocha la tête.

— Très bien. Je suis venu pour parlementer. J'accepte de laisser vos hommes quitter le fort, il ne leur sera fait aucun mal, à condition que vous déposiez les armes et ne fassiez aucune tentative pour détruire les munitions et les provisions. Dans le cas contraire, mon artillerie ouvrira le feu et vous interdira toute retraite. Je suis même prêt à courir le risque de faire sauter la soute.

— Je comprends, lui répondit D'Esterre — et, se penchant vers Bolitho : Il essaye de gagner du temps. S'il parvient à hisser de l'artillerie en haut de la colline, il pourra tirer sur les

bâtiments lorsqu'ils viendront mouiller. Il suffit d'un seul coup bien ajusté.

— Mais, cria-t-il à l'intention du colonel, qu'a à voir l'aspirant dans tout cela ?

Brown haussa les épaules.

— Je vous propose de l'échanger immédiatement contre l'officier français que vous détenez.

— Je vois, dit Bolitho à voix basse, il a l'intention de reprendre le feu quoi qu'il advienne, mais il voudrait d'abord s'assurer que le Français est en sûreté. Il a trop peur qu'il ne soit tué au cours du bombardement.

— Je partage votre point de vue, fit D'Esterre — puis, criant : Je ne puis accepter !

Bolitho vit l'aspirant qui avançait, les mains tendues comme un suppliant.

— Vous le regretterez, répondit Brown.

Bolitho aurait bien eu envie de tourner la tête pour tenter de repérer les navires, pour voir s'ils avaient progressé. Mais aucun signe d'inquiétude, surtout, ne devait poindre, sans quoi c'était le désastre assuré. Ils risquaient une nouvelle attaque frontale et, si l'ennemi apprenait que les canons étaient déjà encloués, l'assaut serait donné. Bolitho se sentait soudain très vulnérable, mais les choses étaient bien pires pour Huyghue, abandonné à seize ans au milieu de ses ennemis dans un pays étrange, sans que sa mort ou sa disparition dût en émouvoir beaucoup.

— Je peux vous proposer d'échanger le commandant en second du fort, cria D'Esterre.

— Non.

Le colonel Brown caressait la tête de son chien comme pour mieux réfléchir. Il a visiblement reçu des ordres, se dit Bolitho, tout comme nous.

La mention du commandant en second n'avait pas changé grand-chose, mais avait tout de même eu pour effet de prouver que Paget détenait encore des prisonniers en vie. Voilà qui améliorerait un peu les chances de survie de Huyghue. Un coup de canon retentit, bruit étouffé dans le lointain. Désespéré, Bolitho crut une seconde que la milice avait établi une batterie

en position, mais il fut rapidement rasséréné en entendant des clameurs.

— Un des navires a jeté l'ancre, monsieur ! lui glissa Stockdale.

D'Esterre se tourna vers Bolitho :

— Il faut partir, je ne veux pas prolonger le supplice de ce garçon.

— Prenez soin de vous, monsieur Huyghue, cria Bolitho, tout va bien se passer, vous verrez, et je suis certain que vous serez bientôt échangé !

Jusqu'à la dernière seconde, Huyghue avait cru qu'il allait être relâché. Il estimait sans doute qu'il en avait assez enduré au cours du dernier combat et se retrouver captif dépassait son entendement.

Il essaya de se jeter à l'eau, mais un soldat le rattrapa par le bras. À genoux, il suppliait, sanglotant :

— Aidez-moi ! Ne me laissez pas ici, je vous en prie, aidez-moi !

Le colonel lui-même montrait une certaine émotion, mais il ordonna d'un signe qu'on le ramenât sur la plage.

Bolitho et ses compagnons tournèrent les talons et reprisent le chemin du fort, poursuivis par les cris pathétiques de Huyghue qui leur vrillaient les oreilles.

La frégate était mouillée à bonne distance de la terre, mais ses voiles étaient ferlées et elle avait déjà mis ses embarcations à l'eau : ils les voyaient faire force de rames vers l'île. Quant au *Spite*, plus petit, il continuait de progresser vers la côte. Dans les bossoirs, des hommes de sonde essayaient de découvrir un récif ou un banc qui n'aurait pas été porté sur les cartes.

Les deux bâtiments paraissaient si nets, si impeccables, que Bolitho en venait presque à haïr la terre, ces odeurs de cadavres qui dominaient encore celle de la fumée.

Quinn les attendait près des portes.

— Vous l'avez laissé là-bas ?

— Oui, fit Bolitho en le regardant d'un air grave, je n'avais pas le choix. En tout cas, je n'oublierai jamais sa tête.

Paget consulta sa montre.

— Il faut conduire les premiers blessés sur la plage – et à Bolitho : Vous croyez qu'ils vont passer à l'attaque ?

Bolitho haussa les épaules.

— De jour, nous pouvons encore riposter avec les pierriers, monsieur. Mais cela compliquerait singulièrement notre tâche.

Paget se retourna en entendant retentir par tout le fort les cris de joie de ses hommes.

— Les pauvres, fit-il, mais Dieu les bénisse !

Un fusilier dévala par une échelle du haut de l'enceinte.

— Mr. Raye vous présente ses respects, il a aperçu des soldats sur la colline. Il pense qu'il y a également de l'artillerie, monsieur.

— Parfait, répondit Paget, nous devons faire vite. Signalez au *Spite* de mouiller et de mettre ses embarcations à l'eau aussi rapidement que possible.

Quinn partit avec le fusilier, et Paget ajouta :

— Le plus dur est pour vous, Bolitho, j'en ai bien peur. Mais, dans tous les cas de figure, faites en sorte que la soute explose.

— Et les prisonniers, monsieur ?

— Vous vous en occuperez s'il y a suffisamment de place pour eux et si vous en avez le temps. Je les ferai alors embarquer à bord de la frégate – il sourit : Si j'étais responsable de l'arrière-garde, je ferais sauter ces misérables rebelles avec la soute. Mais c'est vous qui restez ici, agissez comme vous l'entendez. Leur sort dépend de vous.

Les canots du *Vanquisher* étaient sur la plage et les marins, bouleversés de constater le faible nombre des survivants, avaient commencé à embarquer les fusiliers blessés. Les embarcations du sloop poussèrent pour une première rotation.

Bolitho était monté sur le parapet au-dessus des portes, là où Stockdale et lui avaient progressé en rampant au cours de la terrible nuit, celle où Quinn avait craqué. Le fort paraissait presque vide à présent, les fusiliers se hâtaient vers la plage. Bolitho examina un instant les minuscules silhouettes écarlates près du gué et les deux pièces qui s'y trouvaient encore. Lorsqu'il aurait donné le signal du repli, le sergent Shears et sa poignée d'hommes allumeraient les mèches qu'ils avaient fixées aux canons. Deux charges soigneusement amarrées sur les

tourillons, et ils seraient définitivement inutilisables, tout comme ceux du fort.

Quelqu'un entendrait-il seulement parler de cette affaire, en Angleterre ? Tout cette guerre n'était faite que d'actions de ce genre, limitées mais meurtrières. On ne parle jamais beaucoup des véritables héros, songeait Bolitho : les éclaireurs livrés à eux-mêmes avant une attaque, ou une petite arrière-garde qui protège la retraite. Le sergent Shears se faisait sans doute le même genre de réflexion : la distance qu'il leur faudrait parcourir jusqu'au fort, le sort des fusiliers qui lui étaient confiés.

Un départ de coup, un sifflement au-dessus de sa tête, et un boulet vint s'écraser dans le sable. L'aspirant Couzens lui montra la colline :

— Vous avez vu, monsieur ? La fumée, là-bas, ils ont réussi à hisser au moins un canon au sommet !

Couzens semblait pâle et malade, il leur faudrait du temps pour récupérer des fatigues de ce dernier combat de nuit, la charge des chevaux, les sabres.

— Allez dire ce qui se passe au major. Il le sait déjà, mais cela ne fait rien.

Et comme Couzens se dirigeait vers l'échelle, il ajouta :

— Vous vous mettrez ensuite à la disposition de l'officier qui commande ces embarcations ; inutile de revenir.

Le garçon était tout désemparé, atterré même. Bolitho reprit d'une voix plus ferme :

— Ce n'est pas un conseil, c'est un ordre.

— Mais, monsieur, je voudrais rester avec vous...

Bolitho se retourna : une nouvelle détonation roulait avec un cortège d'échos dans la colline. Cette fois-ci, le boulet vint ricocher sur l'eau comme un dauphin furieux.

— Je sais bien, mais que devrai-je dire à votre père s'il vous arrive quoi que ce soit, hein ? Et qui resterait-il pour déguster les tartes de votre mère ?

Il entendit une sorte de sanglot et, lorsqu'il se retourna, le parapet était désert. Il aurait bien le temps d'en voir d'autres, ce n'était qu'un enfant : il avait trois ans de moins que Huyghue.

Nouvel éclair, le boulet passa au-dessus du fort dans un fracas de voile qui faseye. Le pointage en distance s'était affiné : le coup atterrit dans l'axe de la frégate à l'ancre, arrosant copieusement au passage une embarcation qui faisait une nouvelle rotation vers la terre. Il restait encore du monde à embarquer.

D'Esterre grimpait l'échelle.

— La dernière section embarque, ils emmènent le gros des prisonniers. Le major Paget a fait partir Contenay avec la première embarcation, il ne voulait pas courir de risques — il ôta son chapeau et, se tournant du côté du gué : Sale endroit !

Une voix les héla de la cour :

— Le *Vanquisher* vire son câble, monsieur !

— Il préfère s'éloigner avant de se ramasser dans la dunette quelques morceaux de ferraille expédiés par le colonel Brown.

Mais D'Esterre semblait inquiet.

— Cela pourrait bien être le signal de l'attaque, Dick, maintenant qu'ils voient que nous nous retirons.

— Je serai prêt à temps, fit Bolitho, mais j'espère qu'ils nous ont gardé un canot suffisamment rapide.

Cela voulait être une plaisanterie, mais elle tomba à plat. La tension était telle que les deux hommes avaient simplement du mal à respirer normalement.

— Je vois le doris du *Spite*, répondit D'Esterre : il attend là-bas, rien que pour vous.

— Allez-y donc, répondit Bolitho, je m'occupe du reste.

Une escouade de fusiliers se hâtait dans la cour. L'un d'eux, au passage, enflamma, en y jetant une torche, les papiers qu'ils avaient mis en tas dans les écuries.

D'Esterre regarda Bolitho qui descendait à la soute, et sortit à la suite de ses hommes. Un boulet passa en hurlant au-dessus de la tour de guet, mais il ne leva même pas les yeux. Rien ne comptait plus à présent, mort et danger étaient derrière eux, comme un vague souvenir.

La silhouette de la frégate qui s'éloignait de la terre s'amenuisait rapidement. La misaine faseyait violemment, on apercevait un canot le long du bord. Les dernières embarcations à rallier auraient un bon bout de chemin à faire, mais le

capitaine connaissait trop bien les risques qu'il courait en s'exposant à une batterie terrestre. Perdre une frégate était déjà assez grave, en ajouter une à la marine des révolutionnaires l'aurait été davantage, ô combien !

Bolitho oublia D'Esterre et tout le reste. Il alla retrouver Stockdale qui l'attendait, une mèche lente à la main, en compagnie d'un caporal fusilier et d'un matelot, Rabbett, le petit malfrat de Liverpool.

— Allumez !

Il se recroquevilla en entendant un boulet qui venait de s'écraser sur le parapet, faisant jaillir des éclats sur les écuries, déjà solidement embrasées.

— Allez aux portes, caporal, rappelez vos piquets et faites vite.

Les mèches fusaient comme des serpents, répandant dans l'ombre une espèce de lueur désagréable. Elles semblaient brûler beaucoup plus vite qu'on aurait pu s'y attendre.

— Allez, on y va, fit-il en lui donnant une claque sur l'épaule.

Un nouveau boulet vint frapper le fort de plein fouet et envoya valser un pierrier qui s'envola comme une brindille. On entendait des tirs de mousquets, qui n'étaient guère efficaces à cette distance, mais cela n'allait pas durer. Les deux hommes remontèrent au jour et passèrent sans s'arrêter près des écuries et des magasins en feu.

Encore deux grosses explosions, des éclats de bois volaient de partout par-dessus le parapet. Les hommes de Brown avaient travaillé comme des diables, et leur artillerie était maintenant solidement installée sur la hauteur.

— Voilà le sergent Shears qui rapplique au pas de course, monsieur, cria le caporal. On dirait bien qu'il a toute une bande de rebelles sur les talons !

Bolitho aperçut les fusiliers qui couraient comme des dératés, l'un d'eux tomba pour ne plus se relever. Des soldats affluaient tout autour du gué, tirant et rechargeant comme ils pouvaient. Bolitho jugea rapidement la distance que les fusiliers avaient à parcourir : ils mettaient trop de temps, beaucoup trop.

La barcasse les attendait sur la plage, de l'autre côté du fort. L'armement s'impatientait, avirons dans l'eau, visiblement tétanisé par le déroulement des événements.

— Allez, embarquez !

Bolitho leva les yeux : leur pavillon flottait toujours au sommet de la tour carrée.

Il comprit soudain qu'il était seul sur la plage, Stockdale lui tendait la main pour l'aider à se hisser par-dessus le plat-bord ; le lieutenant responsable du canot était de plus en plus nerveux.

— Poussez, et vivement !

Quelques minutes plus tard, l'embarcation tanguait gentiment dans les rouleaux. Des soldats apparurent près du fort et entreprirent de leur tirer dessus, mais les balles partaient n'importe où. Un coup de feu vint tout de même frapper le plat-bord, ce qui eut pour seul effet d'arroser les fusiliers.

— Si j'étais eux, je me tirerais vite fait ! grommela Shears.

Ils étaient à mi-chemin lorsqu'une gigantesque explosion secoua l'île. Plus impressionnant encore que le bruit, le spectacle du fort qui parlait en mille morceaux resta gravé dans le cerveau de Bolitho bien après que le dernier débris fut enfin retombé. La fumée recouvrait lentement l'île, il ne restait plus rien qu'un épouvantable spectacle de désolation.

En définitive, ils avaient réussi à faire sortir tous les prisonniers. Ces hommes devaient éprouver un étrange sentiment de soulagement. Quand à Huyghue... Peut-être savourait-il une certaine fierté de ce qu'il avait accompli, ou songeait-il seulement à son triste sort ?

Lorsqu'il détourna enfin les yeux, le sloop était au-dessus d'eux, des matelots les attendaient, parés à les aider pour monter à bord.

Il échangea un regard muet avec Stockdale : une fois encore, ils s'en étaient tirés, une fois encore le destin avait retenu son bras. Cunningham, le jeune commandant du sloop, criait d'une voix irritée :

— Allez, on se dépêche un peu là-dedans ! On ne va pas passer comme ça toute la journée !

Bolitho eut un sourire fatigué : il était sain et sauf.

Le capitaine Gilbert Brice Pears était assis à son bureau, ses gros doigts croisés posés devant lui, tandis que son secrétaire présentait à la signature cinq exemplaires magnifiquement calligraphiés du rapport de mission relatif à l'affaire de Fort Exeter. La grande coque du *Trojan* grinçait et gémissait, ils faisaient route dans une mer calme un quart de l'avant, mais Pears ne s'en souciait guère. Il avait lu attentivement l'original du rapport et longuement interrogé D'Esterre pour comprendre les détails de l'attaque puis de leur retraite. Cairns attendait dans un coin, sa longue silhouette penchée pour compenser la gîte.

Pears avait pesté comme un fou en constatant le temps qu'il leur avait fallu pour rejoindre le point de rendez-vous après l'attaque simulée sur Charles Town. Le vent avait subitement tourné, ils étaient restés longtemps sans nouvelles de ce qui se passait et, de manière générale, il ne faisait guère confiance aux idées de Coutts. Tout cela n'avait pas peu contribué à augmenter ses craintes. L'amiral avait dû s'en rendre compte, puisqu'il avait fini par envoyer la frégate appuyer le *Spite* pour les opérations de rembarquement. Pears avait récupéré ses hommes, ou du moins ce qu'il en restait, hagards, épuisés, visages fermés. D'Esterre et Bolitho étaient arrivés les derniers, le jeune Couzens aussi, qui riait et pleurait à la fois en se jetant dans les bras de ses camarades.

Fort Exeter avait été rayé de la carte. Pears espérait que tous ces hommes n'étaient pas morts pour rien, mais n'en était pas si sûr.

Il fit un petit signe de tête à son secrétaire.

— Parfait, Teakle, je signerai plus tard vos foutues paperasses — un coup d'œil à Cairns : Ça n'a pas dû être une partie de plaisir, mais j'ai le sentiment que nos hommes se sont magnifiquement conduits.

Il observa un moment à travers les fenêtres mouvantes la silhouette trapue du bâtiment amiral qui faisait route à la même amure non loin d'eux, voiles et huniers gonflés à craquer.

— Et maintenant, voilà ce qu'il a inventé, il ne manquait plus que ça !

Cairns devinait trop bien ce que son capitaine pouvait éprouver en ce moment.

Les lourds vaisseaux de ligne avaient mis six jours à rallier le *Vanquisher* et le *Spite*. L'amiral en avait passé deux de plus à consulter d'abord les officiers supérieurs de sa modeste escadre puis à assister à l'interrogatoire du prisonnier français, toujours aussi désarmant de gentillesse. Il avait enfin pris en compte les différents renseignements glanés par Paget dans le fort.

À présent, au lieu de rentrer à New York pour y attendre de nouveaux ordres et pour remplacer les morts et les blessés, le *Trojan* avait reçu pour consigne de poursuivre sa route dans le sud. Les ordres de Pears consistaient à trouver pour la détruire une île qui, à supposer que les renseignements fussent exacts, tenait lieu de relais dans la chaîne d'approvisionnement en armes et en poudre des armées de Washington.

En toute autre occasion, Pears aurait béni cette chance qui lui était offerte d'utiliser son bâtiment au mieux de ses capacités. Voilà qui changeait heureusement de tous ces longs mois passés en patrouilles ingrates, de ces ordres qui se modifiaient sans cesse, de ces séjours sans fin au mouillage.

Le *Resolute*, navire amiral, allait les quitter sans attendre pour rallier Sandy Hook. Il emportait à son bord les rapports dithyrambiques rédigés par Coutts à l'intention du commandant en chef, ainsi que les prisonniers et les blessés graves.

Le jeune contre-amiral avait pris une décision étrange, en tout cas sans précédent aux yeux de Pears : il avait confié le commandement par intérim de son escadre à son capitaine de pavillon, Lamb, avant de transférer sa propre marque à bord du *Trojan* pour diriger lui-même l'opération qu'il envisageait de mener dans le sud.

Coutts s'était probablement dit que, s'il rentrait à New York à bord du vaisseau amiral, le commandant en chef, désormais plus ou moins soumis aux consignes de l'émissaire du gouvernement, Sir George Helpman, l'enverrait ailleurs sans qu'il eût le temps de voir ses premières initiatives couronnées de succès.

On frappait à la porte.

— Entrez !

Pears leva les yeux et examina un moment Bolitho qui pénétrait dans la chambre, son chapeau sous le bras.

Le capitaine eut l'impression qu'il avait vieilli. Fatigué, mais mûri. Quelques rides marquaient les commissures, le regard gris était toujours aussi décidé. Il avait la même expression fermée qu'il avait pu constater chez les fusiliers.

Pears remarqua également qu'il se tenait l'épaule. Sa blessure le faisait sans doute souffrir, peut-être moins d'ailleurs que les soins prodigues par le chirurgien. Bolitho s'était changé mais cela n'expliquait pas entièrement ce regain de forme.

— Je suis content de vous revoir en un seul morceau — il lui indiqua un siège et attendit que son secrétaire se fût retiré : Vous saurez bientôt ce que sera la suite des événements. Nous partons pour le sud afin de trouver puis de détruire une base de ravitaillement qui devrait avoir été installée dans ces parages — une grimace, puis : Des Français, selon toute vraisemblance.

Bolitho s'assit précautionneusement. Il s'était lavé, avait revêtu des habits propres qui lui faisaient un drôle d'effet. Il commençait tout juste à se sentir bien. Le carré avait été chaleureux, Cairns, le Sage, Dalyell, tous autant les uns que les autres. Il se sentait mieux ici, même dans cette coque surpeuplée.

Jusque-là, il n'avait aucune idée de ce qui allait se passer ensuite. Après la traversée sans problème à bord du sloop, malgré la mélancolie engendrée par tous ces morts qu'il avait fallu passer par-dessus bord, il n'avait pas eu une minute à lui. Il lui avait d'abord fallu écrire son rapport. Il avait échangé quelques mots avec Pears à son arrivée à bord mais ne l'avait plus revu depuis lors.

— Cette guerre est exigeante, continua Pears, nous n'avions déjà pas trop d'officiers expérimentés, et nous en avons encore moins à présent — il baissa les yeux sur sa table où était toujours posée la pile de rapports : Bien des hommes de valeur sont morts, d'autres sont estropiés à vie. La moitié de mes fusiliers a disparu en un clin d'œil et maintenant, avec deux de mes officiers faits prisonniers, j'ai le sentiment d'être le curé d'une paroisse déserte.

Bolitho jeta un coup d'œil à Cairns, qui restait impassible. Il avait bien vu dans la matinée un brick se rapprocher de l'amiral pour échanger quelques signaux, mais ne savait rien de plus.

— Deux officiers, monsieur ? demanda Bolitho.

Quelque chose lui échappait.

Pears poussa un long soupir.

— Le jeune Huyghue, tout d'abord, et l'amiral vient de m'apprendre une autre nouvelle : Probyn. Il semble qu'il ait été pris en chasse par un corsaire, le lendemain du jour où vous avez quitté Fort Exeter. À ma connaissance, c'est le plus court commandement qui ait jamais été exercé dans l'histoire maritime.

Bolitho songeait à son dernier entretien avec Probyn. L'homme était à la fois irrité, triomphant, amer aussi. Maintenant, tout était terminé pour lui, ses derniers espoirs étaient envolés. Il n'éprouvait plus qu'une immense pitié.

— Par voie de conséquence...

La voix de Pears le fit sursauter.

— ... vous êtes nommé second lieutenant de ce bâtiment – mon bâtiment.

Bolitho le fixait, médusé : il venait de passer brutalement de quatrième à second lieutenant. Il avait déjà entendu dire que ce genre de chose arrivait, mais à lui ! Non, il ne l'aurait jamais pensé.

— Je... je veux dire... merci, monsieur.

Pears l'examinait placidement.

— Je suis content que vous n'ayez pas subi le sort de Probyn.

Cairns lui fit un grand sourire, ce qui était plutôt rare :

— Toutes mes félicitations.

— Vous pouvez les garder pour une meilleure occasion, monsieur Cairns, le coupa Pears avec un grand geste ; je vous suggère d'aller vaquer à vos occupations. Désignez-moi un aspirant pour assurer les fonctions de Huyghue. Je vous suggère également de nommer lieutenant à titre provisoire l'aide-pilote, Frowd. À mon sens, ce gaillard est très prometteur.

Le fusilier de garde poussa précautionneusement la porte.

— Vous d'mande pardon, monsieur, c'est l'aspirant d'quart.

C'était le jeune Forbes, dont le titre s'accordait assez mal avec sa modeste stature.

— M... monsieur, Mr. Dayell vous présente ses respects, il dit que l'amiral vient de nous ordonner de mettre en panne.

Pears jeta un regard à Cairns.

— Allez donc vous en occuper, je monte dans un petit instant.

Les deux lieutenants sortirent derrière l'aspirant, et Bolitho demanda au second :

— Mais que se passe-t-il donc ?

— Vous êtes complètement sur la touche, mon pauvre Dick !

Il lui indiqua un officier marinier qui portait un pavillon roulé sous le bras.

— Nous allons hisser la marque que vous voyez là. Le contre-amiral Coutts vient à bord nous porter assistance.

— Nous devenons bâtiment amiral ?

— Provisoirement, oui...

Le second assura son chapeau et se dirigea vers la lisse de dunette.

— ... jusqu'à ce que Coutts ait obtenu la récompense de ses efforts, ou bien qu'il ait posé la tête sur le billot.

Des marins couraient rejoindre leur poste ; Bolitho se retrouva au pied du grand mât, à l'endroit même où il avait si souvent subi les remontrances du lieutenant Sparke. À présent, il était second lieutenant, il aurait vingt et un ans dans deux mois.

Il aperçut Stockdale qui lui faisait signe. Sans lui et quelques autres qui en étaient morts, il ne serait plus là.

— Tout le monde sur le pont ! Paré à mettre en panne !

Cairns l'appelait dans son porte-voix :

— Monsieur Bolitho, je vous prie ! Mettez donc votre monde aux écoutes ! Mais qu'est-ce qui se passe, on dirait des vieillards !

Bolitho salua et resta impassible.

Quinn le regardait, encore assez mal à son aise dans ses nouvelles fonctions. Il lui sourit, mais toute tension n'était pas effacée entre eux.

— Allez, vivement, monsieur Quinn ! — il hésita, un autre souvenir lui vint brusquement à l'esprit : Prenez le nom de cet homme !

XII

RIVALITÉS

Le contre-amiral Coutts avait embarqué la veille. Bolitho arpentait la dunette, surveillant vaguement la bordée du matin, savourant une petite brise de nord-est agréablement rafraîchissante. Au cours de la nuit, le quatre-vingt-dix-canons *Resolute*, escorté par la frégate, les avait quittés pour prendre le chemin de New York par vent contraire. Il lui faudrait gagner chèrement chaque mille.

Mais pour le *Trojan* les choses étaient bien différentes, comme si l'arrivée à bord de Coutts avait tout changé. Le bâtiment devait avoir fière allure sous sa voilure de beau temps, grand-voiles, huniers et perroquets. Il appuyait doucement son flanc dans une mer azur, de grandes gerbes d'embruns passaient au-dessus de la guibre.

La rose du compas oscillait lentement entre sud et sud-est. Le gros deux-ponts s'éloignait inexorablement de la terre ferme et avait entamé sa longue descente le long de la chaîne d'îles qui sépare l'Atlantique des Antilles.

Le vent avait chassé la chaleur, les blessés les moins gravement atteints pouvaient monter prendre l'air sur le pont et retrouver peu à peu leur place à bord. Les autres, dont certains ne reverraient jamais Sandy Hook, avaient été transférés à bord du *Resolute*, ainsi que les prisonniers. Le vaisseau amiral avait également emporté le rapport de Coutts.

Il restait cependant un seul prisonnier à bord, l'officier français. Il faisait régulièrement une petite promenade sur le pont sous la surveillance de ses gardiens, et semblait chez lui.

Bolitho avait pu constater une fois encore qu'il ne savait pas grand-chose de son capitaine. Pears lui avait bien manifesté quelque chaleur après son retour à bord, avant de retrouver son

attitude distante. Et l'arrivée de l'amiral n'y était sans doute pas étrangère.

Ce matin-là, Coutts était monté sur le pont, détendu, jeune comme jamais. Il avait fait sa promenade du bord au vent, s'arrêtant de temps en temps pour observer les marins qui, le dos nu, vaquaient à leurs diverses occupations : charpentiers, voiliers, tonneliers, tout ce petit peuple qui confère à un bâtiment de guerre l'aspect d'une ville animée. Il avait échangé quelques mots avec les officiers et les officiers mariniers les plus anciens. Le Sage lui-même avait été très impressionné par les connaissances dont il faisait preuve en matière d'exploration arctique, et l'aspirant Forbes avait rougi de confusion en bafouillant de pauvres réponses à quelques questions pertinentes.

Si l'amiral ressentait quelque inquiétude pour l'issue de l'opération en cours ou pour la réaction du commandant en chef quand il connaîtrait ses décisions, il n'en laissait rien paraître. Il n'avait fait part de son plan à personne, exception faite cependant d'Ackermann, son aide de camp, celui-là même que Bolitho avait aperçu dans une chambre en compagnie d'une jeune femme nue. Son secrétaire personnel partageait également tous ses secrets. Il était vraisemblable que ceci irritait également Pears au-delà de toute mesure.

Il entendit des pas : Cairns arrivait sur la dunette et vint le rejoindre. Il inspecta rapidement d'un regard les hommes au travail.

— L'amiral est en conférence avec notre capitaine, et je trouve que ça sent le roussi — il fit un signe de tête entendu en lui montrant l'arrière : Je suis bien content d'avoir laissé nos grands hommes entre eux.

— Pas de nouvelles ?

— Pas grand-chose. L'amiral est comme D'Esterre, il cache soigneusement son jeu et il le dévoilera au dernier moment. La comète jaillira de l'horizon — ou bien chutera lamentablement.

Depuis que Coutts était à bord, Cairns avait dû subir un certain nombre de changements. Et la première conséquence était qu'il partageait désormais beaucoup plus de choses avec le second lieutenant.

— Le capitaine voulait savoir pour quelle raison on avait désigné le *Trojan* et non le *Resolute*, ajouta-t-il lentement. L'amiral lui a répondu, aussi calme que vous pouvez l'imaginer, que le *Trojan* était plus rapide et que son équipage méritait bien une récompense.

— Je vois, fit Bolitho en hochant du chef, le *Resolute* est resté trop longtemps au mouillage et n'a plus beaucoup de rechanges. Sa coque doit être pleine d'algues.

Cairns le regarda d'un air soudain admiratif :

— Mais nous allons faire de vous un véritable homme politique ! Vous savez, il s'agit d'un compliment empoisonné : Coutts commence à parler de récompense, le *Trojan* est le meilleur, mais il rappelle aussitôt au capitaine Pears que son propre navire amiral est en fait le plus précieux.

— C'est assez habile de sa part, décida Bolitho.

— Ces gens-là se reconnaissent tout de suite entre eux...

— Mais dans notre cas, quelle est la véritable raison ?

Cairns devint soucieux.

— A mon avis, il veut que son navire amiral se trouve au bon endroit. Il a également renvoyé le *Vanquisher*, parce qu'il pense qu'il va devenir indispensable avec tous ces corsaires qui pullulent.

Mais il baissa la voix en voyant Sambell, pilote de quart, qui rôdait dans les parages avec une feinte indifférence.

— L'amiral veut poursuivre son plan jusqu'au bout, en retirer tout le mérite ou limiter les dégâts si les choses tournent mal. Il ne fait pas suffisamment confiance à notre capitaine pour le laisser agir seul et, en cas de malheur, il lui faut un autre bouc émissaire que son capitaine de pavillon. Je vois à vos yeux que vous me comprenez.

— Non, fit Bolitho, je ne comprendrai décidément jamais ce type de raisonnement.

— Oh, répondit Cairns en lui faisant un clin d'œil, un jour, c'est vous qui l'enseignerez aux autres !

On entendit marcher sur le pont : Pears sortait de la chambre des cartes en compagnie du maître pilote qui portait la sacoche en cuir dans laquelle il conservait ses calculs et ses instruments d'observation. Le vieux pilote avait son air habituel.

Il jeta un coup d'œil au compas, regarda rapidement les deux timoniers.

En comparaison, Pears semblait fatigué et d'assez méchante humeur. Il avait visiblement envie d'en finir le plus rapidement possible.

— Nous saurons bientôt où se trouve cet endroit béni des dieux, Dick — le second desserra sa cravate en soupirant : J'espère seulement que ce ne sera pas un nouveau Fort Exeter.

Bolitho le regarda s'éloigner pour poursuivre sa ronde journalière. Cairns rêvait-il encore de quitter le *Trojan* pour avoir enfin un commandement à lui ? Jusqu'à présent, les lieutenants du vaisseau n'avaient guère eu de chance : Sparke avait été tué, Probyn fait prisonnier. Seul Bolitho était revenu à chaque fois de ses expéditions comme l'enfant prodigue.

Quinn avait enlevé sa veste et sa chemise lui collait à la peau du dos. Occupé à surveiller le maître voilier et ses aides, le visage pâle, il paraissait encore fatigué. Malgré ses dix-huit ans, il faisait tellement plus vieux, songea Bolitho, et la grande cicatrice qui lui barrait la poitrine était toujours aussi impressionnante. Quinn devait la sentir terriblement, cela se voyait à sa démarche un peu raide, à ce rictus qu'il avait sans cesse. Et sans doute se souvenait-il encore de cet instant de faiblesse devant le fort, de sa furie soudaine lorsque Rowhurst s'en était pris si violemment à lui.

— Signal du *Spite*, monsieur ! cria l'aspirant Weston.

Bolitho sortit une lunette du râtelier et grimpa dans les enfléchures au vent. Il mit un bon moment à repérer le petit sloop, qui était leur unique compagnon dans cette « aventure », comme disait Cairns. Il vit enfin ses perroquets tout blancs et la volée de pavillons qui flottaient à la vergue.

Weston déchiffra :

— De *Spite*, voile en vue dans le sud.

Bolitho se retourna. Weston était désormais l'aspirant le plus ancien à bord, et en voulait sans doute à Pears qui avait vivement suggéré de promouvoir Froud plutôt que lui-même. Et les désirs d'un capitaine sont des ordres.

Bolitho en était triste pour Weston, enfin, presque. À tout prendre, c'était un homme rigide, trop belliqueux, qui ne ferait pas nécessairement un bon officier s'il vivait assez longtemps.

— Très bien, continuez à veiller le *Spite*. Je vais attendre un peu avant de prévenir le capitaine.

Il descendit et reprit ses allées et venues. L'air était presque frais, mais il suffisait de s'arrêter un peu pour mourir de chaud. Sa chemise était trempée de sueur, sa blessure à l'épaule le brûlait cruellement.

Le capitaine du sloop devait être ravi de pouvoir agir à sa guise. Il était sans Houle occupé à observer cette voile, essayant de tirer le maximum d'informations de ce qu'il voyait pour renseigner l'amiral au mieux.

Une demi-heure passa ainsi, la fumée montait des cuisines. Le commis, Molesworth, accompagné de son secrétaire, apparut sur le pont pour aller mesurer la ration quotidienne de rhum ou de brandy.

Quelques fusiliers qui venaient de faire un exercice, repoussant un ennemi imaginaire, se dirigeaient vers l'arrière pour remettre les épieux au râtelier. Ils avaient été renforcés par quelques-uns de leurs camarades du navire amiral, venus combler les trous faits dans leurs rangs. Bolitho songeait à tous ces petits monticules qu'ils avaient laissés derrière eux sur l'îlot : qui s'en souviendrait encore ?

— Signal du *Spite*, héra Weston, annulez mon dernier message !

Encore une rencontre pour rien, sans doute un hollandais. Peu importe, Cunningham devait être content de lui. Le navire inconnu avait sûrement pris la fuite à toutes voiles en apercevant ses huniers. Par les temps qui couraient, mieux valait se montrer prudent : les amis d'hier devenaient très facilement les ennemis d'aujourd'hui.

Stockdale traversait la dunette pour se rendre à la batterie tribord. Il lui glissa en passant :

— Voilà l'amiral, monsieur.

Bolitho se raidit. Coutts montait l'échelle. Il le salua, se demandant si Weston n'avait pas fait exprès de ne pas le prévenir.

— Bonjour, Bolitho, fit l'amiral en lui souriant. Je vois que vous êtes encore de quart.

Il parlait d'une voix agréable, simple et naturelle.

— Encore pour quelques instants, amiral.

Coutts prit une lunette, qu'il braqua longuement sur le *Spite*.

— Un garçon très bien, ce Cunningham, devrait être promu bientôt.

Bolitho ne répondit pas, mais n'en pensait pas moins. Si jeune, ce Cunningham avait de la chance. Avec la bénédiction de Coutts, il deviendrait certainement capitaine d'ici à trois ans, grâce à cette guerre. Voilà qui lui épargnerait une trop longue attente et le rendrait disponible pour de plus hautes fonctions.

— Je sais ce que vous pensez, Bolitho.

Coutts tendit sa lunette à Weston. Une fois de plus, il avait le mot qu'il fallait au bon moment.

— Ne vous faites pas de souci ; lorsque viendra votre tour, vous découvrirez vite que la vie de capitaine n'est pas une partie de plaisir — son regard se fit plus dur : Les occasions sont là pour ceux qui osent et qui n'essayent pas de s'abriter derrière les ordres pour éviter de prendre des initiatives.

— Oui, amiral, répondit Bolitho.

Il ne savait pas trop bien ce que voulait dire Coutts : qu'il y avait un espoir pour lui ? Ou bien dévoilait-il à demi-mot ce qu'il pensait de Pears ?

— Venez souper avec moi ce soir, ajouta l'amiral en haussant les épaules ; je demanderai à Ackermann d'inviter quelques officiers.

Bolitho devina qu'il y avait encore autre chose là-dessous.

— Et dans mes appartements, bien entendu ; je suis certain que votre capitaine n'y verra pas d'objection.

Et il s'éloigna, saluant distraitemment au passage Sambell et Weston comme s'il s'agissait de rustauds sur la place d'un village.

La relève arrivait sur le pont pour le premier quart de l'après-midi : Bolitho savait que Dalyell allait bientôt venir le remplacer. Contrairement à George Probyn, il était toujours ponctuel.

Il était encore médusé de ce qu'il venait d'entendre : tout excité par l'intérêt que Coutts prenait à son cas, mais mal à son aise. Il ressentait cela comme un certain manque de loyauté envers Pears, mais après tout Pears ne faisait peut-être pas grand cas de lui, alors ?

Dalyell arriva. Le soleil l'obligea à fermer les yeux, il avait encore quelques miettes accrochées à sa veste.

— La relève est prête, monsieur.

— Parfait, monsieur Dalyell.

Et ils sourirent tous les deux en se cachant de leurs hommes, amusés par ce feint respect du formalisme.

Posté près de la coupée bâbord, Quinn observait les deux lieutenants occupés à se passer la suite dans la confusion habituelle des relèves de quart. Il ressentait encore dans sa chair cette longue lutte pour se remettre de sa blessure. Bolitho, lui, avait réagi très vite dans les mêmes circonstances, avait réussi à chasser cette torture de sa mémoire. Mais lui, tout ce qu'il parvenait à faire, c'était mesurer chacun de ses pas, calculer chaque chose comme elle se présentait. Il essayait de se convaincre que sa défaillance n'avait été que passagère, que sa réaction lors de l'affaire du gué n'était pas un feu de paille, qu'il avait flanché une fois, mais qu'il ferait tout son possible pour être de nouveau digne de confiance.

Quinn sentait très bien que les hommes l'observaient, essayaient de jauger la confiance qu'ils pouvaient encore placer en lui. C'est pourquoi il restait là à traîner près de la coupée, attendant Bolitho pour descendre déjeuner avec lui. Bolitho était sa seule force, sa seule chance, s'il en avait encore une.

Bolitho lui fit signe.

— Vous n'avez pas faim, James ? Je me suis laissé dire que nous avions du bœuf aujourd'hui, un fameux morceau qui n'a passé qu'une petite année dans son baril ! — il lui donna une claque sur l'épaule : Le meilleur est derrière nous, pas vrai ?

Quinn le regarda : Bolitho était devenu soudain plus grave. Ce qu'il venait de dire n'avait sans doute rien à voir avec le menu.

Le *Trojan* avait changé d'amure, les vergues étaient brassées et la toile claquait encore dans le vent. Bolitho salua Cairns :

- En route au nouveau cap, monsieur.
- Renvoyez la bordée de repos, je vous prie.

Les hommes se précipitèrent dans les descentes, heureux d'en avoir fini. Pears se tenait du bord au vent de la dunette, en compagnie de l'amiral. Le coucher de soleil était superbe, les deux hommes se détachaient en ombres chinoises et il n'arrivait pas à distinguer leurs visages. Mais il n'y avait pas de doute : Coutts était visiblement assez irrité, Pears se renfrognait.

Comme le temps lui avait paru long, depuis ce soir où il avait soupé dans la grand-chambre ! Coutts n'avait pas lâché le dé de la conversation, hormis dans les moments où l'on remplissait son verre. Il avait tenu en haleine les jeunes officiers en leur racontant diverses anecdotes relatives aux petites intrigues qui battaient leur plein à New York, aux arcanes du pouvoir londonien, aux femmes qui avaient souvent en main les rênes pour de bon.

Lorsque Pears et le maître pilote eurent achevé leurs calculs, la connaissance de leur véritable destination parcourut le bord comme une traînée de poudre.

Il s'agissait d'une petite île dans un archipel qui barrait le passage entre Saint-Domingue et Porto Rico. Les navigateurs peu expérimentés évitaient soigneusement ces parages, et c'était donc l'endroit idéal pour transborder armes et munitions sur les ravitailleurs des armées de Washington, chaque jour plus nombreux.

Coutts avait exprimé son espoir que cette mission se terminerait rapidement. Bolitho et les autres convives avaient très bien perçu son excitation à la perspective d'une victoire-éclair. L'amiral savait pertinemment que personne n'avait eu le temps de prévenir de son arrivée. Cette fois-ci, pas de courrier à cheval pour prendre les devants. Tout l'Atlantique était derrière lui, le *Spite* assurait l'éclairage, Coutts avait donc de bonnes raisons de croire en sa chance.

Cela remontait pourtant à quinze jours. Ce retard était inévitable, mais commençait tout de même à user sérieusement

Coutts et ses officiers. À plusieurs reprises, le *Trojan* avait dû mettre en panne, le temps de laisser le *Spite* reconnaître une voile, puis attendre qu'il eût péniblement remonté au vent pour faire son rapport. Le vent avait tourné, comme prévu par Bunce, mais en moyenne avait plutôt favorisé leur lente progression.

Le soleil se couchait ; Bolitho sentait nettement grandir un vague sentiment d'impatience, voire de colère, alors qu'il observait Coutts qui faisait de grands gestes.

Une fois de plus, ils avaient envoyé le *Spite* reconnaître l'île pour déterminer s'il s'agissait bien de celle qui était décrite dans les documents saisis par Paget. Dans ce cas, Cunningham devait dépêcher une embarcation à terre puis, si possible, évaluer les forces de l'ennemi. S'il ne trouvait rien, il avait reçu ordre d'en rendre compte sans tarder. Mais, de toute manière, il aurait dû être revenu à cette heure. La nuit tombait très vite, comme il est usuel sous ces latitudes, et il était donc peu probable qu'ils parvinssent à établir le contact avant le lendemain matin. Encore un jour à attendre, qui allait ajouter à leur anxiété.

Bolitho se raidit en voyant passer Pears, qu'il salua. Il venait de claquer violemment la porte de la chambre à cartes, autant dire que l'humeur était morose. L'amiral arrivait.

— Longue journée, Bolitho.

— Absolument, amiral — il essayait de deviner ses pensées : Mais nous tenons le cap, je crois que nous parviendrons à le conserver toute la nuit.

Coutts ne l'avait même pas entendu. Il posa les mains sur la lisse et resta là à contempler rêveusement la batterie de dix-huit. Il ne portait pas de coiffure, ses cheveux qui volaient au vent le faisaient paraître encore plus jeune.

— Et vous, demanda-t-il tranquillement, êtes-vous comme tous les autres ? Croyez-vous que je suis complètement fou d'avoir monté cette opération, alors que je ne possède qu'un bout de papier ?

— Je ne suis qu'un pauvre lieutenant, amiral, je n'ai jamais entendu parler de la moindre interrogation à ce sujet.

Coutts partit d'un rire amer.

— Interrogation ? Par Dieu, monsieur, mais je ne vois que ça !

Bolitho se tut prudemment, l'amiral était visiblement sur les nerfs.

— Lorsque l'on devient amiral, on croit que le monde vous appartient. Mais ce n'est pas vrai, vous n'êtes jamais qu'un petit élément du puzzle. Moi aussi, j'ai commandé une frégate, et je ne pense pas avoir démerité.

— Je sais, amiral.

— Je vous remercie — Coutts avait cependant l'air un peu surpris : La plupart des gens croient qu'un amiral est en quelque sorte quelqu'un de différent, une sorte d'homme à part. Il y a quelque vérité là-dedans, sans quoi je n'aurais risqué ni ce bâtiment ni ma propre réputation. Je me soucie comme d'une guigne de ce que ces gens de Londres peuvent bien penser de moi. Ce qui m'importe, c'est de terminer cette guerre en mettant si possible le maximum d'atouts de notre côté.

Il s'exprimait d'une voix fébrile, essayait d'appuyer son discours par des gestes vifs.

— Chaque jour qui passe voit grossir les rangs de nos ennemis, chaque jour s'accroît le nombre des bâtiments qui nous cherchent noise. Nous n'avons pas de réserves, mais l'adversaire fait preuve de tant de souplesse que nous devons contrer chacune de ses manœuvres. Aucun bâtiment marchand ne peut plus naviguer en sûreté sans escorte. Nous avons même dû envoyer des bâtiments de guerre dans le détroit de Davis pour protéger nos baleiniers ! L'heure n'est plus aux timorés ni à ceux qui attendent prudemment que l'ennemi attaque le premier !

Bolitho ne l'avait encore jamais entendu s'exprimer de manière aussi passionnée. Tout à coup, son propre univers, limité jusqu'ici à cette étroite coque, s'ouvrait sur des horizons insoupçonnés, sur-toutes les mers où la puissance britannique était mise en cause.

— Je me disais, amiral — Bolitho hésitait : Pourquoi n'avez-vous pas demandé que l'on vous envoie des bâtiments en renfort d'Antigua ? Nous avons parcouru quatre fois la distance qu'ils auraient eu à franchir.

Le visage dans l'ombre, Coutts le regardait sans rien dire, comme s'il avait perçu une certaine critique dans la question de Bolitho.

— J'aurais certes pu envoyer le *Spite* prévenir l'amiral à Antigua. Cela aurait certainement été la méthode la plus rapide — il détourna les yeux : Mais, après tout, auraient-ils entrepris quelque chose ? Je ne le pense pas. Aux Antilles, ce qui se passe à New York ou même la menace des armées de Washington paraissent choses bien lointaines. Seul le commandant en chef aurait pu faire une requête dans ce sens et, avec ce Sir George Helpman qui ne le lâche pas d'une semelle, je doute fort qu'il ait fait autre chose qu'envoyer un rapport extrêmement prudent à l'Amirauté.

Bolitho comprenait trop bien ce qu'il voulait dire. C'était une chose que d'entendre parler d'un combat victorieux, c'en était une autre que de ramener un ennemi vaincu au port.

Le raisonnement de Coutts se tenait, mais il était tout de même insuffisant. Trop d'hommes s'étaient déjà fait tuer pour que l'on pût se lancer dans une nouvelle affaire hasardeuse. Avec la capture de la prise de Probyn, l'opération de Fort Exeter elle-même pouvait bien paraître, vue de Londres, comme un succès relativement mineur.

En revanche, une attaque audacieuse contre une base de ravitaillement, au nez et à la barbe des Français qui brandissaient leur prétendue neutralité, voilà qui pouvait peser lourdement dans la balance, surtout si ce succès intervenait avant que quiconque eût pu piper mot.

Visiblement, Coutts devinait ses pensées.

— Souvenez-vous bien de ceci, Bolitho : lorsque vous atteignez un grade élevé, il ne faut jamais demander à personne ce qu'il convient de faire. Les esprits supérieurs qui trônent à l'Amirauté ont toujours tendance à dire non, plutôt qu'à encourager la moindre part d'aventure. Cela risquerait de troubler le cours paisible de leurs petites vies. Mettrait-on en jeu sa carrière et sa vie, qu'il faut toujours agir selon sa conscience et en fonction de ce qui vous paraît bon pour votre patrie. L'existence devient proprement invivable lorsque l'on tente de seulement prévenir les intentions de ses supérieurs.

Pears apparut soudain.

— Nous allons réduire la toile dans une heure, monsieur Bolitho, fit-il sèchement, mais je ne veux pas mettre en panne, il y a trop de courant dans le coin.

Et, se tournant vers l'amiral, il ajouta :

— Nous devons être prêts à accueillir le *Spite* lorsqu'il reviendra.

Coutts prit Pears par le bras et s'éloigna avec lui, pas assez loin cependant pour que Bolitho ne pût saisir ce qu'il disait d'une voix assez irritée.

— Mais par Dieu, capitaine, vous me menez la vie dure ! Je ne supporterai aucune insolence, qu'elle vienne de vous ou de quiconque, m'entendez-vous bien ?

Pears grommela quelques mots que Bolitho ne parvint pas à saisir.

Couzens était penché à la lueur du compas, occupé à écrire quelques notes sur l'ardoise. Il était l'image même de l'innocence, de la jeunesse, de l'ignorance. Ils s'étaient tous embarqués dans une aventure qui pouvait les mener au désastre. La détermination de Coutts pouvait causer de gros dégâts, mais le manque de confiance que manifestait visiblement Pears envers les plans de son chef pouvait tout aussi bien les conduire au même résultat.

Bolitho se sentait déchiré entre ces deux fidélités. Il admirait Coutts, mais respectait les manières plus prudentes de Pears. Les deux hommes étaient représentatifs de deux écoles : l'ancienne, celle d'un homme au sommet de sa carrière, et la nouvelle, celle d'un amiral qui se voyait appelé à de plus hautes fonctions encore dans un avenir proche.

Il entendait Cairns qui discutait sur le pont supérieur avec Tolcher, le bosco. Quoi qu'il advînt, en temps de guerre ou en temps de paix, il fallait bien établir le programme du lendemain, fixer toutes ces tâches routinières. Un haut personnage pouvait bien trôner à l'arrière, le bâtiment avait toujours la priorité, demain et tous les autres jours. Les peintures à reprendre, un homme puni à fouetter, le gréement et les espars à remettre en état, cela ne cessait jamais. Il se souvint soudain de ce que disait Probyn, à propos de ces occasions qu'il ne fallait jamais laisser

passer, il avait encore l'impression de l'entendre comme s'il y était. Cairns allait sans doute les quitter bientôt, même Pears ne pourrait pas le lui refuser à la prochaine occasion. Bolitho soupira ; d'ici à quelques jours ou à quelques semaines, il risquait fort de devoir remplacer le second avant que Pears eût pu trouver quelqu'un de plus expérimenté.

Cairns ferait un excellent commandant, c'était un homme droit, ferme et intelligent. Il en faudrait d'autres comme lui, se dit-il amèrement, et la victoire nous serait assurée.

L'aspirant Couzens s'approcha :

— Vous croyez que nous allons bientôt combattre, monsieur ?

Bolitho réfléchit un moment avant de répondre.

— Vous en savez autant que moi.

Couzens s'éloigna sans laisser rien paraître de ses sentiments. Il avait vu Bolitho en grande conversation avec l'amiral, il était bien évident qu'il ne mettrait pas un simple aspirant dans le secret de ces confidences. Mais, à tout prendre, la seule idée que Bolitho eût pu penser qu'il en savait autant que lui était plutôt une heureuse nouvelle.

Au grand soulagement de tous et sans surprise, les huniers du *Spite* furent annoncés par la vigie quelques instants après les premières lueurs de l'aube : une mince pyramide de toile toute blanche qui grandissait lentement et faisait grandir l'espoir au fur et à mesure de son approche.

Les ponts étaient briqués, l'équipage avait reçu un déjeuner arrosé de bière. Les hommes se rendirent ensuite à leurs diverses occupations mais, ce matin-là, les officiers mariniers durent user de toute leur autorité pour empêcher les marins de regarder le sloop qui se rapprochait.

Le *Spite* vint assez près sous le vent du *Trojan* et mit aussitôt une embarcation à l'eau. Cunningham y prit place pour venir au rapport.

Bolitho commandait la garde rassemblée pour rendre les honneurs au jeune capitaine. Il ne ressentait aucune jalousie particulière. Il avait vu Coutts arpenter la dunette en observant le *Spite*, Pears avait passé la matinée à distribuer des

réprimandes pour des vétilles qui en toute autre circonstance n'auraient pas soulevé le moindre éclat.

Cunningham monta l'échelle de coupée et salua le pavillon. Apparemment, il n'avait pas d'état d'âme. Il regarda Bolitho sans le voir et se dirigea immédiatement à l'arrière pour rejoindre le capitaine.

Un peu plus tard, Bolitho s'entendit convoquer dans la grand-chambre où attendaient déjà Cairns et l'aide de camp.

Cette convocation ne le surprit pas vraiment. Il était assez habituel pour le premier et le second lieutenant d'être ainsi convoqués, fût-ce seulement pour écouter, lorsqu'une opération importante était en cours. On entendait dans la salle à manger des bribes de conversation : Pears, très irrité, Cunningham, toujours aussi calme et qui était en train d'expliquer quelque chose.

Cairns regarda le lieutenant Ackermann :

— On dirait qu'il y a de l'ambiance, ce matin.

Mais Ackermann resta impassible.

— L'amiral fera exactement ce qu'il a décidé.

Quelqu'un poussa la portière de toile et les trois hommes vinrent les rejoindre, comme sur une scène de théâtre. Bolitho observa Coutts : c'en était fini des incertitudes.

L'amiral prit la parole.

— Eh bien, messieurs, les renseignements du major Paget viennent de trouver leur confirmation — signe de tête à Cunningham : Expliquez-leur ce que vous avez vu.

Cunningham leur raconta alors qu'il avait reconnu l'île. À la faveur de la nuit, il avait mis un détachement à terre. Au bout d'un certain temps, les hommes avaient aperçu un feu de bois. Il était facile d'en déduire qu'il y avait des occupants et qu'ils prenaient grand soin de ne pas se faire découvrir.

Bolitho le soupçonnait fort d'avoir mis au point son petit discours pendant le trajet qui l'avait amené à bord du *Trojan* afin de parer à toute critique éventuelle.

— Il existe un bon mouillage, continua Cunningham, pas très grand mais difficile à voir du large. De nombreuses huttes également, et divers indices laissent à penser que des navires

sont passés pour opérer des transbordements, peut-être même pour se ravitailler.

— Qui avez-vous envoyé à terre ? lui demanda Pears.

Coutts eut un bref sourire.

— J'y suis allé moi-même, monsieur, répondit sèchement Cunningham, et je suis certain de ce que j'ai vu.

— Quoi d'autre encore ? lui demanda Coutts.

Cunningham répondit sans cesser de regarder Pears droit dans les yeux.

— Une goélette de bonne taille est au mouillage, je suis absolument certain qu'il s'agit d'un corsaire.

L'amiral échangea avec lui un regard éclair.

— Il doit attendre un autre bâtiment, je parierais gros qu'il y a à bord de quoi équiper deux régiments !

Pears n'était toujours pas convaincu.

— Mais supposez un seul instant qu'il n'y ait que la goélette — il balaya du regard la chambre avec un air de profond dédain : Autant prendre une hache pour ouvrir un œuf !

— Votre première hypothèse est exacte, capitaine, intervint Coutts. Mais pourquoi donc mettez-vous en doute tout le reste ? Cette île a visiblement été choisie pour ses conditions d'accès. Pour des bâtiments qui arrivent des Iles-du-Vent comme des Iles-sous-le-Vent, on ne peut rêver meilleure position. Il est même facile d'y transformer un vulgaire bâtiment marchand en corsaire.

L'amiral avait du mal à dissimuler son énervement.

— Cette fois-ci, nous allons couper leurs lignes de ravitaillement à la racine, et pour de bon !

Il arpentaient la chambre à grands pas, incapable de se contrôler.

— Réfléchissez bien. Nous avons une seule chose à faire, les prendre au piège au mouillage et nous emparer de tout autre bâtiment qui essaierait d'y entrer. Les Français y réfléchiront à deux fois avant de risquer leurs gens. Et ce genre de coup de semonce laissera également à leurs amis espagnols le temps de songer au jour où ils voudraient arriver à la rescouasse comme des chacals qu'ils sont pour venir ramasser les miettes.

Bolitho voulait à tout prix conserver sa position d'observateur objectif, comme si Coutts n'était pas le supérieur hiérarchique avec lequel il venait de passer quelques semaines.

Après tout, la découverte de Cunningham était-elle si importante que cela ? Ou bien Coutts essayait-il seulement d'en tirer tout le parti possible pour renforcer son propre point de vue ?

Quelques cabanes, une goélette, tout cela ne faisait pas un objectif très tentant. À voir la tête de Pears, il était évident que c'était là le fond de sa pensée.

Le maître d'hôtel Foley arriva avec des verres et servit du vin à la compagnie pour fêter les nouvelles apportées par Cunningham.

Coutts leva son verre :

— Je vais vous livrer mon sentiment, messieurs : je porte un toast à notre victoire, et je souhaite qu'elle soit payée aussi peu chèrement que possible !

Il se tourna vers les fenêtres et ne remarqua donc pas que Pears avait reposé son verre sans y toucher.

Bolitho but une gorgée du sien, mais le vin avait soudain un goût bien amer.

XIII

CARTES SUR TABLE

— Le capitaine monte, monsieur ! murmura le bosco.

Bolitho avait pourtant l'impression que l'homme avait presque crié, tant cette soudaine remarque troublait la tranquillité de l'aube.

Il se retourna et essaya de distinguer la haute silhouette de Pears qui se dirigeait vers le compas. Le capitaine glissa quelques mots à Sambell, pilote de quart, avant de se diriger vers la lisse de dunette.

Bolitho n'avait qu'une seule envie, se taire. Il était encore tôt, le *Trojan* piquait lourdement du nez en route au sud sous focs et huniers. Ils étaient apparemment au plein milieu d'une dépression tropicale. La pluie qui était tombée dru en mitraillant la toile avait cessé depuis une heure. Des gouttes ruisselaient toujours des voiles et du gréement avant de se rassembler en ruisselets qui dégoulinayaient par les dalots. Dès que le soleil serait levé, ils seraient pris dans un véritable bain de vapeur.

Pears savait tout cela, il était inutile de lui en parler davantage. Il avait vu suffisamment d'aubes sur toutes les mers du globe pour avoir besoin qu'un simple lieutenant lui raconte sa vie.

Le pont supérieur était encore plongé dans l'obscurité, mais Bolitho savait pertinemment que les canons étaient prêts à entrer en action dès que les premiers feux auraient été allumés aux cuisines. Cette pensée sinistre le mettait mal à son aise : ce gros vaisseau qui taillait sa route comme une ombre dans la nuit, les voiles qui claquaient dans une brise assez faiblarde, les grincements de la roue sous les efforts des timoniers pour conserver le cap.

L'objectif de Coutts se trouvait quelque part sur leur avant. Un petit îlot perdu sur lequel il espérait, ou plutôt sur lequel il avait la ferme intention de trouver tant de choses. L'île San Bernardo, tout juste un point sur la carte d'Erasmus Bunce. On racontait que quelques frères s'y étaient réfugiés cent ans plus tôt. Bunce, toujours pince-sans-rire, avait fait remarquer qu'ils avaient dû échouer là par accident en croyant atterrir sur le continent. La chose paraissait vraisemblable. Le détroit entre Saint-Domingue et Porto Rico fait environ quatre-vingt-dix milles de large, autant dire un océan pour des marins peu expérimentés. Apparemment, les frères s'étaient fait massacrer par des pirates, par des esclaves marrons ou encore par les quelques poignées de brigands qui continuaient d'écumer les Antilles à cette époque.

Le *Spite* était retourné devant l'île, paré à bloquer l'entrée du mouillage. Cunningham devait se frotter les mains en pensant déjà à l'entrefilet qui signalerait son exploit dans la *Gazette*.

Mais Pears s'approchait de lui, il était temps.

— Le vent est stable monsieur : noroît.

Et il attendit, mais le capitaine restait muet.

— Très bien, monsieur Bolitho, murmura enfin Pears. Il va bientôt faire jour.

Et il leva la tête pour observer les mâts, les grands rectangles de toile blanche, les étoiles qui pâlissaient.

Bolitho essayait de pénétrer le cours de ses pensées. Il était commandant, il endosserait le prix de la victoire comme il supporterait la responsabilité d'une défaite. Cairns lui semblait tout à fait prêt pour ce rôle, mais il ne comprenait apparemment pas très bien ce que pouvait éprouver son capitaine. Le second allait sans doute les quitter sous peu. Cela le rapprocherait-il un peu de Pears ? Il en doutait.

Et ledit Cairns surgit de l'obscurité comme un fantôme, fidèle à son habitude. Après avoir salué Pears, il s'approcha de Bolitho.

— Je viens d'aller faire un tour au pont inférieur. Il nous manque du monde mais peu importe : nous ne sommes pas partis pour nous battre contre une flotte entière !

Bolitho ne put s'empêcher de sourire. Il se souvenait encore de l'excitation qui se saisissait de Cairns dès qu'il s'agissait d'une vulgaire goélette...

— Avec l'aide du *Spite*, je pense que nous devrions nous en sortir !

Pears se retourna violemment, visiblement excédé.

— Montez donc là-haut, monsieur Bolitho, cela vous permettra de faire meilleur usage de votre subtilité. Et rendez-moi compte de ce que vous verrez dans la hune ! À moins que vous ne manifestiez encore votre peu de goût pour l'escalade !

Les timoniers de quart et les canonniers avaient été témoins de cette scène pénible. Bolitho en était consterné. Un fusilier se détourna pour étouffer un fou rire.

— Voilà qui vous donnera une petite idée de sa propre inquiétude, Dick, lui glissa Cairns.

Cette petite phrase de réconfort mit un peu de baume au cœur de Bolitho qui entreprit de grimper. Il fit exprès de dédaigner le trou de hune et passa directement des enfléchures au mât de hune par les gambes de revers, ce qui l'obligea à basculer à l'horizontale, le dos au-dessus du pont. Sa hargne envers Pears l'aida ainsi à rejoindre le perroquet sans ressentir la moindre nausée. Il atteignit enfin les élongis, le souffle court, plus vite qu'il ne l'avait jamais fait et vint s'installer à côté de la vigie.

— Le jour se lève, m'sieur, fit l'homme, j'crois bien que nous allons avoir une belle journée.

Bolitho le regarda. Il le connaissait bien, un vieux gabier du nom de Buller. Enfin, il était vieux au sens où l'entendait la marine, car il ne devait guère avoir plus de trente ans. Mais il était marqué par le vent et par la mer, par les batailles incessantes qu'il avait menées à s'en déchirer les mains pour rentrer la toile dans la tempête. L'homme serait sans doute bientôt affecté à des tâches plus paisibles sur la dunette ou à l'artimon.

Buller semblait on ne peut plus à son aise, confortablement installé sur son perchoir. En outre, l'arrivée inattendue du lieutenant ne semblait lui faire ni chaud ni froid. Bolitho voyait encore ce fusilier qui s'était permis de sourire. Il n'y avait

pourtant pas mis de malice et n'éprouvait visiblement aucun plaisir à le voir traiter de la sorte par le capitaine.

— Oui, il va faire chaud, répondit-il en lui montrant le mât : de misaine ; dites-moi donc, Buller, vous avez déjà fréquenté ces eaux ?

L'homme réfléchit un moment.

— J'en suis pas si sûr, m'sieur, mais p't-être qu'oui. Pour un marin, tout ressemble à tout. Sauf quand il est à terre, pour sûr, se corrigea-t-il en riant.

Bolitho se souvenait de ce bordel, à New York, de cette femme qui lui crachait des obscénités, de cette jeune morte au sein encore tiède.

Tout ressemble à tout, c'était bien vrai. Chaque embarquement pouvait être le dernier, encore une campagne, un peu d'argent mis patiemment de côté, et vous aviez de quoi acheter un bistrot ou une boutique. Pourtant, cela n'arrivait guère, sauf si la paix survenait ou si l'homme se faisait estropier. La mer avait presque toujours le dernier mot.

La ralingue du perroquet de misaine pâlissait doucement sous les premières lueurs de l'aube. Bolitho se pencha pour observer ce qui se passait au-dessous de lui : le pont, comme rayé de noir par les affûts, paraissait si loin sous ses jambes qui pendaient dans le vide ! Il finissait par s'y faire, alors qu'il n'avait jamais rien tant détesté que de monter dans les hauts depuis qu'il avait pris la mer pour la première fois, à l'âge de douze ans.

Les mâts et les haubans vibraient de partout. Il avait embarqué comme aspirant en 1768, l'année même où le *Trojan* avait été lancé. Il y avait déjà pensé souvent, mais ce matin-là, seul et perdu en haut du mât, il en fut plus particulièrement frappé. Cela sonnait comme une sorte de menace, un avertissement. Il frissonna : décidément, il devenait aussi médiocre que ce malheureux Quinn.

Et pendant ce temps-là, Pears arpétait la dunette, indifférent aux rêveries de son second lieutenant. Cairns l'observait du coin de l'œil, D'Esterre était debout un peu à l'écart, bras croisés. Il songeait à Fort Exeter, à Bolitho, à ses fusiliers disparus là-bas.

Une porte claqua, il y eut un peu de remue-ménage et quelqu'un annonça l'arrivée de l'amiral qui fit son apparition suivi d'Ackermann, apparemment frais et dispos.

Coutts s'arrêta près de la barre pour dire quelques mots à Bunce, fit un signe de tête à Cairns et, s'adressant enfin à Pears :

— Bonjour, capitaine, tout est paré ?

Cairns eut un sourire : lorsqu'il était chargé de quelque chose, Pears était toujours paré.

— Oui, amiral, répondit Pears très calmement, paré au combat, mais je n'ai pas fait charger les pièces ni mettre en batterie.

— Je vois. Le *Spite* doit avoir gagné sa position à présent. Je vous suggère d'envoyer davantage de toile, capitaine, l'heure est venue d'agir.

Cairns fit passer la consigne et les gabiers s'empressèrent dans les hautes vergues. Le *Trojan* gagna un peu de vitesse.

— J'ai consulté la carte une nouvelle fois, reprit Coutts en surveillant vaguement ce qui se passait sur le pont. Il semble bien qu'il n'y ait pas d'autre mouillage, l'eau est profonde au sud et il existe un ou deux récifs tout près du rivage. Cunningham a débarqué ses gens dans ce coin-là, voilà qui est bien pensé. Il a toujours la bonne idée, celui-là.

Pears observait les gabiers qui redescendaient.

— Je crois que c'était de toute manière le seul endroit possible, amiral.

— Ah, vraiment ?

Et il s'éloigna en compagnie d'Ackermann.

Quelques mouettes se laissaient dériver entre les mâts, sans trop s'intéresser à eux : cela signifiait que la terre était proche et qu'elles avaient d'autres sources de nourriture beaucoup plus tentantes. Bolitho observait les oiseaux, qui lui en rappelaient d'autres, à Falmouth. Les petits villages de pêcheurs blottis dans les rochers de la côte de Cornouailles, les bateaux qui rentraient, les goélands qui criaient.

Buller le sortit de ses pensées.

— Eh, m'sieur, le *Spite* n'est pas où il devrait être ! — il était tout excité : Il va avoir du mal à remonter, à présent !

Bolitho était émerveillé par la finesse et la précision du marin. Coutts allait être furieux, il faudrait encore une journée au *Trojan* pour revenir en arrière et donner une deuxième chance à Cunningham.

— Il vaut mieux que je descende pour annoncer ça au capitaine.

Tiens, pourquoi avait-il dit cela, pourquoi l'avait-il seulement pensé ? Peut-être pour parer à la déception qui allait s'emparer des hommes, pour protéger la crédibilité de Coutts ?

— Il a probablement un homme à la mer, grommela Buller.

Bolitho ne répondit pas. Il espérait que Cunningham était le genre d'homme à perdre un temps précieux à repêcher un homme à la mer, sans en être trop sûr. Il coinça sa lunette dans le creux de son bras et se cala les épaules contre les haubans.

— Je vais vous laisser, Buller. Quand je serai en bas, appelez-moi pour me dire ce qui se passe.

Et il essaya de ne pas penser à la longue descente qui l'attendait, à ce qui se passerait si le bâtiment faisait une embardée. Il avait le sentiment de regarder à travers un verre de bouteille, quelques moutons se détachaient sur le fond noir de la mer. Il finit par distinguer les voiles qui émergeaient de la nuit comme des icebergs.

Le *Spite* avait considérablement changé son cap. Il se dirigeait toujours vers le mouillage caché, mais il aurait dû être beaucoup plus près. Buller avait raison, ils auraient du mal à combler leur retard. Cela serait... Il se raidit soudain, oubliant même sa position précaire.

— Qu'est-ce qui s'passe, m'sieur ?

Buller avait senti qu'il se passait quelque chose.

Bolitho centra les voiles dans sa lunette, puis la baissa légèrement. Sa blessure lui faisait mal.

Non, ce n'était pas possible, il espérait que c'était un défaut de la lunette, l'effet de son imagination. Ce n'était pas le *Spite*, mais quelque chose de beaucoup plus gros. Il tendit l'instrument à Buller et héla le pont :

— Ohé, du pont ! Voile sur tribord avant !

Il hésita une seconde :

— Bâtiment de ligne !

— Ça alors, s'exclama Buller, vous l'avez fameusement repéré, qui-ci, m'sieur !

Bolitho dévalait les enfléchures, avec encore dans les yeux la vision de cette silhouette menaçante.

Coutts l'attendait sur le pont.

— Vous en êtes sûr ?

Pears arriva, regarda brièvement Bolitho :

— Il en est certain, amiral.

— Eh bien, fit tranquillement Cairns, voilà une bonne nouvelle, Dick : ce n'est sûrement pas l'un des nôtres.

L'amiral qui l'avait entendu le coupa sèchement :

— Je me moque de savoir qui c'est, monsieur Cairns. S'il se met en travers de notre route, eh bien, c'est un ennemi, un point c'est tout ! Faites charger les pièces, capitaine. Nous allons enfin voir de quoi est capable votre bâtiment !

Les équipes de pièces s'activaient aux palans et aux anspects pour haler les affûts contre les mantelets encore fermés. Bolitho se trouvait près des chantiers, surveillant ses chefs de pièce et attendant qu'ils lui rendissent compte. La tête de l'aspirant Huss émergea de la grande descente :

— Batterie inférieure parée, monsieur !

Bolitho imaginait Dalyell en train de s'activer dans l'entrepont, avec ses énormes trente-deux-livres. Comme tous les membres du carré, il avait été promu, mais n'en avait pas acquis plus d'expérience pour autant. Il savait pertinemment que, si le *Trojan* devait livrer bataille, tous à bord seraient sollicités au-delà de leurs limites.

Quinn arrivait de l'autre bord.

— Mais que se passe-t-il, Dick ?

Un mousse qui passait chargé de boulets pour les neuf-livres de la dunette faillit presque le renverser.

Bolitho leva les yeux vers la pomme du grand mât ; il voyait encore ce bâtiment inconnu sorti soudain de sa lunette. Cela ne datait guère que d'un quart d'heure, mais la lumière mettait quelque coquetterie à se montrer. Seuls les vigies et les fusiliers perchés dans les hunes parvenaient à le voir encore.

— Il s'agit peut-être d'un bâtiment en transit qui se dirige vers un port des Antilles.

Il avait dit cela pour répondre quelque chose, mais savait pertinemment qu'il essayait peut-être de se tromper lui-même ou de tranquilliser Quinn. Ce navire-là ne ressemblait pas à un vaisseau anglais, un bâtiment de cette taille appartenait forcément à une escadre, afin de parer à l'entrée éventuelle des Français dans la guerre. Un espagnol était également peu probable, leurs unités d'importance se consacraient uniquement à l'escorte des galions dans ces mers infestées de pirates, jusqu'à Santa Cruz. Non, il s'agissait bel et bien d'un français.

Bolitho se sentait tout excité. Il avait vu un certain nombre de bâtiments français, des vaisseaux très bien conçus, solidement construits et dont les équipages avaient fort bonne réputation.

Coutts, les mains dans le dos, se tenait sur la dunette et discutait avec Pears et ce vieux Bunce. Les trois hommes semblaient très calmes, encore que, avec Pears, personne ne fût jamais sûr de rien. Le spectacle de la dunette avait quelque chose d'irréel, avec tous ces hommes qui s'entassaient de toute part : les canonniers près de leurs pièces, les fusiliers rescapés de D'Esterre. Il aperçut Libby qui attendait près d'un neuf-livres. D'aspirant chargé des signaux, il était devenu lieutenant en cinquième. Que ressentait-il, se demandait Bolitho ? Il avait dix-sept ans, mais si une charge de mitraille balayait le château, il pourrait très bien se retrouver commandant jusqu'à ce que quelqu'un de plus ancien prît la suite. Frowd était également là : lui était passé sixième lieutenant. C'était parfaitement fou, même pour un homme qui avait un ou deux ans de plus que Cairns. Mais les choses étaient ainsi faites. Avant la mort de Sparke puis la capture de Probyn, tout le monde les appelait Jack et Arthur. Et à présent, voilà qu'on leur donnait du monsieur.

— Abattez d'un quart ! cria Cairns.

— En route au nouveau cap, monsieur ! répondit le timonier : sud-sudet !

Les gabiers halaiient sur les écoutes et les bras. Hormis le grondement du vent dans les voiles, tout n'était que silence.

Bolitho essayait de repasser la carte dans sa tête, d'imaginer l'île telle qu'elle allait bientôt apparaître entre les bossoirs : une

pointe à tribord, derrière laquelle se trouvait l'entrée du mouillage. En principe, c'est là que se trouvait le *Spite*. Seigneur tout-puissant, il allait avoir une sacrée surprise en voyant se pointer le nouvel arrivant ! Et selon toute vraisemblance, les veilleurs de Cunningham croiraient d'abord qu'il s'agissait du *Trojan*.

— Ohé, du pont ! — c'était la grosse voix de Buller : L'autre réduit sa toile, m'sieur !

— M'est avis qu'il a vu le *Spite*, grommela un homme.

La batterie bâbord était au ras de l'eau, les canons luisaient dans l'ombre, doucement éclairés par les rais de lumière qui filtraient entre les haubans. Les couleurs retrouvaient leurs teintes familières, les visages prenaient forme humaine. Ça et là, des hommes rectifiaient la tension d'un palan, rajaustaient un accessoire, vérifiaient que haches et couteaux étaient à portée de main. Les aspirants et les officiers mariniers s'étaient disposés à intervalles réguliers, taches bleues et blanches au milieu de l'équipage.

Loin au-dessus des têtes, la longue flamme rouge s'entortillait comme un serpent. Le vent restait stable, mais ils n'avaient pourtant aucune chance de passer au vent de l'inconnu.

— Mais que va faire l'amiral ? demanda Quinn. Nous ne sommes pas en guerre avec la France !

L'aspirant Forbes arrivait en courant, enjambant palans et manœuvres comme un jeune lapin. Il ôta son chapeau et dit d'un seul souffle :

— Le capitaine vous présente ses compliments, monsieur, il voudrait que vous fassiez venir le lieutenant français à l'arrière.

— J'y vais, proposa Quinn.

Bolitho lui fit signe que non, songeant amèrement à l'absurdité de la situation. Cairns était occupé sur la dunette, c'était donc à lui, le plus ancien, à aller chercher le Français. Aux portes de la mort, il fallait encore maintenir l'étiquette.

Il trouva l'officier dans l'entrepont, assis en compagnie de Thorndike à la porte de l'infirmerie, tandis que les aides du chirurgien disposaient les instruments sur la table d'opération.

— Par tous les diables, mais qu'est-ce qu'on fabrique ? lui demanda Thorndike, visiblement énervé — et, montrant ses assistants : Tout ce qu'ils savent faire, c'est perdre leur temps à salir mes affaires !

— Le capitaine désire vous voir, annonça Bolitho à Contenay.

Ils montèrent ensemble jusqu'à la batterie basse dont les sabords étaient toujours fermés. On apercevait dans l'ombre la lueur rougeâtre des mèches allumées dans leurs baquets.

— Cher ami, il y a un problème ? demanda Contenay.

— Un bâtiment. L'un des vôtres.

C'est étrange, se dit Bolitho, il m'est plus facile de lui parler qu'au chirurgien.

— *Mon Dieu³ * !*

Contenay rendit son saint au fusilier de faction en haut de la descente, avant d'ajouter :

— Il va falloir que je pèse soigneusement mes mots, j'imagine.

Il faisait complètement jour sur le pont, il était même difficile de croire que la lumière avait tant changé en aussi peu de temps.

— *M'sieu* Contenay, monsieur, annonça Bolitho en arrivant sur la dunette.

— Venez par ici, ordonna Pears en se dirigeant vers les filets à côté desquels Coutts et son aide de camp observaient l'ennemi à la lunette.

Bolitho jeta un rapide coup d'œil à l'intrus, qui avait fière allure. Tribord amure, voiles parfaitement bordées, il avait ferlé perroquets et grand-voile et se préparait à embouquer l'entrée de la petite baie. On apercevait nettement la ligne de son bouchain.

— Le prisonnier, amiral, annonça Pears, qui observait également le bâtiment.

Coutts abaissa sa lunette et se tourna vers le Français.

³ En français dans le texte, comme tous les mots ou expressions en italique signalés par un astérisque (*).

— Ah, oui ! Ce bâtiment que voici, *m'sieu*, est-ce bien l'un des vôtres ?

Contenay commença par faire la moue, comme s'il hésitait à répondre. Il finit pourtant par hausser les épaules :

— Il s'agit de *l'Argonaute*.

— C'est bien ce que je pensais, amiral, approuva Ackermann, je l'ai déjà vu au large de la Guadeloupe. Un soixante-quatorze, et un bien joli bâtiment.

— Et qui porte également une marque de contre-amiral, nota Pears en se tournant vers Contenay.

— C'est exact, répondit l'officier français, *contre-amiral** André Lemercier.

— Et vous étiez l'un de ses officiers ? lui demanda Coutts avec un brin de soupçon dans la voix.

— Je suis l'un de ses officiers, *m'sieu* — il jeta un coup d'œil au bâtiment : À présent, je n'ai pas l'intention d'en dire davantage, et vous ne pouvez l'exiger de moi.

Cette remarque fit exploser Pears :

— Faites attention à votre attitude, monsieur ! Nous n'avons pas besoin d'en entendre davantage. Vous aidiez les ennemis du roi, vous soutenez une rébellion illégale au dernier degré et, maintenant, vous voudriez être traité comme un spectateur innocent !

Coutts parut surpris de ce soudain accès de colère.

— C'est bien dit, capitaine, mais je pense que le lieutenant est conscient de ce qu'il a fait et sait bien où il se trouve.

Fasciné, Bolitho observait la scène en espérant que Pears ne s'apercevrait pas de sa présence et ne le renverrait pas illico sur le pont. Ils étaient les témoins privilégiés de ce petit drame qui pouvait avoir tant de conséquences.

— Voilà qui pose un gros problème à notre amiral, Dick, lui glissa Cairns. Essaie-t-il simplement de nous mettre pat, ou serons-nous contraints d'imposer nos vues au français ?

Bolitho observait le profil si jeune de Coutts. À présent, l'amiral devait amèrement regretter d'avoir transféré sa marque. Les quatre-vingt-dix pièces du *Resolute* seraient aisément venues à bout des soixante-quatorze canons du français et l'on ne pouvait assurément en dire autant du

Trojan : à peu près la même taille que *l'Argonaute* et seulement deux pièces de plus, un équipage clairsemé, des officiers qui manquaient d'expérience.

Si Contenay était représentatif du carré de *l'Argonaute*, l'adversaire allait se montrer coriace. Et que faisait ce Cunningham ? Une corvette ne pouvait se mesurer avec un bâtiment de ligne, mais montrer un supplément de force, fût-il minime, était toujours précieux.

— Faites raccompagner le prisonnier, ordonna Coutts à D'Esterre, mais je peux avoir besoin de lui à tout moment — et à Bolitho : Dites à la vigie de surveiller le *Spite* et de me prévenir du moindre de ses mouvements.

Bolitho se précipita dans l'échelle de dunette. Comme tout le monde à bord, la vigie devait se concentrer sur le français, au point d'en oublier totalement le *Spite*.

Le *Trojan* maintenait le même cap, toutes les lunettes disponibles rivées sur le bâtiment qui leur coupait la route à angle droit et passait maintenant entre leurs bossoirs. Il continuait de se rapprocher de la pointe.

Coutts devait être bien ennuyé. Il ne pouvait mouiller et, s'il dépassait la pointe, il perdrait l'avantage du vent qu'il mettrait ensuite des heures à regagner. S'il décidait de rester au large, la situation n'était pas meilleure. La seule solution consistait à suivre le français, qui avait visiblement décidé de ne pas tenir compte des intentions du *Trojan* et faisait même exactement comme s'il n'existeit pas.

La pointe défilait plus vite à présent et l'autre cap apparut soudain. Cela faisait comme deux grands bras verts, tendus pour les accueillir. Le soleil tapait de plus en plus fort, Bolitho avait la gorge en feu. La vigie cria soudain :

— Ohé, du pont ! Le *Spite* s'est échoué, monsieur !

Il y eut comme une plainte sourde chez tous ceux qui se trouvaient sur le pont. Comme comble de malchance, on ne pouvait imaginer pire. Cunningham avait peut-être mal estimé la manœuvre d'embouquement ou s'était fait surprendre par les courants. La chose était assez humiliante pour Coutts, mais pour Cunningham c'était une catastrophe.

— Et maintenant, lui glissa Stockdale, le français peut agir à sa guise.

Le mouillage était de plus en plus visible, Bolitho aperçut d'abord les eaux calmes de la baie derrière les remous du goulet, puis les mâts légèrement inclinés et immobiles du *Spite*. Au-delà encore, un paysage vert sombre et une goélette mouillée à toucher le rivage.

— Ils essayent de le touer, m'sieur ! héla la vigie.

Bolitho ne voyait pas grand-chose sans lunette et, comme tous les marins qui se trouvaient autour de lui, ne pouvait guère compter que sur la hune pour savoir ce qui se passait. Cunningham avait mis ses embarcations à l'eau et tentait sans doute de porter une ancre pour se déhaler.

— Que fait le français ? demanda Quinn.

Il paraissait mort d'inquiétude.

— Il va sûrement venir mouiller, James. Il a réussi à arriver avant nous dans l'île et, si nous l'attaquons, nous allons déclencher la guerre.

Et il détourna les yeux. Il se sentait soudainement découragé, amer. Quoi qu'ils fissent maintenant, si juste que fût leur cause, le sort avait décidé de s'acharner sur eux.

Selon toute vraisemblance, *l'Argonaute* était venu livrer une cargaison de poudre et de munitions, destinées en partie à être transbordées à bord de la goélette et, pour le reste, à rester stockées sur place dans l'attente d'un corsaire ou d'un transport. Contenay devait être familier de ce genre d'opération et cela expliquait qu'il n'eût pas eu trop de mal à trouver Fort Exeter.

Un nouvel appel de la vigie le sortit de ses pensées :

— Voile tribord avant, monsieur !

Sur la dunette, des silhouettes se précipitaient pour tenter de découvrir le nouvel arrivant, lunettes braquées dans la direction indiquée. La vigie hélait de nouveau :

— C'est un brick, m'sieur, route au près !

Quinn était tout pâle.

— Je prends les paris, James, lui dit Bolitho, il ne va pas traîner dans le coin en nous voyant ! Il a dû venir chercher une partie de la cargaison du français !

— Mais nous ne pouvons donc rien faire ?

Mais Quinn leva les yeux en entendant Buller :

— Hé, du pont ! Le *Spite* a réussi à se dégager, m'sieur ! Je vois ses huniers !

Quinn prit le bras de Bolitho, des cris de joie fusaiient de partout.

À l'arrière, les timoniers de l'aspirant Weston envoyoyaient des volées de pavillons.

Bolitho hocha la tête de contentement : voilà qui arrivait à point nommé. Coutts venait d'ordonner au *Spite* de quitter le mouillage pour donner la chasse à l'intrus. Il y avait fort à parier que Cunningham ne traînerait pas à remonter ses embarcations. Le vent était pour lui, son honneur était en jeu, il aurait mis la main sur le brick avant midi.

Et il y avait encore cette goélette au mouillage. S'il s'agissait d'un corsaire, le français ne pourrait pas contrer Coutts au cas où il voudrait l'empêcher de s'enfuir d'une façon ou d'une autre.

Bolitho dut s'abriter les yeux. La corvette envoyait toute sa toile, il imaginait aisément l'enthousiasme qui devait régner à bord.

— Le *Spite* fait l'aperçu, monsieur !

L'aspirant Couzens passa en courant, appelé par on ne sait quelle mission urgente.

— Maintenant, lui cria-t-il au vol, c'est au tour du français de jouer les spectateurs !

Mais Bolitho fit volte-face en entendant une déflagration qui venait du mouillage. La fumée s'étalait sur l'eau calme et cacha même un instant le soleil.

Les hommes criaient, hurlaient, excités par la brutale évolution de la situation. Le *Spite* virait afin de tirer sa bordée, mais il était en limite de portée. Les coups de *l'Argonaute* s'abattirent sur lui comme un ouragan de fer, abattant mâts et gréement, et le réduisirent en un rien en une épave incontrôlable. Le mât de misaine était tombé, le mât de hune s'effondra dans une grande gerbe d'eau au milieu d'un magma de cordages emmêlés. Le *Spite* s'arrêta net, Bolitho soupçonnait qu'il s'était de nouveau échoué sur un banc de sable. Ce spectacle d'un être vivant frappé à mort était tout bonnement insupportable.

L'Argonaute avait visiblement voulu s'assurer que le brick ne serait pas capturé. Il revenait dans le vent, son long boute-hors perçait dans la fumée de sa bordée.

— Regardez, fit Quinn d'une voix altérée, ils sortent !

Bolitho se retourna en entendant Cairns crier dans son porte voix :

— Du monde en haut, à réduire la toile ! Monsieur Tolcher, frappez-moi vos filets !

Le pavillon écarlate montait à la corne, Stockdale cracha un bon coup dans ses mains : ils montraient leurs couleurs, Coutts était décidé à engager le combat.

Les hommes s'activaient à frapper les filets au-dessus du pont, comme à l'exercice. La silhouette de *l'Argonaute* diminuait rapidement, il se dirigeait vers l'entrée de la baie. Lui aussi avait envoyé ses couleurs, le pavillon blanc de France : l'heure n'était plus à la ruse.

Plus tard, d'éminentes autorités s'emploieraient à présenter des excuses. Mais, pour le moment, chacun des deux capitaines avait de bonnes raisons d'engager l'ennemi.

— Ouvrez les sabords !

Dans un tintamarre de palans, les deux rangées de mantelets se levèrent lentement, en parfait synchronisme avec ceux de la batterie basse.

— En batterie !

Bolitho devait s'obliger à respirer profondément. Ses pièces s'ébranlèrent lentement dans un énorme grondement, leurs grosses gueules noires pareilles à celles d'animaux dans le soleil.

Les deux vaisseaux de ligne étaient désormais face à face, seuls, sans personne pour admirer le spectacle de leur énorme puissance. Ils se rapprochaient lentement l'un de l'autre, sans hâte aucune, dans un silence total.

Coutts leva les bras : le cuisinier du capitaine lui passait son ceinturon et fixait son épée. Bolitho comprit soudain que l'amiral ne céderait pas, il n'oserait plus à présent. Ce jour devait être un jour de victoire ou rien.

— Batterie tribord, parée !

Bolitho dégaina son sabre et baissa son chapeau pour s'abriter les yeux.

— Prêts les gars !

Un coup d'œil à gauche, un coup d'œil à droite, tous ces visages si familiers qui se brouillaient soudain. Il se tourna enfin vers l'ennemi.

— Attendez la crête !

Un homme fut pris d'une toux violente, un autre dessinait machinalement des signes incompréhensibles sur le pont.

— Feu !

XIV

GRAND PRIX

Le *Trojan* fut pris de violentes secousses au départ de la bordée du pont supérieur, suivie immédiatement par les vingt-deux de la batterie basse. Le bâtiment donnait l'impression de partir en morceaux.

Même lorsque l'on s'y attendait, cet épouvantable vacarme dépassait l'entendement, les échos des coups grondaient encore alors que les pièces reculaient dans leurs bragues.

La fumée se dissipa lentement à tribord avant pour s'échapper sous le vent. L'ennemi était entouré de petites plumes blanches, l'*Argonaute* arrivait en route convergente, vergues brassées serré pour parer la pointe la plus proche. Mais, sans lunette, il était pratiquement impossible de voir si des boulets avaient fait mouche. Le *Trojan* avait tiré dès qu'il avait été en portée, Bolitho estimait la distance à plus de huit encablures.

Les chefs de pièce hurlaient comme des fous, des hommes rechargeaient tandis que d'autres, l'anspect à la main, attendaient de remettre les lourdes pièces en batterie.

Le bruit lui vrillant encore les tympans, Bolitho se frotta vigoureusement les oreilles pour tenter de retrouver un peu d'ouïe. La gîte s'accentuait un brin, Pears avait ordonné un léger changement de route pour accélérer le rapprochement. Huniers et misaine faseyante, le capitaine français essayait toujours de serrer au plus près pour garder de l'eau et parer la terre qu'il longeait encore par le travers.

Difficile d'imaginer ce qui se tramait dans sa tête. Et l'alter ego de Coutts, quel pouvait bien être son plan ? Peut-être cherchait-il à entraîner le *Trojan* au large afin de donner à la goélette le temps de s'enfuir. Ou encore, après avoir mis le *Spite*

hors de combat, souhaitait-il tout bonnement s'échapper et éviter toute confrontation. Ou alors, autre hypothèse, ses ordres comportaient un second point de rendez-vous et de déchargeement.

Bolitho n'arrivait même plus à comprendre comment il pouvait encore réfléchir. Il balaya le pont : du regard : les chefs de pièce tendaient le bras l'un après l'autre pour indiquer qu'ils étaient parés.

— Parés, monsieur ! cria-t-il en se tournant vers la dunette.

L'aspirant le plus ancien de la batterie basse passa la tête dans la descente :

— Parés, monsieur !

Couzens passa en courant, se dirigeant vers l'arrière. Il portait un message du gaillard d'avant destiné à Cairns. En croisant l'aspirant Huss, il lui cria :

— Tu n'as pas été très rapide, le dernier coup !

Et ils se firent un grand sourire, comme s'il s'agissait d'un jeu.

Couché par la gîte, l'ennemi était plus proche. Les batteries de ses pièces luisaient comme deux rangées de dents. Au fond de lui-même, il savait pertinemment que l'amiral français n'avait aucunement l'intention d'ordonner à son capitaine de faire demi-tour. Il était décidé à combattre, et au diable les conséquences ! Plus tard, chacun des adversaires chercherait à justifier son action, mais seul l'avis du vainqueur compterait.

La muraille du français disparut soudain dans un nuage épais percé de langues orange : la réponse au *Trojan* arrivait.

Bolitho serra les dents, s'attendant à subir de plein fouet le choc des boulets dans le bordé. Mais seuls quelques coups frappèrent les œuvres mortes tandis que l'air stridait au passage des boulets à chaîne. Des poulies et des morceaux de gréement tombaient dans les filets frappés à la hâte par le bosco ; un fusilier chuta du grand mât, heurta la coupée et disparut dans l'eau sans un cri. Le premier sang avait coulé. Pears observait l'ennemi, la main à hauteur de l'épaule, attendant de donner le signal.

— Parés, les garçons ! cria Bolitho d'une voix haletante.

Le capitaine baissa le bras, le tonnerre des pièces emplit l'air une nouvelle fois.

— Nettoyez les lumières ! Épongez ! Chargez !

Les marins, qui avaient si souvent pesté contre le capitaine et leurs officiers au cours d'innombrables exercices effectués dans toutes les conditions imaginables, obéissaient aux ordres sans même lever la tête pour regarder leurs camarades escalader les enflétrures afin d'effectuer quelques réparations urgentes dans les hauts.

En voyant la grande déchirure du hunier, Bolitho comprit que le français suivait sa tactique habituelle : désemparer l'ennemi afin de le rendre non manœuvrable, puis attendre qu'il tombât dans le lit du vent en exposant son tableau à des bordées dévastatrices. Aux postes de combat, un vaisseau offrait aux coups toute la longueur de son pont, qu'un bombardement bien ajusté transformait rapidement en véritable boucherie.

L'Argonaute montrait lui aussi quelques dommages : des trous dans la toile et une grosse brèche dans un passavant atteint par deux boulets groupés. Plus que cinq encablures, un demi-mille, et les deux bâtiments continuaient de gagner de Terre en s'éloignant toujours de la terre.

Nouveau nuage de fumée, nouvelle volée de boulets à chaîne, ce bruit terrible qui faisait courber la tête aux hommes affairés autour de leurs pièces. Et pourtant, aussi incroyable que cela pût paraître, aucun espar n'était encore touché.

Stockdale s'arrêta une seconde et lui cria :

— Nous avons du vent, monsieur !

Son visage ridé était noirci par la fumée, mais il paraissait toujours aussi inébranlable.

— La crête !

Bolitho entendit l'aspirant Huss qui répercutait l'ordre à la batterie basse.

— Feu !

Le pont trembla comme si le bâtiment était en train de s'échouer, puis l'équipage poussa une immense clameur en voyant le grand hunier de l'ennemi osciller avant de tomber et de se Fischer dans l'eau comme une lance.

C'était un coup de chance et personne ne saurait jamais qui avait tiré ce boulet-là. La grosse voix de Pears dominait le fracas des affûts :

— Bien joué, du *Trojan* ! Tapez-lui encore dedans !

Nouvelles clameurs d'enthousiasme, saluées par une nouvelle volée de fer qui vint frapper cette fois la muraille et les sabords inférieurs : le français venait de changer de tactique. Un affût désemparé roula lentement avant de heurter l'autre bord dans un bruit de tambour. Des hommes criaient, mais leurs voix étaient étouffées, comme des âmes qui gémissent en enfer.

L'Argonaute semblait gagner lentement sur eux, Bolitho voyait son boute-hors se confondre avec le leur. Pears allait sans doute profiter de l'avantage du vent pour abattre un brin, renvoyer de la toile et passer ainsi devant.

— Du monde en haut ! cria Cairns dans son porte-voix. À établir les perroquets !

Bolitho acquiesça machinalement : il avait deviné juste. Le vaisseau tomba lentement, les perroquets prenaient le vent. Il observa l'autre, essayant de deviner sa manœuvre dans la fumée. On voyait une flèche bleue, les deux bâtiments visaient maintenant le même point imaginaire qui les mettrait inévitablement au contact.

— Feu !

Les canonniers s'écartèrent vivement pour parer le recul des pièces puis se précipitèrent pour éponger et recharger.

La coque fut prise d'un grand soubresaut, l'ennemi venait de tirer lui aussi, un éclat de bois partit, comme frappé par une hache invisible, un homme s'élança en hurlant, les mains crispées sur le visage. Un fusilier l'empoigna, le dirigea vers la descente où d'autres prirent le relais pour le conduire en bas.

Bolitho jeta un regard à Quinn, qui semblait tétonisé : le matelot avait reçu une éclisse dans l'œil et le morceau de bois était resté fiché dans l'orbite comme l'épée d'un espadon.

Tonnerre plus aigu des neuf-livres : les canonniers sur la dunette avaient réussi à remettre leurs pièces en batterie. Le bruit s'amplifiait, les deux bâtiments se rapprochaient inexorablement. Les filets étaient jonchés de morceaux de bois, de bouts de cordage, comptaient un nouveau cadavre. En bas,

un homme hurlait comme un supplicié. Sur la dunette, Pears était toujours aussi placide. Coutts, apparemment insensible au fracas du combat, le pied négligemment posé sur un bollard, montrait on ne sait quoi à Ackermann.

— Feu !

Les pièces reculaient en désordre désormais. Les équipes étaient fatiguées, les hommes épuisés par le vacarme incessant. Bolitho fit la tournée de toutes ses pièces, minuscules univers éclairés par le carré du sabord. Il ne se sentait pas bien et devait faire une étrange figure, à moitié riant et grimaçant. Stockdale se retourna, il en reconnut un autre, Moffitt, qui lui fit un signe et lui cria :

— Dure besogne, monsieur !

De nouveaux coups vinrent frapper le flanc à la limite de la flottaison, une épaisse fumée noire jaillit soudain d'une clairevoie, des cris. Mais la fumée s'éclaircit rapidement, les hommes de Dayell avaient fait ce qu'il fallait.

— Cessez le tir !

Les hommes reculèrent, ce silence soudain était presque aussi insupportable que le bruit. L'ennemi avait encore gagné sur leur avant, il était donc inutile de poursuivre le tir.

— Envoyez du monde à bâbord, crie Cairns, nous l'engagerons lorsqu'il passera devant l'étrave !

Des officiers mariniers poussaient rudement les hommes du bord indiqué pour renforcer les équipes clairsemées. Pears avait minuté son affaire comme il faut : un léger changement de route, davantage de toile, et lorsqu'il passerait derrière, le *Trojan* pourrait tirer pièce par pièce. Même s'il ne parvenait pas à le démâter, il serait trop atteint pour supporter une seconde rencontre.

— Paré, James ! crie-t-il, c'est à vous l'honneur cette fois-ci !

Un chef de pièce prit le bras de Quinn :

— On va leur montrer ce qu'on sait faire, monsieur !

Cairns criait quelque chose, Stockdale fit à Bolitho :

— Par Dieu, le français a loqué, monsieur !

Bolitho sentit son cœur se glacer : *l'Argonaute* remontait dans le vent, ce qui lui restait de toile pratiquement masqué, et il leur faisait face. Le tout n'avait pris que quelques minutes,

mais il ne put retenir un élan d'admiration. La manœuvre était superbe. Il allait bientôt se retrouver sous l'autre amure, alors que le *Trojan* essayait toujours de réduire sa vitesse.

— Du monde en haut ! À rentrer les perroquets !

Les mâts et les vergues craquaient sous l'effort de la barre, mais la manœuvre était trop lente, beaucoup trop lente. Les hommes se précipitèrent comme des fous à tribord, l'ennemi fit feu et sa bordée balaya le pont sur toute sa longueur. L'angle de tir était assez aigu, et la plupart des coups ne causèrent que peu ou pas de dommages. Mais d'autres, dirigés vers les sabords ou les bastingages faiblement protégés, causèrent de terribles ravages. Des pièces partaient au roulis, écrasant au passage les servants, des boulets touchèrent de plein fouet les embarcations, faisant jaillir des volées d'éclisses. Des hommes s'écroulaient de toute part, Bolitho vit en baissant les yeux que ses jambes étaient trempées d'un sang qui n'était pas le sien.

Mais une énorme clameur le fit se retourner : le perroquet de misaine s'effondrait, entraînant dans sa chute un fouillis de gréement et de toile, ainsi que deux gabiers qui poussaient des cris de forcenés.

Momentanément ingouvernable, le *Trojan* titubait comme un ivrogne et essayait de s'éloigner. L'équipage de *l'Argonaute* poussait des cris de joie tandis que le bâtiment continuait de tracer un grand cercle avant de revenir en route parallèle un peu sur l'avant du *Trojan* et d'ouvrir le feu avec ses pièces de retraite.

Aveuglés par la fumée, empêtrés dans les débris qui jonchaient le pont, les canonniers avaient du mal à riposter et les pièces de l'avant ne réussirent à tirer que la moitié de leurs coups. Bolitho hurlait sans trop savoir pourquoi, c'était l'enfer. Tout autour de lui, des hommes reculaient, d'autres tombaient, beaucoup étaient déjà morts. D'autres se ruaien vers l'arrière derrière le bosco et ses aides pour essayer, malgré la fumée, de dégager les débris qui risquaient de remettre le *Trojan* sous le feu de ces terribles canons.

À l'arrière, impassible, Pears voyait tout, donnait des ordres. Il ne broncha même pas lorsque des éclisses passèrent

en sifflant tout autour de lui et vinrent décimer une équipe de pièce.

L'aspirant Huss apparut sur le pont, les yeux écarquillés de terreur. En apercevant Bolitho, il lui cria :

— Monsieur Dalyell est tombé, monsieur ! Je... je ne peux pas trouver...

Et il pivota lentement pour venir s'écrouler aux pieds de Bolitho.

— James, descendez dans la batterie et prenez le commandement en bas !

Mais Quinn, hagard, incapable du moindre geste, fixait l'aspirant : du sang s'échappait à gros bouillons d'une horrible blessure dans son dos, une main bougeait encore, dernier signe de vie.

Un matelot retourna doucement le corps :

— C'est fini pour lui, monsieur.

— Vous m'avez entendu ? — Bolitho prit Quinn par le bras, oubliant Huss et tout le reste : Je vous ai dit de descendre !

Quinn se détourna, les yeux fous.

— Je... je ne peux pas... faire ça.

Et il baissa la tête. Des larmes ruisselaient lentement sur ses joues, mouillaient les traces noires de fumée.

— J'y vais, fit une voix qu'il ne reconnut pas.

C'était Ackermann, toujours aussi impeccable dans son uniforme immaculé.

— Je crois que je m'en sortirai — il fixait Quinn comme s'il n'arrivait pas à y croire : C'est l'amiral qui m'envoie.

Bolitho se détourna, écœuré par la défaillance de Quinn. Malgré la fumée, ses yeux croisèrent ceux de l'amiral qui se contenta d'un haussement d'épaules et d'un petit signe de la main. Le pont eut un soubresaut, ils avaient enfin réussi à se débarrasser du perroquet abattu. Le *Trojan* tombait lentement sous le vent, l'ennemi revenait dans sa ligne de tir, mais le français était apparemment invulnérable et insensible aux coups.

— Feu !

Les canonniers reculèrent, revinrent à leurs pièces, hurlant et jurant comme des forcenés.

Quant à Quinn, il était toujours planté au même endroit, inconscient des boulets qui passaient au-dessus de sa tête, des blessés qui hurlaient, du danger. Les mâts de l'adversaire les dominaient déjà comme de grandes tours : cinquante yards, pas plus. Les deux bâtiments tiraient toujours à l'aveugle dans la fumée emprisonnée entre les deux coques et qui formait comme un coussin amortisseur dérisoire.

Un canonnier s'enfuit de sa pièce, terrorisé, essaya de gagner la descente, la sécurité de la coque. Le fusilier de faction leva son mousquet, puis le baissa, comme impuissant, comme si tout espoir était éteint.

Couzens tira Bolitho par la manche, le regard plein d'horreur.

— Oui ? — Bolitho n'avait plus aucune notion du temps : Que se passe-t-il ?

L'aspirant se détourna avec peine du cadavre de Huss.

— Le capitaine m'envoie vous dire que l'ennemi a certainement l'intention de monter à l'abordage — et, jetant un coup d'œil à Quinn : Il faut que vous alliez prendre le commandement à l'avant, je vais vous seconder.

Bolitho le prit par l'épaule. À travers le léger tissu bleu, son corps était brûlant de fièvre.

— Allez chercher des renforts en bas.

Comme le jeune garçon partait en courant, il l'arrêta :

— Non, marchez lentement, monsieur Couzens. Vous devez montrer aux hommes à quel point vous restez calme — il esquissa un pauvre sourire : Peu importe ce que vous ressentez.

Il se tourna pour surveiller les canons, étonné lui-même de réussir à s'exprimer de la sorte alors qu'il risquait la mort d'un moment à l'autre. Ou bien pis encore : se retrouver sur la table du chirurgien, à attendre le premier coup de bistouri.

L'ennemi se rapprochait toujours, vergues brassées et la cadence des tirs ne faiblissait pas, mais ils étaient maintenant à bout portant, si bien que les débris de bourre enflammée étaient presque aussi dangereux que les coups. De nouveaux claquements, les mousquets se mettaient de la partie, des balles venaient se Fischer dans le bois ou les hamacs. Un pierrier ouvrit le feu et une grappe de tireurs français nichés dans la hune

d'artimon tomba comme une poignée de fruits mûrs, fauchée par la mitraille.

À présent, on distinguait le visage des hommes de *l'Argonaute*. Bolitho vit un officier marinier qui le désignait à un tireur d'élite, mais un fusilier de terre l'abattit avant même qu'il eût eu le temps de lever son mousquet. Des hommes surgissaient des ponts inférieurs, coutelas à la main. Au pied du grand mât, Balleine fournissait en piques tous ceux qui passaient à sa portée.

— Nous allons nous aborder par l'avant — Bolitho avait parlé tout haut sans y penser : Et dans pas longtemps.

Il leva son sabre au-dessus de sa tête et ordonna :

— Dégagez la batterie bâbord, suivez-moi !

Un boulet entra par un sabord, écrasant un marin qui courait aux ordres. Le corps décapité resta debout un moment, vacillant comme s'il ne savait trop quoi faire, avant de s'écrouler définitivement. Les hommes juraient et criaient de partout en se bousculant pour gagner le château avant. Plus rien ne comptait que cette énorme pyramide de toile au-dessus d'eux, le crissement incessant des mousquets.

L'énorme beaupré et le bâton de foc étaient maintenant sur eux, pointés dans la fumée comme si rien ne pouvait les arrêter. Des Français y étaient juchés et tiraillaient sur le pont du *Trojan* au-dessous d'eux, brandissant leurs armes au-dessus de la figure de proue qui contemplait le spectacle d'un air menaçant.

Les deux grandes coques entrèrent en collision dans un fracas épouvantable. Taillant, coupant de taille et d'estoc, ceux du *Trojan* luttaient pour contenir les assaillants tandis que les fusiliers de D'Esterre maintenaient un feu nourri de mousqueterie sur le château avant et la dunette ennemis.

Bolitho sauta par-dessus un marin couché sur le pont et cria :

— Les voilà, ils arrivent !

Un matelot français essaya d'arriver sur le passavant, mais une pique le faucha et il plongea entre les deux coques.

Bolitho se retrouva face à face avec un jeune lieutenant, leva son sabre. Les deux lames traçaient des moulinets, malgré la presse qui ne leur laissait guère de champ.

Les yeux remplis de terreur, l'officier français plongea pour parer une fente de côté de Bolitho, qui le toucha au bras. Le sang jaillit par la manche déchirée ; Bolitho hésita une seconde avant de le frapper au cou. Le Français était mort avant même d'avoir touché l'eau.

Des hommes accouraient à son aide, Bolitho se retourna : Quinn était toujours au même endroit, immobile près de ses pièces, visiblement incapable de bouger. La fumée faisait des volutes au milieu des combattants, le vent avait forci et accostait brutalement les deux bâtiments.

Une nouvelle silhouette se dressait devant lui et l'obligea à ferrailler de plus belle. Bolitho gardait les yeux rivés sur son adversaire, insensible à toute émotion, calculant chacun de ses coups, mesurant sa force, attendant la touche mortelle qui lui percerait le ventre s'il perdait l'équilibre.

Ses marins se battaient autour de lui : Raye, un fusilier, Joby Scales, le charpentier qui maniait un gros marteau, Varlo, celui qui s'était engagé après une peine d'amour, le fils du meunier, Dunwoody, et bien entendu Stockdale, dont l'énorme coutelas faisait des ravages.

Il sentit soudain un coup sur sa tête, le sang lui dégoulinait dans le cou. Mais la douleur eut pour seul effet de lui faire reprendre sa garde. Il observait les passes de l'ennemi comme si cela ne le concernait pas.

Un mourant tomba en hurlant sur son adversaire, qui jeta un coup d'œil sur sa droite, le temps d'un éclair. Bolitho saisit l'instant, sauta par-dessus le cadavre et plongea. Lorsqu'il courut rallier ses hommes à l'avant, la lame rougie de sang, il ne parvenait même pas à se souvenir de l'avoir plongée une seconde plus tôt dans une chair vivante.

Un homme qui avait glissé dans une flaue de sang vint le heurter violemment dans le dos, l'entraînant à son tour et manquant lui faire lâcher son sabre, n'eût été la dragonne. Il essaya désespérément de se remettre debout et constata avec étonnement qu'il était suspendu au-dessus de l'eau : les deux

bâtiments se séparaient. Les Français venaient également de comprendre ce qui se passait. Quelques-uns tentaient de s'agripper au boute-hors au-dessus d'eux, d'autres sautaient à la mer et tombaient au milieu de cadavres et des débris de toute sorte. Deux ou trois levaient les mains pour se rendre, mais un fusilier s'affala, touché par un tireur d'élite, et ils furent impitoyablement poussés à la mer.

Bolitho se sentait vidé, épuisé au-delà de toute mesure. Il dut s'accrocher au pavois pour ne pas tomber. Des canons tiraient encore sporadiquement dans la fumée, mais c'était la fin. Les voiles de *l'Argonaute* s'éloignaient lentement, son tableau pivotait comme le battant d'une porte.

En voyant le ciel bleu au-dessus de lui, Bolitho comprit soudain qu'il était allongé sur le dos. Il ne parvenait plus à penser à rien, une ombre se pencha sur lui : Stockdale, agenouillé, fou d'inquiétude. Il essaya bien de lui dire que ce n'était pas gave, qu'il se sentait bien, qu'il devait seulement se reposer un peu.

— Emmenez Mr. Bolitho en bas ! cria une voix. Il tenta de protester, mais c'était au-dessus de ses forces et il sombra.

Bolitho ouvrit les yeux. En clignant des paupières, il réussit à y voir un peu plus clair. Sa tête le faisait souffrir, il comprit enfin qu'il se trouvait dans l'entrepont, endroit où règne dans le meilleur des cas une semi-pénombre. Mais pour le moment, dans la lueur des lanternes qui oscillaient au roulis, avec ces allées et venues de blessés que l'on amenait sans cesse, l'entrepont était l'image même de l'enfer.

Bolitho avait été déposé contre les grosses membrures du *Trojan* et il sentait la coque jouer à travers sa chemise. Ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, il distinguait nettement l'infirmerie et la soute où s'entassaient des hommes, certains déjà immobilisés par la mort, d'autres recroquevillés comme des animaux blessés, concentrés sur leur seule douleur. Plus loin, au beau milieu du pont, sous des fanaux, Thorndike et ses aides s'activaient auprès d'un marin inconscient. Un jeune mousse qui lui servait d'aide passa, portant dans un seau un bras amputé.

Bolitho se redressa et tâta son crâne : du sang partout et un énorme hématome. Quel soulagement ! Il se mit à pleurer. Il était terrifié à l'idée de ce qui risquait de lui arriver, mais on déposait un nouveau blessé sur la table. À moitié nu, l'homme gémissait, implorait.

— S'il vous plaît, monsieur !

Il sanglotait sans pouvoir se contrôler, si bien que les autres malheureux oublièrent un instant leur propre douleur, les yeux rivés sur lui.

Thorndike s'essuya la bouche, se retourna. Il n'était pas reconnaissable, ses mains couvertes de sang luisaient comme une épée.

— Je suis désolé.

Le chirurgien fit un signe à son aide et Bolitho aperçut pour la première fois la jambe déchiquetée du malheureux. C'était l'un de ses canonniers : il avait été écrasé sous une pièce.

— Non, pas ma jambe, monsieur, pas ma jambe !

On lui glissa un goulot entre les lèvres. Le blessé laissa retomber sa tête, avala une goulée de rhum. L'aide en profita pour lui passer une lanière de cuir entre les dents.

Une lame étincela dans l'ombre, Bolitho détourna les yeux. Non, on n'avait pas le droit de faire souffrir un homme comme cela. Sale, baignant dans ses déjections, le blessé hurlait sous l'œil morne de ses camarades.

— Trop tard ! fit soudain Thorndike. Remontez-le sur le pont – et, après avoir bu une gorgée au goulot : Suivant !

À genoux près de Bolitho, un matelot avait encore quelques éclis de bois fichés dans le dos. C'était Buller, l'homme de vigie. En voyant le lieutenant, il fit :

— J'dois bien r'connaître que j'ai eu une sacrée chance, m'sieur.

Et il se tut, après ces seuls mots qui valaient bien des longs discours.

— Comment vous sentez-vous, monsieur ?

C'était l'aspirant Couzens.

— Le second m'envoie vous chercher. Mon Dieu ! s'exclama-t-il alors, en voyant l'état du lieutenant.

— Aidez-moi donc à me mettre debout, il faut absolument que je sorte d'ici !

Il se releva péniblement en s'agrippant à l'épaule du jeune garçon.

— En tout cas, je peux vous dire que je n'oublierai pas de sitôt ce que j'ai vu !

Stockdale arrivait, sa grande carcasse courbée sous les barrots, l'air affreusement inquiet.

— Laissez-moi, je vais le porter !

La traversée de l'entrepont était à elle seule un véritable cauchemar. L'endroit était encore noyé dans la fumée, quant à la peinture rouge du bordé, elle dissimulait mal les ravages du combat. Bolitho aperçut le lieutenant Dayell qui avec les deux aspirants rescapés discutait des mesures urgentes à prendre.

En apercevant Bolitho, Dalyell se précipita vers lui, fou de bonheur.

— Dieu soit loué, Dick, on m'avait dit que vous étiez mort !

Bolitho tenta de sourire, mais une violente douleur au crâne l'arrêta net.

— Et on m'a dit la même chose de vous !

— Oui, c'est vrai : une pièce a explosé et j'ai été sérieusement sonné. Sans les hommes qui se trouvaient près de moi, j'y serais resté — il hocha tristement la tête : Pauvre Huss, c'était un brave garçon...

Bolitho ne savait quoi répondre. Ils étaient partis avec neuf aspirants. L'un avait été promu, un autre fait prisonnier, et, pour finir, un de tué. Leur poste allait devenir un endroit bien lugubre.

— En attendant, reprit Dalyell en détournant les yeux, voilà ce que donne la stratégie de notre amiral. C'est bien cher payé pour un résultat douteux.

Bolitho reprit son chemin vers le pont, aidé par ses deux infirmiers. Parvenu à l'air libre, il s'arrêta un instant pour respirer à pleins poumons, contemplant rêveusement le mât de perroquet sérieusement avarié.

On continuait à descendre des blessés dans les fonds : Bolitho se demandait comment Thorndike viendrait à bout de tant de besogne. À la pensée de ses couteaux et de ses scies, il

fut pris d'un violent tremblement. D'autres formes étaient déposées près de la coupée, monceau informe et anonyme des cadavres qui attendaient que le bosco les cousît dans leur hamac avant le dernier voyage. Bunce lui avait indiqué la sonde... Combien, déjà ? Mille cinq cents brasses à peu près. Et au bout de cette traversée dans l'obscurité, il y avait peut-être la paix définitive.

La douleur le reprenait, il lui fallait se secouer. Il se sentait de nouveau vacillant, il fallait cesser de remuer toutes ces pensées.

— Heureux de vous revoir, Dick, lui fit Cairns, qui avait l'air épuisé. J'aurais bien besoin d'un peu d'aide — il hésita : ... Si vous vous en sentez la force.

Bolitho fit signe que oui, ému par cet homme qui trouvait encore le moyen de se préoccuper de son état au milieu de tous ses soucis.

— Ça ira.

Le pont offrait encore un spectacle de dévastation totale, planches déchiquetées, pièces désemparées, monceaux de cordages et de toile en lambeaux. Ça et là, des hommes s'activaient vaguement, comme les rescapés d'un naufrage. On avait du mal à croire que des êtres humains eussent réussi à survivre au milieu de ce carnage.

— Comment va James ? demanda-t-il au second.

Cairns se raidit.

— Le quatrième lieutenant est sain et sauf, à ma connaissance — il prit Bolitho par la manche : Je dois y aller, restez ici pour donner un coup de main au bosco.

Bolitho gagna la première division de pièces de dix-huit, là même où il avait vécu le plus gros de la bataille. Il apercevait *l'Argonaute* qui s'éloignait d'eux à trois milles environ sous le vent. À supposer même qu'ils parvinssent à opérer au plus vite quelques réparations de fortune, ils n'avaient à présent plus aucune chance de rattraper le français.

— Peu importe, fit Stockdale comme s'il lisait dans ses pensées, au moins, on les a forcés à prendre le large. Et avec le peu de monde qu'on avait, monsieur, on a fait l'impossible.

— Mais le brick a réussi à s'enfuir, remarqua sèchement Couzens.

Le maître pilote apparut à la lisse du tillac et appela Bolitho :

— Venez donc par ici, monsieur, j'ai du pain sur la planche avec ce bateau à manœuvrer ! Il me faut de la toile, sans quoi je n'y arriverai jamais !

Il fronçait ses gros sourcils noirs.

— Vous vous êtes fort bien conduit, je vous ai vu.

Et il termina d'un fort coup de menton, comme s'il en avait trop dit.

Pendant tout le reste du jour, l'équipage s'activa pour remettre le *Trojan* en état. On immergea les morts, les blessés furent installés de manière plus ou moins confortable. Samuel Pinhorn, leur maître voilier, avait fait monter de la toile d'avance sur le pont, en prévision de tous ceux qui grossiraient le nombre des morts avant qu'on eût touché le port.

Le plus surprenant était que les hommes réussissent encore à travailler après ce qu'ils venaient de subir. Mais, après tout, c'était peut-être d'être ainsi occupés qui les empêchait de penser à autre chose. Un bâtiment a constamment besoin qu'on l'entoure de ses soins.

Un espar de fortune avait été installé pour remplacer le mât de perroquet. Des bouts de cordage traînaient encore dans l'eau comme des algues. Ce n'étaient partout que bruits de marteaux et de scies, partout aiguilles et épissoirs étaient à l'œuvre.

Les hommes ainsi affairés levèrent tout de même la tête lorsque la goélette apparut soudain. Elle avait quitté son mouillage de l'île San Bernardo. Il avait fallu abandonner le *Spite* après l'avoir mis hors d'état de naviguer, afin que nul pirate ou corsaire ne pût le récupérer.

Bolitho était pourtant certain d'une chose : cette prise, sans parler des secrets qu'elle pouvait renfermer, n'effacerait jamais du cœur de Cunningham le déchirement qu'il avait dû ressentir en ordonnant à ses hommes d'abandonner le *Spite*.

Au coucher du soleil, Cairns ordonna une pause. On distribua à tout l'équipage le double d'alcool puis, après qu'on

eut réduit la voilure pour la nuit, le *Trojan* fit route paisiblement en pansant ses plaies.

Bolitho accueillit sans émotion l'annonce qu'on lui fit : il était convoqué dans la grand chambre. Comme tout l'équipage, il était éreinté et sans ressort.

En se dirigeant vers l'arrière, il entendit la grosse voix de Pears, clairement audible malgré les deux portes.

— Je connais votre père, sans quoi je vous aurais dégradé sur-le-champ, vous m'entendez ?

Bolitho s'arrêta sur le seuil, ne sachant trop que faire. Le factionnaire l'observait d'un air curieux.

Il s'agissait de Quinn, bien entendu. Pauvre Quinn ! Il était brisé, à présent. Il le revoyait encore sur le pont, planté au beau milieu des cadavres et des mourants, incapable du moindre geste.

— Monsieur ? demanda le factionnaire.

Bolitho lui fit un vague signe de tête. Le fusilier fit claquer la crosse de son mousquet sur le pont et annonça :

— Le deuxième lieutenant, monsieur !

La porte s'ouvrit et le secrétaire, Teakle, fit entrer Bolitho. Il avait un poignet bandé et paraissait encore choqué. Bolitho se demandait soudain comment il ne lui était jamais venu à l'esprit que les secrétaires pussent courir les mêmes dangers que tous les autres.

Quinn sortit de la chambre, pâle comme un linge. Il aperçut Bolitho et s'apprêta à lui dire deux mots avant de se reprendre puis de disparaître.

Pears s'avançait à la rencontre de Bolitho.

— Alors, je vois que vous n'êtes pas trop atteint, n'est-ce pas ?

Il était visiblement très énervé.

— Oui, monsieur, j'ai eu de la chance.

— Ça, vous pouvez le dire.

Le capitaine détourna les yeux en voyant arriver l'amiral.

— J'ai l'intention de me rendre à bord de la prise dès l'aube, Bolitho. Je ferai route sur Antigua et prendrai ensuite le premier courrier ou la première frégate disponible.

Bolitho le fixait sans rien dire, essayant de deviner où il voulait en venir. Il sentait de façon très aiguë la tension qui régnait entre les deux hommes. Pears avait le regard amer, il souffrait littéralement.

— Le *Trojan* nous suivra, naturellement, continua Coutts. Il pourra effectuer là-bas toutes les réparations nécessaires avant de rejoindre l'escadre. Je m'assurerai personnellement qu'on lui accordera tous les concours nécessaires à Antigua et qu'on lui fournira les hommes...

— Les hommes qui remplaceront tous les pauvres diables qui ont péri aujourd'hui, coupa Pears d'un ton sec.

Coutts rougit, mais se tourna vers Bolitho comme si de rien n'était.

— Je vous ai observé. Vous promettez beaucoup, vous avez toutes les qualités nécessaires pour diriger des hommes.

Bolitho jeta un coup d'œil à Pears, dont les traits étaient altérés, comme chez quelqu'un qui attend un jugement.

— Je vous remercie, amiral.

— Par conséquent... — il hésitait : ... Je vous offre une nouvelle affectation dès que nous aurons gagné Antigua. À mes côtés.

Bolitho n'en croyait pas ses oreilles. Il imaginait fort bien l'effet que pouvait faire à Pears cette soudaine proposition. Une fois Coutts arrivé à Antigua puis sans doute à New York, Pears n'aurait plus que Cairns pour prendre sa défense. Il servirait alors de bouc émissaire, pour couvrir les décisions hasardeuses de l'amiral.

À sa propre surprise, il répondit sans hésitation aucune. Pourtant, l'amiral lui offrait sur un plateau tout ce qu'il pouvait désirer au monde : embarquer sur un bâtiment léger, rapide, comme le *Vanquisher* ou l'une quelconque des frégates. Et, avec le patronage de Coutts en prime, il ne pouvait rêver meilleure occasion.

— Je vous remercie, amiral, répondit-il enfin en regardant Pears. Mais je suis placé sous les ordres du capitaine de vaisseau Pears, et je souhaite rester près de lui.

Coutts le regardait d'un air bizarre.

— Vous êtes décidément quelqu'un de bien étrange, Bolitho. Un jour ou l'autre, votre sentimentalité vous perdra. Je vous souhaite le bonsoir, conclut-il sèchement.

Bolitho remonta ! échelle comme dans un rêve et se retrouva au carré, qui n'avait miraculeusement subi aucun dommage.

Cairns arriva un peu après et lui prit le bras.

— Mackenzie, jeta-t-il au maître d'hôtel, espèce d'âne, donnez donc du brandy à ce brave officier !

— Mais que se passe-t-il ici ? demanda D'Esterre.

Cairns vint s'asseoir en face de Bolitho en le fixant avec une rare intensité.

— Il se passe, messieurs, que je viens d'assister au spectacle suivant : celui d'un homme qui n'a aucun jugement, mais qui est honnête et qui a agi de fort belle manière.

— Je... je ne savais pas, bredouilla Bolitho en rougissant.

Cairns attrapa la bouteille qu'apportait Mackenzie et eut un triste sourire.

— J'étais à la porte, je regardais par le trou de la serrure comme un garnement — il se fit soudain plus grave : Vous vous êtes conduit magnifiquement. Naturellement, il ne vous remerciera jamais pour ce que vous venez de faire.

Cairns leva son verre :

— Mais je le connais bien, mieux que la plupart d'entre nous. Vous l'avez gratifié de quelque chose qui lui fait chaud au cœur, après ce que Coutts vient d'infliger à son bâtiment !

Bolitho songeait rêveusement à la goélette qui faisait route quelque part sous leur vent. Demain matin, elle allait s'éloigner, emportant avec elle une belle chance de promotion.

Mais après tout, et ce fut la dernière surprise de la journée, il s'en moquait.

XV

UNE AUTRE OCCASION

Appuyé à l'ombre du grand mât, Bolitho observait l'intense activité qui régnait sur le pont comme d'ailleurs dans tout le bord. On était en octobre, cela faisait maintenant deux mois que le *Trojan* se trouvait à Port-aux-Anglais dans l'île d'Antigua, base principale de l'escadre des Antilles. Il y avait là de nombreux bâtiments qui avaient besoin de réparer, pas tant à cause de la guerre que des dommages subis dans le mauvais temps et des atteintes de la vieillesse. L'arrivée du *Trojan* avait suscité énormément d'animation et de curiosité. Dès qu'ils avaient été au mouillage, le capitaine Pears avait fait mettre son pavillon à mi-drisse en hommage à tous leurs morts.

Mais à présent, à voir tout ce gréement impeccable, voiles proprement ferlées, ponts remis en état, il était difficile d'imaginer le combat qui avait fait rage à son bord.

Bolitho s'abrita les yeux pour observer le rivage. La terre était piquetée de blanc par les maisons, il apercevait la pointe familière d'une colline. La rade était animée, annexes de chantiers, citernes, sans compter l'habituelle procession des marchands en tout genre qui offraient leurs marchandises douteuses aux benêts qui tomberaient dans le piège.

Et sans parler du bâtiment, bien des choses avaient changé. De nouveaux visages étaient arrivés à bord, des hommes venus d'Angleterre et du reste des Antilles. Il fallait maintenant intégrer les recrues au restant de l'équipage.

Parmi ces dernières figurait un lieutenant, un certain John Pointer. Compte tenu de son ancienneté, il avait pris les fonctions de quatrième lieutenant à la place de Bolitho. C'était un homme chaleureux qui parlait avec l'accent rond du

Yorkshire. À première vue, l'homme semblait compétent et désireux d'apprendre.

Quant au jeune Libby, revenu au rang d'aspirant, il avait gagné le navire amiral pour y subir ses examens d'officier qu'il avait franchis très honorablement. C'est encore lui qui avait été le plus étonné de son résultat. Il était parti à bord d'un autre deux-ponts, non sans une certaine tristesse chez lui et chez ses camarades de poste. Deux aspirants avaient été embarqués, tous deux venus directement d'Angleterre. Et à en croire Bunce, de parfaits incapables...

Plus personne n'avait entendu parler de Coutts, sinon qu'il était retourné à New York. Mais les autres nouvelles étaient suffisamment préoccupantes pour qu'on n'allât pas se soucier de son sort, promotion ou disgrâce.

En Amérique, le général Burgoyne, qui avait mené quelques opérations réussies à partir du Canada au commencement de la révolution, avait reçu mission de s'emparer de l'Hudson. À la tête de sept mille hommes, il s'était mis en marche avec sa détermination habituelle. Il espérait renforcer ses effectifs grâce aux régiments de New York, mais on ne sait qui avait décidé qu'il n'y avait pas suffisamment d'hommes pour défendre cette ville. Le général Burgoyne avait donc attendu en vain et venait de se rendre avec tous ses hommes à Saratoga.

D'autres sources signalaient une activité accrue des corsaires français, sérieusement encouragés par la nouvelle de toutes ces défaites sur le front terrestre.

Le *Trojan* allait bientôt être prêt pour retourner au combat, mais Bolitho ne parvenait pas à comprendre comment la maîtrise de la mer pourrait permettre aux Britanniques de mater une rébellion de type colonial. Cela paraissait encore plus douteux avec l'implication grandissante des Français.

Il s'approcha des filets : un bâtiment de commerce passait le long du bord. Il faisait chaud, certes, mais la saison des pluies était passée et le temps paraissait incomparablement plus frais. Il se tourna vers l'arrière, le pavillon pendait lamentablement. Il devait faire encore beaucoup plus chaud dans la grand-chambre.

Il essayait de se convaincre que Quinn était un étranger, quelqu'un qu'il avait croisé en passant. Pourtant, il ne pouvait pas oublier le jeune lieutenant dont il avait fait la connaissance à son arrivée à bord : dix-huit ans, tout juste sorti du poste des aspirants, là où en était maintenant Libby. Et puis cette blessure atroce, qui avait brisé sa confiance tranquille et sa volonté de devenir officier de marine malgré les avis d'une famille fortunée.

Ces dernières semaines avaient dû être un véritable enfer pour ce malheureux. Il avait été relevé de toutes ses fonctions à bord et, même s'il conservait son grade, il serait de toute manière moins ancien que Pointer.

Mais enfin, les problèmes de Quinn étaient passés au second rang des priorités à cause des activités de l'escadre des Antilles et de l'inquiétude où l'on était d'une intervention directe des Français.

À présent, en ce mois d'octobre 1777, il était entendu par la commission d'enquête qui s'était réunie dans la chambre de Pears. Il s'agissait de la dernière étape avant un éventuel passage en cour martiale.

Bolitho contemplait rêveusement les autres bâtiments présents sur rade et dont les silhouettes se miraient sur l'eau, mantelets grands ouverts pour trouver un peu de fraîcheur. Tous ces vaisseaux allaient sous peu endurer ce que venait de subir le *Trojan* sous le feu de *l'Argonaute*. Ils n'allait plus trouver en face d'eux des rebelles certes braves, mais inexpérimentés. Ils allaient se trouver confrontés à la fine fleur de la marine française. La discipline allait se resserrer, plus aucune défaillance ne serait tolérée. Et tout cela diminuait encore les chances de Quinn de s'en sortir à bon compte.

Il se retourna en voyant arriver le lieutenant Arthur Frowd qui était de quart. De même que Libby, il avait gagné ses galons au combat et attendait une affectation à bord d'un bâtiment plus adapté à ses compétences. Même s'il était le moins ancien des lieutenants, c'était lui qui comptait le plus d'années. Dans son uniforme tout neuf, les cheveux soigneusement coiffés et nattés, il avait l'air d'un vrai capitaine.

— Que pensez-vous de son cas ? demanda Frowd, visiblement mal à son aise.

Il n'osait même pas citer le nom de Quinn. Comme beaucoup d'autres à bord, il avait sans doute peur de se trouver lié peu ou prou à cet homme.

— Je ne sais trop que dire.

Bolitho jouait négligemment avec la garde de son épée, vaguement inquiet en constatant que les choses duraient si longtemps. Cairns avait été convoqué à l'arrière, comme D'Esterre et Bunce avant lui. Ce genre de corvée était particulièrement pénible, c'était comme lorsque l'on voyait le pavillon de cour martiale monter à la corne d'un bâtiment de guerre ou lorsque la procession des embarcations s'avancait pour venir assister à une séance de fouet ou à une pendaison.

— J'ai d'abord eu peur, reprit-il. Et cela a encore dû être bien pire pour lui. Mais...

— Oui, monsieur, fit Frowd d'un ton véhément, c'est ce *mais* qui fait toute la différence. S'il s'agissait d'un vulgaire matelot, il serait depuis longtemps pendu au bout de la grand-vergue !

Bolitho ne répondit rien et attendit que Frowd se fût éloigné. Frowd ne comprenait rien, et comment aurait-il pu le faire ? Parvenir au grade de lieutenant était déjà assez difficile pour un jeune homme. Y accéder par le rang était une autre paire de manches. Et Frowd y était parvenu au prix de beaucoup de sueur. Pour lui, la défaillance de Quinn s'apparentait plus à la trahison qu'à une quelconque faiblesse.

Le sergent Shears traversa la dunette et le salua. Bolitho le regarda.

— C'est mon tour ?

— Oui, m'sieur.

Shears jeta un coup d'œil furtif aux hommes de quart et au factionnaire.

— Ça ne se passe pas trop bien, monsieur — il baissa d'un ton : Mon officier a rendu son témoignage et comme y en a un qu'a dit, qu'est-c'qu'un fusilier sait des officiers de marine ? Vaut mieux entendre ça qu'd'être sourd monsieur, conclut-il, visiblement indigné.

Bolitho se dirigea vers l'arrière, serrant convulsivement la garde de son épée pour essayer de retrouver son calme.

La chambre de Pears avait été vidée de ses meubles pour faire de la place aux membres de la commission d'enquête. Il ne restait plus qu'une table nue derrière laquelle étaient assis trois capitaines de vaisseau.

Il y avait pourtant d'autres assistants, assis sur le côté. La plupart d'entre eux étaient inconnus de Bolitho, à l'exception des témoins qui avaient déjà déposé, Cairns, D'Esterre et, seul dans un coin, les mains croisées sur les genoux, Pears.

— Monsieur Bolitho ? demanda froidement le plus ancien des capitaines.

Bolitho plaça son chapeau sous son bras avant de répondre.

— Oui, monsieur, je suis le second lieutenant.

L'officier qui se trouvait le plus à droite, un capitaine de vaisseau très maigre aux lèvres pincées, lui demanda :

— Etiez-vous présent sur le pont lorsque les événements qui donnent lieu à cette enquête se sont produits ?

Bolitho remarqua soudain la plume du secrétaire posée sur une pile de papiers. Pour la première fois depuis son arrivée, il regarda Quinn. Le jeune officier était debout près de la porte, on aurait dit qu'il avait du mal à respirer.

— Oui, monsieur, j'étais là.

Comme c'est absurde, songea-t-il, ils savent tous pertinemment que j'étais présent, tous, jusqu'aux cuistots.

— J'avais la responsabilité du pont supérieur, continua-t-il, lorsque nous avons attaqué l'ennemi par tribord.

Le capitaine de vaisseau qui présidait continua sèchement. Bolitho se souvenait de l'avoir aperçu à New York.

— Je vous prie d'oublier les règles formelles, si vous le pouvez. Ce n'est pas vous qui êtes jugé.

Il jeta un coup d'œil au capitaine de vaisseau qui avait les lèvres pincées.

— Je crois que cela ne ferait de mal à personne de garder ceci en tête – et à Bolitho : Qu'avez-vous vu exactement ?

Bolitho était parfaitement conscient des regards que posaient sur lui ceux qui étaient dans son dos. Si seulement il

avait pu savoir ce qu'ils avaient déclaré avant son arrivée, surtout son capitaine !...

Il s'éclaircit la gorge avant de répondre.

— Nous ne nous attendions guère à combattre, monsieur. Mais l'*Argonaute*, avait démâté le *Spite* sans prévenir, et nous n'avions donc guère le choix.

— Nous, qui ça nous ?

La question était posée sur un ton très calme.

Bolitho rougit subitement sous les trois paires d'yeux qui étaient rivées sur lui.

— J'ai entendu l'amiral déclarer que nous devrions combattre en cas de nécessité, monsieur.

— Ah ! bon – petit sourire : Continuez, je vous prie.

— La bataille a été très dure, monsieur, et nous manquions déjà de monde avant même qu'elle ait commencé...

Le capitaine aux lèvres minces le regardait d'un air un tantinet narquois.

— Je ne veux pas dire par là que c'est une excuse, monsieur, mais, si vous aviez vu comment nos hommes se sont battus et sont morts ce jour-là, vous comprendriez ce que je veux dire.

Le silence était extrêmement pesant, comme le calme avant la tempête. Mais il ne pouvait plus s'arrêter, à présent. Après tout, qu'en savaient-ils ? Ils n'avaient sans doute jamais eu à se battre avec autant d'officiers sans expérience, de marins aussi peu amarinés. Il repensait à cet homme allongé sur la table de Thorndike, suppliant qu'on lui laissât sa jambe, au fusilier qui était tombé le premier, du haut du mât jusque dans la mer. Et il y en avait eu tant d'autres comme ceux-là, beaucoup trop...

— Le français est arrivé à l'abordage, continua-t-il ; ils sont montés à bord ou du moins, ils ont essayé...

Il s'arrêta : il revoyait encore ce lieutenant français plonger entre les deux coques, il revoyait sa lame couverte de sang.

— Mais nous nous sommes battus, nous les avons repoussés. Mr. Quinn – il se tourna vers lui –, Mr. Quinn m'a assisté jusqu'à cet instant, et il est resté sous le feu de l'ennemi pendant tout le combat jusqu'à la fin.

— Et puis, reprit le président, on vous a conduit en bas, est-ce exact ?

Il observait Bolitho, qui était visiblement très tendu.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans, monsieur, ce mois-ci.

Il eut le sentiment d'entendre quelqu'un pouffer derrière lui.

— Et vous avez rejoint la marine à douze ans, je crois. Comme la plupart d'entre nous d'ailleurs. En outre, vous êtes issu d'une famille de marins distingués.

Sa voix se fit soudain plus dure.

— Compte tenu de votre expérience, monsieur Bolitho, avez-vous pensé au cours de ces événements regrettables que l'attitude de Mr. Quinn dénotait un manque d'aptitude ou de courage ?

— A mon avis, commença vivement Bolitho...

Mais il en resta là.

— Non, insista le président, je vous demande de me répondre en tenant compte de votre expérience.

Bolitho se voyait pris au piège, il n'y avait pas moyen d'en sortir.

— Je ne sais pas quoi répondre, monsieur.

Il s'attendait à être renvoyé, mais le président reprit la parole.

— C'était votre ami, n'est-ce pas ?

Bolitho tourna les yeux vers Quinn. Il se prenait à détester ces trois capitaines, les autres, tout le monde.

— Non, monsieur, *c'est* mon ami, répliqua-t-il d'une voix ferme.

Un murmure de surprise parcourut l'assistance.

— Il est possible qu'il ait : eu peur, mais moi aussi, j'ai eu peur, et beaucoup d'autres avec moi. Affirmer le contraire serait pure stupidité.

Avant de se retourner vers la table, il eut le temps de voir Quinn relever le menton, l'air inquiet.

— Ses actes antérieurs plaident pour lui, reprit Bolitho. J'ai travaillé avec lui au cours de missions très délicates. Il a été gravement blessé et...

Le capitaine aux lèvres minces se pencha pour parler à ses collègues.

— Je crois que nous en avons suffisamment entendu. Le témoin n'a plus rien à ajouter — il se tourna vers Bolitho : Je crois savoir que vous avez refusé une nouvelle affectation auprès de l'amiral Coutts ? Expliquez-moi cela, s'agit-il d'un manque d'ambition de votre part ?

Le président fronça le sourcil et regarda derrière lui : on avait entendu marcher sur le pont.

Sans se retourner, Bolitho sut que c'était Pears.

— Vous vouliez dire quelque chose, capitaine Pears ? demanda le président.

Le capitaine était extrêmement calme.

— Je crois que c'est à moi qu'il appartient de répondre à cette dernière question. Il ne s'agit pas d'un manque d'ambition, monsieur. Dans ma famille, nom d'une pipe, on appelle cela de la loyauté !

Le président leva la main pour calmer l'excitation qui s'était subitement emparée de l'assistance à cette intervention.

— Admettons — il se tourna vers Bolitho, l'air triste : Cependant, j'ai bien peur que, dans le cas du lieutenant Quinn, la loyauté ne suffise pas.

Il se leva et tous les assistants en firent autant.

— La séance est levée.

Bolitho monta sur le pont et attendit que les membres de la commission eussent pris congé. Dalyell et Pointer étaient avec lui lorsque Quinn parut à son tour. Il se dirigea vers Bolitho et murmura :

— Merci pour ce que vous venez de déclarer, Dick.

Bolitho haussa les épaules.

— Je ne suis pas sûr que cela ait servi à grand-chose.

— Vous avez plus de courage que moi, Dick, fit Dalyell. Ce capitaine, avec ses yeux d'acier, m'a complètement glacé !

— Mais le président a raison, fit Quinn, je ne pouvais pas bouger. Je me sentais comme mort, inutile — et, voyant Cairns qui s'approchait : Il faut que je regagne ma chambre.

Le second alla s'accouder à la lisse et resta là à contempler les embarcations.

— Il est temps que nous reprenions la mer, observa-t-il.

Les autres officiers s'en furent, à l'exception de Bolitho, qui lui demanda :

— Croyez-vous que ce capitaine vient d'ôter à Quinn ses dernières chances ?

Cairns l'observait, l'air pensif.

— Non je ne crois pas. J'ai été témoin des faits, mais j'étais plus loin que vous et moins concerné par ce qui s'est passé. Imaginez que vous ayez été tué par un tireur français ou écrasé par un boulet à chaîne. Croyez-vous vraiment que Quinn serait allé à l'avant et aurait repoussé nos agresseurs ?

Il eut un triste sourire et prit Bolitho par le bras.

— Je ne vous demande pas de trahir une amitié. Mais vous savez aussi bien que moi que nous aurions eu du mal à nous en sortir contre *l'Argonaute* si Quinn avait dirigé le combat sur le gaillard d'avant.

Il laissa errer ses yeux sur le pont, comme pour se remémorer ces événements.

— Enfin, conclut-il, il y a beaucoup de vies en jeu, ce qui compte bien davantage que l'honneur d'un homme.

Bolitho était désespéré. Il savait bien que Cairns avait raison, mais ne pouvait se retenir d'une certaine pitié pour Quinn.

— Que vont-ils décider ?

— L'amiral va recevoir le compte rendu des délibérations. Cela a assez duré. Mais d'un autre côté, il sait qui est le père de Quinn, il sait qu'il s'agit d'un homme influent dans la Cité.

La cour se réunit de nouveau après le déjeuner, et les prévisions de Cairns se révélèrent parfaitement exactes. La cour décida que le lieutenant James Quinn était devenu inapte au service du roi à la suite d'une blessure reçue en service. Sous réserve de confirmation par le commandant en chef, il serait donc renvoyé à terre et attendrait le premier bâtiment à rentrer en Angleterre. À la suite de quoi, il serait renvoyé de la marine.

Personne ne saurait ce qui s'était passé hors du bord, à l'exception de l'intéressé, qui allait porter ce fardeau toute sa vie. Et Bolitho se demandait même s'il le supporterait longtemps.

Deux jours plus tard, le *Trojan* reprit la mer alors que le sort de Quinn était toujours en balance. La conclusion de cette triste affaire allait se faire encore attendre.

Deux jours et demi après avoir quitté Port-aux-Anglais, le *Trojan* faisait route plein ouest sous huniers et misaine, par fort vent arrière. Il avait fallu prendre des ris. L'occasion était toute trouvée de profiter de ce temps pour entraîner l'équipage et les nouveaux embarqués, en particulier à la manœuvre des voiles. Les embruns balayaient constamment l'arrière et la dunette, le temps était brumeux.

À l'exception de quelques îlots aperçus par tribord avant, la mer était vide : désert uniformément bleu, ourlé de crêtes blanches qui manifestaient la puissance du vent.

Bolitho se tenait à la coupée bâbord. Un fort bon café qu'il venait d'avaler lui faisait encore chaud au ventre, et il attendait de prendre son quart, le premier quart de l'après-midi. Il y avait beaucoup de nouveaux visages à bord, de nouveaux noms qu'il devait graver dans sa tête. Il fallait déceler ceux qui étaient les plus habiles et ceux qui resteraient des empotés, mais, pour l'instant, tous paraissaient aussi malhabiles les uns que les autres. Bolitho avait été très occupé ces derniers jours, pas suffisamment toutefois pour ne pas ressentir l'étrange atmosphère qui régnait à bord : un certain fatalisme dans l'entrepont et beaucoup d'amertume chez les officiers.

Le *Trojan* avait reçu ordre de faire route pour la Jamaïque. Des fusiliers s'entassaient dans l'entrepont, l'amiral les envoyait là-bas à la demande du gouverneur qui en avait exprimé le besoin pour maintenir l'ordre. De nombreux bâtiments de commerce avaient sombré dans le mauvais temps, et, pour rendre les choses encore pires, des révoltes d'esclaves venaient d'éclater dans deux des plus grandes plantations de l'île. Décidément, la rébellion semblait dans l'air un peu partout. Si l'Angleterre voulait maintenir son emprise sur ses possessions des Antilles, il fallait y mettre rapidement le holà, sans laisser aux Français et peut-être aux Espagnols le temps d'instaurer un blocus et de s'emparer de quelques-unes de ces îles.

Mais Bolitho soupçonnait fort Pears de ne pas voir les choses de cet œil. Tandis que la flotte se préparait pour une confrontation inévitable au cours de laquelle ils auraient un besoin impératif de tous les vaisseaux de ligne, voilà qu'on expédiait le *Trojan* à la Jamaïque pour jouer les transports de troupes, ou guère mieux.

Les explications de l'amiral, qui avait soutenu que le *Trojan* n'avait pas besoin d'escorte et libérait donc des bâtiments pour d'autre tâches, ne l'avait pas convaincu. Chaque jour Pears arpétait sa dunette, toujours aussi attentif à l'état de son bâtiment, mais plus solitaire que jamais.

Et les jours à venir n'allaien guère lui apporter de réconfort, songeait Bolitho. Ils passeraient bientôt la pointe sud-est de Porto Rico, qui était encore sous l'horizon, tout près de l'endroit où Coutts l'avait contraint à engager un combat désespéré. D'une certaine façon, il aurait mieux valu que l'*Argonaute* ne rompit point le combat. Au moins, ils auraient pu faire état d'une victoire totale. Et après tout, ce capitaine français s'était peut-être fait traiter en bouc émissaire, lui aussi ?

Enfin, comme disait Cairns, mieux valait encore être à la mer et s'occuper à quelque chose que de traîner au mouillage à ressasser tout ce qui était arrivé.

Bolitho se tourna pour observer le pont principal, rempli d'uniformes rouges et d'armes rassemblées en tas. D'Esterre et le capitaine qui avait embarqué avec eux passaient l'inspection pour la centième fois.

— Ohé, du pont !

Bolitho leva la tête.

— Une voile, monsieur ! Tribord avant !

Dalyell était de quart, et c'est dans ce genre de circonstances que l'on met le doigt sur les effets du manque d'expérience.

— Quoi, qu'est-ce qui se passe ? Où ça ?

Il arracha une lunette des mains de l'aspirant Pullen et se précipita dans les enfléchures tribord.

Sambell, pilote de quart, laissa tomber amèrement :

— Encore heureux que l'amiral Coutts soye pas à bord. Il nous aurait obligés à pourchasser ce salopard !

Dalyell se tourna vers lui :

— Montez donc là-haut, monsieur Sambell. Dites-moi ce que vous voyez.

S'apercevant que Bolitho le regardait, il ajouta timidement :

— Cela fait si longtemps que nous ne voyons personne, je me suis laissé surprendre.

— C'est bien ce qu'il me semble, monsieur.

Pears venait d'apparaître sur le pont. Il examina les voiles, jeta un œil à la rose.

— Hmm...

Dalyell observait le pilote, qui mettait une éternité à grimper dans la mâture.

Pears s'approcha de la lisse pour regarder les fusiliers.

— Un pêcheur, sans doute, il y a des tas d'îlots dans les parages, et plein d'endroits où trouver du bois et faire aiguade. Ce n'est pas trop dangereux, à condition de garder l'œil.

Il fronça pourtant le sourcil en entendant Sambell qui criait :

— Il est en train de foutre le camp ! Il se dirige vers l'un de ces îlots !

Dalyell essayait désespérément de s'humecter les lèvres.

— Il nous a vus, annonça-t-il en regardant son capitaine, vous ne croyez pas ?

Pears haussa les épaules.

— Je n'en crois rien, notre vigie voit beaucoup plus loin que lui, il est au ras de l'eau.

Il se frottait le menton, Bolitho eut l'impression de saisir une lueur dans son regard.

— Rappelez du monde, monsieur Dalyell, fit soudainement Pears, et lofez de trois quarts. Faites route au nord-nord-ouest – il croisa ses grosses mains dans son dos –, et vivement je vous prie, monsieur ! Par mon âme, il va falloir que vous vous amélioriez un sacré coup !

Dans les trilles des sifflets, les hommes se précipitèrent sur le pont pour exécuter la manœuvre. Cairns arriva lui aussi en entendant le tintamarre, il avait décidément l'œil à tout.

— Nous avons une voile sur tribord, monsieur Cairns, lui annonça Pears. C'est peut-être un pêcheur, mais j'en doute. Par les temps que nous vivons, ils sont en général à plusieurs.

— Un autre corsaire, monsieur ?

Cairns s'exprimait avec une prudence de serpent : Bolitho en conclut que depuis quelques jours Pears lui en avait passé de vertes et de pas mûres.

— Possible.

Pears se tourna vers D'Esterre qui se faisait bousculer par les fusiliers, essayant d'échapper à la ruée des matelots venus prendre part à la manœuvre des écoutes et des bras.

— Capitaine D'Esterre !

Pears avait les yeux rivés sur les hauts, occupé à vérifier la manœuvre en cours.

— Que me proposeriez-vous pour mettre vos hommes à terre s'il y avait d'autres troubles à la Jamaïque ?

— J'utiliserais les embarcations, monsieur. Débarquement par sections au-dessus du port avant de me rendre aux ordres du gouverneur.

Pears esquissa ce qui pouvait ressembler à un sourire.

— D'accord avec vous — il lui désigna les chantiers : Nous allons faire un petit exercice au crépuscule.

D'Esterre n'en croyait pas ses oreilles.

— Ici, sur l'un de ces îlots.

Puis, s'adressant à Cairns :

— S'il se trouve du pirate dans le coin, nous allons lui balancer quelques fusiliers. Et de toute manière, cela constituera un bon entraînement. Puisque le *Trojan* doit jouer les transports de troupes, autant faire convenablement notre boulot. Non, mieux que convenablement.

Cairns se mit à sourire, heureux de voir que Pears retrouvait son enthousiasme d'autan.

— Bien, monsieur.

— En route nord-noroît, m'sieur ! annonça le timonier.

— Faites route comme ça.

Cairns attendait impatiemment que Bolitho ait enfin relevé Dalyell.

— Je prie le ciel que nous en attrapions un, ne serait-ce que pour montrer au contre-amiral Coutts de quoi nous sommes capables !

Pears, qui l'avait entendu, lui glissa :

— C'est le moment, monsieur Cairns ; maintenant, vous allez voir.

Mais il n'en dit pas plus.

Bolitho surveillait ses hommes qui se livraient à leurs diverses tâches tandis que leurs camarades étaient descendus souper. Il était toujours persuadé que Coutts avait eu raison d'agir comme il l'avait fait, mais son assurance était tout de même passablement ébranlée.

Et maintenant, pourquoi Pears se donnait-il le mal de débarquer des fusiliers pour un motif aussi futile ? S'agissait-il de sa fierté blessée, ou s'attendait-il que l'amiral le fît passer en cour martiale après l'affaire de *l'Argonaute* ?

— J'ai l'intention de m'éloigner dès que les fusiliers seront à terre, annonça Pears à Bunce. Je connais bien les parages, et j'ai même une petite idée derrière la tête.

Bunce se mit à rire :

— Pour ça, j'sais bien que vous connaissez l'endroit, capitaine. À mon avis, c'est la volonté de Dieu que nous soyons ici aujourd'hui.

Pears fit une grimace.

— C'est assez probable, monsieur Bunce. Mais nous verrons bien. Il ne nous reste qu'à prier.

— Que veut-il dire ? demanda Bolitho à Cairns.

Le second eut un haussement d'épaules.

— Il connaît ce coin comme sa poche, autant que le Sage. J'ai moi-même étudié la carte, mais à mon avis il n'y a rien de particulier dans le coin, si ce n'est les récifs et les courants habituels. Je ne vois pas de raison de s'exciter.

Pendant ce temps-là, le capitaine arpentaît le tillac.

— Je vais aller dîner. Cet après-midi, nous allons mettre tout l'équipage au travail pour préparer les embarcations, il me faut des pierriers dans tous les canots, et sélectionnez-moi les hommes que nous enverrons à terre. Quant à vous, Bolitho, vous dirigerez les opérations et Mr. Frowd vous secondera. Le

capitaine D'Esterre prendra le commandement des troupes à terre.

Et il reprit ses allées et venues, les mains croisées dans le dos.

— Je suis content pour lui, glissa Cairns à Bolitho, mais je ne suis pas sûr que cette décision soit très sage.

— Ma mère, fit Bunce, ma mère avait coutume de dire à propos de ces gens trop sages qu'une bonne tête ne servait de rien sur des épaules trop frêles.

Et il regagna sa chambre à cartes en ricanant.

Cairns hochait pensivement la tête.

— Dire que je n'imaginais même pas que ce vieux bougre avait seulement une mère...

Le *Trojan* s'approcha jusqu'à un mille du premier îlot et mit en panne pour déposer ses embarcations chargées de fusiliers.

La plupart de ces fusiliers avaient passé un certain temps à Antigua et n'avaient qu'une vague idée de la guerre qui faisait rage en Amérique, grâce aux navires de passage. Certains d'entre eux, en nombre limité, avaient quelque idée de la raison pour laquelle on les expédiait sur cette île, et ils considéraient cela plutôt comme une bonne plaisanterie. Mais, tout compte fait, les hommes étaient d'assez plaisante humeur.

Le sergent Shears, toujours aussi bougon, s'exclama :

— Par Dieu, monsieur, on croirait qu'on s'embarque pour une partie de plaisir, non mais c'est pas vrai !

La mer était assez agitée, et il leur fallut plus de temps que prévu pour exécuter la manœuvre. Lorsque tout fut prêt, il faisait déjà sombre, le coucher du soleil teintait les crêtes de lueurs dorées.

Bolitho s'était installé dans la chambre du cotre de tête. Il avait posé la main sur l'épaule de Stockdale, qui tenait la barre. L'anse dans laquelle ils étaient supposés atterrir était toujours invisible, alors qu'elle était parfaitement indiquée sur la carte. À vrai dire, personne ne connaissait exactement la position des récifs et des bancs de sable. Ils avaient déjà identifié un certain nombre de dangers, mais les fusiliers étaient passablement inquiets. Et n'importe qui l'aurait été à leur place, à voir les

lourdes bottes, le barda et l'équipement dont ils étaient chargés. Au cas où ils chavireraient, ils étaient certains d'aller directement par le fond.

— En fait, Dick, lui dit D'Esterre, ils doivent déjà nous voir. Et comme ils ne vont pas s'amuser à combattre autant de monde, nous avons fort peu de chances de les trouver !

Ils passèrent à raser un rocher qui affleurait sur tribord et Bolitho mâta un pavillon blanc pour prévenir le canot qui se trouvait derrière lui. La silhouette du *Trojan* s'estompait, il avait renvoyé de la toile aussitôt après avoir mis ses embarcations à l'eau. Pears comptait utiliser le vent pour se mettre en position d'observer ce qui se passait sur l'île.

— Terre droit devant, monsieur !

C'était Buller, qui faisait office de brigadier. Un bon marin, celui-là, comme il l'avait amplement démontré. Et ses mauvais éclats de bois n'étaient plus qu'un méchant souvenir. Il a bien de la chance, songea Bolitho, de parvenir à oublier aussi vite.

De grands rochers, pareils à des moines encapuchonnés, se dressaient maintenant des deux bords. Droit devant, dans l'axe du pierrier, s'étendait une petite grève sablonneuse.

— Lève rames ! Rentrez !

Les hommes sautaient déjà à l'eau pour maintenir le canot dans l'axe jusqu'à la plage. D'Esterre avait débarqué, de l'eau jusqu'à la taille, et il ordonna à son sergent de regrouper les premiers éléments pour les emmener sur la colline.

Ils se trouvaient sur une île minuscule, pas plus d'un mille de long. Et les îlots de cet archipel étaient encore plus petits. Il s'y trouvait pourtant des trous de rochers pour stocker l'eau de pluie, du poisson, assez de bois pour avitailler un petit bâtiment.

Bolitho fit quelques pas sur le rivage, songeant à Quinn, sans raison. Il l'avait entendu supplier Cairns de l'autoriser à débarquer. Mais Cairns s'était montré impitoyable.

— Nous avons besoin d'hommes d'expérience, monsieur Quinn...

Et, comme pour ajouter encore à la cruauté :

— ... d'hommes fiables.

L'aspirant Couzens arrivait à bord du canot suivant. Venait ensuite le canot major tout rouge du *Trojan*. Bolitho esquissa un sourire : Frowd et l'autre capitaine de fusiliers étaient à bord. On les avait gardés en soutien, au cas où le premier canot serait tombé sous un déluge de feu.

— Allez, gagnez vos positions ! Les armements, on vous attend !

Stockdale émergea de l'ombre. Il portait son gros coutelas sur l'épaule, comme une épée de chevalier.

Houspillés par leurs sergents et leurs caporaux, les fusiliers se formèrent en sections puis se mirent en devoir de grimper sur la colline.

La nuit tomba une heure plus tard. L'atmosphère était étouffante, visqueuse, pleine d'odeurs de végétation pourrie et de déjections d'oiseaux de mer.

Les tireurs d'élite s'étaient éparpillés en éventail ; D'Esterre atteignit la crête d'une petite colline d'où il voyait la mer des deux côtés. La place était particulièrement bien camouflée.

L'endroit semblait désert, pas âme qui vive. Le navire mystérieux avait probablement rallié une autre île, ou avait mis le cap au nord-ouest, direction les Bahamas. Si Sambell ne l'avait pas vu de ses propres yeux, Bolitho aurait volontiers pensé qu'il s'agissait d'un mirage.

— Ça ne ressemble pas à Fort Exeter, Dick.

D'Esterre était appuyé sur son épée, la tête légèrement penchée : il écoutait les sifflements du vent dans les broussailles.

— J'aurais bien aimé que ces éclaireurs canadiens soient avec nous, répondit Bolitho.

Quelques marins avaient fait halte derrière eux et contemplaient les étoiles. Ils avaient l'air assez content d'avoir laissé leurs camarades à bord. Après tout, ici, on leur demandait qu'une seule chose : obéir, mourir si nécessaire.

Il se fit soudain un vacarme : c'était Shears qui dévalait la pente, camouflé sous des branchages, au grand étonnement de la sentinelle. Cet accoutrement faisait penser au poncho du major Paget.

— Alors ? fit D'Esterre en se penchant pour l'écouter.

Shears avait du mal à reprendre sa respiration.

— Il est là, monsieur, je l'ai vu au mouillage. Un petit bâtimennt, on dirait un yawl.

— De l'agitation à bord ? demanda D'Esterre.

— Y a un factionnaire sur le pont, mais aucune lumière, monsieur. À mon avis, ça ne vaut rien de bon.

Et, voyant D'Esterre esquisser un fin sourire, il ajouta :

— Un des fusiliers d'Antigua dit qu'il a vu des fanaux et des lignes à l'eau, monsieur. Il paraît qu'ils pêchent une espèce de poisson particulière. M'est avis qu'un vrai pêcheur ne s'amuserait pas à aller se coucher pendant qu'il a ses lignes à l'eau !

— Cela me paraît fort bien vu, sergent, acquiesça D'Esterre. Je ferai donner une guinée à cet homme lorsque nous serons de retour à bord. Et à vous aussi, par la même occasion. Vous avez sûrement un truc pour qu'un fusilier inconnu vous fasse part de ses réflexions !

Il redevint brusquement « service-service » :

— Allez me chercher Mr. Frowd, nous allons décider de la conduite à tenir. Et dites à la sentinelle de signaler tout mouvement sur le yawl.

— Y a pas d'embarcation à l'eau, nota Shears.

— D'accord, mais peu importe, faites tout de même bonne veille.

Le sergent courut donner ses consignes.

— Eh bien, Dick, fit D'Esterre, vous pensez comme moi ? Que diriez-vous d'une petite attaque par surprise ?

— Oui, cela me paraît faisable.

Il essayait d'imaginer le yawl au mouillage.

— Lorsqu'ils verront tous vos hommes, je pense que cela devrait leur suffire. Mais je crois qu'il serait plus sûr d'envoyer deux canots en renfort, au cas où ils ne seraient pas suffisamment impressionnés par votre petite armée.

— Je suis de votre avis. Vous prendrez les deux canots avec Mr. Frowd ; je garde l'aspirant avec moi : je l'utiliserai comme estafette si les choses tournent mal. Bon, allez-y, et surtout, pas de risques inutiles, un malheureux yawl n'en vaut certes pas la peine !

Tout en attendant que Frowd le rejoignît, Bolitho repensait à ce que disait Pears de ces îlots. Les choses lui semblaient claires : si ce bâtiment était inamical, sinon hostile, il prendrait la poudre d'escampette à la première alarme. Il avait le choix entre deux voies : se diriger vers la terre et tomber sur les fusiliers, ou alors, hypothèse plus probable, profiter du vent pour gagner le large, peut-être pour aller se cacher dans l'archipel. Dans tous les cas, il tomberait sur le *Trojan*, qui bénéficiait non seulement du vent mais encore des courants du large et qui lui sauterait dessus comme un fauve aux aguets.

Avec de l'eau devant lui, n'importe quel navire pouvait échapper au *Trojan*. Mais dans des eaux étroites, où la moindre erreur de manœuvre pouvait vous mettre au plein, l'artillerie du gros vaisseau rendait toute fuite impossible.

— Alors, fit Frowd d'un ton las, ce sont les canots qui attaquent ?

Étonné, Bolitho se tourna vers lui. Frowd songeait sans doute à sa prochaine affectation et tout le reste lui importait peu. Il était surtout impatient de quitter un vaisseau où tant de ceux qui avaient été ses égaux devaient maintenant lui céder le pas.

— Oui, rassemblez les hommes, nous y allons dès que possible.

Il ne se rendit compte qu'après coup de la dureté de sa voix. Pour quelle raison ? Avait-il pris inconsciemment l'attitude de Frowd pour un défi, comme Rowhurst l'avait fait avec Quinn ?

Avec leurs avirons soigneusement entourés d'étoupe, les deux canots s'éloignèrent du reste de la flottille et mirent le cap plein est, vers la pointe de l'île. Le vent était malheureusement contraire, les hommes peinaient durement. Mais Bolitho les connaissait bien, désormais. Ils se réveilleraient à l'instant décisif, il les avait déjà vus faire. Et il espérait bien que, de leur côté, ils plaçaient la même confiance en lui.

Et si, après cette approche discrète, ils tombaient tout bonnement sur un banal bâtiment de commerce ou sur de vulgaires pêcheurs effarouchés par l'arrivée des fusiliers ? La chose serait assez comique, mais cependant beaucoup moins drôle lorsqu'il faudrait aller rendre compte au capitaine...

— J’crois bien que v’là du monde, monsieur !

Courbé en deux, Bolitho se leva pour rejoindre le brigadier à l’avant. Il aperçut les deux marins qu’il avait déposés à terre se détachant sur fond de ciel. L’un d’eux faisait de grands signes.

Il distinguait nettement toutes sortes de bruits : le friselis de l’eau autour de la coque, le grondement sourd des brisants dans le lointain, un son bizarre dans quelque baie encore cachée.

Voilà plusieurs heures qu’ils avaient atteint l’embouchure d’un ruisseau. Ils avaient fait assez vite jusqu’à ce point, ce qui leur avait permis de souffler un peu. Cela ne posait aucun problème aux marins, habitués à dormir dans n’importe quelles conditions, insensibles aux mouvements des canots et aux embruns qui les détrempaient périodiquement.

— On dirait que ça tourne mal, lui glissa Froud de l’autre embarcation.

Bolitho ne répondit rien. Les deux hommes étaient assez visibles sur le rivage, les premières lueurs de l’aube apparaissaient déjà.

— Mais c’est Mr. Couzens ! fit Stockdale.

L’aspirant dévalait la pente et se dirigea enfin vers les canots. En apercevant Bolitho, il lui cria :

— Le capitaine D’Esterre vous fait dire d’attaquer dans une demi-heure !

Il semblait tellement soulagé d’être là que Bolitho songea qu’il avait dû se perdre en chemin.

— Très bien !

Attaquer, voilà qui semblait parfaitement clair.

— Et quel est le signal ?

Stockdale aida assez rudement l’aspirant à franchir le plat-bord.

— Un coup de pistolet, monsieur.

Et Couzens se laissa tomber sur un banc de nage, les jambes dégoulinant.

— Parfait, rappelez ces deux hommes.

Bolitho retourna dans la chambre et s’approcha du fanal pour consulter sa montre. Il n’y avait pas de temps à perdre.

— Réveillez les hommes, nous y allons.

Les marins se levèrent péniblement, toussant, puis récupérèrent tant bien que mal leur équipement.

En observant le courant, Bolitho avait déjà calculé comment le yawl évitait. Il songea brusquement à Sparke, il le revoyait préparer l'attaque. Mais non, il fallait chasser tout sentiment tant que l'affaire n'était pas terminée.

— Chargez vos pistolets, mais prenez votre temps.

S'il les bousculait tant soit peu ou s'il leur faisait partager ses inquiétudes, un homme risquait de se tromper et de laisser partir un coup particulièrement intempestif. Et un seul suffirait à engendrer une catastrophe.

Stockdale vint le retrouver dans la chambre.

— Tout le monde est paré, monsieur.

— Monsieur Frowd ?

Le lieutenant fit signe que lui aussi était prêt.

— Nous sommes parés, monsieur.

Bolitho faillit sourire, tout nerveux qu'il était : *monsieur !* Frowd ne parviendrait jamais à l'appeler par son prénom.

— Sortez !

Bolitho leva le bras :

— Et sans faire de bruit, les gars, comme des loups qui sortiraient du bois !

— Avant partout, ordonna Stockdale, bâbord, doucement !

Lentement, très lentement, progressant en crabe, les deux embarcations quittèrent leur petit mouillage. Le canot de Frowd suivait immédiatement. Bolitho voyait le brigadier balancer son pierrier comme pour flairer le vent.

— Voilà le coin, lui murmura Couzens.

Bolitho repéra un éperon rocheux, le « coin » de Couzens. Une fois qu'ils l'auraient paré, ils seraient en eaux libres et exposés aux regards d'un éventuel factionnaire.

La lumière montait vite, le paysage verdissait à vue d'œil. Quelques embruns brillaient dans des éboulis de roches. Le canon des armes luisait. Buller se tenait à l'avant comme une figure de proue.

— Par Dieu, monsieur, le voilà !

Bolitho aperçut un grand mât qui se balançait. Il y avait un autre bâtiment plus petit, effilé comme un requin, mais dont on

distinguait mal la coque encore noyée dans l'ombre. Effectivement, un yawl, ou plutôt un dundee, comme on l'appelait ici, était le type de bâtiment rêvé pour naviguer entre ces îles. Il entendait toujours les gargouillis de l'eau autour de l'étrave, le battement étouffé des avirons de Frowd. Stockdale poussa un peu sur la barre pour passer côté du large, laissant ainsi le yawl pris entre eux et les fusiliers de D'Esterre.

Le moment fatidique n'allait plus tarder, plus moyen de reculer. Bolitho sortit son sabre en retenant son souffle, même en sachant très bien, fort de toute son expérience, qu'une vigie fatiguée par la veille n'entendait pratiquement rien d'autre que les divers bruits de son propre bâtiment. Il y avait toujours des mouvements et des bruits divers, même à bord d'un navire au mouillage.

Ils avaient encore une bonne distance à franchir.

— Allez, les gars, du nerf ! Tirez sur le bois mort !

Le canot avançait lentement, mais régulièrement et se dirigeait vers tribord avant du yawl. Bolitho aperçut le câble de l'ancre sous un boute-hors très simple. Les voiles étaient carguées et rabantées contre leurs espars.

Le coup d'un pistolet résonna soudain comme le tonnerre d'un vingt-deux-livres. Quelqu'un poussa un cri sur le yawl, des rangées de têtes apparurent au sommet de l'île, ainsi que des mousquets baïonnette au canon. Puis les taches rouges des fusiliers s'ébranlèrent en une ligne qui avançait vers le bord de l'eau.

— Allez, tirez-moi là-dessus, de toutes vos forces, bon sang !

Bolitho s'était penché en avant comme pour donner plus d'élan au canot. Des silhouettes se montraient sur le pont du yawl ; un coup de feu isolé illumina le grand mât. Ils entendirent D'Esterre qui ordonnait à l'équipage de se rendre, des cris inaudibles, puis le grincement de manœuvres dans les poulies.

Il en oubliait presque son propre rôle dans l'affaire. Les fusiliers firent halte et tirèrent posément une salve de mousquet : toujours pas un seul mouvement à bord.

— Parés à monter à l'abordage ! hurla Bolitho ; aux grappins !

Du coin de l'œil, il vit Frowd qui surgissait et le dépassait, un grappin jaillit vers le pavois, les hommes désignés se ruèrent à l'assaut, le couteau à la main.

Les marins anglais se jetèrent en poussant des clamours de chaque bord du beaupré. L'équipage du yawl tentait de se rassembler près du grand mât, encore trop saisi pour tenter une contre-attaque et seulement occupé à essayer de résister sur place. Quelques mousquets avaient été jetés à la hâte sur le pont, Bolitho se précipita à l'arrière en compagnie de Stockdale pour s'assurer que personne n'essayait de se dissimuler en bas ni même ne tentait de saborder le bâtiment.

Sur le rivage, les fusiliers poussaient des cris d'enthousiasme en agitant leurs chapeaux. Ils n'avaient pas perdu un seul homme.

— Des corsaires, à coup sûr, fit Frowd en passant.

Il sortit un homme de la masse compacte. Il avait abandonné ses armes mais était tellement chargé de balles et de cartouches qu'il ressemblait à un vrai pirate.

Bolitho remit la lame au fourreau.

— Bien joué, les gars ! Je vais faire prévenir les fusiliers et ensuite...

Couzens avait poussé un cri. Il lui montrait quelque chose à l'avant, fou d'inquiétude.

— Là-bas, monsieur, un bâtiment ! Il tourne la pointe !

D'Esterre l'appela à son tour dans son porte-voix.

— Abandonnez le yawl ! Remontez dans les canots !

Frowd était occupé aux manœuvres. Le nouvel arrivant changeait de route.

— Mais par le diable, demanda-t-il, qui c'est encore, celui-là ?

Buller observait fixement l'intrus et attrapa soudain Bolitho par la manche.

— J'reconnais, m'sieur ! Vous savez, le brick qui a pris la fuite quand le *Spite* a été démâté !

Bolitho comprit soudain ce qui se passait : le brick, le yawl qui l'attendait là pour un transfert d'armes et de poudre, puis ce dernier ordre de D'Esterre, il n'arrivait pas à se décider.

Un éclair, suivi par le bruit d'un départ, un boulet passa en sifflant avant de s'écraser sur l'île. Les fusiliers se retiraient en bon ordre, l'équipage du yawl passait de la peur à l'espoir, espoir qui se transforma bientôt en une véritable jubilation devant l'arrivée de ces secours inespérés.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Frowd, qui se tenait près du cabestan, sabre à la main. Il peut nous massacrer en quelques coups !

Mais Bolitho pensait à Pears, à la déception de Coutts, il revoyait Quinn devant la commission d'enquête.

— Coupez le câble ! cria-t-il, parés à envoyer la grand-voile ! Monsieur Frowd, occuez-vous de ça ! Stockdale, prenez la barre !

Un second boulet vint s'écraser sur un canot amarré à l'arrière. Avant qu'il eût eu le temps de chavirer et de couler, son pierrier explosa et la volée de mitraille faucha au hasard un matelot qui se précipitait au câble. Maintenant, avec une seule embarcation disponible, il ne pouvait plus obéir aux ordres de D'Esterre. Rempli de haine et de fureur, Bolitho gardait les yeux rivés sur le brick.

Il comprit alors pour de bon qu'il n'avait aucunement l'intention de lâcher prise.

La grand-voile partait en travers, quelqu'un réussit à couper le câble, le yawl tombait sous le vent, incontrôlable.

— La barre dessous !

Ses hommes se battaient avec les manœuvres, parfaitement indifférents aux prisonniers Bolitho se retourna juste à temps pour voir le mât d'artimon tomber et s'écraser à frôler Stockdale. Il s'en était fallu de peu, tout le gréement arrière traînait le long du bord.

— Débarrassez-moi de tout ce fatras !

Un violent choc secoua la coque, un boulet venait de s'engouffrer dans l'entrepont. À cette cadence, le yawl n'allait pas résister très longtemps.

— Mettez ces hommes aux pompes ! ordonna-t-il à Couzens en lui tendant son pistolet, et abattez-les s'ils essayent de se rebeller !

— Ça y est, monsieur, je le tiens !

Stockdale, jambes largement écartées, se tenait à la barre comme un chêne. Les voiles principales et le foc avaient enfin été établis, la terre défilait rapidement sous le boute-hors.

Le brick gagnait pourtant toujours sur eux, le pont incliné alors qu'il remontait au près pour tourner son adversaire. Le yawl possédait certes deux pierriers, mais cela ne lui servait à rien : autant essayer d'arrêter une charge de cavalerie avec une pique. Et l'équipage était mieux employé à la manœuvre qu'à gaspiller ses efforts en vain.

Il y eut de nouveau une série d'éclairs, cette fois-ci, les boulets percutèrent de plein fouet les œuvres vives comme une grêle de pierres.

Bolitho apercevait maintenant le pavillon hissé à la corne du brick, le fameux pavillon à bandes rouges et blanches, le cercle d'étoiles sur champ d'azur. Le bâtiment était visiblement tout neuf, et il était commandé par un homme de l'art.

— Nous faisons eau, monsieur, et de plus en plus vite !

Bolitho s'essuya rapidement le visage, il entendait bien le bruit saccadé des pompes, mais cela ne servait plus à rien. Ils n'arriveraient jamais à s'enfuir.

De nouveaux claquements, plus vicieux cette fois : une salve de mousquets. Quelqu'un poussa un cri, Frowd s'effondra contre le pavois en se tenant le genou à deux mains. Couzens apparut dans l'ouverture du panneau et posa son pistolet sur l'échelle.

— Nous coulons, monsieur, la cale est envahie !

Un boulet vint percer la grand-voile et coupa au passage les haubans comme un gigantesque sabre.

Frowd avait du mal à parler :

— Il faut aller vous échouer ! C'est notre seule chance !

Bolitho hochait négativement du chef : une fois qu'ils seraient échoués sur le sable, la cargaison du yawl serait toujours intacte. Et il était certain qu'il s'agissait d'armes et de munitions. Pris d'une fureur soudaine, il se précipita dans les enfléchures et tendit le poing à l'ennemi. Sa voix se perdait dans le vent et dans le fracas du tir, mais il éprouva tout de même une certaine satisfaction :

— Je coulerai avant que tu m'aies pris, va donc au diable ! Stockdale le regardait, la pointe défilait toujours, la mer était hachée par les boulets.

Dieu fasse que nous arrivions jusque-là, se prit-il à prier ; ce sera trop tard pour nous, mais ils ne nous auront pas.

XVI

LES ORDRES

Le yawl quittait lentement l'abri de l'île et devenait de plus en plus ingouvernable. Avec toutes ces brèches dans les œuvres vives, et la lourde cargaison qu'il transportait, chaque vague le brisait un peu plus.

Le brick venait de changer de route ; une fois de plus, il était maintenant en route parallèle, ses canons pointés pour rendre l'ennemi à raison. Il n'y avait désormais plus guère de chances de sauver hommes ou biens, les prisonniers eux-mêmes tombaient nombreux sous les coups meurtriers.

Bolitho trouva tout de même le temps de remarquer que le brick, visiblement frais issu des chantiers, n'avait pas reçu la totalité de son artillerie. Sans cela, le combat aurait fini depuis belle lurette. La moitié seulement des sabords alimentaient le feu, et il se demandait si les pièces manquantes ne se trouvaient pas précisément dans la cargaison du yawl. Il s'agissait de la seconde tentative de transfert, la première avait coûté beaucoup de vies humaines, sans compter la perte du *Spite*. Mais ce satané brick semblait protégé par un charme, il allait s'en tirer une fois encore.

Le pont s'inclina brutalement, tout le gréement de hune s'effondra dans un fouillis de manœuvres et de toile déchirée. Puis le yawl se redressa aussi brutalement qu'il avait gîté, une nouvelle masse de débris vint s'abattre sur le pont.

Par le panneau largement ouvert, Bolitho entendait l'eau qui pénétrait à gros bouillons, les prisonniers poussaient des hurlements de terreur, des morceaux de bois fracassaient la cale.

S'agrippant tant bien que mal à la lisse, Bolitho cria :

— Allez libérer ces hommes, monsieur Couzens ! Et que les autres s'occupent des blessés !

Stockdale venait de lâcher une barre désormais inutile :

— Allez leur donner un coup de main ! Il va falloir évacuer !
Les coups continuaient de pleuvoir inexorablement.

Stockdale jeta un matelot inconscient sur son épaule et se dirigea vers la lisse. Il jeta un coup d'œil en bas pour vérifier que le dernier canot était toujours là.

— Allez, embarquez, descendez d'abord les blessés !

La gîte devenait impressionnante, ils coulaient par l'arrière, le tableau et le moignon d'artimon étaient déjà dans l'eau.

Seigneur Dieu, si seulement ce brick pouvait un peu s'arrêter de tirer... Il suffisait d'un boulet bien ajusté, ils couleraient tous, blessés compris. La mer était bien formée, ils avaient peu de chances de s'en tirer. L'île était maintenant à environ un mille, il distinguait encore quelques tuniques rouges, le gros des fusiliers avait dû se précipiter vers les dernières embarcations. Mais fusilier ne veut pas dire marin et, le temps qu'ils se dépatouillent, il serait trop tard.

Couzens faisait des efforts désespérés pour s'approcher de lui, il criait :

— Les bossoirs sont encore hors de l'eau, monsieur !

Mais il dut se courber précipitamment : un boulet venait de frapper la grand-voile, la réduisant en charpie.

Stockdale essayait de remonter sur le pont ; Bolitho lui ordonna :

— Descendez, descendez ! Nous allons couler d'un moment à l'autre !

Stockdale lâcha prise et le courant l'emporta rapidement. Bolitho vit Frowd qui tentait de gagner l'arrière du canot pour observer la fin du yawl, il brandissait son sabre au-dessus de sa tête de ses mains ensanglantées. Le brick réduisait la toile, la misaine rentrée découvrait nettement son pont impeccable. Qu'allait-il faire à présent, tenter de les sauver ou les massacrer impitoyablement ?

— Allez, monsieur Couzens, fit Bolitho, il va falloir nager.

Le garçon n'arrivait plus à sortir un mot. Frénétiquement, il arracha sa chemise et défit ses souliers.

Une vague silhouette émergeait du panneau ouvert : Bolitho crut un instant qu'il s'agissait d'un blessé ou d'un prisonnier pris au piège en bas. Mais il ne s'agissait en fait que d'un cadavre à la dérive dans l'entrepont. Dieu ! qu'il paraissait grand...

Couzens observait l'eau, terrifié. Il claquait des dents en dépit de la chaleur.

— Je ne sais pas trop bien nager, monsieur, vous savez, murmura-t-il.

— Mais bon sang de bois, répliqua Bolitho, pourquoi n'avez-vous pas embarqué dans le canot, alors ? — il comprit soudain que sa réponse était idiote : Tant pis, nous resterons ensemble, j'aperçois là un espar...

Le brick tirait toujours, les boulets ricochaient sur l'eau au milieu d'hommes qui nageaient désespérément. On eût dit qu'ils étaient attaqués par un espadon acharné à leur perte.

Il avait l'explication, voilà pourquoi il avait réduit la toile : il voulait s'assurer que les Anglais étaient morts jusqu'au dernier. À l'avenir, les officiers de la marine britannique y réfléchiraient à deux fois avant de s'en prendre à des lignes de ravitaillement aussi vitales.

Le yawl prenait de la bande, des débris et des cadavres flottaient partout. Bolitho se tourna vers le brick : sans la présence de Couzens, il serait resté à bord et aurait péri avec son bâtiment. Et quitte à mourir, autant que ce soit en faisant face à l'ennemi jusqu'à l'ultime instant. Mais Couzens ne méritait pas une mort pareille, il fallait lui laisser sa chance.

Le brick mit la barre dessous, il s'éloignait des lieux du naufrage, toutes voiles fâsantes. Bolitho parvint à lire le nom gravé sur le tableau : *White Hills*, ainsi que le visage éberlué d'un homme qui le regardait par une fenêtre de poupe.

Bolitho se surprit à parler tout haut, sans raison :

— Il abat ! Mais qu'est-il en train de faire, ce n'est pas possible ! Il va se retrouver au plein !

Le vent avait forci, le brick ne portait plus suffisamment de toile. En quelques secondes, il se retrouva voiles battantes, incapable de manœuvrer. Bolitho entendit une explosion sourde, il crut d'abord qu'il avait perdu un mât ou une vergue. Il

n’arrivait plus à en croire ses yeux : un gros trou apparut au beau milieu de la grand-voile qui se déchira en lambeaux.

Couzens lui prit convulsivement le bras :

— Regardez, monsieur, c’est le *Trojan*, il est là !

Bolitho se retourna : le gros deux-ponts était bien là, pratiquement immobile dans la brume. On aurait dit un îlot ajouté à tous ceux de l’archipel.

Pears avait tout compris à la seconde et il avait utilisé le vent qui entraînait irrésistiblement le brick dans le chenal. Deux langues orange jaillirent de la dunette, Bolitho distinguait les chefs de pièce comme s’ils étaient là. Il s’agissait sans doute de Bill Chimmo, maître canonnier du *Trojan*.

Il perçut un formidable fracas, un boulet de dix-huit livres venait de s’abattre sur le brick. Sous ses pieds, le pont s’inclinait davantage, il sauta par-dessus bord. Il eut tout de même le temps d’entendre des cris d’enthousiasme et de voir le pavillon descendre à la corne de l’ennemi.

Même à pareille distance, la bordée tribord du *Trojan* aurait réduit le brick en miettes, et son capitaine le savait parfaitement. La pilule devait lui paraître assez amère, alors que ses victimes voyaient surgir un secours inespéré.

À grand-peine, Bolitho et Couzens parvinrent à s’accrocher à un bout d’espar.

— Vous savez, finit par articuler Bolitho, je crois que vous m’avez sauvé la vie.

En effet, et contrairement à l’aspirant, il avait totalement oublié de se débarrasser de ses vêtements et de son sabre. Ce bout de bois était particulièrement bienvenu.

En tendant le cou au-dessus des vagues, il réussit à voir le canot qui venait sur eux. L’armement ramassait au passage quelques hommes en train de nager ou les tirait pour leur permettre de s’accrocher au plat-bord. D’autres embarcations arrivaient à la rescousse. Les fusiliers et les quelques marins laissés à terre faisaient bien mieux que tout ce que Bolitho aurait pu imaginer. Il cria :

— Le brick, comment est-il ?

Couzens jeta un coup d’œil par-dessus leur espar :

— Il met en panne, monsieur, il n'a pas l'air d'essayer de fuir !

Bolitho était incapable de dire un mot, il se contenta d'un signe de tête. Le *White Hills* n'avait désormais plus le choix, d'autant que les canots de D'Esterre prenaient soin de ne pas se placer entre la puissante artillerie du *Trojan* et lui. La capture du brick ne compenserait certes pas la mort de tous ceux qui avaient péri dans l'affaire, mais elle aurait au moins le mérite de montrer aux marins du *Trojan* de quoi ils étaient capables et de leur rendre un peu de leur fierté perdue.

Les canots du *Trojan* avaient été mis à la mer et venaient leur porter secours : deux baleinières et le grand canot arrivaient sur eux. Ils durent tout de même attendre une bonne heure avant d'être ramassés par le grand canot où les attendait l'aspirant Pullen.

Bolitho imaginait sans peine l'anxiété de Stockdale pendant tout ce temps-là. Mais ledit Stockdale le connaissait assez pour s'être préoccupé avant tout de son canot plein à craquer de blessés et d'hommes à demi noyés et non de son lieutenant.

Leur retour à bord du *Trojan* le retrouva plein de sentiments mêlés : tristesse d'avoir perdu tant de marins, tués ou blessés, fierté d'avoir réussi à faire tout seul ce qu'il avait mené à bien, jusqu'à la victoire finale.

Il atteignit la coupée sous les vivats de l'équipage, dans le grand canot major. Cela lui parut être le plus splendide triomphe qu'il eût jamais connu. L'heure était précieuse, comme toujours en ce genre ce circonstances. Un matelot serrait un ami dans ses bras, avant de découvrir, atterré, qu'il était mort. Les vivats se transformèrent en éclats de rire lorsque Couzens fit son apparition sur le pont, aussi nu qu'au jour de sa naissance. Il fit tout de même preuve d'une dignité imperturbable lorsque deux fusiliers lui présentèrent les armes.

Et puis Stockdale qui se rua vers lui, avec ce sourire qui en disait davantage que tous les mots de bienvenue. Pears observait la scène, toujours aussi massif et imperturbable, comme ce bâtiment qu'il chérissait par-dessus toute chose.

Comme Couzens essayait de dissimuler sa nudité, Pears l'appela :

— Ce n'est pas là une tenue digne d'un officier du roi, monsieur ! Par Dieu, monsieur Couzens, je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je vous livre mon opinion !

Et alors que le jeune homme essayait de prendre la tangente, rougissant à loisir, le capitaine ajouta :

— Mais enfin, je suis fier de vous !

Bolitho traversa le tillac, dégoulinant d'eau. Cairns l'accueillit d'un air narquois :

— Alors, à ce que je vois, on a perdu le yawl ? Et en plus, il était plein à craquer ?

— Oui, monsieur, c'est exact, je crois qu'il s'apprêtait à ravitailler le brick.

Les hommes de son détachement passaient, les mains couvertes de goudron.

— Nos hommes se sont magnifiquement comportés, monsieur, vous savez.

Il détourna les yeux pour regarder le brick qui renvoyait de la toile. La grand-voile n'était plus que lambeaux. Il devina que Pears avait envoyé un pilote à bord, tandis que les fusiliers s'assuraient de l'équipage capturé. Frowd aurait dû prendre le commandement de la prise, pour se consoler de son genou en bouillie. Mais quoi que Thorndike fit pour lui avant de l'envoyer dans quelque hôpital, il resterait boiteux pour le restant de ses jours. Frowd avait atteint le grade de lieutenant, mais il savait désormais qu'il n'irait jamais plus loin.

Tard dans l'après-midi, les deux bâtiments doublèrent les îles, soulagés de voir disparaître derrière eux des récifs et des courants si pernicieux. Mais lorsque D'Esterre regagna le bord, il avait d'autres nouvelles du plus haut intérêt.

Le capitaine du *White Hills* n'était ni plus ni moins que Jonas Tracy, frère de celui qu'ils avaient tué lors de la prise du *Faithful*. Il avait décidé de se battre contre le *Trojan*, même si le combat était désespéré, mais le sort était contre lui. Son équipage était peu entraîné, et c'est pourquoi on avait confié ce commandement à un corsaire expérimenté. Tout plaiddait pour lui : sa réputation, ses nombreux succès contre les Britanniques. Tracy avait ordonné à ses hommes de chercher un passage entre les îles, mais l'équipage avait perdu la tête lorsqu'un deuxième

boulet du *Trojan* avait frappé le brick de plein fouet. Les éclats de bois avaient balayé le pont et l'un d'eux avait coupé un bras de Tracy au ras de l'épaule. En voyant leur capitaine mis ainsi hors de combat, les hommes avaient amené le pavillon sans demander leur reste.

Bolitho ignorait si Tracy était toujours vivant. Il était curieux de constater qu'il avait tiré sans le savoir sur celui qui était responsable de la mort de son frère.

Bolitho était occupé à faire une rapide toilette dans sa chambre lorsqu'il entendit du bruit sur le pont : quelqu'un annonçait une voile en vue.

L'autre bâtiment apparut rapidement. Il s'agissait d'une frégate sous voiles. Elle vint se placer sous le vent du *Trojan* et mit un canot à la mer pour transférer son capitaine à bord du deux-ponts.

Bolitho enfila à la va-vite une chemise et un pantalon et se précipita sur le pont. La frégate en question était le *Kittiwake*, il se souvenait de l'avoir vue à Antigua.

Avec autant de protocole que s'ils étaient confortablement mouillés devant Plymouth, le *Trojan* accueillit son visiteur à bord en grande pompe : la garde présenta les armes, les gabiers firent retentir leurs sifflets. Pears s'avança pour accueillir le capitaine ; il s'agissait de l'un de ceux qui avaient jugé Quinn. Pas le président ni l'homme aux lèvres pincées, non, le troisième membre du tribunal, celui qui, pour autant que Bolitho s'en souvenait, n'avait pas prononcé un mot.

Le soleil se couchait lorsque le seigneur et maître du *Kittiwake* quitta le bord, le pas nettement moins assuré qu'à son arrivée.

Bolitho regarda la frégate faire voile, la toile mordorée sous les derniers rayons du soleil. Elle serait bientôt hors de vue et son capitaine, loin des amiraux, libre de toute tutelle. Il poussa un profond soupir.

Cairns vint le rejoindre, gardant un œil sur la relève occupée à remettre en route.

— Il arrivait d'Antigua, fit-il lentement, avec des dépêches. L'escadre l'a détaché pour nous précéder à la Jamaïque. Nous ne sommes pas des pestiférés, après tout.

Il parlait d'une manière étrange, comme s'il était ailleurs.

— Il se passe quelque chose de grave ?

Cairns se tourna vers lui.

— Le capitaine Pears est convaincu que la guerre sur mer va prendre fin aux Antilles.

— Mais pas en Amérique ?

Bolitho ne comprenait pas.

— Tout comme moi, il croit que la guerre est déjà terminée.

Nous remporterons certes des victoires, nous devons à tout prix en remporter s'il nous faut nous battre contre les Français lorsqu'ils se démasqueront. Mais remporter une guerre exige bien plus que cela, Dick.

Il eut un sourire triste.

— Mais je vous retiens, alors que le capitaine souhaite vous voir.

Et il s'éloigna pour donner des ordres :

— Mais enfin, monsieur Dalyell, qu'est-ce que c'est que ce bazar ? Envoyez-moi des gabiers en haut et faites venir du monde aux écoutes ! C'est un bâtiment, ici, ou une foire ?

Bolitho se dirigea vers la chambre du capitaine. Pears était assis à son bureau et contemplait rêveusement une bouteille de vin.

— Asseyez-vous donc.

On entendait sur le pont le bruit de pieds nus, Bolitho se demandait comment les hommes se débrouillaient sans la présence familière de leur capitaine accoudé à la lisse. Il prit un siège.

La chambre paraissait bien confortable, mais il se sentait fatigué, toute son énergie le quittait comme le sable s'écoule du sablier.

— Buvons donc un peu de ce bordeaux, fit Pears.

Bolitho s'humecta les lèvres.

— Bien volontiers, monsieur, je vous remercie.

Et il attendit la suite, un peu désemparé : Cairns tout à l'heure, Pears maintenant.

— Viney, le capitaine du *Kittiwake*, m'a porté les ordres de l'amiral. Mr. Frowd est désigné pour le *Maid of Norfolk*, un transport. Il doit rallier dès que possible.

— Mais sa jambe, monsieur ?

— Je sais, le chirurgien l'a réparée comme il a pu — il regarda Bolitho droit dans les yeux : Mais que peut-il désirer de mieux ?

— Un bâtiment, monsieur, un commandement.

Il revoyait encore Frowd à bord du yawl. Dans le feu de l'action, il ne pensait peut-être qu'à cela. Un bâtiment, n'importe lequel, comme ce transport, voilà qui ferait parfaitement son affaire.

— Je suis bien d'accord. S'il reste se languir à bord, il sera peut-être trop tard. Et s'il retourne à Antigua — il haussa les épaules —, sa chance sera peut-être passée.

Bolitho restait pantois d'admiration devant l'attitude de Pears. Voilà un homme qui avait tant combattu, qui s'apprétait à se battre contre Dieu seul sait qui à la Jamaïque, et qui trouvait encore le temps de s'inquiéter du sort de Frowd.

— Et reste le sort de Mr. Quinn.

Le capitaine ouvrait la bouteille, penché contre la cloison. Le pont s'inclina, ils changeaient de route, avant de se stabiliser.

— Mr. Quinn n'a pas été oublié.

Bolitho attendait la suite, essayant de percer les vrais sentiments de Pears.

— Il va rentrer à Antigua, et de là prendra passage sur le premier bâtiment qui rentre en Angleterre. Je vais écrire à son père, même si cela ne doit pas servir à grand-chose. Je veux qu'il comprenne que son fils a fait preuve d'un magnifique courage, même si ce courage l'a abandonné un jour et l'a laissé aussi infirme que Frowd avec sa jambe.

Il coinça une grosse enveloppe sous la bouteille.

— Mais au moins, il aura essayé de faire quelque chose et, si davantage de jeunes gens en faisaient autant, au lieu de rester confortablement chez eux, nous serions peut-être en meilleure posture.

Bolitho ne pouvait détacher les yeux de cette enveloppe qui renfermait le sort de Quinn.

— Mais assez parlé de tout cela, j'ai des ordres à écrire et bien d'autres choses à faire.

Il versa du vin dans deux grands verres et les tint sur la table, le temps que Bolitho prît possession du sien. Le bâtiment gîtait fortement.

Il était surprenant, après tout, que Pears l'eût reçu en tête à tête. Bolitho s'était attendu à retrouver D'Esterre et peut-être même Cairns, une fois qu'il aurait eu terminé ce qu'il avait à faire sur le pont.

— Je crois que la nuit va vous paraître longue, dit Pears en levant son verre. Mais je crains fort qu'il n'y en ait d'autres, et qui vous paraîtront beaucoup plus longues.

Le verre paraissait minuscule dans son énorme main.

— Bonne chance, monsieur Bolitho, et, comme dit notre redoutable maître pilote, à la grâce de Dieu !

Bolitho le fixait, incapable de toucher à son verre.

— Je vais vous confier le commandement du *White Hills*. Nous nous séparerons demain matin, dès qu'il y aura assez de lumière pour transborder les derniers blessés.

Bolitho essayait désespérément de remettre ses pensées en ordre.

— Mais le second, monsieur, avec tout le respect que je vous dois...

Pears leva son verre, qui était déjà vide. Cela lui rappelait Probyn.

— J'y avais pensé, mais j'ai besoin de lui à bord, plus que jamais. Il mérite certes un commandement, fût-ce celui d'une prise.

Il le regardait droit dans les yeux.

— Il m'a répondu ce que vous avez répondu à l'amiral Coutts, et il a décliné mon offre — il eut un triste sourire : Voilà comme nous sommes, nous autres.

Et il remplit son verre, sous l'œil étonné de Bolitho.

— Merci, monsieur, merci beaucoup.

— Allez, videz-moi donc ce bordeaux et allez faire vos adieux. À présent, vous allez pouvoir empoisonner la vie de quelqu'un d'autre !

Bolitho sortit comme dans un rêve.

Cairns était toujours sur le pont, appuyé contre les filets. Il observait les feux du brick. Il ne laissa pas à Bolitho le temps de parler.

— Vous allez prendre le commandement de la prise demain matin, c'est décidé. Faute de quoi, je vous mets aux fers.

Bolitho resta là sans rien dire, insensible aux oscillations du bâtiment, aux grincements de la roue, aux claquements de la toile contre le gréement.

« *Je crois que la nuit va vous paraître longue...* »

— Que s'est-il passé, Neil ?

Il se sentait soudain étrangement proche de ce grand taciturne d'Écossais.

— Le capitaine a reçu une lettre qui lui était destinée, lui aussi. Je ne sais pas qui l'a rédigée, le capitaine n'a pas l'habitude de raconter sa vie. C'était, comment dire ? une information à titre amical. Ce courrier lui apprend donc qu'il a passé son tour, qu'il ne sera pas promu amiral. Il restera capitaine le restant de ses jours.

Il leva les yeux pour contempler les étoiles qui perçaient à travers le gréement.

— Et le jour où le *Trojan* sera désarmé, ce sera la fin de sa carrière. Coulis a reçu l'ordre de rentrer en Angleterre, et il paraît que cela a été assez orageux — sa voix se fit plus dure, il avait du mal à dominer une brusque colère : Lui du moins possède de la fortune, il a une position — et, se tournant vers l'arrière : Mais notre capitaine, lui, il n'a que son bâtiment !

— Merci de m'avoir raconté tout cela.

Les dents de Cairns brillaient dans l'obscurité.

— Allez, mon garçon, fichez-moi le camp et allez préparer vos affaires.

Bolitho s'apprêtait à se retirer, il l'arrêta :

— Vous comprenez, n'est-ce pas ? Je ne pouvais tout de même pas l'abandonner, pas maintenant !

Le lendemain matin, le temps était superbe. Les deux bâtiments mirent en panne et les embarcations du *Trojan* commencèrent leur navette pour transférer les blessés à bord du brick. En revanche, tous les prisonniers furent transbordés sur

le vaisseau. Voilà l'un des plus courts commandements de l'histoire maritime, songeait Bolitho.

Tout cela lui paraissait encore irréel, il en oubliait de faire ceci ou cela ou vérifiait deux fois ce qu'il avait déjà fait depuis longtemps.

Chaque fois qu'il montait sur le pont, il s'obligeait à regarder le brick qui roulait lourdement, travers à la houle. Une fois sous voile, les choses seraient différentes, il se souvenait malheureusement trop bien de l'allure qu'il était capable de soutenir.

Cairns lui avait fait part de la décision du capitaine : il pouvait choisir son équipage à sa convenance, enfin, le minimum nécessaire pour armer le brick en sécurité et être éventuellement en mesure d'étaler du gros temps ou de combattre s'il y était contraint.

Il n'eut bien entendu pas besoin de poser la question à Stockdale : il était déjà là, son maigre sac sur l'épaule. Ce sac qui contenait toute sa fortune sur cette terre. Pears lui avait également ordonné de prendre à son bord le capitaine Jonas Tracy, trop grièvement blessé pour rejoindre les autres prisonniers et qui, de toute manière, ne le gênerait guère.

Plus l'heure approchait de prendre congé, plus Bolitho se sentait bouleversé. Il revoyait les deux ans et demi qu'il venait de passer à bord du *Trojan*, il n'arrivait pas à croire qu'il dût le quitter pour aller se mettre aux ordres de l'amiral commandant à Antigua. C'était comme recommencer une vie nouvelle, découvrir de nouveaux visages, un nouvel environnement.

Il avait été surpris et encore plus ému en voyant la liste de tous ceux qui s'étaient portés volontaires pour l'accompagner.

Il y avait Carlsson, ce Suédois qui avait subi le fouet, Dunwoody, le fils du meunier, Moffitt l'Américain, Rabbett, le voleur repenti, ce vieux Buller, gabier volant, celui-là même qui avait aperçu le brick le premier. Buller avait été promu officier marinier et avait branlé du chef d'un air totalement incrédule en apprenant la nouvelle.

Et il y en avait bien d'autres encore, des hommes qui faisaient autant partie du *Trojan* que la figure de proue ou que le capitaine.

Il assista au transfert de Frowd, que l'on dut descendre dans une chaise de calfat. Sa jambe bandée faisait une drôle de protubérance. Frowd pestait, indigné de devoir subir pareil traitement à l'heure de quitter son bâtiment.

Quinn était déjà passé à bord du brick. Il n'allait pas être facile de naviguer entre ces deux hommes, Bolitho avait déjà observé souvent la vieille rancœur dont Frowd faisait preuve à l'égard de Quinn. Pourquoi Quinn, rejeté par la marine, bénéficiait-il d'un traitement de faveur, alors que lui-même était estropié pour le restant de ses jours ?

Les adieux se terminaient, qui avaient pris toute la nuit et une bonne part de la matinée : les rudes poignées de main du canonnier et du bosco, les sourires de tant d'autres qu'il avait connus jeunes garçons et qui étaient devenus des hommes. Comme lui.

D'Esterre avait fait porter à bord du brick quelques bouteilles tirées de ses provisions personnelles, et le sergent Shears lui avait fait cadeau d'une maquette de canon qu'il avait fabriquée avec des morceaux d'argent récupérés ça et là.

Il était occupé à vérifier encore et encore la longue liste de ce qui lui restait à faire lorsque Cairns vint le trouver.

— Le Sage annonce du gros temps, Dick, vous feriez mieux de ne pas trop traîner — il lui tendit la main : Je vous dis adieu ici.

Il balaya du regard le carré désert.

— L'endroit va nous paraître un peu plus vide après votre départ, vous savez.

— Je ne vous oublierai pas, répondit Bolitho en lui serrant la main de toutes ses forces, jamais.

Ils se dirigeaient ensemble vers la coupée lorsque Cairns ajouta brusquement :

— Si, encore une chose. Le capitaine Pears pense que vous devriez embarquer un autre officier pour assurer le quart. Nous ne pouvons pas vous donner de maître et les lieutenants sont une denrée trop rare. Il vous faut donc choisir un aspirant.

Bolitho réfléchissait.

— Weston, ajouta Cairns, va être nommé lieutenant par intérim et je préfère que Lunn et Burslem achèvent leur

formation à bord. Cela nous laisse donc Forbes et Couzens, qui sont encore assez jeunes pour recommencer une nouvelle vie ailleurs.

— Je vais leur poser la question, répondit Bolitho en souriant.

Erasmus Bunce fit signe aux deux jeunes gens d'approcher.

— Nous avons besoin d'un volontaire, messieurs — il les contemplait d'un air dégoûté : Encore que je me demande de quelle utilité vous pourrez bien être à Mr. Bolitho...

Tout heureux, Couzens fit signe qu'il était partant, Forbes était au bord des larmes.

— Allez, reprit Bunce, monsieur Couzens, c'est vous qui y allez. C'est une vraie bénédiction du ciel d'être enfin débarrassé de vos plaisanteries et de vos cris de chat ! — il fit un gros clin d'œil à Bolitho : Content ?

— Parfait.

Bolitho leur serra la main, il avait beaucoup de mal à dominer son émotion.

D'Esterre arriva le dernier.

— Bonne chance, Dick, je suis sûr que nous nous retrouverons un jour, mais vous allez me manquer.

Bolitho se détourna. Le *White Hills* était là, l'eau giclait sur sa coque, le brick roulait de plus en plus.

Ses ordres étaient dans sa poche, soigneusement enveloppés dans une grosse enveloppe scellée. Il fallait y aller, et il n'y parvenait pas, le *Trojan* le retenait encore.

Il se dirigea vers la coupée où l'attendait son canot. Bunce annonçait un coup de vent, c'était peut-être moins fort que prévu. Mais au moins cela l'obligeait-il à brusquer son départ et à chasser tous ces regrets.

— Le capitaine arrive, fit Cairns.

Pears traversa la dunette. Les pans de son manteau battaient dans le vent comme des voiles, il tenait à la main son chapeau galonné d'or.

— Préparez-vous à remettre en route, monsieur Cairns, je veux profiter du vent qui se lève.

Il regarda Bolitho, comme s'il le voyait pour la première fois.

— Vous êtes encore ici, monsieur ? — il fronça les sourcils : Mais par mon âme...

Cette fois-ci, il ne termina pas sa phrase et lui tendit la main.

— J'en ai fini avec vous cette fois-ci. Présentez mes respects à votre père la prochaine fois que vous le verrez.

Puis il tourna les talons pour aller consulter le compas. Bolitho salua l'arrière, assura son sabre et descendit dans le canot.

Les avirons plongèrent dans l'eau, le *Trojan* s'éloignait. Des marins s'employaient déjà à relever la coupée, d'autres grimpaiient dans la mâture pour larguer les huniers. Couzens se retourna pour contempler le gros vaisseau, les yeux emplis de larmes. On aurait dit qu'il allait pleurer. Bolitho ne le savait pas, mais c'était le plus beau jour de sa courte existence d'aspirant.

Bolitho agita la main, Couzens en fit autant. Mais Pears ne fit aucun geste : tout comme le *Trojan*, il était déjà ailleurs.

Il se détourna, le *White Hills* était droit devant. Son bâtiment, peut-être pas pour très longtemps, mais tout de même, son bâtiment à lui.

Conformément aux prédictions de Bunce, le vent se mit rapidement à forcir jusqu'à la tempête. La mer grossissait, les courtes crêtes blanches se transformèrent en vagues méchantes ourlées de jaune sale.

L'équipage se mit au travail avec entrain. Obéissant au vent qui tournait, ils se mirent en fuite cap au sud, vergues brassées à bloc. Bolitho s'était débarrassé de son chapeau et de son manteau, les oreilles bourdonnant du fracas de la tempête. Il se retrouva rapidement trempé par les embruns.

Encore heureux que le *White Hills* soit gréé d'un hunier carré. Celui que le *Trojan* avait déchiqueté avait été réparé vaille que vaille, mais n'était plus bon à grand-chose.

Sous huniers arisés et foc, le *White Hills* s'éloigna ainsi de l'île et de ses dangers.

Quinn, le visage fermé, à peu près muet, travaillait avec l'équipage sur le pont. Bolitho se demandait comment il aurait réussi à s'en sortir sans lui. Couzens avait du courage comme

dix, mais manquait de l'expérience nécessaire lorsqu'il faut subir un ouragan.

Stockdale vint le rejoindre à l'arrière pour donner un coup de main aux deux timoniers. Il était aussi trempé que Bolitho, ses vêtements étaient tachés de sel et de goudron. Entre deux douches, il lui fit un grand sourire.

— Joli p'tit bateau, pas vrai ?

Ils restèrent en fuite la plus grande partie de la journée, mais le vent tomba un peu au coucher du soleil et leur donna quelque répit. Les marins réussirent même à grimper en haut et à rétablir grand-voile et misaine. Cette toile leur donna un regain de vitesse, mais le brick tenait toujours aussi bien son cap, si ce n'est mieux.

— Prenez la suite, cria Bolitho à Quinn, je descends un peu !

L'entre pont paraissait étonnamment calme après le bruit qui régnait sur le pont. Mais tout semblait si exigu en comparaison du *Trojan* !... Bolitho réussit à se frayer un chemin jusqu'à la chambre qui ressemblait à un modèle réduit de celle de Pears et dont elle aurait à peu près contenu le bureau. Mais l'endroit était confortable, et son prédécesseur n'avait pas trop eu le temps d'y laisser des traces de sa présence.

Il réussit à aller jusqu'aux fenêtres de poupe. Sauf sous un panneau qui laissait pénétrer un peu de la lumière du jour, il n'y avait pas un seul endroit où l'on pût se tenir debout. Il n'était pas difficile d'imaginer ce que c'était dans les postes. Lorsqu'il était aspirant, il avait servi à bord d'un bâtiment de ce genre : rapide, vif, toujours en mouvement.

Il se demandait ce qu'il était advenu de l'autre commandement de Tracy, ce brick qu'il avait capturé et qui avait été rebaptisé *Revenge*. Sans doute continuait-il à s'attaquer aux convois britanniques et à faire de grosses prises. La porte de la chambre s'ouvrit toute grande, Moffitt atterrit avec un respectable flacon de rhum.

— Mr. Frowd a jugé qu'une petite goutte ne vous ferait pas de mal, monsieur.

Bolitho détestait le rhum, mais il avait le plus grand besoin d'avaler quelque chose. Il déglutit une grande lampée.

— Comment va Mr. Frowd ?

Il devait à tout prix lui faire visite, mais d'autres tâches urgentes l'attendaient pour l'instant, et il lui faudrait bientôt regagner le pont.

Moffitt ramassa le gobelet vide et lui fit un large sourire teinté de respect.

— Il va bien, monsieur, je lui ai arrangé une couchette dans sa chambre. Il sera bien.

— Parfait, allez donc me chercher Buller.

Bolitho s'allongea. Il sentait la poupe monter, glisser, retomber sous lui. Le safran donnait de grands coups sous la poussée des lames.

Buller arriva, la tête baissée pour éviter les barrots.

— M'sieur ?

— Vous allez vous occuper des vivres, trouvez quelqu'un qui sache faire la cuisine. Si le vent tombe un poil, faites allumer du feu à la cuisine et arrangez-vous pour qu'on ait quelque chose de chaud à se mettre dans le ventre.

— Je m'en occupe sur-le-champ, m'sieur, répondit-il en souriant de toutes ses grandes dents.

Et il disparut dans l'instant.

Bolitho poussa un gros soupir, l'odeur du rhum agissait comme une drogue. Il était le premier maillon de la chaîne de commandement, il n'avait plus personne pour le réprimander ou l'encourager.

Il se sentait la tête un peu molle et se redressa soudain, dégoûté : voilà qu'il devenait comme George Probyn. Joli début pour un capitaine ! Il se leva et poussa un juron lorsque sa tête heurta un barrot. Mais le choc eut au moins le mérite de le réveiller pour de bon.

Il entreprit une petite visite de reconnaissance vers l'avant, oscillant et tanguant chaque fois que le boute-hors plongeait dans l'eau. De petites chambres étaient disposées de part et d'autre d'un espace en forme de réduit carré : le carré, précisément. Il y avait aussi des magasins, des soutes à boulets, des rangées de hamacs. Le navire sentait le neuf, jusqu'aux tables des postes. L'avant servait à stocker de grandes glènes de câble et de cordages.

Il finit par découvrir Tracy dans une couchette qui se balançait dans une petite chambre à moitié terminée. Un matelot, les yeux rougis, était assis près de lui, un pistolet posé entre les pieds. Bolitho dut se pencher pour dévisager le blessé : un homme de trente ans environ, solidement bâti, et qui, en dépit de sa terrible blessure et du sang qu'il avait perdu, semblait bien vivant. Mais avec son bras arraché au ras de l'épaule, il ne représentait plus une menace bien gênante.

Bolitho jeta un coup d'œil au factionnaire :

— Surveillez-le bien, comme vous l'avez fait jusqu'à maintenant.

Les autres blessés étaient tous confortablement installés ; des hamacs, des couvertures et divers vêtements prélevés dans la soute avaient été disposés pour amortir les chocs éventuels.

Bolitho s'arrêta sous une lanterne qui battait sans repos. Il ressentait leur douleur, leur sentiment de rester isolés et incompris. Et une fois de plus, il se sentit tout étonné de ce qui lui était échu comme récompense. Eux savaient seulement qu'on les avait évacués de leur bâtiment qui, bon ou mauvais, était malgré tout leur seul foyer. Et pour les emmener où ? À bord de quelque bâtiment qui les rapatrierait, mais quand ? Une fois à terre, ils rejoindraient la foule des marins estropiés, héros parfois, plus souvent objets de la risée publique.

— On va vous porter quelque chose de chaud à manger, mes garçons.

De rares têtes se tournèrent vers lui. Il reconnut en particulier Gallimore, peintre à bord du *Trojan*. Il avait été gravement touché par une cartouche de mitraille durant l'attaque du yawl, avait perdu la plus grande partie de la main droite. Son visage était criblé d'éclats de bois.

— Où allons-nous, monsieur ? parvint-il à murmurer.

Bolitho vint s'agenouiller sur le pont à son chevet. Cet homme allait mourir, il le savait d'instinct sans en deviner la raison. Certains de ses voisins étaient plus gravement atteints, mais ils supportaient leurs douleurs avec une sorte de résignation calme. Ceux-là survivraient.

— Port-aux-Anglais, lui répondit-il. Les chirurgiens vont s'occuper de vous, vous verrez.

L'homme se pencha, il cherchait la main de Bolitho.

— C'est que j'veux pas mourir, m'sieur, j'ai un'femme et un marmot à Plymouth — il essayai ! de secouer la tête : C'est que j'veux pas mourir, m'sieur.

Bolitho avait la gorge nouée. Plymouth. Autant dire la Russie.

— Reposez-vous, Gallimore — il retira sa main avec d'infinies précautions : Vous êtes au milieu de vos amis, vous savez.

Il rejoignit l'échelle de descente, courbé en deux.

Le vent et les embruns lui firent du bien. Stockdale et Couzens étaient près de la roue, Quinn parcourait la dunette avec deux marins.

— Tout va bien, fit seulement Stockdale, Mr. Quinn surveille les écoutes — il jeta un œil au ciel, toujours aussi sombre : Le vent adonne un peu, il a faibli un brin.

Les bossoirs se dressaient vers le ciel avant de retomber brutalement. Il y avait largement de quoi envoyer promener un homme juché dans les vergues, à supposer qu'il y eût du monde en haut.

— Ça doit pas être coton pour les gars qui sont en bas, glissa Stockdale entre ses dents.

Bolitho hochâ la tête.

— Je crois que Gallimore est en train de mourir.

— Je le sais, monsieur.

Stockdale lâcha un peu le maneton de la roue, tout en observant la grand-voile qui vibrait, comme si elle essayait de s'arracher à sa vergue.

Bolitho le regardait faire. Stockdale avait tout deviné, naturellement, il avait toujours vécu au milieu de la souffrance. La mort lui était quelque chose de familier, qu'il flairait à distance.

Quinn s'approcha en tanguant, manquant tomber à chaque creux. Il lui cria :

— L'ancre bâbord était décapponnée, mais nous l'avons saisie, maintenant, ça va !

— Descendez, lui répondit Bolitho, je fais faire les deux quarts qui viennent et je vous parlerai plus tard.

Quinn hochait la tête.

— Je ne veux pas rester tout seul, il faut absolument que j'aie quelque chose à faire.

Bolitho revoyait ce marin originaire de Plymouth.

— Allez voir les blessés, James. Prenez du rhum ou tout ce que vous pourrez trouver, et faites la distribution à ces pauvres diables.

Il n'y avait pas lieu de lui parler de Gallimore ; il fallait le laisser rejoindre ses compagnons pour un dernier voyage, le baume définitif du marin.

Accompagné de Buller, un matelot descendait l'échelle. C'était un Italien, un certain Borga. Apparemment, Buller venait de désigner un cuisinier et Bolitho espérait seulement que sa décision était judicieuse. Une bonne nourriture chaude dans le ventre du marin qui vient de se battre avec la toile en s'accrochant est certes une chose, mais essayer de faire avaler aux hommes quelque brouet exotique en est une autre, qui pouvait aussi bien déclencher une émeute. Il regarda Stockdale et ils échangèrent un sourire : ils allaient bientôt être fixés...

Quelques étoiles apparurent une heure plus tard, les nuages défilaient à toute allure. Le pont remuait moins, Bolitho se demandait si ce sale temps durerait encore le lendemain, ce qu'en aurait dit Bunce.

Comme promis, on porta bientôt de la nourriture chaude aux blessés puis aux marins qui furent relevés de leur quart à tour de rôle. Bolitho avala avec satisfaction un plat de nature indéfinissable à base de viande bouillie, de flocons d'avoine, de biscuit de mer et une giclée de rhum. Il n'avait encore jamais vu un mets pareil mais, dans ces circonstances, la chose aurait fait honneur à la table d'un amiral.

— Alors, fit-il à Couzens, regrettiez-vous d'avoir embarqué à bord du *White Hills* ?

Couzens hocha négativement la tête, son estomac gargouillait encore du festin préparé par Borga.

— Attendez donc qu'on soit rentrés à la maison, monsieur, ils ne me croiront jamais !

Bolitho imaginait Quinn près des blessés, il revoyait Pears en train d'écrire sa lettre. Il avait essayé.

Il pensait aussi à ces autres dépêches écrites par Pears et destinées à l'amiral, à Antigua. Il était sans doute plus prudent de rester dans l'ignorance de ce que Pears racontait à son sujet, de quelque manière que cela dût infléchir son avenir immédiat. Mais il n'avait toujours pas percé totalement Pears, même si, sous ses ordres, il en avait appris beaucoup plus qu'il n'avait cru au premier abord.

Bolitho leva les yeux pour observer le ciel.

— Je crois que nous avons subi le plus dur. Allez donc chercher Mr. Quinn et demandez-lui de monter sur le pont.

Couzens le regardait en rougissant.

— Je crois que je peux prendre le quart, monsieur.

Stockdale fit un large sourire :

— Ça, pour sûr, monsieur, il en est capable. Et puis, je reste sur le pont — il essaya de se cacher de l'aspirant —, encore qu'il n'ait pas besoin de moi, m'est avis !

— Très bien, fit Bolitho en souriant, faisons comme cela. Et appelez-moi si vous avez le moindre problème.

Il descendit, heureux d'avoir pu donner à Couzens cette chance d'exercer une responsabilité, surpris également d'avoir pris sa décision aussi facilement. Sur le chemin de sa chambre, il entendit Frowd qui ronflait. Un gobelet roulait sur le pont.

Demain, la besogne promettait d'être rude. Il fallait d'abord essayer d'estimer la position et la dérive, avant de choisir un nouveau cap qui, avec de la chance, les mènerait aux Iles-sous-le-Vent puis à Antigua.

Sur la carte, la route ne paraissait pas très longue, mais les vents dominants allaient être contraires pendant la plus grande partie de la traversée. Et regagner toute cette dérive qu'ils avaient subie au sud pouvait leur prendre des jours et des jours.

Et une fois à Antigua, que se passerait-il ? Le lieutenant français était-il encore là-bas, prisonnier sur parole qui faisait ses longues promenades solitaires sous le soleil ?

Il se laissa tomber sur la banquette sous la fenêtre de poupe, prêt à bondir sur le pont au moindre bruit anormal. Quelques secondes plus tard, il dormait.

Il était midi, cela faisait deux jours qu'ils avaient laissé le *Trojan* derrière eux, et cela leur paraissait une éternité d'expériences inédites et de problèmes en tout genre.

Le vent était moins violent à présent, le *White Hills* faisait route bâbord amure. Ils avaient même réussi à établir la voile d'étai. Le bâtiment paraissait propre et sec après la tempête et les rôles que Bolitho avait mis au point avec Quinn et Frowd donnaient toute satisfaction.

Frowd était sur le pont, assis sur un panneau de descente, la jambe allongée comme pour lui rappeler ses malheurs. Couzens se tenait près de la barre, tandis que Bolitho et Quinn calibraient leurs sextants et comparaient leurs calculs.

Bolitho vit le matelot Dunwoody qui remontait à l'avant, un seau plein de compresses sales à la main. Il le balança par-dessus bord. Il venait sans doute de tenir compagnie à Gallimore, qui n'était pas mort, mais qu'il avait fallu transporter dans la soute à cordages, seul endroit où la puanteur ambiante réussissait à cacher l'odeur que répandait le malheureux. La gangrène s'était mise dans sa blessure, il était difficile de croire qu'un être humain pût endurer pareil supplice.

— Je crois que nous avons tous deux raison, monsieur, fit Quinn d'une voix lasse. Si le vent reste comme il est, l'atterrissement est pour après-demain.

Bolitho tendit son sextant à Couzens. Voilà, il était redevenu *monsieur*, le dernier lien était brisé.

— Je suis d'accord. Nous serons sans doute en vue de l'île Nevis demain, et après cela, ce ne sera pas facile jusqu'à Antigua.

La pensée de perdre le *White Hills* lui paraissait soudain insupportable. C'était ridicule, bien sûr, mais en quelques jours ce bâtiment lui avait donné, ou plutôt lui avait fait découvrir en lui-même, une confiance qu'il ne se connaissait pas.

Il laissa son regard errer sur le pont baigné de lumière, qui lui paraissait désormais moins exigu, comparable même à celui, si spacieux, du *Trojan*.

Quelques blessés se reposaient à l'ombre, discutaient entre eux, observaient leurs camarades au travail avec un intérêt professionnel.

— Qu'allez-vous faire ensuite, James ? lui demanda doucement Bolitho.

Quinn regardait ailleurs.

— Comme mon père en décidera, j'imagine. Apparemment, je suis destiné à exécuter les ordres — il lui fit brusquement face : Un jour, si vous voulez bien, je... je veux dire, si vous ne savez pas où aller, accepteriez-vous de me revoir ?

Bolitho se contenta de faire signe que oui, incapable de parler, oppressé par un désespoir terrible. Cela lui faisait autant de mal que les blessures horribles de Gallimore.

— J'en serai très heureux, James — il lui fit un sourire —, encore que je ne sache pas trop si votre père ne verrait pas d'un mauvais œil un pauvre lieutenant débarquer chez lui. Vous serez sûrement devenu un riche négociant avant que je sois rentré à Londres.

Quinn le regardait intensément, quelque chose dans le ton de Bolitho lui donnait un regain d'espoir.

— Merci, merci pour ce que vous venez de dire. Et pour tant d'autres choses !

— Ohé, du pont, voile un quart sous le vent !

Bolitho leva les yeux vers la vigie, essayant de s'imaginer le *White Hills* comme une simple croix sur la carte. Il y avait tant d'îles dans les parages, françaises, anglaises, hollandaises. Ce bâtiment inconnu pouvait être tout ce que l'on pouvait imaginer.

Il comprit soudain que tous avaient les yeux fixés sur lui.

— Montez voir là-haut, monsieur Quinn. Prenez une lunette et dites-moi ce que vous voyez.

— Fichue jambe, grogna Froud en le voyant passer devant lui, je serais volontiers grimpé là-haut, non, non... mais... !

Le temps qu'il trouve une insulte adaptée à la situation, Quinn escaladait les enflétrures.

Bolitho faisait les cent pas, essayant de rester calme et de chasser toute émotion. Il s'agissait probablement d'un Espagnol qui faisait route au sud vers le détroit et tous ses trésors. Dans ce cas, il n'allait pas tarder à disparaître, surtout s'il soupçonnait le *White Hills* d'être un pirate. Dans ces eaux, ce n'était pas le choix des ennemis qui posait problème.

— Ohé, du pont, monsieur ! C'est un brick !
L'un des blessés laissa échapper un petit rire :
— C'est sûrement l'un des nôtres, les gars !
Mais Frowd le reprit, il avait du mal à parler :
— Vous savez ce que j'en pense, n'est-ce pas ?
Bolitho le regarda, soudain saisi d'effroi.

Bien sûr, c'était la seule solution, pour dure qu'elle fût. Et dire qu'ils avaient déjà fait tant de route ! Cette fois-ci, il avait bien cru au succès.

Il restait cependant encore une chance. Il essaya de conserver un ton aussi calme que possible :

— Gardez l'œil dessus ! — et à Couzens : Nous allons bientôt le voir de plus près, j'imagine.

Couzens avait tout compris à l'instant.

— Rappelez aux postes de combat, je vous prie, et faites charger les pièces. Mais attendez pour mettre en batterie.

Il examina le pont, les maigres armes du brick. Cela avait suffi pour ramener à la raison un yawl sans défense, mais si le nouvel arrivant était bien l'ancien commandement du capitaine Tracy, ses canons ne lui serviraient à rien.

XVII

LE PLUS COURAGEUX

Bolitho attendit que le pont se fût un peu stabilisé avant de pointer sa lunette vers l'avant. Il voyait très nettement les huniers et les perroquets qui se détachaient sur le ciel bleu, mais le reste du brick était caché dans la brume.

S'il s'agissait bien du *Revenge*, son capitaine reconnaîtrait le *White Hills* au premier coup d'œil dès qu'il serait à la distance convenable. Et c'était peut-être déjà fait. Changer de route maintenant, tenter de prendre la fuite, lui dirait plus certainement ce qui s'était passé que n'importe quel défi.

Bolitho examina la flamme, le vent avait légèrement adonné, un quart ou deux. Il était certes tentant de virer et de fuir, mais si le vent redevenait contraire et les condamnait à des virements de bord incessants, l'autre brick n'aurait aucun mal à les rattraper. Avec un modeste équipage de prise, on ne pouvait demander à personne de se battre dans de telles conditions.

— Laisser venir un quart, ordonna-t-il à Stockdale.

Quinn appelait du grand mât :

— Je le vois mieux ! C'est ce vieux *Mischief*, j'en suis presque certain !

Bolitho mit ses mains en porte-voix :

— Du monde aux écoutes ! Vous, Buller, envoyez des hommes à l'écoute de misaine !

Il observa les vergues que les marins brassaient lentement pour remplir les voiles, pas suffisamment cependant pour laisser soupçonner une velléité de fuite.

Couzens arriva en courant, les mains sales, la chemise déchirée.

— Parés au poste de combat, monsieur ! Toutes les pièces sont chargées.

Bolitho eut un bref sourire. Par « toutes les pièces », Couzens voulait dire : les huit six-livres du *White Hills*. Le brick était conçu pour en recevoir quatorze, plus quelques pierriers, mais la perte du yawl avait mis fin à ce projet. Huit pièces, soit quatre de chaque bord. S'il essayait de faire passer tous les canons d'un seul bord, l'autre s'en rendrait certainement compte. D'ailleurs, le brick grossissait à une vitesse surprenante. Bolitho vit un éclair qui se réfléchissait sur du métal, ou peut-être sur les lentilles de plusieurs lunettes.

Il s'approchaient en route convergente, beaupré contre beaupré.

L'équipage d'origine du *White Hills* était tout nouveau, mais le capitaine du *Revenge* connaissait certainement Tracy de vue. Il fallait essayer de rester le plus loin possible, pour tenter une manœuvre d'esquive à la tombée de la nuit.

— La terre sous le vent, un quart devant, monsieur !

La vigie avait fait bonne veille tandis que Quinn se concentrat sur le brick.

Bolitho jeta un coup d'œil à Frowd, qui semblait au bord du désespoir. Cette terre était sans doute l'un de ces nombreux îlots qui devaient baliser leur route sur cinquante milles entre Nevis et Antigua. C'était si peu de chose, et pourtant si loin...

— Le brick a changé de route, monsieur ! — un autre cri : Il montre son pavillon !

— Hissez donc le même, monsieur Couzens.

Il regarda monter les couleurs rouges et blanches à la corne.

Frowd trépignait, installé sur son panneau :

— Mais non, ça ne sert à rien, il se rapproche et il va s'arranger pour garder l'avantage du vent !

— Il va sûrement vouloir nous parler, fit Bolitho, au moins pour savoir si nous avons les canons et la poudre.

Il réfléchissait à voix haute. Frowd approuvait tout au fur et à mesure.

Stockdale tira Couzens par la manche :

— Préparez donc notre vrai pavillon, monsieur Couzens. J'imagine pas que notre lieutenant irait combattre sous des couleurs qui sont pas les siennes, pas aujourd'hui.

— Et comment ferions-nous pour combattre ? s'exclama Frowd. Vous êtes décidément un imbécile ! Ces corsaires sont toujours armés jusqu'aux dents. Ils doivent amener l'ennemi à raison le plus vite possible et avant que quelqu'un ait le temps de leur venir en aide. Combattre ? groagna-t-il, faut-il que vous soyez fou !

Bolitho avait pris sa décision.

— Nous allons commencer par réduire la toile, comme si nous nous préparions à lui parler. Si nous arrivons assez près sans avoir éveillé ses soupçons, nous l'aborderons par l'arrière, essaierons d'éliminer les hommes sur la dunette et de nous en emparer.

Stockdale approuva du chef.

— Et plus tard, nous pourrions déplacer deux pièces, monsieur, une pièce de chasse vaut mieux que rien du tout.

Bolitho faisait de son mieux pour garder son calme et pour laisser à son cerveau le temps de réfléchir. Il n'avait guère le choix, et celui-ci valait aussi bien qu'un autre. Mais il fallait se décider, soit à faire preuve d'un culot insensé, soit à se rendre.

— A affaler la grand-voile !

Les quelques hommes disponibles se mirent aux manœuvres. Son adversaire constaterait rapidement qu'il avait affaire à un équipage diminué, il imagineraut peut-être que cela était dû à un combat. Le gros trou fait par un dix-huit-livres du *Trojan* dans le pavois devait être très visible.

Il se demandait ce qui était arrivé à son premier capitaine quand il avait été pris pour la première fois. Quatorze canons, un équipage déterminé, voilà qui représentait tout de même un ennemi coriace. Bolitho observait le brick, la rangée de canons sur le bord opposé. Aucune pièce n'était armée, mais il voyait quelques têtes dépasser en face de lui au-dessus des sabords fermés. Derrière les mantelets, les pièces étaient sans doute chargées et parées.

Moffitt arrivait. Il dit d'un ton amer :

— Z'avez besoin de moi, m'sieur ? Je sais comment il faut parler à ces salopards !

— Soyez prêt.

Bolitho examinait les voiles une par une, la lame d'étrave, les vergues qui manœuvraient dans un ordre parfait.

Un demi-mille. Il n'y en avait plus pour très longtemps.

Il tourna les yeux vers son propre équipage. Tous étaient anxieux, même les blessés essayaient de passer une tête par-dessus le pavois pour voir ce qui se passait.

— Descendez, monsieur Quinn !

Et à Stockdale et Buller :

— Veillez à ce que les hommes dissimulent bien leurs armes. Quand j'en donnerai l'ordre, vous mettrez ces quatre pièces en batterie aussi rapidement que possible, et feu à volonté. Si nous arrivons à abattre leurs officiers, nous pourrons utiliser l'effet de surprise et nous battre à visage découvert.

Quinn arriva sur le pont, essoufflé, les yeux rivés sur l'ennemi.

— Vous ne croyez pas qu'ils nous ont démasqués ?

— Non, je ne crois pas.

Bolitho croisa les bras, espérant qu'il paraîtrait ainsi plus calme.

— Sans cela, ils nous seraient déjà tombés dessus, ils ont tous les atouts.

Et si le vent venait à tourner ? Il chassa bien vite cette hypothèse et se concentra sur les voiles, la flamme. Le vent du nord-est était bien établi et assez frais. Vergues impeccablement brassées, le *White Hills* faisait route bâbord amure, au large. S'ils arrivaient à faire hésiter l'autre capitaine assez longtemps, à le faire attendre jusqu'à la nuit, ils pouvaient fort bien le distancer entre les îles pendant la nuit et avoir disparu au matin.

Dans ce cas, même si le capitaine corsaire essayait à tout prix d'emporter la victoire et parvenait à reprendre le contact, ils pourraient encore l'entraîner dans le nord, ou dans le détroit entre Nevis et Saint-Christophe. Les parages y étaient particulièrement dangereux, au large de la pointe Scotch Bonnet par exemple, ils pouvaient contraindre leur poursuivant à s'échouer.

Au cours de cette phase particulièrement périlleuse, leur seul allié était le vent. Les deux bricks portaient toute leur toile et pouvaient donc manœuvrer avec toute la rapidité souhaitée.

— Il doit faire route sudet, observa Stockdale, il a le vent pratiquement dans le cul.

Bolitho lui fit signe qu'il avait entendu. Stockdale essayait désespérément de l'aider, d'où ce commentaire quasi professionnel.

La distance était maintenant tombée à moins d'un quart de mille, ils distinguaient des visages à l'arrière et sur le château.

— Lorsqu'il nous hélera, Moffitt, répondez à leur capitaine que Tracy est au lit, qu'il a reçu une blessure grave au cours d'une affaire avec les Britanniques.

L'homme réfléchissait, pinçait les lèvres.

— Après tout, ce n'est pas un mensonge, restez naturel, compris ?

— Je m'arrangerai, répondit froidement Moffitt, pour qu'ils ne guérissent jamais s'ils montent à l'abordage, monsieur !

Du bord du vent, les hommes rampaient de façon bizarre sur leurs coudes et leurs genoux autour des quatre petites pièces. Les canons étaient chargés à mitraille, ce qui n'aurait pas même causé une égratignure à un deux-ponts comme le *Trojan*. Mais une bonne décharge qui vous balaye la dunette pouvait suffire à faire la différence. Le temps, toujours le temps, c'était comme le marteau qui attend de s'abattre sur l'enclume.

Deux ombres se mirent à bouger au flanc du *Revenge* et Bolitho entendit un murmure de crainte s'élever chez les blessés. Le *Revenge* venait de relever deux mantelets à l'avant, une paire de gueules noires sortit lentement du pavois.

— Il est au courant de tout, ce salopard, murmura Frowd d'une voix inquiète.

— Je ne crois pas, lui répondit Bolitho. Il aurait sorti toute sa bordée s'il était sûr d'avoir affaire à un ennemi, et il serait peut-être passé derrière nous.

Il fallait absolument qu'il partage toutes ses réflexions avec ceux qui l'entouraient.

— Il a eu le temps de nous observer, comme nous. Ils ont dû remarquer que Tracy n'était pas sur le pont. Si le capitaine du

Revenge vient tout juste d'embarquer, il hésitera à courir trop de risques, mais ne voudra pas non plus montrer à ses hommes qu'il a peur ou qu'il hésite. Prendre la suite d'un homme comme Tracy n'est pas donné à tout le monde.

Quelques marins s'observaient l'un l'autre, comme pour se donner mutuellement du courage. Mais Bolitho savait très bien qu'il était le seul à pouvoir leur insuffler un peu d'espoir.

Le capitaine du *Revenge* pouvait bien avoir autant d'expérience que Tracy. Dans ce cas, il profiterait de ce que le *White Hills* ne changeait pas de route pour lui faire subir un terrible bombardement. Toutes ses pièces étaient prêtes à faire feu dans l'instant.

Moffitt attrapa un porte-voix et grimpa nonchalamment dans les enfléchures au vent. Il était encore trop tôt, mais cela pouvait distraire l'ennemi. Dans le cas contraire, le combat ferait rage dans moins d'un quart d'heure.

— Vous, ici, fit Bolitho d'une voix égale, conduisez donc Mr. Frowd et les blessés en bas ! Si nous devons évacuer le navire, le grand canot leur sera réservé, et à eux seuls.

Frowd fit volte-face sur son panneau comme un terrier enragé.

— Allez au diable, je ne veux pas être traité comme une vieille femme malade ! — il grimaça sous le coup d'une douleur soudaine et poursuivit d'une voix plus calme : Je ne veux pas vous manquer de respect, monsieur, mais essayez de me comprendre.

— Et que dois-je comprendre ?

Frowd tanguait comme un buisson couché par le vent, la coque dansait violemment dans le clapot.

— Si votre plan marche, monsieur, et je prie Dieu qu'il marche, nous allons être entraînés dans une poursuite que le meilleur marin gagnera, pourvu qu'il ait de la chance.

Bolitho se mit à sourire.

— C'est possible.

— Mais si, comme je le pressens, nous devons nous battre, alors, pour l'amour du ciel, laissez-moi prendre ma part. Je suis dans la marine depuis aussi loin que remontent mes souvenirs. Si je dois terminer mon existence en entendant les boulets

passer au-dessus de ma tête, j'aurai l'impression d'avoir eu une vie aussi inutile que celle de n'importe quel gouillot.

— Très bien, fit Bolitho en se tournant vers Couzens, aidez le lieutenant à trouver un endroit à l'arrière et faites en sorte qu'il reçoive de la poudre et des balles en quantité pour recharger les pistolets et les mousquets. Cela donnera au moins une certaine impression de nombre.

— Ça, monsieur, ça me convient ! s'exclama Frowd. Je ne demande rien de plus. Ces diables-là sont peut-être quatre fois plus nombreux que nous, peut-être davantage encore. Et nous pouvons réduire cet avantage en maintenant un feu nourri.

Il faut l'entendre pour y croire, se dit Bolitho : tout le discours de Frowd tendait à montrer que leur fin était aussi proche qu'inévitable et, cependant, il avait ôté à tous leurs craintes. L'attente était toujours le pire moment, alors qu'ils comprenaient très facilement la nécessité de combattre et de mourir. Il avait l'impression d'entendre Sparke : gardez-les sans cesse occupés, ne leur laissez pas le temps de s'attendrir.

Il se retourna pour regarder le *Revenge*. Le foc et les étais fuyaient comme des ailes brisées, il serrait le vent pour se rapprocher encore. Vu d'aussi près, il était encore plus impressionnant. La coque avait souffert du mauvais temps, les voiles étaient tachées et rapiécées en plusieurs endroits. Le *Revenge* avait dû se battre bien souvent contre ses anciens propriétaires, songea-t-il amèrement.

— Nous allons lui laisser encore quelques minutes, Stockdale, puis nous remonterons plein est. Cela paraîtra plus naturel pour quelqu'un qui accepte de parler.

Il ferma les yeux en entendant le choc d'un anspect qui était tombé sur le pont. Le fautif le ramassa sous les bordées d'injures de Buller.

Chacun avait à côté de lui des couteaux et des pistolets. Les hommes étaient tendus comme des ressorts, tendus comme sous le poids d'une lourde charge. Chaque minute d'attente était un supplice.

— Du monde aux écoutes, parés !

Bolitho se porta près de la lisse et ajouta sèchement :

— Doucement, les gars, pas de précipitation, prenez votre temps !

Il en vit qui le regardaient d'un air incrédible : lorsque l'on servait sur un vaisseau du roi, se faire dire de prendre son temps était une espèce de blasphème.

— Et souvenez-vous que vous êtes des paysans, ajouta-t-il — quelques matelots se mirent à ricaner à cette plaisanterie stupide : Alors, faites-moi le plaisir d'oublier que vous êtes les meilleurs marins du monde !

— Mais faudrait pas que ça dure trop longtemps, hein m'sieur, fit Buller en riant.

— Allez Stockdale, on y va !

Les vergues et la barre manœuvrèrent dans un ensemble parfait, le petit brick tomba de trois quarts. Les mâts du *Revenge* perdaient lentement sur l'arrière, il vint en route parallèle et se retrouva finalement le boute-hors à hauteur du tableau du *White Hills*, à qui tous ces légers changements de route successifs avaient fini par donner un léger avantage. Cela lui avait surtout permis de gagner quelques précieuses minutes.

— Remercions le ciel qu'ils n'aient pas prévu de signaux, cette fois-ci, glissa Frowd entre ses dents.

— On croirait entendre le Sage.

Mais Frowd avait raison. L'ennemi aurait eu tout loisir de les observer s'ils avaient eu le temps d'établir un code de signaux efficace, comme dans toute marine entraînée.

Tout était calme sur le pont, on entendait seulement le clapotis de l'eau contre la coque, les claquements des voiles.

— J'en vois un avec un porte-voix, monsieur, observa Moffitt — il était parfaitement calme : Mais je sais quoi leur dire, je ne vous manquerai pas.

— Faudrait mieux pas, mathurin, fit Rabbett. J'ai déjà assez pratiqué de prisons comme ça pour pas avoir trop envie de tâter des leurs !

Moffitt esquissa un sourire, empoigna le porte-voix et le dirigea vers le brick. Les deux bâtiments avançaient doucement à la même route. Dans d'autres circonstances, le tableau aurait été plaisant. À présent, cette lente progression, cet attitude vaguement menaçante les faisaient ressembler à deux fauves

qui se méfient d'un piège, mais qui ne veulent pas non plus montrer la moindre faiblesse à leur ennemi.

À l'arrière du *Revenge*, un homme fit un grand signe. C'est alors que la tension fut brisée par un hurlement épouvantable, le cri inhumain d'un damné soumis à des tourments indescriptibles. Les hommes occupés aux manœuvres, ceux qui attendaient près des pièces se regardaient entre eux, saisis d'horreur. Le cri n'en finissait pas de grossir, de plus en plus terrifiant.

— Pour l'amour de Dieu, fit Quinn, mais qu'est-ce qui se passe ?

— Gallimore, monsieur, lui répondit Stockdale. Sa blessure a dû exploser.

Bolitho acquiesça, il avait un goût de fiel dans la bouche. Il imaginait cette monstrueuse blessure gangrenée, ces chairs pourries qui l'avaient contraint à faire porter Gallimore dans le pic avant.

— Dites à Borga de le faire taire.

Il essayait de fermer ses oreilles à ce cri terrible, de chasser les images de cet homme à la torture. Mais une voix qui les hélait depuis l'autre bord le ramena à la réalité et au danger de la situation.

— Ohé, du *White Hills* ! Mais qu'est-ce que c'était que ça ?

Bolitho avait du mal à déglutir. Les derniers moments de ce malheureux Gallimore avaient rendu l'ennemi aussi nerveux que son propre équipage.

— Un blessé ! cria Moffitt.

Et il s'accrocha à un hauban pour ne pas tomber, mais Bolitho savait que c'était une ruse : Moffitt était aussi agile qu'un chat. Cela leur donnait un peu de temps.

— On a eu une escarmouche avec les Anglais, on a perdu quelques hommes !

Mais les cris s'arrêtèrent net, comme si l'homme avait été décapité.

— Et le capitaine Tracy, reprit la voix, est-il sain et sauf ? J'ai des ordres pour lui, si vous voyez !

— Il est gravement blessé.

Moffitt, accroché d'une main à son hauban, se retourna et fit par-dessus l'épaule :

— Z'ont deux canons, monsieur, les équipes de pièces se sont écartées.

Bolitho avait une envie furieuse de s'humecter les lèvres, d'essuyer la sueur qui lui dégoulinait dans les yeux. Faire n'importe quoi pour diminuer cette tension nerveuse, attendre, observer. Moffitt venait de voir ce qu'il n'avait même pas osé espérer. C'était peut-être le résultat des hurlements de Gallimore, ajouté à la confiance insolente dont faisait preuve Moffitt, au fait que le *White Hills* était le bâtiment qu'ils attendaient et à l'endroit prévu. Tout cela avait convaincu le capitaine du *Revenge* que les choses étaient normales.

Mais il y avait maintenant ce nouveau problème, les ordres destinés à Tracy : sans doute les détails du prochain rendez-vous, ou des nouvelles d'un convoi de ravitaillement qu'il pouvait attaquer. Sous peu, le capitaine du *Revenge* allait comprendre qu'il était le plus ancien et que c'était à lui qu'il incombaît de décider.

— Il va bientôt suggérer que nous mettions en panne tous les deux, fit Bolitho à voix basse, pour qu'il puisse monter à bord et parler à Tracy, voir dans quel état il est.

— Et alors, monsieur, nous en profiterons pour nous échapper ? lui demanda Quinn.

Son visage était impassible.

— Oui — Bolitho jeta un rapide coup d'œil à la flamme : Dès qu'il aura pris le parti de réduire la toile et de venir dans le vent, nous tenterons notre chance.

Et, s'adressant à l'équipe de la pièce la plus proche :

— Soyez parés, les gars !

Un marin trop empressé s'agenouilla pour attraper une mèche lente.

— Non, laissez cela ! Attendez l'ordre !

— Je vais mettre en panne, reprit le capitaine du *Revenge*. Je viens à votre bord dès que...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Comme un spectre sorti de la tombe, le capitaine Jouas Tracy émergeait de la descente, les yeux exorbités, fou furieux.

Il tenait un pistolet avec lequel il fit feu sur un marin qui courait en essayant de la retenir. Touché au beau milieu du front, l'homme tomba sur le dos dans une mare de sang. Tracy ne cessait de hurler, sa voix puissante dominait tout :

— Mais descends donc ce salopard ! C'est un piège, imbécile !

Des coups de feu éclataient à bord de l'autre brick, on entendait des ordres confus, des gueules de canons apparurent aux sabords.

Un second marin se précipita vers la silhouette hurlante debout près du panneau et tomba, frappé d'un coup de crosse de pistolet. Ce dernier effort acheva Tracy. Du sang coulait des pansements posés sur la blessure de l'épaule, il était pâle comme la mort. Dans un dernier effort, il tenta de se traîner jusqu'à un canon. Déjà, la vie le quittait.

Bolitho comprit soudain toutes les étapes de ce cauchemar, tout l'enchaînement des événements. En entendant les hurlements de Gallimore, le factionnaire qui surveillait Tracy avait quitté son poste. Et qui pouvait l'en blâmer ? La terrible blessure aurait suffi à tuer n'importe qui.

La voix du capitaine du *Revenge* avait dû le sortir de sa torpeur et de la semi-inconscience où il se trouvait. Mais peu importait, Bolitho savait désormais qu'il n'avait plus aucune chance de mener à bien son plan initial.

— Mettez en batterie ! hurla-t-il.

Aiguillonnés par le désespoir, les hommes se précipitèrent sur les palans, les quatre pièces roulèrent lourdement vers leurs sabords.

— Feu !

Les canons crachèrent leur mitraille dans un grondement rageur.

— Stockdale ! La barre dessus !

Tandis que Stockdale et un timonier s'activaient à la roue, Bolitho dégaina son sabre. Plus rien désormais ne dépasserait pour lui ce moment.

Ses marins poussaient des cris, des tirs de mousquets partaient du *Revenge*. Lentement, le *White Hills* obéit à la

barre, les voiles claquaient en prenant le vent, l'ennemi montrait un boute-hors de plus en plus menaçant.

Il y eut quelques coups de feu isolés, venus on ne sait trop d'où, Bolitho n'en savait rien. Il courut à l'avant, glissa dans du sang, dut sauter par-dessus le cadavre de Tracy pour gagner l'endroit où allait se produire le choc.

Comme un bétier, le boute-hors vint percuter l'avant du *Revenge*, abattant haubans et mât au passage. Le choc fut d'une rare violence, comparable à celui d'un échouage. Le *White Hills* prenait toujours de l'erre, la prise du vent entraînait les deux bâtiments de plus en plus vite, inextricablement mêlés. Nouveau choc terrible, puis les craquements d'espars brisés en deux.

Il avait les oreilles emplies du fracas des espars qui tombaient, des voiles arrachées, tout le mât de hune du *Revenge* s'écroulait dans un ramassis de toile au milieu de la fumée et ajouta encore aux effets dévastateurs de la collision.

Il était fou de rage, ne se contrôlait plus. Il leva son sabre en hurlant :

— Allez, les gars, sus à eux !

Les visages encore médusés s'éclairaient d'un enthousiasme soudain, les marins se ruèrent vers les bossoirs. À l'arrière, Bolitho entendit Frowd et sa bande d'éclopés qui tiraiient avec tout ce qui leur tombait sous la main.

Le pont de l'ennemi était droit sous ses jambes. Il apercevait des yeux dilatés par la terreur, des cris sauvages, des hommes essayaient de se dépêtrer du monceau d'espars et de gréement qui gênait terriblement leur liberté de mouvement.

Une baïonnette vint clouer un marin qui s'écroula dans la fumée, Bolitho se laissa chuter, sentit ses pieds toucher l'autre pont, ses hommes arrivaient. L'homme à la baïonnette se rua sur lui, mais Stockdale l'empoigna, lui enfonça son couteau dans la bouche jusqu'à la garde et l'acheva d'un dernier coup en travers du cou.

Après le premier effet de surprise lorsqu'ils avaient vu le *White Hills* se ruer sur eux et chercher la collision, leurs adversaires s'étaient ressaisis, acharnés à repousser l'équipe

d'abordage. Bolitho en était bien conscient, mais comme si tout cela se passait très loin de lui, hors de toute atteinte.

Plongeant derrière un espar tombé pour faucher un homme qui menaçait l'un des siens, il eut le temps de jeter un bref coup d'œil à son bâtiment. La grand-vergue était fendue en deux comme un arc géant, la toile et les cordages s'entassaient devant le château. Une véritable épave.

Au-delà de tous ces débris il aperçut, flottant au-dessus des volutes de fumée, quelques taches de couleur vive. Il comprit alors qu'il avait eu le temps de faire envoyer leur pavillon, mais ne se souvenait pas d'en avoir donné l'ordre.

— Par ici, les gars ! — c'était Buller qui brandissait une hache d'abordage et un pistolet : Foncez, vers l'arrière !

Et il tomba, le visage figé.

Bolitho serrait les dents : ils avaient réussi à gagner du temps à grand-peine, mais le temps leur échappait.

Un pierrier monté sur la dunette du *Revenge* ouvrit le feu, ils tiraient toujours sur le *White Hills*. Il entendait des tirs de riposte qui dominaient le fracas tout proche de l'acier, Frowd était bien décidé à se battre jusqu'à la mort.

Ils avaient fini par atteindre le milieu du bâtiment, mais les débris gênaient considérablement leur progression. Et la moindre hésitation signifiait une mort certaine.

Dunwoody roulait sur le pont, luttant avec un marin du *Revenge*. Il essayait de maintenir à distance le couteau qui le menaçait tout en recherchant désespérément son propre poignard qui était tombé. Un autre homme se rua dans la fumée, leva une hache et l'abattit sur le cou de Dunwoody, avant de l'achever au couteau.

Bolitho avait vu toute la scène. Il réussit à contourner un canot libéré de son chantier et se retrouva face à face avec le capitaine du *Revenge*. Un peu plus loin, il voyait la barre, désarmée, des morceaux de bois déchiqueté plantés dans le pont comme des quilles, des cadavres désarticulés, des blessés atteints par les six-livres qui se tramaient un peu partout. Il dut plonger, la lame de son adversaire siffla à lui raser la tête, niais l'homme se prit le pied dans un cordage et tomba lourdement sur le côté. Le sabre lui arrivait droit dessus, il leva le sien pour

parer l'attaque, ressentit sous le choc une violente douleur à l'épaule. L'officier se leva et courut vers l'arrière plutôt que de subir l'assaut des marins qui lui fonçaient dessus : Rabbett, son coutelas dégoulinant de sang à la main, Carlsson, le Suédois, armé d'un mousquet et d'une baïonnette qu'il avait dû arracher à un adversaire, Borga aussi, le cuisinier romain qui avait un poignard dans chaque main comme l'un de ses ancêtres gladiateurs.

Il aperçut Quinn qui se battait un peu plus loin à deux contre un avec le reste du détachement. Il était pâle, du sang coulait de son front. En apercevant Couzens, Bolitho lui cria :

— Retournez à bord ! Je vous ai dit de rester avec Mr. Frowd !

Il dut se courber brutalement, une ombre lui passait devant. D'une torsion du poignet, il réussit à bloquer le poignard de son agresseur. C'était un officier marinier, tout aussi anglais que lui.

— Cette fois, vous êtes allé trop loin, monsieur !

L'homme le bousculait, la lame n'était plus qu'à quelques pouces de sa poitrine. Il était certes bon escrimeur, mais c'était surtout cette voix. S'il n'était pas Cornouaillais, il était sûrement du même pays que Bolitho, de la côte ouest.

Moffitt arrivait, tout fanfaron, le couteau rouge de sang.

— Et voilà pour toi !

Bolitho tomba, reçut l'officier marinier sur le corps. Moffitt lui avait planté son arme dans le dos : c'était miracle s'il ne les avait pas épinglés tous deux.

Couzens se battait comme un désespéré au milieu d'une horde qui l'assaillait. Les lames s'entrechoquaient, un pierrier explosa soudain en massacrant ses propres servants.

— Mais j'étais venu vous aider ! réussit-il tout de même à crier.

Bolitho se secoua le bras qui était tout ankylosé.

— Prenez deux hommes et descendez voir ce qui se passe en bas ! Dites leur de mettre le feu à ce brick !

Il savait pertinemment que le jeune homme était terrifié par la fureur désespérée dont il faisait montre.

— Allez ! Faites ce que je vous dis !

Les balles pleuvaient tout autour de lui, secouaient les cadavres. Le capitaine du *Revenge* avait envoyé des tireurs dans les hauts pour faire taire Frowd et pour essayer d'atteindre tout assaillant qui pouvait ressembler à un officier ou à un gradé.

— Attention, monsieur ! cria Stockdale.

Il se jeta en avant pour s'interposer devant un homme qui plongeait sur Bolitho avec un couteau, mais il était trop tard.

Le marin avait un visage terrifiant, Bolitho se demandait même s'il n'offrait pas le même spectacle, ce qui pouvait expliquer la terreur qu'avait manifestée Couzens en le voyant. Le lourd coutelas ripa sur son baudrier, pliant la plaque de laiton comme une balle de mousquet.

Bolitho vit l'expression de son adversaire se transformer en terreur puis un coup de hache lui fendit la tête de l'œil à la mâchoire. Il tomba en hurlant.

Il avait la nausée, il était épuisé, sonné par la sauvagerie de cette lutte. Couzens ne serait jamais capable de mettre le feu au brick et, de toute façon, ils perdaient pied, le combat était pratiquement perdu. Au moins, comme Quinn, il aurait essayé.

Il entendit de grands cris :

— Sus ! Sus !

Bolitho regarda Stockdale :

— Ce n'est tout de même pas l'ennemi qui crie comme ça !

Il se retourna, baissa la garde pour la première fois depuis le début de l'attaque. Des hommes d'une saleté repoussante, mal rasés, sortaient par le panneau avant.

Couzens était au milieu d'eux, hors de lui. Il cria :

— Des prisonniers, monsieur !

Il fut bousculé par les hommes qu'il venait de délivrer et qui attrapèrent tous les couteaux qu'ils purent trouver, des épieux, tout ce qui pouvait leur servir à combattre ceux qui s'étaient emparés d'eux.

Bolitho avait le sentiment de devenir fou, et pourtant, c'était bien vrai. Il s'agissait visiblement de marins capturés au cours de combats antérieurs, peut-être contre un gros brick. Les ex-prisonniers chargèrent au milieu du détachement d'abordage, bousculèrent l'équipage corsaire et en jetèrent même quelques-uns par-dessus bord dans leur hâte à s'emparer de la dunette.

— Allez, les gars, cria Bolitho, un dernier effort !

Et il courut avec les autres en poussant des cris incompréhensibles pour se frayer un chemin vers l'arrière, hachant, taillant, malgré son bras lourd comme du plomb.

Des balles pleuvaient encore ça et là sur le pont. Sans crier gare, un matelot tomba d'un hauban et sortit un pistolet de sa ceinture, les yeux rivés sur les assaillants. Il devait savoir qu'il était condamné, et pourtant, un dernier sursaut de fierté le faisait encore se battre comme un désespéré.

Couzens se retrouva face à face avec lui. Bolitho voyait la scène, mais il était trop loin, Stockdale encore plus.

— Si tu tires, je te tue ! cria Bolitho comme un dément.

L'homme ne daigna même pas ciller, Bolitho comprit qu'il allait faire feu, il voyait la détente sous son doigt.

Une silhouette jaillit d'un tas de voiles, se jeta entre Couzens et le pistolet qui le menaçait et prit la balle à bout portant.

Bolitho se précipita pour recueillir dans ses bras Quinn qui s'effondrait. Il n'eut pas le temps de voir Stockdale plonger son grand couteau, mais entendit seulement un grognement lorsque l'homme rendit l'âme.

Bolitho allongea doucement Quinn sur le pont. Il savait qu'il allait mourir, qu'il ne pouvait rien faire pour lui. La balle était entrée dans l'estomac, il y avait du sang partout.

— Je suis... désolé, réussit à articuler Quinn, de vous quitter... monsieur.

Bolitho le prit dans ses bras, il savait que Stockdale veillait sur ses arrières. Couzens était agenouillé près de lui, incapable de maîtriser ses sanglots.

— Dick, reprit-il, vous vous souviendrez, hein ?

Bolitho était au bord des larmes. Et ce qui rendait les choses encore pires, si possible, c'étaient toutes ces clameurs de joie. À l'arrière, autant dire dans un autre monde, ses marins et les prisonniers délivrés amenaient le pavillon, sous l'œil du capitaine du *Revenge* qui avait été sérieusement blessé au cours de l'attaque finale.

— Nous avons gagné, James, tout est terminé.

Quinn sourit, les yeux perdus dans les voiles déchirées.

— Vous avez gagné.

Il avait du mal à parler, le teint devenait cireux. Bolitho déboutonna sa chemise, dénudant la terrible cicatrice de sa première blessure.

De sa main libre, il dégrafa son baudrier et reprit :

— Quand je pense que vous étiez supposé embarquer comme passager... Sans vous, le jeune Couzens serait mort. Je ferai en sorte que tout ceci se sache en Angleterre, tout le monde saura de quel courage vous avez fait preuve.

Quinn tourna la tête pour le regarder.

— Je n'ai plus peur, maintenant — il fut pris d'une quinte de toux, du sang coulait sur son menton : Dick...

Bolitho allait lui répondre lorsqu'il vit la dernière lueur quitter ses prunelles, comme une chandelle qui expire.

Doucement, tout doucement, il reposa ses épaules sur le pont et se releva.

Stockdale lui touchait le coude :

— Ressaisissez-vous monsieur, les hommes vous observent. Bolitho lui fit signe qu'il avait compris, les yeux embués.

— Oui, merci.

Et il se retourna pour contempler ses marins, épuisés mais triomphants. Il s'en était fallu de si peu, ces hommes avaient donné le meilleur d'eux-mêmes. Ils méritaient bien ce dernier témoignage de reconnaissance, quoi qu'il pût lui en coûter.

— Voilà du bon travail, déclara-t-il d'une voix calme. Pour un équipage aussi réduit, je ne connais personne qui aurait montré autant de courage.

Les deux prises firent leur entrée à Port-aux-Anglais trois jours plus tard, sous les yeux de toute l'escadre.

Et ces trois journées avaient été particulièrement pénibles : il avait fallu effectuer les réparations sommaires exigées par la traversée jusqu'à Antigua, faire le tri parmi les prisonniers et les répartir entre les deux bâtiments.

Ce jour aurait dû être le jour de gloire de Bolitho, mais il était encore sous le coup de la mort de Quinn lorsque la vigie annonça la terre.

Il avait pris le commandement du *Revenge*. L'un des premiers ordres qu'il eût donnés, après qu'ils eurent établi un

gréement de fortune et immergé les tués des deux bords, avait été d'ôter sa plaque sous laquelle Tracy avait fait ajouter sa devise préférée : « NE ME MENACE PAS », agrémentée d'un serpent pour faire bonne mesure.

La terre émergeait lentement de la brume, les deux bricks s'avançaient doucement vers l'entrée du port. Une frégate était venue les reconnaître.

— Qu'est-ce que je leur dis, monsieur ? demanda Couzens.

Stockdale regardait Bolitho : il croyait qu'il avait compris la question.

— Je m'en occupe, monsieur Couzens, fit-il enfin en voyant qu'il n'y avait pas de réponse.

Il mit ses deux grosses pattes en porte-voix et cria d'une voix forte, de façon que tout le monde l'entendît :

— Le brick de Sa Majesté *Mischief* rejoint la flotte !

Il fit une pause avant d'ajouter :

— *Commandant* : lieutenant Richard Bolitho !

Fin du Tome 3